



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

**REVUE
GERMANIQUE.**

REVUE
GERMANIQUE.

REVUE
GERMANIQUE.

**REVUE
GERMANIQUE.**

REVUE
GERMANIQUE.

REVUE GERMANIQUE.



TROISIÈME SÉRIE. — ANNÉE 1836.



TOME HUITIÈME.



PARIS,

Chez **F. G. LEVRAULT**, éditeur, rue de la Harpe, n.° 81;

Même maison, rue des Juifs, n.° 33, à **STRASBOURG**;

Et chez tous les libraires de la France et de l'Étranger.

1836.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

OCTOBRE 1836.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVHAULT.

Sciences historiques.

SOUVENIRS DE POLOGNE.

(1832 — 1833.)

(*Premier article.*)

LA population du royaume actuel de Pologne se scinde en deux parts inégales, parfaitement distinctes l'une de l'autre. Nous pourrions dire que ce sont deux peuples dans une même nation, deux peuples qui n'ont de commun que la langue qu'ils parlent et l'air qu'ils respirent. L'un, c'est un peuple de seigneurs : ce sont les hommes du sol ; ils forment à peine la centième partie de la population. L'autre, c'est un peuple de paysans : ce sont les prolétaires ; c'est le vrai peuple, l'avenir de la Pologne.

Les quelques milliers d'artisans ou de citoyens qui exercent des professions libérales, ne peuvent, sur une population de quatre millions, constituer une classe à part, un tiers-état. Quant aux fonctionnaires publics, quoique Polonais d'origine, pour la grande majorité, nous les éliminerons : ils rentrent de plein droit dans la classe parasite implantée par la conquête. Nous écarterons de même les quelques milliers d'Allemands qui se sont fixés en Pologne, soit en qualité de fabricants ou d'ouvriers, de cultivateurs ou de commerçants : ce n'est que la mauvaise queue de la domination saxonne ou prussienne. Ils rentrent également dans ce que nous appellerons la classe parasite. Quant aux Juifs, nous ne les séparerons pas des prolétaires. Il est vrai que leurs sympathies ne sont pas acquises à la noble cause de la Pologne ; mais

qui pourrait s'en étonner? l'esclave est naturellement l'ennemi de son maître. Quand la France de 88 voulut être libre, elle émancipa le peuple.

La classe des prolétaires étant la plus nombreuse et la plus intéressante, nous nous en occuperons d'abord. Ses rapports sociaux sont de trois espèces : rapports de domesticité avec le seigneur ou propriétaire (*Gospodarz*), rapports de sujet à souverain par l'intermédiaire du maire (*Wójt*) ou du sous-préfet (*Komisarz*), rapports d'égal à égal. Nous les examinerons séparément. Sévère peut-être, mais impartial dans nos jugements, nous devrons souvent faire taire nos sympathies, mais nous nous y soumettons comme à un devoir. Notre tâche est difficile : nous pourrions errer, soit en généralisant des faits tout à fait locaux, soit en les considérant sous un faux point de vue ; mais alors on ne devra imputer nos erreurs qu'à une conviction forte et sincère, à un attachement inaltérable. Quand on aime, on voudrait voir ses amis parfaits.

On s'imagine généralement en France — c'est-à-dire dans le monde des *politiqueurs* qui prennent leur gazette pour Évangile, braves gens qui n'ont jamais perdu de vue le clocher de leur village ou les tours de Notre-Dame — on s'imagine que l'esclavage est encore en pleine vigueur dans ce qu'on appelle le royaume de Pologne : c'est une erreur ; le servage y a été aboli par Napoléon en 1807. C'est même là le seul bienfait, si l'on en excepte quelques institutions méconnaissables aujourd'hui, dont il ait récompensé quinze années de sacrifices et de déceptions. La Prusse a été plus libérale envers le duché de Posen. Je n'en discute pas les motifs. En affranchissant le paysan de la domination des seigneurs, elle lui a fourni les moyens nécessaires pour se maintenir dans cette nouvelle position sociale. La liberté qu'elle lui donnait n'était pas un leurre : elle était viable ; c'est ainsi que la Prusse a atteint son but, tandis que Napoléon est resté bien en deçà du résultat qu'il attendait de ses demi-mesures, ou peut-être — car qui sonderait les profondeurs de sa pensée? — que l'événement a dépassé de beaucoup ses espérances. Le paysan polonais est aujourd'hui, à fort peu de chose près, ce qu'il était il y a vingt

ans et ce qu'il serait encore dans un siècle, si cet état de choses pouvait durer. Cependant il est libre, c'est-à-dire que le seigneur n'a plus le droit de le vendre au marché ou de le jouer après boire, ainsi que cela se pratique encore dans la Lithuanie et dans les autres provinces anciennement distraites, par suite d'un guet-à-pens royal dont on connaît les scandaleux détails, du grand et puissant royaume des Sigismond et des Sobieski. Il est vrai que dans ces dernières provinces, le serf ne peut être vendu sans le coin de terre qu'il cultive : il est censé attaché au sol ; mais, au besoin, cette dernière vente n'est que simulée ; le fonds de terre retourne, en vertu d'un second contrat, à son propriétaire, l'esclave seul reste à l'acquéreur. C'est ainsi que l'on tourne impunément la loi, et que la traite des Blancs se fait purement et simplement, dans toute son affreuse nudité.

Le paysan de ce qu'on est convenu d'appeler, dans le langage diplomatique, le royaume de Pologne, n'est donc dans l'état actuel que le fermier du Gospodarz : son fermage se paie en corvées (*Panszczyzna*). Ces corvées ou redevances sont plus ou moins onéreuses, plus ou moins usuraires. Sous ce rapport, les paysans établis dans les fermes du gouvernement sont, sans contredit, ceux sur qui pèsent les tailles les moins fortes ; ils sont aussi mieux logés, mieux vêtus et sans doute mieux nourris. Leurs corvées sont de trois ou quatre journées de travail dans la semaine, tandis que dans les autres villages, sans exception de ceux qui appartiennent aux Révolutionnaires *pur sang* (qu'on nous permette cette mauvaise plaisanterie), les jours de corvée sont le plus souvent du double, c'est-à-dire que le seigneur (*Pán*) se paye de six journées de travail sur la semaine du pauvre peuple ; or, comme le septième jour est un jour de repos, et que ce jour-là — à moins d'une dispense expresse du prêtre — tout travail manuel est rigoureusement défendu, on aura peine à concevoir que ces malheureux puissent suffire aux exigences du maître et aux soins de leur petit ménage ; aussi cela leur serait-il complètement impossible, s'ils n'avaient femmes et enfants pour leur venir en aide. La journée d'une femme ou d'un enfant compte pour une demi-journée

du travail d'un homme. Dans un tel état de choses, on comprend que les mariages sont précoces et que les paysans tiennent à avoir une famille nombreuse; aussi les faveurs d'une veuve sont on ne peut plus briguées, même par des jouvenceaux imberbes : la richesse de sa dot s'évalue par le nombre et l'âge de ses enfants; on ferme même les yeux sur un écart de jeunesse, si cet écart a porté son fruit. Cependant nous devons le dire à la louange des villages, les enfants illégitimes, du fait des paysans, y sont aussi rares que les vieilles filles y sont peu communes. Leurs mœurs sont chastes; la rudesse de leur genre de vie n'est pas faite pour engendrer la débauche.

Mais que reçoit le paysan de la munificence de son seigneur en retour d'une abnégation aussi absolue de ses véritables intérêts, de sa propre indépendance, pour se donner ainsi à lui sans réserve? Peu de chose — une cabane que l'on prendrait sans malice pour une méchante écurie à pourceaux, un cheval d'une valeur de 50 francs au plus, peut-être une vache de la corpulence d'un bon veau — comme, du reste, elles le sont toutes dans le nord et le centre de la Pologne — une mauvaise charrue, dont le coutre même est en bois, et un coin de terre qui, quoique cultivé avec soin, peut à peine fournir aux besoins les plus pressants de sa famille : le tout d'un revenu approximatif de 50 francs par an, frais de culture et d'entretien déduits. A ce compte, nous trouvons que la journée d'un paysan est évaluée à 16 centimes environ, ou 8 gros polonais; mais comme l'argent a une plus grande valeur en Pologne qu'en France, la proportion ne sera point altérée en élevant le taux du travail à 32 centimes pour un homme et à 16 centimes pour une femme. Un juif économe vit à moins que cela. — Il est vrai que dans les années de disette, le seigneur fait ce que la commune, l'arrondissement ou le département ont l'obligation de faire dans un état civilisé, c'est-à-dire qu'il vient au secours de ses paysans, soit par humanité, soit par intérêt personnel; en cas d'incendie, c'est lui qui rebâtit la cabane; etc. Ces considérations doivent aussi entrer en ligne de compte.

La durée de la journée du paysan varie selon les saisons : elle

commence ordinairement à quatre heures environ, en été, et se prolonge jusqu'à sept ou huit heures du soir; sa durée, en hiver, est de dix à douze heures. On lui accorde une demi-heure, vers les huit heures du matin, pour son déjeuner; une heure, à midi, pour son dîner; son souper, il le prend chez lui. C'est le son d'une petite cloche, comme celle de nos fabriques, qui annonce le *boute-selle* ou le *requiem*; que le temps soit au beau ou à la pluie, qu'il gèle à pierres fendre, peu importe; la discipline seigneuriale est aussi sévère que la discipline militaire. Le paysan se rend en toute hâte au poste qui lui a été assigné la veille. Sa toilette demande peu de temps : c'est l'affaire d'un clin d'œil; le plus souvent il se lève tel qu'il s'est couché la veille, et marche « où la charrue l'appelle. » Sa femme reste chargée du soin de la cuisine et des autres menus détails du ménage, ou, si elle est elle-même aux champs, un de ses enfants la remplace. La nourriture du paysan est on ne peut plus frugale : son déjeuner, qu'il porte ordinairement avec lui, se compose d'un fromage blanc et d'un morceau de pain de seigle, dans lequel entrent souvent des légumes secs; ce pain est noir, lourd et tellement grossier qu'on dirait du pain de son. Son dîner est tout aussi peu confortable que son déjeuner; il se compose d'une soupe (*Rosol*), espèce de Julienne dans laquelle on met différents légumes, du gruau et, peut-être les jours de fête, un morceau de porc. Le *Barszcz*, autre espèce de soupe, faite avec des betteraves en fermentation, soupe vraiment nationale, que l'on retrouve sur la table du seigneur comme sur celle du plus pauvre prolétaire, se mange généralement au déjeuner ou au souper. Le paysan ne boit que de l'eau à ses repas; s'il est d'un village éloigné — et il arrive souvent, dans les grandes propriétés, que le travail auquel il est employé l'appelle à plus d'une lieue de son domicile — c'est un de ses jeunes enfants qui lui apporte son dîner dans un pot de terre cuite; le soir, il rentre chez lui fatigué, et se couche de bonne heure, pour reprendre, de grand matin, sa corvée de tous les jours.

Ses corvées sont de différentes espèces : il y a des corvées de

jour et des corvées de nuit; outre la culture de ses terres, le Gospodarz s'occupe le plus souvent de l'exploitation d'une branderie ou d'une brasserie, et quelquefois de ces deux établissements à la fois : chaque nuit, surtout en hiver, un certain nombre de paysans sont requis pour les travaux que cette exploitation exige; ils travaillent sous la direction d'un homme spécial. Cependant ces corvées nocturnes ne sont pas les seules; il y en a d'autres plus pénibles et auxquelles doit prendre part, à tour de rôle, chacun des habitants de la seigneurie : c'est la garde du Dwór, des granges et des écuries. A cet effet, quelques paysans — selon le nombre des propriétés soumises à leur surveillance — doivent circuler, durant toute la nuit, les uns autour du palais du seigneur et des bâtiments attenants, les autres autour de ses granges et de ses écuries. Ces watchmen sont appelés *Struz*. Je pense que cette dénomination leur vient de ce qu'avant l'heure de faire sentinelle, ils sont employés à fendre le bois dont le seigneur a besoin pour son chauffage et ses fourneaux. Souvent les Struz sont armés d'une crecelle pour effrayer les chauves-souris et les malfaiteurs. Dans les grands froids, il arrive que de ces malheureux gèlent sur place; mais le service n'en éprouve pas de perturbation pour autant : l'un mort, un autre le remplace, et le gentilhomme n'en dort pas moins son bon sommeil de tous les jours. — Ces malheurs, qui révoltent le cœur le moins sensible, se renouvellent fréquemment dans les hivers rigoureux; les pauvres paysans succombent même dans leur cabane; il est vrai de dire que, dans ce dernier cas, il y a le plus souvent de leur faute, le propriétaire leur accordant la liberté de ramasser les branches sèches qui tombent des arbres de ses forêts — et il est peu de propriétaires qui n'en possèdent quelques arpents; — rien ne leur serait plus facile, en employant leurs enfants à ce travail, ainsi que cela se fait même dans beaucoup de nos petites villes de France, que de se procurer le bois nécessaire à leur chauffage; le bois, d'ailleurs, y est peu cher, surtout dans les provinces du midi. Pour cinq francs de bois de sapin acheté sur pied, il y aurait de quoi se chauffer pour tout un hiver. Nous ne nous expliquons donc pas cette coupable

indolence de leur part. — Quant au climat de la Pologne, nos préventions à cet égard ne sont pas fondées : il est, sans aucun doute, préférable au climat du nord de la France, ne serait-ce que sous le rapport de la salubrité. Les saisons y sont mieux caractérisées; le passage de l'une à l'autre n'y est pas marqué par des pluies continuelles. Les beaux jours du printemps commencent ordinairement avec le mois de mai : le sol se réchauffe : la végétation se ranime; le ciel est pur, le soleil éclatant; les habitations, qui étaient restées hermétiquement fermées jusqu'alors, se rouvrent à l'air pur; on enlève le ciment dont on avait calfeutré les fenêtres; on respire enfin, on se *désalourdit* de ses fourrures, on se détache de son poêle. Quoique les nuits soient encore fraîches, les jours sont doux, et cette première chaleur du printemps augmente graduellement jusqu'aux plus fortes chaleurs de l'été : il n'y a pas de transition brusque; l'automne, qui s'annonce le plus souvent, en France, par des pluies, par des brumes et par un vent de l'ouest humide et malsain, est une des plus belles saisons en Pologne. Le ciel reste pur des mois entiers; le temps est sec; l'air, sans être froid, est légèrement frais. Les arbres ne se dépouillent de leur verdure que vers la fin d'octobre. Quant aux froids, ils ne commencent guère qu'avec le mois de décembre, et durent jusqu'à la fin de février : ils dépassent rarement 20° de Réaumur, et s'ils s'élèvent jusqu'à ce haut degré de développement, c'est pour retomber bientôt au-dessous du 15.° degré, qui est leur point de délimitation dans les années communes.

En hiver, nos paysans de France passent le plus souvent leur temps au coin de leur foyer, dans le désœuvrement le plus complet : le paysan polonais n'est jamais oisif, car il ne s'appartient pas. Quand les grands et les petits blés, les pommes de terre, les légumes et en général tous les fruits de la terre sont récoltés, que les brebis sont dépouillées de leur riche toison et chaudement renfermées dans leurs écuries, dont on tapisse les parois extérieures de nattes ou de branches de sapins, que la nature — *natura parens* — se repose de ses fatigues de l'année, qu'elle fait son long dimanche à elle, alors les paysans sont occupés dans les

granges, soit à battre le blé sur le sol nu, soit à vanner, soit à décortiquer les légumes secs, etc., ou dans la branderie, ou dans la forêt, ou dans les champs à creuser des canaux d'irrigation, ou à délimiter les terres dans l'intérêt du service, ou même à réparer les chemins, s'il y en a; etc. Les femmes et les enfants sont plus particulièrement occupés à la décortication du lin et du chanvre, à la préparation des légumes d'hiver, et en général aux menus travaux du ménage : en un mot, l'activité règne partout — hormis dans le cabinet du maître : il bâille; il est juste qu'il jouisse de ses revenus.

Le seigneur sur ses terres est tout-puissant : c'est un autocrate au petit pied, qui n'a de compte à rendre qu'à Dieu. Le moyen, j'en conviens, est simple et facile pour se mettre à l'aise avec sa conscience. Ses *Karbowy* ou gardiens sont ses ministres, les exécuteurs de ses ordres souverains. Leur nombre n'est pas limité; c'est selon la population de ses villages. Leur nom dit assez quel est le genre de leurs fonctions. Leur devoir est de garder les gens de leur maître, comme celui d'un bouvier est de garder son troupeau. Les *Karbowy* sont sous la présidence du *Pisarz* ou écrivain. Ce dernier est chargé en même temps d'enregistrer tous les détails de l'administration et de la comptabilité, lorsque toutefois il sait écrire. Le pauvre paysan a donc autant de maîtres que son seigneur a de valets, et, comme il arrive dans toutes les administrations, même les mieux organisées, les employés subalternes ne sont pas les plus faciles à contenter : ils se rédiment avec usure sur leurs subordonnés de tout ce qu'ils ont à endurer d'exigence, de mauvais traitements et de hauteur de la part de leurs supérieurs. Le soufflet qu'ils reçoivent de leur maître, ils s'en croient vengés en le rendant au premier venu de leurs inférieurs. C'est le calcul des lâches de tous les pays. Aussi faut-il voir avec quelle humble soumission le paysan se plie aux ordres de ces parvenus, quel empressement il met à les servir, avec quel respect, mêlé de crainte, il les salue : « Que le Seigneur notre Dieu soit glorifié! » leur dit-il en se courbant humblement et alongeant le bras jusqu'à leurs pieds — et à peine le parvenu daigne-t-il lui répondre

d'un ton rude et sans le regarder : « Aux siècles des siècles. Amen ! » C'est que ce ne sont pas de médiocres personnages que M. le Pisarz et MM. les Karbowy ! leur importance est de celles que l'on ne met pas en doute ; car elle s'explique clairement par le knout qu'ils portent en main, comme les licteurs romains portaient la hache. Ce fouet est semblable à celui dont se servent les Cosaaks pour stimuler leurs bidets. Il ressemble à une discipline dont on aurait tressé les lanières. Sa longueur, non compris le manche, peut être de deux pieds ; son épaisseur, de six lignes environ sur toute sa longueur. De même que dans les négrieres, toute justice se rend à coups de fouet ; toute insubordination, tout manque de respect se punit à coups de fouet ; l'inhabileté, la négligence, le défaut de mémoire, la paresse, se corrigent à coups de fouet ; le fouet est le souverain pouvoir — le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif personnifiés. Sous Jacques II, la potence de Jeffreys, et sous Louis XI la hache de Tristan, étaient les souverains juges.

Voici comme l'on procède à ces actes barbares, dont le moyen âge avec toutes ses turpitudes ne nous donne pas même d'exemple ; car alors ces cruautés ne s'exerçaient pas sur des citoyens, sur des hommes libres. L'esclave n'a pas droit aux mêmes honneurs. Ceci me rappelle cette fameuse sortie de Cicéron contre ce grand exacteur de la Sicile, qui avait fait mettre en croix un citoyen romain — *civem romanum*. L'éloquent orateur ne trouvait pas d'expression assez infamante pour flétrir un pareil crime. Mais ce qui l'indignait surtout, c'est que le tyran l'eût fait battre de verges avant de l'envoyer au supplice.

Sur l'ordre du Pisarz ou du Karbowy, le délinquant se couche à plat ventre, ou, s'il s'y refuse, quatre des plus robustes paysans qui se trouvent sur les lieux — n'importe qu'ils soient amis ou frères du coupable — sont invités à l'étendre par terre, et à lui tenir bras et jambes pendant l'exécution. Ces derniers ne se rendent-ils pas de suite à cet ordre barbare, leur tour ne se fait pas attendre, ils passent tous sous le fatal martinet ; car il se trouve toujours parmi les spectateurs quatre hommes de bonne volonté

ou quatre peureux, pour ne pas dire des lâches. La kapota du patient est soigneusement retroussée, de sorte que le knout tombe impitoyablement sur son dos mis à nu; car qu'est-ce, pour le préserver de la violence du coup, que la mince étoffe de son pantalon de toile? Le Karbowy frappe de toute la force de son bras. Quant au patient, il supporte bien rarement ce châtiment en homme qui sent sa dignité et son bon droit, en martyr. Il pousse de profonds gémissements, souvent même des cris affreux, auxquels répondent en sanglotant sa mère ou sa femme, si elles se trouvent sur les lieux. Je n'ai jamais vu de scènes plus déchirantes. Les Allemands pleurent aussi sous la *Schlag*; mais un Français, j'ose le croire, mourrait sous le knout sans proférer une plainte de douleur, sans verser une larme. — Après l'exécution, le patient retourne à ses occupations, calme et silencieux comme d'habitude. Le pardon des offenses est une vertu, je le sais; mais c'est une vertu que je n'aime pas à voir dans un peuple esclave. C'est un acte de force chez les forts; mais ce n'est le plus souvent qu'un acte de faiblesse chez les faibles.

De même que dans la plupart des pays sauvages, les femmes ne jouissent en Pologne d'aucun privilège. Hommes et femmes, tous sont égaux devant la loi du plus fort. La faiblesse ne protège pas auprès des lâches. J'ai connu une de ces malheureuses, jeune femme, mère de deux enfants, qui avait été impitoyablement fouettée par l'un de ces bourreaux, parce qu'elle résistait à ses désirs adultères. Son mari le sut et son mari dut courber la tête. Je ne doute pas que ces horreurs ne se renouvellent souvent.

Le nombre des coups infligés varie de cinq à quinze; il va même jusqu'à vingt et vingt-cinq; mais je ne pense pas que la loi accorde au seigneur un pouvoir plus étendu. A Varsovie, c'est un préposé de la mairie, un homme spécial, qui est chargé d'administrer la peine du fouet. Ce châtiment s'inflige le plus souvent sur un simple soupçon du maître. L'honorable fonctionnaire public n'exige pas de preuve, pas de pièces à conviction, pas de témoin; le témoignage du plaignant lui suffit: il se met de suite à l'œuvre. C'est ainsi que la torture physique, flétrie à l'égal du

crime même dans tous les pays où l'on sent et où l'on pense, est encore en pleine vigueur dans la Pologne du dix-neuvième siècle. — Le seigneur ne s'abaisse pas jusqu'à meurtrir lui-même ses gens de coups : ce sont ses valets qui exécutent ses ordres sous ses yeux, c'est plus noble ! Il s'oublie bien quelquefois, dans un moment d'impatience ou d'emportement, jusqu'à se faire comprendre par un soufflet, un coup de poing ou un coup de cravache ; mais ce n'est pas la règle. Les paysans et les domestiques particuliers du maître, hommes ou femmes, sont soumis à la même discipline. Il y a unité de vue dans l'administration. Sous ce rapport, les seigneurs polonais et les seigneurs russes n'ont rien à s'envier.

Après des détails aussi affligeants, que je crois de l'intérêt de la vraie nation polonaise de divulguer, on aura peine à concevoir que le paysan est indépendant, qu'il n'est lié envers le seigneur que par un contrat tacite, sans valeur coercitive, et que sur un certificat délivré par le maire (*Wójt*), il peut vider les lieux et aller se fixer dans tel village où l'on voudra bien le recevoir. Je ne sais si c'est à son attachement au sol qui l'a vu naître, aux liens de famille ou d'amitié qu'il y a contractés, que nous devons attribuer sa fixité dans telle ou telle seigneurie. Il est vrai que le seigneur aurait mille moyens à sa disposition pour l'y retenir. D'abord en sa qualité de maire il peut lui refuser un passe-port ; ensuite en sa qualité de propriétaire il peut lui susciter mille difficultés : car il est impossible qu'après un établissement plus ou moins long, le paysan restitue dans le même état à son seigneur ce qu'il en a reçu en se fixant dans ses villages. Si son cheval est crevé, comment faire pour le remplacer ?

Mais n'a-t-il pas, me dira-t-on, à sa disposition les tribunaux ordinaires, le juge de paix ? Oui ; la porte du prétoire ne lui est pas interdite ; sa plainte sera écoutée ; justice sera rendue. Supposons, par exemple, que le pauvre prolétaire intente une action à son seigneur en dommages-intérêts pour 25 coups de *knout* dont on lui aura meurtri les reins injustement ; admettons même que le seigneur ait reconnu bientôt l'innocence du condamné ;

voilà, certes, une cause qui est belle, qui n'admet pas de chicane, qui se juge d'elle-même, à moins que quelque avocat ne se charge de la défendre, c'est-à-dire de l'embrouiller et de la perdre. Mais mettons de côté les avocats, dans l'intérêt de la cause; le juge, qui connaît particulièrement le seigneur inculpé, qui est reçu à sa table, qui est traité chez lui en ami, c'est-à-dire avec les meilleurs vins de sa cave, priera son voisin à dîner par un poulet fort galant commençant par ces mots : « Mon très-gracieux bienfaiteur ! » — car cela se dit en Pologne comme l'on dirait chez nous monsieur ou madame tout court. Le seigneur acceptera l'invitation avec empressement : c'est aussi l'usage. Entre la poire et le fromage, la conversation tombera obliquement sur la cause en question, comme elle tomberait sur toute autre chose, une partie de chasse, ou le revenu net d'une branderie ou d'un champ de pommes de terre. Après le dessert, on introduira dans la salle à manger l'*irrévérencieux* demandeur, c'est l'expression consacrée ! Que pensez-vous alors que notre plaignant ait de plus sage à faire ? quant à moi, je lui conseillerais de tomber aux genoux de son gracieux maître pour bénir sa clémence : c'est la seule planche de salut. Dans les pays même les plus civilisés, le faible sera toujours opprimé.

Quant aux juifs, leur condition n'est guère plus supportable que celle des paysans. Comme ils ne s'occupent pas de la culture des terres, leurs rapports avec les seigneurs sont moins directs, il est vrai, moins *serviles* ; il n'y a que ceux qui sont établis sur leurs propriétés, qui soient soumis à leur despotisme brutal : le plus grand nombre réside dans les bourgs et dans les villes ; leur aspect est le plus souvent misérable ; leurs habitations dégoûtantes ; les uns sont épiciers, les autres brocanteurs, tailleurs, merciers, vitriers, bouchers, etc. Tout le petit commerce se fait par leurs mains. Les fabricants et les négociants sont Allemands pour la plupart. Un juif est pour un Polonais un objet de mépris et de dégoût ; aussi déserte-t-il le plus souvent la synagogue de ses pères, lorsqu'à force d'économies, de privations et de lésine, il parvient à se faire une position dans le haut commerce ; mais le

baptême de la régénération ne le régénère guère : le nouvel adepte laisse percer malgré lui un bout de l'oreille de l'ancien sectateur de Moïse.

C'est aux juifs que le petit propriétaire a recours pour la vente des produits de ses terres; ce sont eux, s'il a une bergerie, qui lui achètent ses laines, à moins qu'il ne juge plus avantageux de les faire vendre ou de les vendre lui-même aux foires qui se tiennent à Lowicz, à Varsovie, ou même à Breslau. Les blés et les laines s'achètent ordinairement pour le compte des commerçants et des fabricants anglais; quant aux produits de la branderie, s'il y a engorgement dans ses caves, il les expédie sur Varsovie, où il se fait une effrayante consommation d'eau-de-vie. J'ai souvent vu de vingt à trente voitures, chargées chacune de deux à trois tonneaux, y entrer par la même barrière; le soir, le plus grand nombre des charretiers s'en retournaient à vide. — Cette eau-de-vie est ordinairement d'une odeur fétide et d'un goût nauséabond : mais le paysan et l'ouvrier n'y regardent pas de si près, ils se jettent le verre plein dans le gosier, en versant une larme — de joie, et tout est dit.

Il n'y a ordinairement de juifs établis dans le village, que le cabaretier et une espèce de factotum chargé de fournir à la dame du lieu le beurre, le lait, etc., dont elle peut avoir besoin; encore ces deux personnages ne sont-ils pas d'absolue nécessité : on y rencontre même rarement ce dernier, et quant au cabaretier, une ordonnance impériale a reconnu que cette qualité était incompatible avec la loi de Moïse; à peine garantit-elle aux propriétaires le droit de conserver jusqu'à leur mort leurs anciens fermiers de religion judaïque. Je ne puis saisir le motif de cet ukase, qui ne satisfait ni l'une ni l'autre partie. — Ce serait ici le lieu de discuter la moralité du seigneur sous le rapport mercantile, mais nous nous en abstenons; nous ferons remarquer toutefois que, tandis que dans les pays civilisés on crée partout des sociétés de tempérance, le Gospodarz accorde en quelque sorte une prime à la débauche en mettant son fermier dans la nécessité de favoriser, par toutes sortes de facilités et de séductions, l'écoulement de ses

boissons pour acquitter le prix élevé de son fermage. Si les débouchés lui manquent — et ils ne lui manquent que par sa faute — s'il trouve son profit à entasser dans un alambic tout le produit de ses terres, nous le reconnaissons, c'est son droit; mais lorsque l'exercice d'un droit n'est profitable qu'à un seul et dommageable à des centaines d'individus, je ne sais si la saine raison peut consacrer un pareil droit.

Les ouvriers que l'on trouve le plus généralement établis dans les villages, sont un bottier et un maréchal ferrant. Tout ce dont le seigneur a besoin s'achète dans la ville voisine ou dans la capitale; c'est même là qu'il se procure son pain et sa viande dans les besoins pressants. Les jours ordinaires, son four, sa basse-cour et ses écuries lui fournissent abondamment de quoi garnir sa table. Sa garde-robe se renouvelle aussi à Varsovie, à moins qu'il fasse peu de frais de toilette : alors on appelle de la petite ville voisine le tailleur à la mode — c'est-à-dire qu'il n'y en a qu'un ordinairement : c'est un juif à barbe grosse qui y exerce le monopole — et on l'héberge au Dwór aussi longtemps que le travail dure. Si le Gospodarz a quelques travaux en maçonnerie à entreprendre, il retient au passage quelque maçon allemand ambulant et le loge dans une cabane inhabitée. Quant aux domestiques particuliers du seigneur, ils sont nombreux; mais ils le sont beaucoup moins cependant que chez les seigneurs russes : la seule raison de cette différence, c'est que le seigneur polonais les paie, tandis que le Russe les prend parmi ses esclaves. On rencontre le plus souvent dans les antichambres d'un *Boiard* un coiffeur, un tailleur, un bottier, un intendant, un cuisinier, et quelquefois un maître de danse, un lecteur et un orchestre complet. Le seigneur polonais est plus modeste : un ou deux valets, un cocher, un cuisinier, une ou deux femmes de chambre, une ménagère et quelques domestiques subalternes, composent sa maison. Ce luxe de valets est d'un entretien peu coûteux : le traitement d'une femme de charge ne monte pas au delà d'une quarantaine de florins, c'est-à-dire de deux ducats environ; un groom ne met pas ses services à un plus haut prix. Quant à leur nourriture, elle est aussi simple

et aussi frugale que celle des paysans; ils sont tout aussi mal couchés qu'eux, aussi mal vêtus qu'eux, et aussi maltraités qu'eux : l'oisiveté en fait souvent des ivrognes. La saleté des juifs est proverbiale en Pologne, mais la saleté des domestiques enlèvera tôt ou tard à ces derniers les honneurs du proverbe. Pour en donner une idée, nous dirons seulement que le cuisinier et ses marmittons, de même que tout le reste de la domesticité, à l'exception peut-être des femmes de chambre, ont l'habitude de se moucher dans leurs doigts.

Il serait juste que le paysan, qui ne possède absolument rien que sa famille, qui n'est rien dans l'État, qui ne jouit d'aucun droit civil, d'aucun droit politique, qui n'est libre que de nom, ne supportât aucune des charges du gouvernement : ce serait être conséquent avec le principe de l'association ; mais il n'en est pas ainsi ; il est vrai que la police l'inquiète peu, que les tailles du gouvernement pèsent principalement sur le seigneur : outre sa cote personnelle, je ne pense pas qu'il ait d'autre redevance à payer à l'État ; mais c'est déjà trop pour lui : c'est bien le moins que l'on puisse respirer librement l'air de son village. Quoique la proportion établie par l'administration des impôts entre les grandes fortunes et les grandes misères, soit mathématiquement juste, elle est moralement fausse. Il n'y a pas de proportion à poser entre les deux extrêmes. L'impôt doit porter sur le superflu, ne rien ravir au nécessaire ; autrement c'est un vol que sanctionne la loi. — Nous ferons aussi entrer en ligne de compte les charges qu'il supporte de commun avec le *Gospodarz*, le logement des militaires et les réquisitions de chariots et de chevaux lors du passage de quelque tête couronnée. Mais la charge la plus lourde, celle qu'il supporte seul, le malheureux ! c'est le service militaire. Les propriétaires et les seigneurs en ont été exemptés jusqu'à ce jour. Ce n'est que depuis les derniers événements que ceux d'entre eux qui, soit par crainte, soit par engouement, soit pour toute autre cause, avaient pris part à la désastreuse échauffourée de 1831, sont en butte aux tracasseries de l'administration de la guerre : plusieurs d'entre eux sont à guerroyer dans les défilés du

Caucase; mais ce n'est que le plus petit nombre, les moins méritants sans doute; les autres sont parvenus, à force d'argent et souvent de bassesses, à se faire rayer de la liste des suspects. On cite une jeune héroïne, belle à ravir et riche de plusieurs centaines de mille francs, qui n'a pas balancé un moment à suivre dans le pays des Kirguiz son amant, auquel elle devait l'honneur et la vie. Ces dévouements ne sont pas rares.

Les circonstances de l'enrôlement sont trop caractéristiques pour que nous les passions sous silence. Sur l'avis qu'il en reçoit de la sous-préfecture, le Gospodarz, qui est revêtu de la qualité de maire, prévient les autres propriétaires de son district que tel ou tel jour on procédera à l'enrôlement des hommes de la classe, c'est-à-dire de tous les paysans de vingt à trente ans en état de porter les armes. Le jour prefix, un officier russe, accompagné dans sa tournée par un médecin et un propriétaire polonais, descend au Dwór, et l'on voit bientôt arriver de tous côtés des *troupeaux* d'hommes conduits par leurs Karbowy. On dirait des troupeaux de moutons suivis et précédés par des bouledogues. La révision est assez expéditive : nos hommes sont toisés, mis à nu, analysés des pieds à la tête, et couchés sur les rôles de M. le recruteur, avec âge (il est rare qu'un paysan sache son âge), nom, prénoms, qualité, moralité, etc.; les motifs d'exemption y sont également consignés. Le seigneur intercède ordinairement en faveur de ses paysans qui lui sont connus le plus avantageusement sous le rapport de la conduite et du travail, et une apostille bénévole les met à l'abri du service. Ces apostilles ne s'arrachent guère aux exigences de l'administration que par mille petits soins délicats, une excellente table et de bons vins. Les rôles clos sont expédiés à l'intendance militaire, qui fait son choix : ce choix tombe rarement sur des hommes mariés : il est communiqué aux maires par l'intermédiaire du Kommissarz. C'est alors que la tâche du propriétaire devient pénible, odieuse même. Sur le soir, il convoque son conseil, et lui fait part des ordres qu'il a reçus : ses gens et lui avisent alors en commun aux moyens les plus sûrs et les plus expéditifs pour se saisir des hommes sur qui le choix

du gouvernement est tombé. Rien de plus simple aux yeux d'un Karbowy : la porte de la cabane des paysans restant ouverte nuit et jour, on pénètre chez eux sans bruit, on s'en empare violemment, on les garrotte et on les jette ainsi pêle-mêle sur un chariot comme des bêtes qu'on mène au marché ; une fois remis entre les mains de la gendarmerie, la responsabilité du seigneur est à couvert. — Quelques-uns de ces malheureux parviennent-ils à s'échapper, les bois leur servent de retraite, ils y passent des années entières au milieu des privations les plus dures. Les immenses forêts des palatinats de Sandomir et de Cracovie leur offrent le plus souvent un refuge. — L'âge requis pour le service est de vingt à trente ans. Ne restât-il à un paysan qu'un mois, un jour même avant l'expiration de sa trentième année, si l'ordre vient de partir, le temps de son service n'en est pas moins de dix ans.

Les rapports qui existent entre les paysans de différents villages sont assez peu nombreux. Ce n'est pas dans une vie pleine comme la leur qu'il y a place à des relations journalières. Je n'ai jamais vu en Pologne, ce qui se voit souvent en France, en Belgique et plus souvent encore en Allemagne, de paysans assis les bras croisés au devant de leur cabane, musant à l'heure qu'il est ou au temps qu'il fera demain : jeunes ou vieux, tous sont à la tâche ; le cabaret est silencieux, le village morne. Les paysans n'ont pas de jeu particulier pour se récréer de leurs fatigues, pas de jeu de bouchon, pas de jeu de palet, pas de jeu de Siam, pas de jeu de cochonnet, pas de jeu de quilles, etc. ; ils sont graves, ils sont sérieux comme si une pensée profonde les occupait. Les Allemands ont une tout autre gravité : il y a moins d'expression en eux et plus de lourdeur ; à les voir, on dirait qu'ils sortent de table bien nourris et bien repus, mais n'ayant bu que de l'eau, et qu'ils font leur sieste tout en parlant, en marchant et en vaquant à leurs affaires, les bonnes gens !

Le dimanche, les villages polonais prennent un aspect de fête. De bon matin, hommes et femmes, tous sont endimanchés. Le paysan lave ses bottes, fait sa barbe, met une chemise propre, sinon

blanche, passe sa belle Katana, noue négligemment sa ceinture rouge, met avec prétention son beau bonnet d'astracan gris, de la forme des bonnets arméniens, et dont un des côtés est orné de faveurs rouges ou bleues, et sort, alègre et dispos, de sa cabane enfumée. La jeune fille, de son côté, se pare de ce qu'elle a de mieux dans sa garde-robe, de plus voyant, de plus éclatant; elle noue avec grâce, en forme de barette, un fichu sur sa tête, attache son tablier d'indienne sur son épaule, laisse voir, depuis le haut du bras, les manches bouffantes d'une chemise de lin, et sort, rayonnante aussi, de sa chaumière. On dirait qu'hommes et femmes ont déposé toutes leurs misères au seuil de leur porte : c'est une nouvelle existence qui s'ouvre devant eux, une autre vie qui leur sourit. Ils se rendent, chacun de son côté, et par petit groupe, au Dwór. Nous avons vu ailleurs quelle pauvre mesure on désigne souvent sous ce nom euphémique de Dwór. Les uns apportent à la dame suzeraine du lieu les redevances en chapons gras et en œufs frais qu'elle réclame, comme épingles, de ses vassaux; les autres viennent toucher quelques pauvres centimes pour les travaux qu'ils ont pu faire en sus de leurs six jours de corvées. Cela fait, ils entrent tous pêle-mêle au cabaret pour se préparer à entendre la sainte messe dans des sentiments convenables, comme d'autres préparent leur estomac à un bon repas par un verre d'absinthe ou de madère. Autant de pays, autant de coutumes. Nous avons un vieux proverbe qui milite étrangement en faveur de l'usage reçu en Pologne : « Ventre affamé n'a point d'oreilles, » et le prédicant court risque de prêcher dans le désert.

Après le service divin — et nous leur devons cette justice : les paternelles remontrances de leur curé ne tombent jamais dans des cœurs endurcis; ils sont tout oreilles, tout yeux, tout componction, tout repentir — après le service divin, le cabaret, cette autre syrène qui leur tend les bras, les attire malgré eux, et ils se laissent aller forcément à la tentation; mais ils y vont de si bon cœur, de si bon appétit, que ce serait conscience de les remettre en bonne voie, *in via salutis*. Cela réjouit le cœur de voir ces

braves gens en goguette : leurs joies sont si franches, leurs plaisirs si innocents ! ils sont si gais, si chantants, si contents ! Ils boivent, ils dansent, ils font la cour aux jeunes filles. Leurs verres se choquent ; les brocs se vident ; la musique est bruyante. Je regrettai plus d'une fois de n'avoir pas une Katana en bon droguet, une belle ceinture rouge et un beau bonnet en peau de mouton pour me mêler à leurs danses, à leurs réjouissances, pour m'enivrer avec eux, pour chanter avec eux ; mais en m'égarant au milieu de ces braves gens, avec mon habit à la française, c'eût été jeter une chauve-souris dans la chambre à coucher de deux nouveaux mariés, ou d'un poète en extase : je me gardai bien d'une aussi méchante action.

L'orchestre laisse peut-être quelque chose à désirer, plus d'ensemble, plus de variété, plus d'entraînement ; mais que peut-on attendre de mieux de mauvais instruments en bois que nos *dilettanti* ont façonnés eux-mêmes avec le secours d'un *eustache* : ce sont ordinairement des espèces de violes ; l'archet est vagabond, il va, il vient, il court, il saute : peu importe la mesure ; il va toujours comme s'il était pris de fièvre, et l'on pirouette toujours avec enivrement. — On sait que les Polonais valsent de droite à gauche. — Ce sont quelquefois des juifs ambulants qui composent l'orchestre ; mais « faute du moine l'abbaye ne défaut pas » chaque paysan est ménétrier au besoin : que l'un manque à l'appel, un autre prend la viole, et la Polonaise n'en est pas interrompue pour autant. J'avais un jour un de ces Amphions pour domestique : ce n'était pas un aigle, mais c'était un génie ; avec le seul secours de son couteau et de son instinct musical, il parvint à se confectionner un joli petit violon en bois blanc ; ce fut le travail de quelques jours. Notre gaillard avait même des allures de grand *maestro*. Ne se relevait-il pas au beau milieu de la nuit pour aller s'inspirer au clair de lune, et réveiller de ses accords les échos d'alentour. Cependant, malgré les dispositions naturelles des Polonais pour la musique, leurs chants nationaux sont barbares : ce ne sont, le plus souvent, que des cris rauques, durs, perçants, sacadés.

Les paysans du village même ne sont pas les seuls qui mettent pied à terre au *Góscinieć* (cabaret), il y en vient d'un et deux milles à la ronde; ils y arrivent en famille, dans de petites voitures du genre des *Briczka*, appelées *Wóz*, emportant quelques vivres avec eux. Rien de plus joyeux que ces caravanes : on dirait une fête de village en France. Les abords du *Góscinieć* sont encombrés de ces *voiturettes* blanches, et de groupes de paysans et de paysannes en belle humeur. C'est alors le tour du *Dwór* d'être morne et silencieux; à peine y rencontrerait-on deux domestiques fidèles à leur poste : le cuisinier est un des premiers à lever le piquet. Les *Karbowy* et le *Pisarz* se mêlent aussi quelquefois aux danseurs; mais alors la joie de ces bonnes gens n'est plus aussi franche, aussi expansive. — Le soir, les têtes tournent; c'est le moment des embrassements, des serments d'amitié, des larmes de tendresse! il n'est pas jusqu'aux petits enfants de six à huit ans qui n'aient aussi les yeux humides de joie et le cœur chantant. On dirait une taverne flamande, moins l'orgie. Mais pourquoi faut-il que le dimanche ait des ailes pour s'envoler, tandis que les autres jours sont boiteux et éclopés? pourquoi tous nos jours ne sont-ils pas des dimanches? C'est une énigme dont les exploiters d'hommes nous donneraient peut-être le mot. Pour moi, je crois la Nature meilleure mère que nos calendriers ne l'ont faite. — A la nuit close, nos amis remontent à regret dans leurs *Wóz*, et s'en vont en chantant qui de ci, qui de là, attendre, sur leur grabat, que la cloche matinale du *Dwór* les appelle à leur corvée du lendemain.

C'est aussi le dimanche ou le samedi soir, de même que pour nos ouvriers en France, que se célèbrent les mariages; de sorte que les réjouissances qui précèdent et accompagnent de pareilles cérémonies, se confondent dans les joies légitimes du jour du repos. Les exigences du maître ne permettent guère d'empiéter sur les jours de la semaine : c'est du fruit défendu; c'est son bien à lui, c'est sa prébende, c'est sa poule aux œufs d'or. Quoique le serpent de la tentation ait des paroles bien séduisantes, on n'y touche pas. Cependant l'Écriture dit : « Rendez à César ce qui est

à César » — rien de plus, et rien de moins. — A ce compte, on lui rendrait peu de chose, si l'on observait ses préceptes; le fruit défendu courrait grand risque de ne pas arriver à maturité, la poule aux œufs d'or, de ne plus pondre que des œufs frais. Mais ces sages préceptes n'ont pas été compris; nous avons rendu à César tout ce qu'il a bien voulu nous prendre, et nous avons reçu tous les mois l'absolution de notre prêtre (on la donnerait à moins!). C'est ainsi que de concession en concession, d'absolution en absolution, nous en sommes venus à glaner sur nos propres terres et à célébrer nos mariages le jour du repos.

Les parents et les amis des fiancés — c'est-à-dire une bonne moitié du village — sont invités à prendre part à la cérémonie. La bande joyeuse se met en marche de bonne heure : cet empressement se conçoit de reste, quand on n'a qu'un tour de soleil devant soi pour toute richesse : une minute même a du prix. Après avoir fait une pause au Karczma, le fiancé et sa future, suivis d'une vingtaine de jeunes paysans et de jeunes filles, marchant deux à deux, et escortés par les vieux papas, qui se tiennent sur les côtés, s'en vont, musique en tête, implorer le consentement du seigneur. Je ne sache pas que le seigneur ait droit de mettre opposition au mariage; aussi est-ce plutôt une espèce de bénédiction qu'il leur donne qu'un consentement : ce n'est donc qu'une formalité *servile*, contre laquelle l'introduction du Code Napoléon a été impuissante. Les fiancés sont seuls introduits : le seigneur et sa dame leur adressent alors une courte allocution; l'effet en est sans doute très-émotionnant, car la fiancée verse ordinairement quelques larmes, et son *homme* futur (c'est ainsi qu'une femme, même du bon ton, désigne familièrement son mari, en Allemagne et en Pologne) se tient immobile et contrit à ses côtés, tous deux près de la porte de la chambre, n'osant, par respect, approcher de trop près de leur bon et digne maître. Ce dernier fume tranquillement sa longue pipe de sultan, étendu à demi sur un sofa; ses bouffées de fumée servent de points de suspension à chacune de ses phrases. L'allocution étant à sa fin, nos pauvres jeunes gens tombent aux genoux de chacun des

assistans, leur serrant étroitement le tibia et le leur baisant à plusieurs reprises : ces baisements de pieds sont sans doute un reste du bon temps de leur servage ; mais ils avilissent autant le seigneur qui les souffre, que le paysan qui s'y prête.

Malheureusement pour l'intérêt de la cérémonie, la fiancée fait preuve d'un goût fort dépravé en renonçant, pour ce jour de fête, à son costume simple, original et agreste, pour s'affubler d'une robe blanche qui ressemble plutôt à un sac dans lequel on aurait fait une ouverture pour passer la tête, qu'à la parure d'une fiancée. Sa taille épaisse prête d'ailleurs aussi peu à une robe, que le hâle de son teint ne prête aux roses et au voile blancs dont elle se couvre ordinairement la tête : elle ressemble assez, dans cet accoutrement, à une vivandière en goguette. La mise du fiancé est plus simple et, par conséquent, plus convenable et de meilleur goût : il ne se distingue que par un bouquet à sa boutonnière et quelquefois des rubans à son chapeau, comme nos conscrits. Pendant le temps que dure l'audience, le reste de la société attend à la porte du Dwór, en se livrant à la joie la plus bruyante ; ils chantent, ils dansent comme des bienheureux, tandis que le *Pisarz* ou quelque autre valet va de l'un à l'autre leur versant maintes rasades d'une énorme dame-jeanne qu'il tient à la main : hommes et femmes, tous boivent à l'envi ; la fiancée même ne reste pas en arrière de ses compagnes pour vider son verre plein ; il y en a peu qui fassent les sucrées. — La bouteille une fois tarie, la procession s'en retourne, conduisant leur roi et leur reine en triomphe au bruit des violes et des chansons. Arrivés aux portes de l'église, on se recueille, on fait silence ; les fiancés s'avancent au pied de l'autel ; le oui fatal est prononcé, les anneaux sont échangés, la bénédiction est donnée, et les voilà mari et femme pour toute une éternité. C'est aller vite en affaire. La cérémonie parachevée, la bande joyeuse se remet en marche. Le cabaret les rappelle ; ils y rentrent tous, pêle-mêle, en chantant et en dansant ; et quand leur journée est pleine, le sommeil les surprend sur la table : c'est ainsi que se passe le plus innocemment du monde la première nuit du mariage.

Les prêtres tiennent une espèce de milieu entre les hommes du sol et les prolétaires : ils se rapprochent de ces derniers par leur naissance et, nous osons le dire, par leur sympathie ; des premiers, par leur position indépendante. Le prêtre polonais est le plus souvent le père du peuple, son conseiller, son ami. Il ne met pas son ambition à commander à des esclaves ; mais à apprendre à des esclaves comment on devient des hommes. Sa religion est douce, consolante. C'est l'intérêt de cette sainte religion qui en fait un patriote ; le seigneur, c'est l'intérêt de sa caste ; le prolétaire, c'est le sentiment national.

Les prêtres sont indépendants du gouvernement, indépendants du seigneur même. Le plus grand nombre des églises, sinon toutes, sont des fondations pieuses sur lesquelles le Gospodarz n'a aucun droit à exercer ; c'est en quelque sorte une servitude dont ses terres sont grevées. La cure a ses propriétés à elle, ses paysans à elle, son administration à elle. Le prêtre n'a aucun compte à rendre au propriétaire, il ne relève pas de lui, il n'est pas son vassal ; il n'y a guère entre eux que des rapports de bon voisinage. Cependant l'église et la cure sont, si je ne me trompe, à la charge de ce dernier : c'est lui qui y fait les réparations nécessaires ; mais cette dépense est largement compensée par les avantages qu'il en retire : une église bien achalandée triple au moins le revenu de son cabaret.

Le prêtre est ordinairement peu considéré par le seigneur. Il en est de même dans tous les États aristocratiques ; il en était de même au moyen âge. Le seigneur distingue dans le prêtre l'homme du monde et l'homme de Dieu : le premier, il le traite avec hauteur ; le second, il le respecte avec humilité ; le premier n'est pour lui qu'un paysan parvenu ; le second, c'est un saint homme qu'il ne place pas trop au-dessous du divin maître dont il annonce la parole. Aussi se confesse-t-il à ce parvenu, reçoit-il humblement l'hostie des mains de ce parvenu, attend-il à genoux la bénédiction de ce parvenu, qu'il traite avec mépris dans ses antichambres. Le seigneur le reçoit souvent dans son palais, c'est-à-dire dans sa cabane, couché sur un sofa, sa pipe à la bouche et la

tête couverte, à peine daigne-t-il soulever sa casquette et lui faire signe de prendre place. Quant au prêtre, nous devons le dire, ses allures sont celles d'un subordonné flatté de l'honneur qu'on veut bien lui faire de le recevoir. Quand la servilité a une fois pris racine parmi un peuple, il faut bien des efforts et bien du temps pour l'en extirper. Vingt ans de liberté n'y suffiraient pas.

Les moines mendiants ou frères mineurs (*Braciszek*), qui s'en vont quêtant dans les seigneuries quelques barriques d'eau-de-vie, quelques comestibles, quelques légères aumônes et quelquefois force humiliations pour le compte de leur confrérie, ne sont pas traités avec plus de considération et d'égards que le prêtre en dehors de ses fonctions. S'ils sont admis à la table du seigneur, les plats ne leur arrivent qu'après avoir fait le tour de la table; souvent même on les invite à dîner des débris du repas, comme on pourrait inviter un palefrenier. La contenance de ces pauvres frères est gênée; ils sont mal à l'aise; on dirait qu'ils se trouvent jetés hors de leur sphère, qu'ils regrettent les austérités du couvent.

La Pologne regorge encore de moines de toutes les couleurs; il y en a des blancs encapuchonnés jusqu'au-dessous du menton, qui n'ont que deux petits trous à leur capuce pour voir, et pas de bouche pour respirer, c'est trop mondain! — il y en a des gris, il y en a des bruns, et c'est de ces derniers que relèvent ordinairement les frères mineurs dont nous nous occupons. Vous n'ignorez pas qu'un ukase a jeté dernièrement l'alarme et la consternation parmi ces saints refuges de l'oisiveté et de la prière. Pour ma part, j'en suis affligé au dernier point; car je me rappelle, comme si c'était de hier, cet excellent punch au rhum dont nous conforta un saint homme de moine dans sa petite cellule blanche de six pieds carrés. Le monastère, qui eût pu contenir toute une garnison, n'était plus habité pour lors que par quelques joyeux enfants qui se chantaient au lieu du *memento* sacramentel — *après nous le déluge!* Qui donc maintenant nous donnera de cet excellent punch au rhum, s'ils s'en vont?

Le *Braciszek* est revêtu d'une grossière robe brune, liée à la

ceinture avec une corde; un capuchon retombe sur ses épaules; il ne s'en couvre le chef que par le mauvais temps. Il fait ordinairement sa tournée en Wóz, afin de pouvoir emporter au monastère les dons qu'on lui fait. — La veille de Noël, le Braciszek ne manque jamais de faire une descente au Dwór : un Noël sans *Oplatki*, serait un Noël manqué. L'Oplatek est une hostie de la longueur et de la largeur de la main, sur laquelle se trouve représentée en relief la passion de notre Seigneur Jésus-Christ. Ce sont les moines et les prêtres qui les confectionnent dans de vieux moules qui datent, dit-on, de la conversion de Miecizlas, le dernier duc de Pologne. Mais peu nous importe. Voici les principales cérémonies qui accompagnent ce jour de fête :

De bon matin le sacristain ou l'organiste arrive tout essoufflé au Dwór, et après avoir psalmodié un petit bout de félicitation, comme un verset du *Dies iræ*, il remet à son seigneur un paquet de gentilles petites hosties d'un blanc de lait. Aussitôt le seigneur, en reconnaissance d'une attention aussi délicate, le gratifie d'une vaste amphore d'eau-de-vie, que notre sacristain a peine à emporter entre ses deux bras; après avoir baisé respectueusement la main magnifique de son bienfaiteur. Peu de temps après arrive le Braciszek tout chargé d'Oplatki; car il en porte pour toutes les seigneuries de l'arrondissement. Même félicitation, même reconnaissance, même dénoûment. Cependant les plus jeunes enfants de la maison seigneuriale s'emparent des précieuses hosties et les grignotent à qui mieux mieux. La maman, pour ne pas faire de jaloux, en donne à chacun sa part.

Mais voici venir qui du nord, qui du midi, qui des quatre points cardinaux tous les seigneurs du voisinage, flairant le dîner de leur bon voisin d'une lieue à la ronde : *Zebysmy szczoneśliwie przyeszlych swiat dozekali!* (que nous puissions nous revoir à la fête prochaine). — dit l'amphitryon à chaque nouvel arrivant, en lui présentant un fragment d'Oplatek, qu'ils rompent ensemble, mais à part lui il le donne bien au diable, je vous l'assure. — *Day Boze!* (fasse le ciel) — répond son interlocuteur, en portant sa parcelle d'hostie à la bouche, et ne se doutant guère de

la réticence mentale. Cependant la veille de Noël est un jour de jeûne et de macération, et dans quelque rang qu'ils soient placés, les Polonais sont stricts observateurs des jours de jeûne. Le dîner ne peut être servi qu'après le coucher du soleil, lorsque les premières étoiles se montrent au ciel, c'est-à-dire vers les cinq heures. Il se compose de treize plats, dont un de pavots, les autres de poissons diversement préparés; le vin et le pain sont à discrétion. Le prêtre qui a béni les mets en grande cérémonie avec une espèce de petit balai tel qu'en colportent nos prétendues Alsaciennes, est ordinairement invité à y prendre part, ainsi que son vicaire, s'il en a, ou quelqu'un de ses confrères venus pour l'assister pendant les fêtes. Le dîner est gai; on mange bien et l'on boit mieux encore: il faut bien se rédimier d'une abstinence de dix-huit heures, regagner le temps perdu à attendre.

Après le repas, c'est le tour des enfants, leur nouvel an à eux. Le salon s'ouvre à deux battants, et les exclamations de convenance, les émerveillements de commande de partir de tous les coins de la salle. C'est une joie à ne plus s'entendre, c'est un délire, c'est une fièvre d'enchantement. Quant à nous, qui sommes d'un tempérament moins impressionnable, nous laisserons *nos jeunes amours* s'arracher les débris du mât de la fête, ses bougies diaprées de rouge et de bleu, ses friandises, ses pains d'épices, et pleurer ensuite, pour donner notre attention à une fête qui a aussi ses joies, une fête antique qui nous reporte bien au delà de l'établissement du christianisme en Pologne, une fête digne des premiers chrétiens.

Les Babyloniens (*Facæa festu*), les Thessaliens (*Peloria*), les Crétois (*Hermea*), les Grecs et les Romains (*Saturnalia*), consacrerent dans des fêtes mémorables le principe de l'égalité entre l'esclave et le maître: c'était un reste de l'âge d'or. Les Polonais eurent aussi leurs Saturnales; et comme le christianisme a été impuissant pour les affranchir du joug de l'esclavage, ces fêtes se sont conservées jusqu'à nos jours. Mais elles ne sont plus ce qu'elles étaient jadis, elles ont perdu leur noble caractère, ce n'est plus qu'un fantôme du passé! Le seigneur a porté une main

sacrilège sur ce dernier débris d'une liberté usurpée à son profit. Le despotisme est comme l'ambition, il ne dort jamais : il est sans cesse travaillé du besoin d'envahir. Pourquoi les peuples n'ont-ils pas toujours présente à leur esprit cette fable de notre premier moraliste et poète : *la Lice et sa compagne*? Elle est simple cependant, elle est mille fois vraie. Au besoin, les événements de chaque jour, aussi bien que leurs annales, aideraient puissamment à leur mémoire. — De même que les fêtes romaines, les Saturnales polonaises se célèbrent aussi dans le mois de décembre. C'est le second jour après Noël qu'elles commencent; elles durent deux ou trois jours; l'engagement des domestiques expire aussi à cette époque. Le distique suivant est proverbial en Pologne :

*Swionty Szczepan
Każdy sluga Pan.*

« Pendant la fête de Saint-Étienne, chaque domestique est seigneur. » Mais le Gospodarz, quoi qu'en dise le proverbe, n'abdique pas sa royauté; il s'abstient même de servir ses domestiques à table, ainsi qu'il en a l'obligation en vertu de l'antique usage de ses pères. Cependant son autorité à lui, ses privilèges, ses richesses même, n'ont pas un autre fondement; il les a hérités comme le prolétaire a hérité son jour de fête : l'en frustrer, c'est se condamner soi-même aux dépens. Les Saturnales polonaises sont restreintes aujourd'hui aux mesquines proportions d'un bon repas. Une grande quantité de viandes froides, des jambons, des volailles, des cochons de lait, etc., et des babas de toutes les dimensions, sont pompeusement étalés sur une vaste table. Après que le prêtre les a aspergés d'eau lustrale, en murmurant quelque prière antisatanique, la dame du lieu se met en devoir de satisfaire tous les appétits, tous les goûts. Les commensaux de l'office font cercle. Elle leur distribue à chacun la part qui lui revient de toute cette somptuosité de comestibles. Les pauvres gens ne se sont jamais vus à pareille fête : aussi leur joie est franche, complète; aucun nuage ne vient assombrir leur front. — Pendant le temps que

dure cette fête, le seigneur fait ordinairement fort maigre chère : c'est un sacrifice dont nous devons lui tenir compte.

Tels sont les principaux détails que nous avons à donner sur le prolétaire polonais. Reste maintenant à nous occuper des hommes du sol et de la classe parasite. Nous en ferons le sujet d'un second article.

E. HAAG.



Histoire littéraire.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE,

PAR MENZEL.¹

FRAGMENTS TRADUITS PAR LE MARQUIS DE LA GRANGE.

(Premier article.)

Masse de la littérature.

Les Allemands agissent peu, il est vrai, mais ils écrivent davantage. Si un homme des siècles à venir s'avise un jour de jeter un regard en arrière sur l'époque actuelle, il rencontrera plus de livres que d'individus. Il pourra traverser les années comme s'il enjambait les rayons d'une bibliothèque. Il dira que nous avons dormi et rêvé dans des livres. Nous sommes devenus un peuple d'écrivains, et au lieu de l'aigle à deux têtes, nous pourrions blasonner une oie dans notre écusson. La plume commande et obéit, travaille et récompense, combat et nourrit; elle rend heureux et punit chez nous. Laissant aux Italiens leur ciel; aux Espagnols, leurs saints; aux Français, leurs actions; aux Anglais, leurs sacs d'argent, nous nous asseyons tranquillement auprès de nos livres. Le peuple allemand, si méditatif, aime à penser et à créer des fictions; il a toujours du temps pour écrire. S'il a inventé l'art de l'imprimerie, c'est pour son propre usage, et il travaille, infatigable, à cette grande machine. L'érudition scolastique, le goût de l'étranger, la mode, puis la cupidité des libraires, ont fait le reste. C'est ainsi

¹ Deuxième édition.

que s'élève autour de nous la masse incommensurable de livres, qui grossit chaque jour, et nous demeurons étonnés à l'aspect de cette apparition prodigieuse, de cette nouvelle merveille du monde, de ces murs cyclopéens que l'esprit a édifiés!

D'après une évaluation modérée, il s'imprime annuellement en Allemagne dix millions de volumes, et comme le catalogue de la foire de Leipzig publie chaque semestre les noms d'un millier d'auteurs, nous pouvons en conclure qu'il existe aujourd'hui environ cinquante mille personnes qui ont écrit un ou plusieurs ouvrages. Pour peu que leur nombre s'accroisse toujours dans la même proportion, on pourra faire un jour une statistique de tous les auteurs allemands anciens et modernes, qui excédera de beaucoup celle de tous les lecteurs vivants.

Les effets de cette activité littéraire frappent également nos regards. De quelque côté que nous nous tournions, nous ne voyons que des livres et des lecteurs. La ville la plus petite a son cabinet de lecture, et chaque notabilité la plus modeste sa bibliothèque. Quelque chose que nous puissions tenir d'une main, nous avons toujours un livre dans l'autre. Tout, depuis l'art de gouverner jusqu'à celui de bercer les enfants, est devenu l'objet d'une science et a besoin d'être étudié. La littérature est aujourd'hui la pharmacie universelle de l'Empire, et bien que ce vaste corps semble d'autant plus malade qu'un plus grand nombre de remèdes lui sont administrés, loin d'en diminuer la quantité, on l'accroît sans cesse. Les livres servent à tout : ce que l'on ignore s'y trouve à coup sûr; le médecin y copie ses recettes; le juge, sa sentence; l'ecclésiastique, ses sermons; le maître et l'écolier leur *pensum*. On gouverne, guérit, négocie, on voyage, on fait la cuisine, on rôtit d'après les livres. Sans eux, la pauvre jeunesse serait perdue, sans doute; car un livre et un enfant sont deux choses que nous ne pouvons jamais séparer par la pensée.

La manie d'écrire est la maladie universelle des Allemands; son empire s'étend aussi en dehors de la littérature et enchaîne, par la bureaucratie, au pupitre une partie considérable de la population. Partout où l'on jette les yeux, on n'aperçoit que des écri-

vains ! Le seul dédommagement que procurent ces derniers au pays qu'ils appauvrissent, c'est d'alimenter de haillons les moulins à papier. Mais si nous considérons la vie sédentaire à laquelle tant de milliers d'individus sont sacrifiés, n'était-elle pas devenue le sujet des railleries du public longtemps avant que Tissot ne lui consacrat ses doléances philanthropiques et ses doctes conseils ? L'illustre Gellert, dévoré par sa plume, sur le cheval dont Frédéric le dota ironiquement, n'est-il pas le type de ces infortunés galériens enchaînés à leur pupitre ? image moins séduisante, sans doute, que celle d'un philosophe grec qui, à l'ombre des palmiers et des lauriers, pense et parle plus qu'il n'écrit.

Il n'est peut-être aucun sujet qui offre quelque intérêt, sur lequel on n'ait écrit en Allemagne. La conséquence la plus grave d'un événement quelconque, c'est qu'il fournit la matière d'un livre. Beaucoup de choses même semblent n'arriver qu'à cette fin. La plupart du temps cependant, on se borne à écrire en Allemagne et on n'y fait rien du tout. Notre activité se signale particulièrement en écrivant. Cela ne serait point un malheur, car le sage qui compose un livre ne fait pas moins et fait même souvent plus que le général qui gagne une bataille ; mais lorsque dix mille fous se mêlent de faire des livres, c'est encore pis que si tous les simples soldats voulaient être généraux.

Nous ne cherchons par nos études à acquérir des connaissances que pour les ensevelir immédiatement sur le papier. Nous payons les livres que nous lisons avec ceux que nous écrivons. Il y a des individus par centaines de mille qui n'apprennent que pour enseigner ; toute leur existence est attachée à quelques volumes ; ils s'élancent des bancs de l'école dans la chaire du professeur, sans avoir jeté un coup d'œil sur le monde végétal. Ils font éprouver à autrui le martyre qu'ils ont souffert eux-mêmes ; prêtres de pourriture, desséchés au milieu des momies, ils continuent à exhaler le vieux poison, comme les Vestales à entretenir le feu sacré.

Tout homme de génie ne semble naître que pour prendre aussitôt son essor sur le papier. A peine avons-nous d'autres illustrations nationales que celles de la littérature. La carrière de

la gloire fastidieuse en Allemagne, pour le guerrier et pour l'homme d'État, et toute parsemée de ronces pour l'artiste, ne s'ouvre avec toutes ses séductions que pour l'écrivain. Un homme d'esprit chez nous devient aussi souvent auteur et aussi rarement homme d'État, qu'il est commun de voir le contraire en Angleterre et en France. Là où on ne peut agir, on écrit du moins.

C'est ainsi que bons et méchants, élus ou non élus, s'efforcent à l'envi de grossir le déluge littéraire. Deux époques d'une nature différente se succédèrent alternativement, où l'art et la science souffrirent sous l'oppression de la barbarie, où la vie publique s'amollit dans les délices efféminées des muses. L'âge héroïque et l'âge littéraire sont placés vis-à-vis l'un de l'autre dans des rapports inverses. Après les grands orages de la réformation nous échangeâmes l'épée contre la plume, et pendant le long repos qui suivit, nous nous consacraâmes aux arts de la paix; mais ce repos n'était au commencement qu'un état d'épuisement et de mollesse. Ces arts ne servirent qu'à l'accroître encore davantage. Bien loin qu'un heureux équilibre se rétablît entre l'activité pratique et la vie contemplative, on vit au contraire prédominer la recherche dans les pensées, les utopies dans les livres, le dévergondage de l'imagination et le goût de l'idéal opposé à la réalité, et cela d'une manière d'autant plus absolue, qu'auparavant la barbarie matérielle de la vie les avait repoussés avec plus de violence. Si par hasard une idée du domaine ecclésiastique, politique ou moral cherchait à passer dans la vie pratique, elle était rechassée promptement à coups de masse et d'épieu dans le monde fantastique des écrivains, et la politique intérieure et extérieure veillait à ce que nous restassions des songe-creux. Nous avions, sinon toujours du pain (*panem*), du moins toujours des spectacles (*circences*), et peut-être même que la réalité eût pu nous donner des avertissements plus forts encore, sans nous réveiller de notre monde de livres; car nous aimions le cachot que nous nous étions représenté sous de si belles couleurs.

Soit donc qu'une divinité ennemie veille sur nos paupières et nous enchaîne, comme Prométhée, par un sommeil de fer, pour

nous punir d'avoir formé des hommes; soit que les songes prophétiques s'offrent à nous comme le dernier reste d'une activité qu'un dieu lui-même ne peut nous ravir; soit que par un penchant qui nous est propre, par un instinct tel que la nature l'a mis dans les chenilles, nous étendions un sombre voile autour de nous, pour développer ensuite dans la nuit mystérieuse de la création les ailes brillantes de Psyché; soit, enfin, que nous nous trouvions forcés de nous consoler par des rêves de l'absence de la réalité, ou qu'un génie qui habite en nous, nous transporte au delà des merveilles du réel, dans les régions plus sublimes encore que l'idéal, toujours devons-nous reconnaître à cette littérature qui s'accroît d'une manière si prodigieuse, à ce monde aventureux de papier, une haute influence sur le caractère de la nation et sur l'époque actuelle.

Toutefois les idées que nous venons d'énoncer, dont l'une trouve le principe de la manie d'écrire dans le manque d'action, l'autre dans la disposition méditative de la nation, et que nous pouvons facilement admettre toutes deux comme également bien fondées, nous montrent à la fois le bon et le mauvais côté de notre littérature. Un mobile louable de la vie pratique s'est effacé en nous; en effet, la foi ne nous inspire plus d'enthousiasme; la volonté individuelle est enchaînée, et l'on pourrait presque dire que l'Allemagne tout entière s'est endormie sous les voûtes de Walhalla et y festine joyeusement; car on n'entend plus chez nous que le bruit des couteaux et des fourchettes. La force qui, toujours jeune, brave la corruption, s'est vendue aux fonctions les plus viles de la vie matérielle, et l'on ne remue plus les mains que pour manger.¹

Là où les livres brillent à la place des actions, où la foi est égarée, la volonté sans ressort, la force énermée, l'inaction excusée, le temps tué par des lettres; où les grands souvenirs et les nobles espérances du peuple ne rencontrent qu'un papier mort

¹ Cet alinéa faisait partie de la première édition; quoique retranché de la seconde, nous l'avons rétabli ici: nos lecteurs décideront eux-mêmes des motifs qui ont pu le faire supprimer par Menzel.

an milieu des cœurs palpitants, nous sommes contraints de reconnaître le triste côté de la littérature. Lorsqu'elle arrête la vie dans sa séve, et qu'elle usurpe sa place avec violence, elle est essentiellement négative et hostile.

Cependant il y a des paroles qui sont elles-mêmes des actions. Tous les souvenirs et l'idéal de la vie se rattachent à cet autre monde du savoir et de la poésie, qui est produit, épuré et glorifié par l'action éternelle de l'esprit. C'est surtout pour nous, fils de l'Allemagne, que ce monde est une seconde patrie. La nature nous a donné une profondeur prédominante, un penchant impérieux à nous ensevelir dans notre propre esprit et à en tirer des richesses immenses. Lorsque nous suivons cette tendance nationale, nous manifestons la véritable grandeur et l'originalité de notre caractère, et nous obéissons à la loi de la nature, à la destinée à laquelle nous sommes appelés de préférence à tout autre peuple. La littérature cependant, empreinte de cette vie intellectuelle, se montrera ainsi sous son côté brillant; dans ce sens elle exerce une influence positive, créatrice et riche en heureux résultats. Le flambeau des idées qui sont sorties de l'Allemagne éclairera l'univers.

Que l'on se garde seulement de l'erreur qui ferait regarder l'enveloppe que l'esprit doit revêtir pour se manifester, la parole qu'il adopte pour son usage, mais qu'il ensevelit aussitôt, comme plus sublime que la source éternelle et vivante de l'esprit lui-même. La parole morte et invariable n'est qu'un vêtement dont l'esprit se dépouille aux rayons du soleil, comme la peau bigarrée que le monde, ce serpent vieux et cependant toujours jeune, laisse tomber derrière lui à chacune de ses métamorphes; mais l'on ne confond que trop souvent la parole morte avec l'esprit vivant. Rien n'est plus ordinaire que cette méprise qui nous fait estimer plus haut un mot, surtout lorsqu'il est imprimé, que la pensée indépendante, et attacher plus de valeur aux livres qu'aux hommes. Alors la source jaillissante de la vie sera étouffée par la masse même de ses eaux qui retombent sur elle. L'esprit s'énervé au milieu des livres, qui ne doivent pourtant leur existence qu'à sa

vigueur. On apprend des mots par cœur, et l'on se sent soulagé de la peine de penser soi-même. Rien n'est plus contraire aux efforts de l'esprit que la facilité de profiter de ceux d'autrui; et rien ne favorise plus la paresse et la suffisance des hommes que les livres. Cependant la liberté de l'esprit se perd avec son énergie; le moyen le plus aisé de rendre des hommes libres semblables à d'imbécilles troupeaux, c'est d'en faire des lecteurs. Aussi l'ingénieux Platon doutait-il déjà si l'invention de l'écriture avait contribué à rendre les hommes meilleurs, et il n'est point hors de propos de citer à ce sujet les paroles mémorables de cet aimable philosophe.

« J'ai entendu dire que près de Naucratis¹, en Égypte, il y eut un dieu, l'un des plus anciennement adorés dans le pays, et celui-là même auquel est consacré l'oiseau que l'on nomme Ibis. Ce dieu s'appelle Theuth. On dit qu'il a inventé le premier les nombres, le calcul, la géométrie et l'astronomie, les jeux d'échecs, de dés et l'écriture. L'Égypte tout entière était alors sous la domination de Thamus, qui habitait dans la grande ville capitale de la haute Égypte; les Grecs appellent la ville Thèbes l'Égyptienne, et le dieu², Ammon. Theuth vint donc trouver le roi, lui montra les arts qu'il avait inventés, et lui dit qu'il fallait en faire part à tous les Égyptiens. Celui-ci lui demanda de quelle utilité serait chacun de ces arts, et se mit à disputer sur tout ce que Theuth disait au sujet de ses inventions, blâmant ceci, approuvant cela. Ainsi Thamus allégua, dit-on, au dieu Theuth beaucoup de raisons pour et contre chaque art en particulier. Il serait trop long de les parcourir ici; mais lorsqu'ils en furent à l'écriture : Cette science, ô roi ! lui dit Theuth, rendra les Égyptiens plus savants et soulagera leur mémoire. C'est un remède que j'ai trouvé contre la difficulté d'apprendre et de savoir. Le roi répondit : Industrieux Theuth, tel homme est capable d'enfanter les arts, et tel autre,

¹ Ville du Delta.

² Le dieu est évidemment pour le roi, le roi Thamus, le même que Amous ou Ammou, le Jupiter Thébain. (Hérodote, XI, p. 42. — Plutarque, Isis et Osiris, IX.)

d'apprécier les avantages ou les désavantages qui peuvent résulter de leur emploi ; et toi, père de l'écriture, par une bienveillance naturelle pour ton ouvrage, tu l'as vu tout autre qu'il n'est : il ne produira que l'oubli dans l'esprit de ceux qui apprennent en leur faisant négliger la mémoire. En effet, ils laisseront à ces caractères étrangers le soin de leur rappeler ce qu'ils auront confié à l'écriture, et n'en garderont eux-mêmes aucun souvenir. Tu n'as donc point trouvé un moyen pour la mémoire, mais pour la simple réminiscence, et tu n'offres à tes disciples que le nom de la science sans la réalité ; *car lorsqu'ils auront lu beaucoup de choses sans maitres, ils se croiront de nombreuses connaissances, tout ignorants qu'ils seront pour la plupart, et la fausse opinion qu'ils auront de leur science, les rendra insupportables dans le commerce de la vie.* » (Phèdre¹ de Platon.)

Puissions-nous toujours nous rappeler ces paroles, puissent-elles toujours retentir à nos oreilles comme un avertissement salutaire, lorsque, ainsi qu'il arrive ordinairement, éblouis par les merveilles de la littérature, nous serions sur le point d'oublier la vie ! C'est avec raison que les hommes pratiques n'ont jamais pu souffrir les livres, parce que ces derniers attirent notre pensée d'une vie palpitante et active dans le néant du monde des apparences. Cependant les vrais appréciateurs du cœur humain et les penseurs profonds ont toujours, avec Platon, séparé la lettre du sentiment vivace et des idées, et subordonné la littérature, ce monde des mots, non-seulement au monde des faits, mais encore au monde intérieur et silencieux de l'âme.

La parole est infiniment contraire à la vie, quoiqu'elle ne provienne uniquement que de celle-ci. C'est la vie figée, c'est son cadavre ou son ombre. La parole est invariable, immuable, on n'en peut pas, dit le poète, retrancher un iota. Elle est enchaînée aux étoiles éternelles ; l'esprit qui l'a engendrée n'a plus aucun pouvoir sur elle. La parole a pour elle la durée ; la vie, le changement. La parole est finie, la vie se forme.

Aussi une existence concentrée dans les livres a-t-elle cer-

¹ Traduction de Cousin, tome VI, p. 121 et 122.

tainement quelque chose de mort, de semblable aux momies et aux troglodytes. Malheur au génie qui se vend dans un livre, qui jure sur un mot ! La source de la vie est tarie en lui. Mais dans cette mort, au sein même de la vie, est caché un pouvoir démoniaque, c'est la tête de Méduse qui nous pétrifie. Ses effets sont incommensurables dans l'histoire du monde ; souvent une parole de marbre a pétrifié des siècles, et seulement plus tard un nouveau Prométhée vint ranimer d'un feu vivifiant les générations glacées.

Cependant dans la vie, lorsqu'elle se comprend elle-même, gît ce charme puissant qui se rend maître de la parole. Lorsque la vie ne sait pas se garder, elle tombe sous le pouvoir de la parole ; lorsqu'elle se fie en ses propres forces, elle a gagné le talisman au moyen duquel elle dompte la parole, cette divinité infernale. Ce qui agit sur chaque homme dès qu'il prend un livre entre ses mains, doit également agir sur nous, puisque nous nous proposons de considérer la nouvelle littérature dans toute sa compréhension. Nous sortirons de la vie pour y revenir constamment. Nous espérons nous retrouver avec ce fil d'Ariane au milieu du labyrinthe littéraire. Tandis que nous envisagerons avec le sentiment palpitant de la vie le monde mort de la littérature, celle-ci nous découvrira tous ses secrets, sans nous bercer de son sommeil magique. L'homme vivant peut seul, comme le Dante, parcourir le séjour des ombres. Nous y rencontrerons plus d'un professeur allemand, qui, couvert d'une robe de plomb et la tête tournée en arrière, regarde la vie végétale et ne sort jamais des théories nébuleuses. Nous verrons Sisyphe roulant en haut de sa montagne la pierre de la sagesse, et Tantale souffrant la faim auprès de l'arbre de la science. Nous y reconnaitrons tous ceux qui cherchent dans les mots ce que la vie seule peut donner.

De ce point de vue indépendant nous considérerons la littérature d'abord sous le rapport de l'influence qu'elle et la vie exercent réciproquement l'une sur l'autre, ensuite comme une œuvre d'art. La littérature est un produit de la vie qui de nouveau réagit sur elle. La littérature est un miroir de la vie, poli par la

vie même; employée par celle-ci comme remède ou comme poison, elle la guérit ou la tue. Mais par la portée incommensurable de ses paroles mortes, elle est un chef-d'œuvre unique, et peut-être la plus riche après la vie elle-même. S'il est difficile de reconnaître cette richesse, il ne l'est pas moins de ne pas s'en laisser complètement éblouir. Beaucoup de gens voient en même temps dans la littérature le miroir le plus pur de la vie, tandis qu'elle n'en est que le plus vaste et le plus compréhensif; beaucoup la considèrent comme le produit le plus sublime de la vie, seulement parce qu'il promet la durée la plus longue. Ils placent les ruines qui restent de la sagesse de tous les hommes au-dessus de la maison habitable de notre propre sagesse, et l'image de tous les faits au-dessus du fait lui-même. Tantôt ils sont trop paresseux, et ne veulent que jouir de pensées et d'actions étrangères, qui cependant fuient toujours devant la paresse comme devant Tantale; tantôt ils craignent de ne pouvoir égaler les anciens, et se font paresseux par résignation.

Certes, la littérature réfléchit la vie, non-seulement d'une manière plus universelle, mais encore plus pure qu'aucun autre monument, parce qu'aucun autre mode représentatif n'offre l'universalité et la profondeur du langage. Cependant le langage a des limites, et la vie seule n'en a point. Aucun livre n'a encore fermé l'abîme de la vie. Ce sont seulement des cordes qui vibrent en vous lorsque vous lisez un livre; aucun livre n'a encore saisi l'harmonie infinie qui sommeille dans votre existence comme dans celle de tous les hommes. Aussi n'espérez point trouver dans les livres notés la clef pour tous les tons de la vie, et ne vous ensevelissez point par trop dans vos chambres studieuses; laissez plutôt volontiers et souvent la harpe éolienne qui existe en vous s'agiter librement et naturellement, doucement et orageusement, par le vent rafraîchissant de la vie.

Que la littérature ne soit toujours pour nous qu'un moyen et jamais un but auquel nous sacrifions notre vie. Il est beau, sans doute, de réfléchir le présent et de l'embellir au souvenir du passé, d'agir sur ses contemporains par la parole, et de transmettre à la

postérité la mémoire de notre vie, si elle est digne de mémoire; cependant que personne ne fasse de son génie l'esclave des mots.

Nos ancêtres ne connurent pas la grande importance de la littérature, tandis que, livrés trop exclusivement aux jouissances et aux actions du moment, ils se perdaient plutôt dans la réalité du monde qu'ils ne se recherchaient dans son miroir. L'époque moderne est presque tombée dans l'excès contraire; l'homme se dépouille du présent, qui lui appartient, pour se placer dans un monde étranger, et il s'étourdit des merveilles que sa curiosité rassemble autour de lui. Jadis on vivait davantage; aujourd'hui on veut plus connaître la vie. La littérature s'est attiré un intérêt et a obtenu une influence qui étaient inconnus aux époques anciennes. La découverte de l'imprimerie lui a donné une base matérielle sur laquelle elle peut développer ses vastes opérations. Depuis ce temps elle est devenue une puissance européenne, tour à tour esclave et dominatrice de toutes les autres puissances. Elle s'est emparée des esprits par la parole; elle a dominé la vie par l'image même de la vie, mais en même temps elle a offert à chaque tendance du siècle un instrument officieux : chacun a inscrit son vote sur son livre d'or. Elle a été un bouclier de justice et de vertu, un temple de sagesse, un paradis d'innocence, une coupe enivrante d'amour, une échelle céleste pour le poète, mais en même temps aussi, une arme terrible pour l'esprit de parti, un jouet de la futilité, un appas pour la volupté, un lit de repos pour la paresse, un ressort pour les commérages, une mode pour la vanité, une denrée pour l'usurier, et elle est devenue la servante de tous les intérêts du temps, grands ou petits, nuisibles ou utiles, nobles ou vulgaires.

Aussi la littérature s'est-elle accrue d'une manière prodigieuse par sa multiplicité et par sa masse, au point que celui qui entre pour la première fois dans le monde des livres, se trouve placé au milieu d'un chaos. Toujours préoccupée (la littérature) de comprendre ce qui n'était pas elle, elle ne s'est point encore comprise elle-même. C'est une tête avec des milliers de langues qui se contredisent toutes à la fois. Comme un arbre immense, elle

étend son ombre sur toute la race vivante. Cependant tous les boutons de ses fleurs sont tournés en dehors, et ses rameaux se projettent au loin en s'isolant les uns des autres. Partout nous apercevons des sciences et des arts qui s'excluent réciproquement, quoiqu'un même sol les nourrisse, un même soleil les fasse mûrir, et que leurs fruits nous enrichissent en commun. Partout nous voyons des partis qui cherchent à s'anéantir réciproquement par les mêmes oppositions qui les produisent tour à tour et les maintiennent. L'esprit qui aborde cette littérature comme une terre étrangère, ne sait se reconnaître au milieu de l'abondance, ni en séparer ce qui tombe dans les sphères inférieures : il se contente de ce qu'il y a de petit, parce qu'il ne connaît point ce qui est grand ; il se borne à examiner un seul côté des choses, parce qu'il n'aperçoit point l'autre côté. Bien plus encore, lorsque la multiplicité des livres en rend l'examen difficile, les partis dominants en perdent le jugement, et produisent, en outre de l'ignorance, ce mépris superficiel de ce qui est inconnu ou imparfaitement compris, qui, notamment à l'époque la plus récente, s'est répandu d'une manière si funeste. Enfin, le moment présent fait prévaloir ses droits, la nouveauté, la mode ; le fleuve de la littérature n'apparaît à chaque instant dans ses sinuosités que comme un lac rétréci, et le vaste monde des livres se resserre pour le lecteur ordinaire dans un horizon borné. C'est ainsi que notre littérature offre le chaos le plus bigarré d'opinions et de langages. Elle descend des sommités éclairées par le génie dans les marais les plus fangeux de la vulgarité. Tantôt elle pousse la sagesse jusqu'à une profondeur mystique, tantôt elle est stupide ou niaisement folle ; tantôt elle est subtile jusqu'à l'inintelligibilité et tantôt brute comme un rocher. On ne peut reconnaître nulle part une heureuse proportion d'idées, de sentiments, d'intelligence et de style. Chaque idée, chaque nature, chaque talent, se fait valoir sans se soucier des juges, car il n'y a point de loi existante, et les esprits vivent dans une sauvage anarchie. Tous ces instruments et ces accents divers forment ce singulier et éternel concert de la littérature, et il n'est point possible d'y trouver de l'harmonie, lorsqu'on est

placé au milieu de tout ce tapage. Mais si, d'un point plus élevé, on plane au-dessus du temps, on entend comment, à chaque demi-siècle, les fugues se succèdent et les dissonnances se fondent. Il y a quelque part un lieu d'où l'on voit se dérouler, pour former un bel ensemble, tous les détours du labyrinthe. Sous cette multiplicité se cache l'harmonie mystérieuse d'un chef-d'œuvre infini, qu'un penchant esthétique nous pousse sans cesse à vouloir mesurer. Comme produit d'une même vie, cette littérature est elle-même un seul tout.

En opposition avec la végétation luxuriante du midi, le nord produit un immense monde de livres. Là se plaît la nature, ici l'esprit, dans le jeu toujours renouvelé des créations les plus merveilleuses. De même que le botaniste s'efforce de considérer ce monde de plantes, de le coordonner et de deviner l'énigme de ses lois, de même la littérature veut obtenir un résultat semblable sur le monde des livres. Le besoin d'un point de vue général est devenu toujours plus impérieux à mesure que les livres nous menacent davantage de s'ammonceler de tous côtés au-dessus de nos têtes. Aussi depuis longtemps a-t-on mis sur pied cette littérature périodique qui, comme autorité administrative, doit maîtriser les éléments anarchiques du monde écrivant. Mais ces bureaux numérateurs, classificateurs, conscripteurs et judiciaires, ont été eux-mêmes saisis par l'anarchie et entraînés dans le chaos général. Ils désireraient volontiers, comme la constellation du chien, pouvoir planer librement au-dessus de l'été brûlant; mais parce qu'eux-mêmes ont germé dans les marais, ils sont encore dominés par cette force de végétation sauvage et s'accrochent comme des plantes parasites aux différents rameaux de la littérature. Cependant le besoin profond de reconnaître une harmonie certaine et intérieure dans cette immense multiformité, ne peut jamais se décourager. Quelques-uns ont considéré d'une manière assez satisfaisante l'ensemble superficiel de la littérature, mais bien peu seulement ont porté leurs regards jusque dans son essence et jusqu'à cette profondeur intime d'où pourrait sortir et fleurir à la surface tout un monde des fleurs les plus riches. Tous les yeux

voient le monde rond, mais il s'agit de savoir jusqu'à quelle profondeur les regards y plongent.

C'est un des plus grands inconvénients de notre littérature, que *les partis se concentrent aussi peu*. Tandis qu'à Paris ou à Londres, dix écrivains distingués, d'un commun accord et par une subdivision habile de la matière, luttent à la fois pour une cause déterminée, en Allemagne quelques centaines d'écrivains le font avec un talent proportionnellement inférieur et sans s'entendre, ni même se connaître les uns les autres. Aussi rien de plus facile à Paris et à Londres que de considérer le champ de bataille, ce qui est presque impossible chez nous. Il paraît tous les ans mille écrits théologiques; qui pourrait les lire tous? leurs auteurs mêmes ne sont point à même de connaître tous leurs adversaires ou leurs alliés; ils combattent en quelque sorte dans l'obscurité. Le pauvre curé de village a devant lui une douzaine de volumes avec une demi-douzaine de cahiers de collège, et il écrit ainsi un nouveau livre sans s'inquiéter si cinquante de ses confrères composent au même moment une œuvre aussi pitoyable. C'est ainsi qu'à l'occasion du choléra plusieurs centaines de brochures ont paru en Allemagne, parmi lesquelles fort peu annoncent dans leur auteur un point de vue général ou élevé. C'est ainsi que depuis le nouveau réveil politique, une multitude prodigieuse d'écrits ont été publiés sur la constitution et sur l'administration, dont la plus grande masse se rapportait seulement à certaines localités ou à certaines circonstances, et c'est chose fort difficile de les passer en revue ou d'en tirer des résultats d'un intérêt général. Nous autres Allemands, nous avons également commencé à avoir des idées très-saines sur toutes les branches de la politique, mais la somme de notre sagesse en ce genre se dépense en petites monnaies, et nous ne pouvons réussir à en former un grand capital. Les belles-lettres ne font à cela aucune exception, car le lecteur de romans même le plus passionné ne viendra jamais à bout de ce que chaque foire lui offre de nouvelles lectures.

Écrire est tellement devenu une manie en Allemagne, que ces bonnes gens, précisément en raison de ce qu'un livre nouveau a

moins de chances de se faire jour à travers la masse incroyable de ceux qui existent déjà, désirent d'autant plus vivement de voir tout imprimer et même ce qu'il y a de plus insignifiant. De là, dans les derniers temps, cette littérature de *balayures*, ces recueils de lettres, et ces résidus posthumes de tout homme tant soit peu célèbre. A peine si un billet de visite ou un mémoire de blanchissage de feu Mathisson peut échapper à l'impression. Nous savons de Jean-Paul le jour où il a reçu ses premières bretelles de tissu; de Voss, ce qu'il a consommé dans chaque auberge pendant son petit voyage; de Schiller, avec quel équipage il s'est rendu chez Goethe; et toutes les niaiseries qui remplissent des centaines de biographies et de correspondances de cette espèce. C'est surtout les protestants qui se montrent les plus zélés dans ce culte moderne des reliques, eux qui raillent chez les catholiques le culte des reliques, assurément beaucoup plus noble, qui a servi de modèle à celui-ci.

Certaine manie d'écrire peut devenir nécessaire et inévitable. A la vérité, la postérité se contentera toujours d'un choix de ce qu'il y a de meilleur et de plus important; mais pour les contemporains, la littérature a encore un mérite particulier de communication et de discussion. Beaucoup d'essais et de travaux préparatoires doivent échouer avant que le résultat en soit transmis en peu de mots à la postérité, et l'époque actuelle a des intérêts propres qu'elle doit satisfaire, sans que celle qui suivra ait besoin d'en tenir compte. Mais les Allemands, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer plus haut, ne savent point concentrer la discussion; tout au contraire, ils la diversifient d'une manière prodigieuse, ils parlent tous à la fois sans pouvoir s'entendre les uns les autres, et de plus ils confondent toujours le besoin pratique du moment avec leur sollicitude pour la postérité. Ils ne songent pas seulement à dire quelque chose à propos, ils adressent en même temps leurs paroles à la postérité, *et la postérité et le public* sont pour eux des notions identiques, même lorsqu'il serait nécessaire de les séparer. Avec une sollicitude vraiment digne des Chinois, ils veillent à ce qu'on ne puisse rien retenir de leurs ouvrages aux dépens de

la pauvre postérité, et c'est ainsi qu'ils écrivent sur chaque pierre sépulcrale des mots immortels que la première pluie efface.

Déjà souvent des Français instruits m'ont engagé à leur donner une sorte de fil conducteur dans le labyrinthe de la littérature allemande. Je me figure le Bramine récemment arrivé en Angleterre, s'avancant au milieu du monde infini des livres allemands et me demandant : N'y a-t-il point un livre par excellence, où l'on puisse trouver *in nuce* toute cette sagesse réunie? — Non, me faut-il lui répondre; depuis que les animaux habitèrent ensemble dans l'arche de Noé, ils se sont tellement multipliés, qu'aujourd'hui les Linné, les Buffon, les Blumenbach et les Cuvier ne pourront en finir, en se bornant à reconnaître les espèces dans les individus. Vois donc là-bas, vénérable gymnosophe, le bétail des pays bas de notre littérature édifiante, des murailles et des salles tout entières encombrées de denrées monacales, d'*ouvrages de Confirmation*, de *Livres de piété pour les filles bien élevées*, de *Consécrations à la Vierge*, de *Chrétiennes à la maison*, de *Sacrifices du soir et du matin*, d'*Heures de dévotion*, de *Tintements de cloche*, etc. L'Indien converti, que son enthousiasme pour le luthéranisme a conduit en Europe, ne s'écrierait-il point qu'il serait ici fort nécessaire qu'un nouveau Christ vint, armé de verges, pour chasser du temple les tailleurs de femme et les marchands de modes théologiques? Je connais un corrupteur d'enfants, en Allemagne, qui a échappé avec peine à un châtimement déshonorant, comme un trop grand nombre de ses pareils échappent, par un recèlement passé en usage, à la vengeance de l'humanité outragée. Un jeune libraire, de l'espèce de ceux qui veulent à tout prix s'enrichir promptement, dit, en ma présence, à ce vaurien : écrivez-moi un livre de dévotion pour les dames. — Top, répondit celui-ci, et ils conclurent un contrat pour un ouvrage qui figure effectivement dans un des derniers catalogues de Leipzig. Plût au Ciel que toutes les nobles mères et leurs vertueuses filles eussent pu voir ce visage de fripon, elles auraient jeté au feu le saint volume! et d'autres ouvrages de la même espèce ont-ils une origine plus pure? non, certes; l'hypocrite écrit le

livre, rit sous cape et empoche l'argent. Un tel livre de piété, à la mode du jour, ne provient jamais d'un véritable prêtre du Seigneur; car celui qui réellement craint Dieu, ne flatte point les hommes et ne se fraye point d'accès d'une manière aussi insinuante auprès des faibles femmes. J'aurais plaisir à mettre le feu à ce fatras de littérature théologique, dont à peine la dixième partie n'est pas impie.

Notre littérature politique s'est améliorée; mais lors même que l'on conviendrait que tout ce qui est écrit sur cette matière dans toutes les parties de l'Allemagne, renferme de la sagesse, nous n'en serions pas moins à plaindre pour n'avoir point assez d'oreilles pour une sagesse qui a tant de langues. Depuis longtemps nos écrivains politiques ont la vue ou trop courte ou trop longue, ils voient régulièrement trop près ce qui n'existe pas; ce qui existe, ils le voient trop loin. Les lunettes prodigieuses dont ils se servent sont en outre taillées à trente-huit facettes¹, et MM. Alexandre Muller et Zœpfel ne peuvent parvenir seulement à rassembler les matériaux nécessaires pour construire le labyrinthe du Droit politique allemand, d'où, si même un écrivain réussissait à le terminer, aucun lecteur du moins ne pourrait se dépêtrer. C'est déjà même une tâche laborieuse pour celui qui d'ailleurs n'a rien autre chose à faire, que de demeurer au fait des affaires de la Saxe et du Hanovre, ou de celles de la Hesse électorale et de Bade. On s'est plaint si souvent que les Allemands s'inquiètent trop peu des affaires d'État; mais lorsqu'ils voient devant une large table remplie de gazettes et quatre longues murailles recouvertes de livres, et qu'il leur faut lire le tout pour commencer seulement à s'orienter, certes on ne peut leur savoir mauvais gré de regarder ce travail comme extrêmement pénible.

Le zèle que l'on montre aujourd'hui pour l'amélioration de l'éducation est assurément fort louable; mais je voudrais bien connaître le pédagogue qui aurait lu tout ce qui a déjà été écrit en Allemagne sur ce sujet et ce qui paraît encore chaque année dans quelques centaines de nouveaux livres. Où trouver un instituteur

¹ Ceci se rapporte à la division de l'Allemagne en trente-huit États.

qui, au lieu de lire les anciens ouvrages, ne préférerait en composer un nouveau? C'est déjà presque un usage reçu, que chacun apporte une nouvelle méthode ou du moins écrive un nouveau livre élémentaire pour la partie qui le concerne. De là cette désolante multitude de livres destinés à l'enseignement, qu'il devient impossible de parcourir, et parmi lesquels on n'est plus à même de choisir. Que l'on énumère les *Histoires naturelles* et les *Géographies* pour la jeunesse des écoles, les *Histoires d'Allemagne* et même les livres récréatifs pour l'enfance, qui ne sont communément que des spéculations sur la bourse des parents. Nous possédons une littérature enfantine qui ne le cède guère à celle de l'âge mûr. Mon fils pourrait avoir une bibliothèque de 15,000 ouvrages écrits et imprimés en Allemagne pour des lecteurs au-dessous de seize ans. Asseyez-vous donc, excellents pères de famille, lisez d'abord ces 15,000 ouvrages, et choisissez ensuite les meilleurs pour vos enfants!

Voulons-nous nous occuper de la poésie¹? Depuis 1814 il n'a pas été fabriqué moins de 5 à 6000 romans; s'ils étaient tous bons, ce serait encore trop, parce qu'on ne pourrait les lire tous, et s'ils sont mauvais, on n'aurait point dû les écrire. Réellement ils sont mauvais pour la plus grande partie, peut-être même qu'il n'y en a pas cent qu'un homme doué de raison puisse quitter sans rougir pour le peuple qui enfante de telles productions. Alors il en reste encore plus de 5000 qui, durant un si court intervalle, non-seulement ont prodigué en pure perte un grand capital et le temps de l'auteur, de l'éditeur, de l'imprimeur et du lecteur, mais encore par leur influence sinon démoralisatrice, du moins relâchante, ont fait un tort réel à la nation. Cette masse énorme de romans, à des époques plus sages de l'antiquité, eût attiré l'attention de la politique; un législateur grec les eût aussi certainement condamnés que nos modernes économistes doivent le faire. Mais de nos jours une semblable remarque n'a d'autre résultat que de provoquer le sourire de nos lecteurs romantiques.

¹ Les Allemands font entrer dans le domaine de la poésie tous les ouvrages d'imagination, en prose comme en vers.

Je suis véritablement effrayé en lisant la liste si nombreuse des libraires nouveaux. Ils vont encore augmenter ce besoin artificiel de livres, car non-seulement ils veulent vivre, mais vivre dans le sens le plus étendu de ce mot. Leurs modernes râteliers à fourrage ne pourront jamais manquer de bétail littéraire, car la sagesse de nos hommes d'État n'est point encore venue à bout de fermer efficacement l'accès des universités, quoiqu'elle l'ait déjà souvent interdit sur le papier. Les étudiants corrompus, la foule des auditeurs et les candidats malheureux de la théologie, fourniront un tel contingent, qu'ils pourront remplir par troupeaux les étables littéraires.

Il faudrait être fou pour se réjouir d'une semblable littérature; oui vraiment, car un fou seul peut se faire une bibliothèque dont les livres, pour la plus grande partie, sont creux derrière le titre ou remplis de sciure de bois et de filasse. Un homme raisonnable ne fait point d'abord en général consister l'esprit d'une nation dans les livres, ensuite il considère le mérite des livres, et non leur nombre. Au lieu de nous glorifier de nos richesses, nous devrions songer seulement à résumer, par des extraits substantiels, les résultats de la sagesse de nos livres, afin d'en retenir du moins quelque chose. Autrement nous verrons encore longtemps errer des têtes vides au milieu de notre Allemagne si féconde en livres.

Cette dernière époque mérite d'être examinée, non-seulement parce qu'elle produit un nombre d'ouvrages beaucoup plus considérable que les temps antérieurs, mais aussi parce que ces publications, qui se succèdent si promptement les unes aux autres, ne peuvent point être enregistrées avec la même promptitude dans les manuels littéraires. La comparaison des catalogues de la foire de Leipzig, depuis la restauration, donne les résultats suivants : Dans l'année 1816, il parut pour la première fois en Allemagne plus de 3000 ouvrages; en 1822, plus de 4000; en 1827, plus de 5000; et en 1832, au delà de 6000. Ainsi le nombre s'en est accru d'un millier tous les cinq ans. Depuis la paix de 1814 jusqu'à la fin de l'année 1835, il n'a pas été imprimé en Allemagne moins de 100,000 ouvrages.

Que l'on ajoute maintenant les produits des lustres et des siècles antérieurs, et l'on aura quelque raison d'être effrayé de la masse des livres allemands.

Les ouvrages dans lesquels cette masse de livres est envisagée seulement sous quelques rapports, les catalogues et les histoires littéraires, ne nous ont à la vérité pas fait défaut depuis le commencement du siècle précédent, cependant les histoires spéciales de certaines branches de la littérature ont seules un mérite réel, comme, par exemple, les histoires de l'ancienne littérature allemande de Büsching et de von der Hagen; l'histoire de la renaissance des sciences avant Luther, par Erhard; celle du drame, par Gotsched et Auguste Schlegel; l'histoire de la littérature comique, par Flögel; celle de l'Église, par Schröck, Engelhardt, Gieseler; l'histoire du mysticisme d'Arnold et de Schmid; celle de la philosophie, par Tennemann, Rixner, Ast, Reinhold; l'histoire de la médecine, par Kurt Sprengel; de la chimie, par Gmelin; de la science du Droit, par Eichhorn, Savigny, Mittermaier; de la politique, par Poslitz, Raumer, etc., etc. Les histoires générales de la littérature laissent au contraire beaucoup à désirer; les ouvrages du vénérable et noble Wachler méritent sans doute la plus grande distinction; cependant, dans son *Histoire universelle de la littérature*, il n'a pas assez séparé l'esprit individuel de l'érudition germanique des tendances qui caractérisent d'autres peuples, et dans son livre exclusivement consacré à notre littérature nationale, il a seulement traité des ouvrages écrits en allemand et tout à fait populaires; tandis qu'il a omis de mentionner tous ceux composés en latin par des Allemands, et qui appartiennent à la littérature de facultés plus austères. C'est ainsi que, d'un côté comme de l'autre, il s'est placé dans l'impossibilité de représenter la littérature allemande dans son ensemble et comme un tout accompli. D'ailleurs les rapprochements qu'il fait de la littérature avec la vie et avec la marche des événements, sont trop mesquins. Il dit trop peu sur les circonstances qui ont imprimé aux lettres une direction particulière. Enfin il est trop souvent compilateur et trop rarement critique. Son esprit ne domine point ce sujet prodigieux;

il ne sait pas éclaircir le particulier par le général ; il se contente modestement d'un jugement objectif, et si par hasard il énonce un jugement subjectif et généralement isolé, il a du moins le mérite de se laisser guider par la morale et par le patriotisme ; mais le manque d'idées profondes le conduit quelquefois à l'erreur. C'est ainsi qu'avec une ardeur morale et patriotique, il divinise l'immoral et mauvais patriote Goethe¹. Wachler a pourtant toujours été le premier qui tenta de jeter un pont de la froide sagesse des écoles dans la vie chaleureuse. L'histoire de la littérature d'Eichhorn est encore aussi glacée et desséchante, aussi fatuïtement dédaigneuse et scientifiquement aristocratique que tout ce qui sort de Göttingue. Les tables de Guden sont incomplètes, et il n'aurait pas dû se tourmenter à donner des jugements systématiques sur tous les auteurs allemands, dont certainement il n'a point lu la vingtième partie. La nouvelle grande Bibliographie de Heinsius, le Catalogue classé par ordre de matières d'Ersch, le Catalogue des écrivains de Meusel, les Nouvelles bibliographiques, un peu vieilles, de Baumgärtner, les excellentes Recherches sur la littérature du moyen âge, de Hamberger, et le *Lexikon*, un peu ampoulé, mais riche de documents sur l'ancienne littérature, de Jœcher, ont du moins l'avantage de nous orienter sur le nom des auteurs, sur le titre et sur l'année des publications.

On n'a donc pas beaucoup fait encore pour la critique et pour l'histoire de la masse de la littérature, afin de distinguer ce qui est important de ce qui est insignifiant, afin de remettre en honneur ce qui est injustement oublié et iniquement condamné, ou, au contraire, de rendre à l'oubli la nullité et la vulgarité, qui se sont fait jour par intrigue ou par importunité, afin de montrer au pays ce qui lui appartient en propre et de lui faire connaître toute la richesse de son génie. A peine si l'on jette un coup d'œil sur les histoires littéraires ci-dessus mentionnées, ou bien l'on s'en détourne, effrayé de la multitude insaisissable de noms et de

¹ La conscience du traducteur lui a fait un devoir de reproduire cette phrase de Menzel, dont il est loin de partager la partialité contre l'illustre Goethe.

titres : ainsi donc il est impossible d'en considérer l'ensemble, on ne connaît point la littérature au milieu des livres; les arbres empêchent de voir la forêt.

Dans les sciences naturelles on a reconnu le mérite des comparaisons; on commence non plus à cultiver seules la chimie, la géologie ou la minéralogie, etc., mais aussi à les rapporter les unes aux autres, à placer les résultats sur la même ligne et à y reconnaître des lois naturelles universelles et plus élevées. On aurait dû, depuis longtemps aussi, appliquer cette méthode à l'histoire de la littérature. La comparaison donne des solutions auxquelles n'atteindra jamais la poursuite isolée d'une seule science ou d'une école poétique. Une chose en explique et en complète une autre. Ce n'est que de la comparaison que peut sortir un jugement juste, éclairé et impartial. Il est difficile d'observer les esprits dans leurs directions si diverses et si multiples, sans reconnaître dans l'opposition même de laquelle ils sont sortis, les pôles de toute vie. Cependant il est également impossible de rester impartial au milieu des partis, sans considérer leur lutte sous un point de vue épique. Dans le tourbillon même de la vie, vis-à-vis d'intérêts si variés et si pressants, nous aimons à nous ranger dans un parti, mais sur les hauteurs de la littérature, un regard impartial sur toutes les idées des partis peut seul nous satisfaire. La vie nous saisit comme sa créature, la masse comme un de ses membres, nous ne pouvons nous affranchir de la communauté de société, de localité et de temps; comme une vague du fleuve vivant, le portant à la fois et porté par lui, il nous faut partager le sort de tous les mortels; cependant dans les replis intérieurs de notre esprit il y a une place libre, où toute lutte peut être apaisée, toute contradiction réconciliée, et la littérature nous rend capables d'éterniser dans un univers intellectuel cette étoile fixe du cœur de l'homme.

Tandis que nous voyons la littérature renfermée tout entière dans une influence alternative avec la vie, nous distinguons de trois manières les influences que la nature, l'histoire et la culture intellectuelle manifestent dans la littérature. La nature lui impose

un type local, national et individuel; elle agit sur les caractères comme sur les langues, et produit ces accords multipliés par lesquels le peuple modifie le son primitif de la race humaine, et l'individu le son primitif du peuple. Mais de même que la nature exerce une influence profonde sur les créateurs de la littérature, l'histoire agit également et sur les sujets qu'elle traite et sur ses relations au dehors; les intérêts de la vie active sont exprimés par la littérature. Toute intelligence nouvelle est entraînée par le torrent des partis, il lui faut ou en adopter ou en créer. Enfin, quelque intimement que la nature, l'histoire et l'esprit se confondent dans une influence commune, nous pouvons cependant distinguer les développements propres à chaque science ou à chaque art, et leur influence sur la littérature, des influences produites non-seulement par la nationalité ou l'individualité des caractères, mais encore par la tendance dominante de l'époque. Saisis par des natures particulières ou par l'esprit du temps, chaque science et chaque art souffrent des modifications multiples. Cependant ils continuent à marcher d'une manière conséquente à travers les hommes et à travers les siècles, et jamais ils ne sont entièrement soumis à un homme, ou à une nation, ou à une époque, ni tout à fait fondés et conduits à leur perfection.

LE MARQUIS DE LA GRANGE.



Littérature.

LE MAUDIT.

(LÉGENDE IMITÉE DE L'ALLEMAND.)

I.

C'était une noble et puissante famille que celle des comtes de Felsenhaus. Leur château, ceint de fortes murailles, flanqué de hautes tours, était suspendu sur un abîme, au fond duquel le Danube roulait ses flots écumeux — vrai nid d'aigle, d'où fondait chaque année le suzerain, à la tête d'une troupe nombreuse, sur les riches marchands de l'Italie, qui étaient allés vendre à la foire de Nuremberg les bijoux de Venise et les parfums de l'Orient. Le butin était toujours des plus riche; aussi les souterrains du château, vastes magasins taillés dans le roc, regorgeaient-ils de richesses. Ce n'était donc pas de la fortune que pouvaient se plaindre les nobles seigneurs de Felsenhaus, et cependant ils n'étaient pas heureux.

Leurs vassaux étaient obéissants et soumis. Si jamais, poussés à bout par les mauvais traitements et les rudes corvées dont on les accablait, ils avaient essayé d'opposer la force à la force, ou même la résistance passive aux ordres de leurs maîtres, deux ou trois cadavres, appendus aux créneaux des murailles, leur avaient appris le danger qu'ils couraient à mécontenter leurs seigneurs, et l'effervescence s'était calmée à l'instant. Ce n'était donc pas de leurs serfs que pouvaient se plaindre les nobles seigneurs de Felsenhaus, et cependant ils n'étaient pas heureux.

La garnison du château était fidèle, dévouée, prête à tout. Bien payée, elle allait où commandait le maître. Elle rançonnait

également bien les marchands étrangers et les vassaux. A un signe, elle se ruait sur les terres des seigneurs du voisinage assez hardis pour provoquer la colère des Felsenhaus, et les mettait à feu et à sang. Elle eût combattu l'empereur lui-même. Ce n'était donc pas de leurs soldats que pouvaient se plaindre les nobles seigneurs de Felsenhaus, et cependant ils n'étaient pas heureux.

Riches, puissants, craints de leurs vassaux, adorés de leurs soldats, redoutés de leurs voisins, caressés par l'empereur, que leur manquait-il donc ? quelle fatalité terrible pesait sur cette famille ? quel chagrin, quelle douleur empoisonnait son existence ?

Lors de la guerre des empereurs contre les papes, dans ces temps où l'Allemagne entière était divisée en deux camps acharnés à se détruire, où l'on avait vu le fils s'armer contre le père, le détrôner, le poursuivre comme une bête fauve, mettre sa tête à prix et lui envier jusqu'à un coin de terre pour tombeau, le seigneur Guillaume de Felsenhaus, fidèle à son souverain, avait embrassé le parti de l'empereur, qu'il regardait comme celui de l'Allemagne, tandis que son fils Henri s'était déclaré pour le pape. Et quand le jour du combat avait lui, Henri avait paru sur le champ de bataille, mais dans les rangs opposés à ceux où était son père. Il avait attaqué avec fureur un chevalier tout couvert de fer, dont la lance faisait de terribles ravages parmi les siens. Il l'avait attaqué et renversé d'un coup de sa hache d'armes. « Maudit » s'était écrié le guerrier en expirant... C'était son père !

Depuis cette époque, la malédiction paternelle n'avait pas cessé de poursuivre la famille des Felsenhaus. On ne savait comment cela arrivait, mais tous disparaissaient subitement sans qu'on en entendît jamais reparler. Le fils aîné se faisait aussitôt reconnaître pour héritier ; on tremblait devant lui comme on avait tremblé devant son père, et s'il savait quelque chose, lui, c'était un secret impénétrable ; qui aurait osé l'interroger ?

Un jour cependant — il y avait longtemps de cela — un vieux seigneur du voisinage, ami et compagnon d'armes d'un Felsenhaus, s'était hasardé à faire quelques questions sur sa disparition singulière. Le fils resta froid et impassible ; pas un muscle de son

visage ne tressaillit; il se tut. — Le lendemain, des pêcheurs retirèrent du Danube le cadavre du vieux gentilhomme. — Il s'était noyé en retournant à son château.

Dès-lors, toutes les bouches étaient muettes, le regard même craignait de paraître interroger. Le père du seigneur actuel avait disparu comme ses ancêtres. Il était parti pour la chasse, et il n'en était pas revenu. Emporté par l'ardeur de la chasse, il était tombé dans quelque marais, sans doute. On faisait à ce sujet bien des conjectures, mais on se les communiquait à l'oreille, le soir, dans l'intimité, quand on se savait bien seul, qu'on était bien sûr de ne pas être entendu.

II.

Le maître de Felsenhaus connaissait trop bien l'histoire de sa famille, pour ignorer la fatale malédiction qui pesait sur elle. Aussi avait-il longtemps hésité à se marier. C'était, en effet, une des décisions les plus importantes à prendre; il s'agissait ou de l'extinction de la race des Felsenhaus, ou de sa propre mort.

Pas de moyen terme. L'épouvantable alternative se dressait devant lui à toutes les heures du jour et de la nuit, elle lui torturait l'âme, le rongait au cœur. Pendant trente ans il avait été poursuivi sans relâche par cette pensée, qui s'attachait à tous les instants de sa vie, comme un vampire, et empoisonnait tous ses plaisirs. En vain avait-il cherché des distractions dans les festins et les fêtes. L'inférieur dilemme s'inscrivait sur la muraille, comme autrefois la condamnation de Balthasar, et jamais sa tête n'était assez alourdie par le vin, pour que ses yeux ne pussent lire les caractères de feu. Si au moins il avait eu quelqu'un à qui confier ses perplexités et ses angoisses! s'il avait pu au moins demander un conseil à quelque ami! Mais il aurait fallu lui révéler la cause de ses tourments, et le pouvait-il?

Aussi, qui l'aurait vu, la nuit, se torturer de désespoir sur sa couche, mordre de rage les riches et soyeuses tentures, se déchirer le sein de ses propres mains à en faire jaillir le sang, qui l'aurait entendu maudire le jour de sa naissance, blasphémer Dieu

et les saints, celui-là aurait eu pitié de lui, peut-être; mais il se serait enfui plein de crainte. « Périsse, s'écriait-il quelquefois, périsse ma race, que m'importe? pourquoi lui sacrifier ma vie? ne suis-je pas riche, puissant, redouté? qu'ai-je besoin d'un fils? quel démon me pousse à désirer ce que je n'ai pas, quand je possède déjà tant de choses, ce que je ne puis avoir qu'au prix de mon bonheur, de ma vie? Non je ne serai certes pas assez insensé pour mettre le poignard dans la main qui doit me percer le cœur! Périsse ma race; aussi bien sera-t-elle immortelle? ne finira-t-elle pas un jour comme tant d'autres, éteintes aujourd'hui et auxquelles on ne pense plus? un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe? Je serai le dernier des Felsenhaus. »

« Le dernier des Felsenhaus! le dernier de cette famille qui a jeté tant d'éclat! Laisser périr ce nom illustre! est-ce bien moi qui peux en avoir la pensée? cette pensée n'est-elle pas un crime? oh! lâche! pour éviter un péril éloigné, que mille accidents peuvent prévenir ou détourner, tu consentirais donc à laisser mourir avec toi ce nom rendu fameux par tes ancêtres! Quelle joie, quel triomphe pour tes voisins, qui te portent envie et qui n'attendraient pas que ton corps fût descendu dans la tombe, pour se partager tes dépouilles! Non, cela ne sera pas. Eh! ne puis-je pas tomber dans un combat avant même que mon fils ne soit en état de soulever un poignard? ne puis-je d'ailleurs l'éloigner de moi jusqu'à ma mort? et puis, qui sait si la terrible malédiction ne se lassera pas de nous poursuivre? Dans tous les cas, le péril est éloigné, l'extinction de ma race est imminente; je me marierai. » Cependant il retombait bientôt dans ses incertitudes et ses alarmes, et il alla ainsi, ne sachant quel parti prendre, jusqu'à l'âge de cinquante ans.

Enfin il se maria; mais sur lui aussi pesa la malédiction paternelle. Depuis le jour terrible où Guillaume de Felsenhaus était tombé sous les coups de son fils, la tradition rapportait qu'il n'était jamais né dans cette famille qu'un seul enfant, un fils. En vain le comte eut-il recours aux physiciens les plus célèbres, en vain brilla-t-il maints cierges à la sainte mère de Dieu, en vain

combla-t-il les couvents de riches donations, il n'eut qu'un fils! — On le baptisa sous le nom de Rodolphe.

Quand ce bel enfant lui tendait les bras, grimpait sur ses genoux, lui tortillait ses moustaches, il se prenait à lui rendre ses caresses. Mais bientôt il le voyait grand — il voyait un poignard étinceler dans sa main — et il le repoussait en frissonnant. C'était un supplice de tous les jours.

Les expéditions devinrent plus fréquentes que jamais. Il n'y eut pas de périls auxquels ne s'exposât le seigneur de Felsenhaus, pas de champ de bataille où il ne se signalât par des prodiges de valeur. Mais un bonheur inouï s'attachait à lui; il affrontait la mort, la bravait, l'appelait; mais la mort semblait se détourner de son passage, et il sortait de la mêlée sans avoir reçu même une blessure.

Maudit! Il était donc maudit aussi! N'y avait-il aucun moyen de rompre la chaîne horrible des parricides? Le comte fit le voyage de Rome : il se prosterna aux pieds du saint Père, lui demanda l'absolution d'un crime qui avait été commis par un partisan de Rome et pour sa cause. Le pape lui donna l'absolution, et il rentra dans son château — aussi inquiet qu'auparavant.

Las enfin d'avoir sans cesse sous les yeux celui qui était prédestiné à devenir son meurtrier, il résolut de l'éloigner et l'envoya chez un seigneur du voisinage, qui lui était tout dévoué et qu'il chargea de lui tenir lieu de père. Défense fut faite de l'amener jamais au château, car parfois il se sentait une tentation irrésistible de prévenir un crime par un crime; mais la race des Felsenhaus se serait éteinte!!!

Pour chasser les soucis qui le dévoraient, le comte se livra de nouveau et plus que jamais à tous les excès de la débauche. Des journées entières il parcourait les forêts à la tête de ses piqueurs et de sa meute, et quand il rentrait, bien avant dans la nuit, harassé de fatigue, il se plongeait dans l'ivresse et noyait ses inquiétudes dans le vin.

Et les jours se passaient, les mois succédaient aux mois, les années aux années, et son fils grandissait, et il voyait approcher

l'heure de sa mort à pas rapides. Il n'avait pas revu le jeune Rodolphe, mais il savait qu'il vivait, et il en rendait grâces au Ciel, puisqu'avec lui devait se perpétuer la race des Felsenhaus.

Il avait défendu, nous l'avons dit, de l'amener jamais au château; il avait même commandé de ne lui révéler son véritable nom et sa famille qu'après sa mort. Mais toutes ses précautions avaient été déjouées par la tendresse maternelle. Elle était si malheureuse, la pauvre mère de Rodolphe, qu'on ne peut lui faire un crime d'avoir désobéi à son époux.

Rodolphe était donc conduit quelquefois en secret au château, quand son père était occupé à quelque expédition lointaine. Quelle joie, quels transports éprouvait alors sa mère! Qu'il était beau! qu'il était fort et vigoureux! que d'esprit dans ses réponses! Et quels remerciements à son digne père adoptif, le baron de Lindenberg!

III.

C'était aussi une haute et puissante famille que celle des barons de Lindenberg. Elle habitait un château à quelques lieues de celui des seigneurs de Felsenhaus, aux intérêts desquels elle était dévouée depuis longtemps. Elle s'était aperçue de bonne heure qu'il y avait plus à gagner à être les amis des Felsenhaus qu'à encourir leur haine; aussi les nobles barons de Lindenberg se seraient-ils bien gardés de se refuser à exécuter tout ce que commandaient leurs amis.

C'était, en effet, du nom sacré d'amitié qu'ils décoraient cette alliance, dont la base unique était l'intérêt. Chacune des deux parties y trouvait son compte; les Felsenhaus, surcroît de puissance et chance de plus pour résister à leurs ennemis ou s'en venger; les Lindenberg, paix et sécurité pour leurs possessions. Ni les uns ni les autres ne se dissimulaient qu'il ne pouvait exister entre eux qu'une affection mutuelle bien faible, l'affection du maître pour l'esclave, et de l'esclave pour le maître, ce qui ne les empêchait pas de se donner réciproquement les noms de *cousins* et même de *frères*!

Le seigneur de Lindenberg était vieux, et lui aussi avait un chagrin cuisant. Il n'avait qu'une fille et était trop âgé pour espérer qu'il lui naquît encore un fils. Lui aussi avait entrepris bien des pèlerinages et brûlé bien des cierges à la sainte Vierge, mais les saints avaient été sourds à ses prières; il n'avait qu'une fille, et c'était là son sujet de désespoir. Du reste, il aimait son enfant.

Et qui, en effet, n'aurait aimé la jeune Cunégonde — si jolie, si bonne, si caressante! Ce n'était pas une de ces petites filles frêles et délicates qu'on craindrait de briser en les touchant. Libre comme l'oiseau dans les airs, elle courait à travers la prairie, tantôt à la poursuite d'un papillon aux ailes d'émail, tantôt à la recherche des plus belles fleurs des champs, dont elle tressait une couronne pour sa mère. Ni fossé, ni ruisseau ne l'arrêtait dans sa course vagabonde; un chevreuil était moins agile. Aussi cette éducation tout agreste l'avait-elle rendue étonnamment forte et vigoureuse.

Elle était belle, du reste : ses joues fraîches et roses brillaient des couleurs de la santé; ses yeux bleus étaient pleins d'une céleste expression de douceur; sa taille était souple et flexible, sa main petite et effilée. Un artiste dont le goût eût été formé à l'école des modèles antiques, aurait pu lui désirer une bouche moins grande et un pied plus mignon; mais ces légers défauts étaient rachetés par tant de beautés, qu'on ne pouvait que l'admirer en la voyant.

La beauté de son âme répondait à la beauté de son corps. Douce, charitable, pieuse, elle ne laissait jamais une douleur sans soulagement ou au moins sans consolations. Jamais l'humble demande du pauvre ne l'avait trouvée insensible. Jamais elle n'avait murmuré contre un ordre de son père. Jamais, innocente brebis égarée au milieu de tigres, elle n'avait fait verser une larme aux pauvres serfs qui la servaient. Que de fois n'avait-elle pas supplié Dieu, prosternée au pied des autels, de toucher le cœur de son père, lorsqu'elle avait vu échouer son intercession pour arracher aux tortures un malheureux, coupable souvent de la faute la plus légère.

Ce n'était pas que le baron de Lindenberg fût naturellement cruel; mais, habitué dès son enfance à commander, soit à des serfs,

soit à ses soldats, il avait un caractère impérieux qui souffrait difficilement la contradiction, et la moindre opposition à ses volontés suffisait pour le faire entrer dans de violents accès de colère, pendant lesquels il ne se connaissait plus. On n'était pas bienvenu alors de lui parler de pardon et de clémence; sa fille même voyait ses prières inutiles, et cependant il aimait son enfant.

Il avait été autrefois brave et intrépide sur le champ de bataille; son corps, couvert de cicatrices, témoignait de sa valeur; mais depuis longtemps l'âge et les infirmités surtout l'avaient forcé à suspendre dans sa salle d'armes sa brune armure de Milan. Rarement même il pouvait se livrer aux violents exercices de la chasse; aussi, pour tuer l'ennui, était-il souvent obligé de recourir à l'orgie, comme le comte de Felsenhaus, pour oublier ses alarmes.

Ce fut donc avec un certain plaisir qu'il accepta la proposition de ce dernier. Former un enfant au noble métier des armes, lui apprendre comment il faut se tenir à cheval, manier la lance et l'épée, présenter le bouclier aux coups de son adversaire, c'était se reporter en quelque sorte à son âge — ce devait être pour lui un délassement. — Il donna donc tous ses soins à l'éducation du jeune Rodolphe.

Rodolphe et Cunégonde vivant ainsi sous le même toit, se voyant à chaque instant, prenant part souvent aux mêmes jeux, il s'était établi bientôt entre eux une espèce d'intimité fraternelle qui, avec l'âge, était devenue de l'amour. Certes, ils ne se rendaient pas compte, naïfs enfants qu'ils étaient, des sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre; ils étaient heureux de se voir, de se parler, de vivre ensemble — c'était à leurs yeux de l'amitié, et rien de plus. Il fallut le départ de Rodolphe pour éclairer Cunégonde sur le véritable état de son cœur.

IV.

Le moment de mettre en pratique les leçons du vieux baron de Lindenberg était arrivé. L'empereur venait de faire un appel à tous les chevaliers de l'Allemagne; il y avait de la gloire à moissonner. Rodolphe partit. — Pendant deux ans, il guerroya en

Italie; mais si les beautés du midi lui firent oublier quelquefois, dans leurs brûlantes caresses, la compagne des jeux de son enfance, la douce Cunégonde, qui attendait, en pleurant, son retour dans le manoir de ses pères, il n'en persista pas moins dans le dessein d'en faire sa femme dès que la paix le lui permettrait.

Enfin un jour elle apprit qu'il était revenu. Mais il ne s'était pas présenté au château de Lindenberg. Il était à Felsenhaus, dont l'étonnante disparition du comte venait de le rendre seul et unique héritier. Pourquoi n'était-il pas accouru saluer celui qui lui avait tenu lieu de père? Le haut rang où il était monté aurait-il changé son cœur? L'absence lui aurait-elle fait oublier celle qu'il se plaisait à appeler sa sœur, nom qu'elle aimait tant à lui entendre donner?

Cette indifférence, vraie ou apparente, la tourmentait plus qu'elle n'osait se l'avouer à elle-même. Pendant l'absence de Rodolphe, sa raison s'était développée, elle avait appris à analyser ses sentiments, elle était descendue en elle-même et avait sondé tous les replis de son cœur : elle l'aimait. Souvent, dans ses rêves de jeune fille, elle s'était vue unie à celui dont l'image lui était si chère. Elle était dame et maîtresse du comte de Felsenhaus. — Elle rendait heureux ses vassaux; son intercession toute-puissante les protégeait contre le courroux de son époux. — Elle essuyait les larmes du malheureux et versait du baume dans l'âme des infortunés. Son cœur tendre portait envie à Marie, la mère de notre Sauveur et la reine des anges, dont l'unique soin est d'implorer pour les pécheurs la miséricorde de son fils bien-aimé.

Mais alors elle se prenait parfois à regarder ces rêves de bonheur comme des chimères. Rodolphe ne paraissait pas; Rodolphe, qu'elle se représentait si supérieur à tous les êtres féroces ou dégradés qui l'entouraient; Rodolphe, qu'elle voyait encore, ses cheveux blonds flottant sur ses épaules, courir avec elle dans la prairie, y chercher la paquerette fleurie ou la violette odorante, riant de son rire, pleurant de ses pleurs; Rodolphe, enfin, qui lui paraissait d'autant plus beau, d'autant plus aimable, qu'elle espérait moins l'appeler jamais son époux.

Rodolphe était en effet un homme à la figure noble, à la haute stature, à l'aspect sévère et imposant, trop imposant peut-être. Mais ce n'était plus le naïf et candide adolescent qui ne s'était séparé qu'en pleurant de sa sœur Cunégonde! Il avait fréquenté les tavernes et vécu dans les camps. Son regard avait pris quelque chose de dur et de farouche, son sourire même avait quelque chose de cruel. Et si la colère bouillonnait dans son sein, ses yeux, qui lançaient des éclairs, ses lèvres pâles qui se crispaient, ses dents qui se heurtaient violemment, tout son corps qui frémissait, le rendaient terrible à voir. C'était bien un Felsenhaus.

V.

Il est venu. Elle a senti à son approche se développer en elle avec une nouvelle énergie tous les tendres sentiments qu'il lui avait inspirés. En l'apercevant, elle était devenue si tremblante, si rouge, si confuse, qu'à peine avait-elle osé lever sur lui les yeux deux fois — et à la dérobée. — Aussi n'a-t-elle presque rien remarqué de changé dans sa personne : son air est plus mâle, sa démarche plus hardie, ses gestes plus décidés ; mais ses cheveux sont toujours blonds, ses yeux toujours bleus, son sourire toujours aussi doux ; si ses joues ne sont plus aussi roses, c'est la fatigue des camps, le chagrin de la mort de son père qui l'ont pâli. — Et vraiment, était-il plus pâle ? Elle n'aurait pu l'affirmer ; elle l'avait peu vu.

Cependant dès le lendemain son père lui annonce qu'elle ait à le recevoir pour époux. Rodolphe son époux ! quelle immensité de bonheur ! aura-t-elle assez de force pour ne point en être accablée ? Rodolphe son époux ! Le voilà donc arrivé, ce moment qu'elle a tant rêvé et qu'elle désespérait presque de voir jamais ! Rodolphe son époux ! elle.... sa femme ! ne plus le quitter ! Elle sera donc dame du château de Felsenhaus ! elle pourra faire tout le bien qu'elle désire ; car Rodolphe est bon ! Oh ! il est bon, il avait pour elle, enfant, de petits soins si délicats !

Et, dans sa joie, Cunégonde se précipite dans son oratoire et tombe aux pieds du Christ. Elle prie. — Elle remercie Dieu des

biens dont il la comble. Mais bientôt toutes ses pensées sont à l'amour; elle n'entend pas sa mère qui approche et qui la serre en pleurant dans ses bras.

« Pourquoi pleurer, ma mère? Ne partages-tu pas le bonheur de ton enfant? Rodolphe m'aime. Oh! il m'aime! conçois-tu tout ce que ce mot renferme de félicité? Je serai sa femme; j'irai habiter le manoir de Felsenhaus, mais je ne cesserai pas d'être ta fille! Rodolphe est si bon qu'il ne me refusera pas de venir te voir souvent, tous les jours! Sois donc heureuse de ma joie, ma mère. Bénis ton enfant! »

Mais la mère ne partageait pas les délirants transports de sa fille, chez laquelle un amour longtemps comprimé se manifestait dans toute sa violence, et avec d'autant plus d'énergie qu'elle avait cru que cet amour ne porterait aucun fruit. Ses larmes continuaient donc à couler en silence, malgré ses efforts pour les retenir. C'est qu'elle avait observé avec plus de soin que sa fille le jeune Rodolphe. Elle avait lu dans son regard, dans ses traits pâles et amaigris, dans l'agitation et la brusquerie de tous ses mouvements, dans les inflexions dures et impétueuses de sa voix, elle avait lu dans toute sa personne, en un mot, quelque mystère qu'il ne lui était pas donné de pénétrer, mais qui la faisait frissonner lorsqu'elle pensait que cet homme serait l'époux de sa fille, de sa fille, qu'elle adorait, de son unique enfant, sa seule joie dans ce monde; de sa fille, du bonheur de laquelle elle s'occupait sans cesse, et qui lui faisait un reproche de ses larmes, l'ingrate!

Plus d'une fois elle eut envie de faire part à Cunégonde de ses inquiétudes et de ses soupçons. Mais en y réfléchissant, en se demandant sur quoi étaient fondées ses alarmes, elle ne pouvait se le dire; c'était une crainte vague, une terreur fantastique, une espèce d'instinct maternel, quelque chose qui n'avait pas de nom. Ne pouvait-elle pas se tromper d'ailleurs! Et sa fille aimait Rodolphe avec tant de passion qu'il y aurait eu de la cruauté, de la folie, à empoisonner sa vie pour des chimères peut-être. Irait-elle aussi s'opposer à un mariage que son époux voulait,

à un mariage qui était en effet au-dessus de tout ce que les Lindenbergs pouvaient espérer? Partagerait-il ses terreurs, que rien de positif ne justifiait à ses propres yeux? elle était forcée de se l'avouer à elle-même. Ne la traiterait-il pas d'insensée? Et d'ailleurs était-il habitué à céder à ses remontrances, même justes? Non, elle se taira; aussi bien, en parlant, elle n'arriverait à rien.

Et supposé encore que le baron l'écoutât et se montrât disposé à rompre un mariage conclu, pour ainsi dire; le pourrait-il? Ne s'exposerait-il pas par là à la terrible colère de Felsenhaus, et était-il en état de lui résister? Ah! si elle seule s'exposait, elle n'hésiterait pas à sacrifier sa vie pour le bonheur de sa fille! Mais son époux! Mais sa fille elle-même! qui sait où s'arrêterait la vengeance du comte offensé. Sa famille n'était pas habituée à pardonner les injures, et ce serait là une sanglante injure.

Elle se tait donc; mais c'est en vain qu'elle se fait effort pour répondre à la pétulante ivresse de Cunégonde. Malgré elle, des larmes viennent obscurcir ses yeux en voyant sa fille essayer ses parures de fiancée, poser sur son front les blancs symboles de la virginité. Il lui semble voir une victime couronnée de fleurs pour le sacrifice, et tendant d'elle-même sa tête au prêtre qui veut l'égorger.

Tout cependant se prépare à Felsenhaus pour les noces. La chapelle se tapisse de riches tentures, se couronne de guirlandes de fleurs. De tous côtés arrivent des provisions pour la fête; car il y aura fête au château, et elle sera splendide; cinq cents personnes au moins y sont invitées. Les bouteilles de vin du Rhin secouent la poussière qui les couvre; des tonneaux d'hydromel et de bière sont roulés dans les salles du manoir; on n'aura qu'à les défoncer et à y puiser à pleins bords. Les forêts sont traquées en tous sens par une multitude de vassaux qui abattent tout ce qu'ils trouvent; cerfs, chevreuils, lièvres et sangliers abondent dans les cuisines du château. Le Danube est couvert de barques, et chaque coup de filet ramène une quantité d'excellents poissons, que l'on prend sans choisir; car la fête sera splendide, plus de cinq cents personnes y ont été invitées. Et déjà l'on voit arriver

les hôtes, les uns en voiture, d'autres à cheval, tous accompagnés d'une suite nombreuse. On les place, on les loge comme on peut, au château, dans le village. Les serfs bivouaquent en plein air.

VI.

Il est minuit. La fête dure encore; on boit, on mange, on chante, on danse; mais Cunégonde s'est déjà soustraite aux empressements dont elle a été l'objet. Sa mère l'a conduite à la chambre nuptiale, qui avait été préparée avec le plus grand luxe dans une aile du château. Elle est seule, toute à ses pensées d'amour; une lampe répand dans la chambre une clarté douteuse, qui n'est guère rendue plus vive par la flamme de la cheminée, prête à s'éteindre, et qui, jetant par intervalles une lueur plus forte, semble détacher de la muraille les portraits des Felsenhaus.

Elle attend son bien-aimé. La tempête mugit au dehors, le vent s'engouffre dans la cheminée et produit un sifflement lugubre; la pluie fouette les hautes fenêtres en ogive; les oiseaux de nuit effrayés se réfugient dans les crevasses des murs du château en poussant des cris sinistres. Mais Cunégonde, pleine de foi et de pitié, sait que Dieu veille sur elle; elle ne craint rien. A genoux, les mains levées vers le ciel, elle prie. « Jésus, dit-elle, bénis notre union, protège mon Rodolphe. »

A ce nom, elle entend un murmure étrange. Le plancher crie, une trape se soulève, et il en sort un vieillard grand et pâle, courbé par l'âge et plus encore par la souffrance, qui a peine à traîner les fers dont il est chargé. Il s'approche de la cheminée, étend sur la flamme qui s'éteint ses mains décharnées et tremblantes, rapproche les tisons épars sur l'âtre, et poussant un profond soupir : « Oh ! j'ai bien froid ! » fit-il.

Forte de sa confiance en Dieu, la jeune épouse s'assied et demande d'une voix assurée au vieillard : « Homme ou esprit, qui êtes-vous ? » L'inconnu secoue ses chaînes, et se frappant le front du poing : « Le chevalier que tu as épousé aujourd'hui, le che-

valier qui boit et chante à la table du festin, le chevalier qui se dit seigneur de ce château, ce chevalier — c'est mon fils! » A ces horribles paroles, Cunégonde sentit un froid mortel lui pénétrer jusques au cœur. Elle vit se dérouler en un instant devant ses yeux, comme en un vaste tableau, toute une longue série de crimes; elle vit son Rodolphe, ce Rodolphe adoré, assassin de son père. Elle fut prise d'un vertige qui tourbillonnait dans sa tête avec une rapidité infernale; ses pensées se croisaient, se heurtaient, se succédaient sans ordre et sans suite, et sans qu'il lui fût possible de les fixer. Elle se sentit prête à mourir.

Et l'ouragan continuait à mugir au dehors, et les oiseaux de nuit poussaient des cris plus lugubres encore, et les chants et les ris de la fête arrivaient par intervalles jusqu'à ses oreilles. Le vieillard continuait à parler; son ton était lent et plaintif, sa voix faible et sourde; on eût dû la voix d'un cadavre sorti de son cercueil. « Depuis six mois, je gémis dans un cachot de cette tour, nourri d'un pain noir, buvant une eau corrompue, dormant sur les dalles glacées. — Vois, jeune femme, — vois ces lambeaux de vêtements, pleins de vermine, qui me couvrent à peine; voilà tout ce que j'ai pour me garantir du froid qui me perce. Oh! j'ai bien froid! Laisse-moi me réchauffer un peu! c'est si bon, du feu! il y a si longtemps que je n'en ai pas vu! » — Et ses dents claquaient comme dans le frisson de la fièvre.

« J'ai entendu aujourd'hui des chants joyeux, la musique et la danse; j'ai su qu'il y avait fête dans le château, et j'ai profité de l'absence de mes gardiens qui, eux aussi, sont allés se réjouir, pour me sauver de ma prison et monter dans cette tour. Oh! laisse-moi, jeune femme, laisse-moi me réchauffer un peu. Bientôt je redescendrai dans mon humide cachot pour n'en plus sortir, car je suis maudit!...

« Je suis maudit! — Je suis bien malheureux, mais ne me plains pas, car j'ai mérité mon sort. Vois! — vois ces murs; ils sont encore tachés de sang. C'est là! oui, c'est là que de ma propre main j'ai percé le sein de mon père! Je suis un parricide, un damné! Ne me plains pas; tu le vois, j'ai mérité mon sort. »

Cunégonde poussa un cri qui disait toute l'horreur dont son âme était saisie, et retomba presque privée de sentiment.

A ce cri répondit un éclat de rire satanique qui la fit frissonner. Et alors il se passa des choses étranges et merveilleuses. Le plafond parut se fendre, et il en tomba de tous côtés des ossements humains, ici une jambe, là un bras, plus loin une tête, qui rendaient en tombant un son sourd et sec, comme la terre que le fossoyeur jette à pélées sur un cercueil. Puis ces jambes, ses bras, ces têtes, d'abord pêle-mêle confondus, se séparèrent, se dressèrent, se posèrent d'eux-mêmes les uns sur les autres. Horreur ! Voilà six squelettes, blanchis par la tombe, qui s'approchent du foyer. Tous portent, au milieu de la poitrine, un poignard rouillé par le temps. Ils agitent les bras, secouent la tête en cadence ; leurs os rendent des sons effrayants ; espèce de musique infernale, à laquelle ils commencent une ronde, en s'accompagnant d'un chant rauque, sauvage, horrible, qui n'avait rien d'humain, tel que doit être le chant des damnés. « Maudits ! maudits ! parricides ! damnés ! hurlent-ils en s'approchant du vieillard, qu'ils entraînent au milieu d'eux, et la ronde tourbillonne avec une rapidité surnaturelle.

Les chiens poussent des aboiements lugubres, les chats miaulent horriblement, les hiboux leur répondent en chœur dans les trous des murailles, le vent mugit, la pluie tombe à torrents, le coq chante. — Tout disparaît.

Rodolphe entra dans la chambre nuptiale. Cunégonde était morte dans d'horribles convulsions.

Avec lui s'éteignit la race des Felsenhaus.

E. HAAG.



Mélanges.

LE TOMBEAU DES PRINCES

(Die Fürstengruft),

TRADUIT DE SCHUBART.

Qu'est-ce donc que le culte a fait de son idole
Qu'il révérait tremblant sur les degrés du seuil ?
Un jour le demi-dieu troqua son auréole
Contre les plis de son linceuil,

Et le voilà ! Pareille au tronc pourri, sa bière
Jette à peine dans l'ombre un jour louche et blafard,
Malgré son écu d'or, ses croix sur sa bannière,
Son griffon et son léopard.

Encor la gloire là ! mais la gloire à l'œil cave,
Au long coude jauni posé sur un cercueil,
La gloire qui fait mal et rend le front tout hâve
Devant ces restes de l'orgueil.

D'où vient que l'on frissonne au caveau funéraire,
Qu'un pas d'homme y gémit comme un claquement d'os,
Que le néant humain résonne en chaque pierre,
Que la mort seule a des échos ?

Poudre partout ! Celui que Dieu sur un royaume,
Comme un ange du bien dans un trône a dressé,
Et le tyran maudit qu'au peuple il jetait comme
Un fouet de courroux tressé.

Sur le froid monument des larmes de porphyre,
Bloc singeant vainement les traits de la douleur,
Que l'artiste peut-être, en se mettant à rire,
Gravait pour un deuil imposteur.

Ces orbites éteints que le sépulcre creuse,
Faisaient trembler jadis à leur fauve regard,
Et ce crâne hochant sur sa nuque poudreuse,
D'un signe envoyait à la hart !

Vers le trône insolent, s'il s'en venait un sage
Montrer comme un remords la sainte vérité,
Ces doigts roides et secs souscrivaient un message ;
Dans les fers il était jeté.

Cette omoplate nue avait double épaulette,
Deux étoiles d'argent avec des rubans d'or ;
La tombe a tout détruit, hors le hideux squelette
Debout où ricane la mort.

Approche, courtisan, de cette sourde oreille,
Avec tout ce respect que simulait ta voix,
Que ce débris humain de nouveau se réveille
Pour l'écouter comme autrefois !

Et toi, pour qui ton frère était un vil esclave,
Le peuple un troupeau vil, à ton caprice offert,
Dévore les horreurs du trépas qui te brave,
Sommeille ton sommeil de fer !

Rien d'humain n'a battu sous ta gauche mamelle,
Jamais tu n'as senti d'effroi religieux ;
L'homme de Dieu, l'image ou le chien qu'on muselle,
Étaient même chose à tes yeux.

Au poignant du remords fermant ta conscience,
Tu marchais ambitieux d'honneur et de hauts faits,
Et tu voulus en vain te bercer en silence
Sur l'oreiller de tes forfaits !

Eh bien ! dors maintenant sous le lit de ta dalle,
Caressé par les vers, par la poudre abrité ;
Un Dieu ne viendra point de ta nuit sépulcrale
Ressusciter ta majesté,

Peuples, ne troublez point par votre triste plainte
L'écho qui court pleurant sur le champ des tombeaux ;
Si l'hyène y mugit, chassez-la de l'enceinte,
Chassez les loups et les corbeaux !

Toi qu'un tyran priva d'un père et qui le pleures,
Toi qu'un ordre sanglant dévouait au trépas,
Courbé sur ton bâton ne leur dis point : male heure !
Pardonne et ne les maudis pas !

N'insultez point leur tombe et respectez leur cendre,
Une heure égale à tous, un jour viendra sonner ;
Que si le jugement semble se faire attendre,
Son foudre pourtant doit tonner.

Sommeillez doucement dans la nuit de la tombe,
Bons rois, qui du malheur essayâtes les pleurs ;
Balancez-vous au ciel, ainsi que la colombe,
Sur vos deux ailes de vapeurs.

Au-devant du grand jour où, comme un choc d'étoiles,
Résonne la balance où Dieu pèse tout roi,
Où vertus et forfaits se montreront sans voiles,
Vous pouvez voler sans effroi !

Parmi les chœurs joyeux d'un peuple tout de frères
Choquez vos coupes d'or au banquet immortel,
Et tous, faites monter l'encens de vos prières
Près du trône de l'Éternel ;

Debout sur les soleils qui lui servent de trône,
Sa voix a de vos noms rempli l'immensité :
« Mes élus, recevez l'éternelle couronne,
Ceignez-vous d'immortalité ! »

JULES CLERM.

SUR UNE TOMBE DE JEUNE FILLE.

Innocente et belle; entrant dans la vie à peine, et
dont les jours se sont fanés comme les fleurs dont elle
se faisait une couronne. ***

Près de la couche sainte où déjà tu reposes,
Comme un ange endormi par un baiser de Dieu,
Laisse-moi, pauvre enfant, sur tes lèvres mi-closes
Effleurer un sourire et pleurer un adieu!

A peine au songe de la vie
Se berçaient tes si jeunes ans
Tu meurs !!! De sa tige flétrie
Ainsi quand l'arrachent les vents,
Le lis isolé de la plaine
Livre aux flots gonflés du ruisseau
Son calice, que l'onde entraîne,
Comme une âme vers le tombeau.

Passagère d'hier, au sentier de la terre,
Une épine a blessé ton pied le lendemain
Mais un éclair jailli du divin sanctuaire,
T'emporte sur son aile aux bornes du chemin.

Que l'essaim des vierges t'accueille,
Louise, aux cieux comme une sœur!
Rose, dont la plus douce feuille
Au souffle embaumé du bonheur
N'était pas encor déroulée!
Quand le monde à tes premiers pas
Souriait, ... Dieu t'a rappelée:
Nous, qui t'aimions, pleurons tout bas.

Nous ne jouirons plus des gracieux échanges
De tes pensers si purs, au fond de tes beaux yeux
Passant, passant toujours comme ces petits anges
Qu'aux heures de l'enfance on rêve dans les cieux!

Quand de Dieu ta noble prière
Implorait quelques jours encor,
Pour les conserver à ta mère:
Trop jaloux du rare trésor

Dont il nous montrait l'espérance,
 Dieu t'ouvrit les sacrés destins
 Qui marquaient, avant ta naissance,
 Sa place au chœur des séraphins.

• Et tu nous dis adieu ! Triste, ... mais résignée ;
 Et ton âme souffrante oubliait ses douleurs
 Pour consoler ta mère ! Et muette inclinée
 Aux luttes du trépas, tu ne vis plus nos pleurs !

De ton front sa pâle couronne
 Ombrage le dernier sommeil !
 Repose en paix ! Tu fus si bonne !
 Que pour toi soit doux le réveil !

Juillet 1836.

L'HEURE DU SUICIDE,

TRADUIT DE HEINRICH FRETTWIESEL.

La vie est une scène bouffonne ; soulever la
 toile et passer derrière voilà tout....

— Pourquoi donc tant de façons ?

— C'est qu'on ne sait ce qui se passe au-delà....
 c'est qu'on n'en revient plus. WERTHER.

Onze heures !

J'ai le temps à l'espoir un adieu :
 Ce sera le dernier ; puis au néant ma vie,
 Et mon cadavre aux vers ! Et que maudit soit Dieu !
 Son nom jette une insulte au pauvre qui le prie !

Fiancé de la tombe, à ses embrassements
 J'accours avec transports son étreinte glacée
 Sera voluptueuse et calmera mes sens !
 Au livre des destins ma page est effacée.

Monde, qui pour le riche inondes de bonheur
 Les sentiers de la vie ; — à ma pâle jeunesse
 Tu n'offris que regrets, ... vains désirs, ... et mon cœur
 A vidé d'un seul trait la coupe de tristesse.

Ivre d'isolement, de misère, ... au cercueil,
 Je descends avec joie, et lentement j'expire.
 Salut ! couche de terre, où l'hyménée en deuil
 Se roule, et me convie avec un affreux rire !

Minuit!....

Qu'entends-je au loin? n'est-ce pas de la mort
Le cortège, qui passe au retour d'une fête?
Un squelette m'appelle.... Il est là!.... sur le bord
Du lit que yont souiller les lambeaux de ma tête.

L'heure a sonné.... Partons!.... mais ne me manquez pas,
Fidèles pistolets!.... C'est assez d'agonie....
Du pain!!! Je n'en ai plus au banquet du trépas
Affamé je m'assieds; et ma route est finie.

Demain, quand le soleil éclairera ces lieux; ...
Demain, quand les heureux ouvriront la paupière
Aux douteuses clartés d'un jour délicieux, ...
Personne ne suivra mon corps au cimetière.

Peut-être une gazette osera m'afficher....
La police dira froidement: — qu'on l'enlève!
On lavera le sang caillé sur le plancher
Et puis on m'oubliera comme on oublie un rêve.

LES TOMBEAUX,

TRADUIT DE FRANZ SCHAEFFER.

Témoins silencieux et tristes, ils semblent une pensée
de douleur, traversant les joies de la vie.

Lorsque le vent glacé d'automne
Détache des hêtres flétris
La feuille pâle qui couronne
Leur front chauve et leurs vieux débris,
Je m'attriste avec la nature
Quand l'hiver, balayant nos bois,
Leur ôte un reste de parure,
Quand la solitude est sans voix,
Je déserte aussi la campagne,
Et je reviens dans la cité
Chercher ce repos qu'accompagne
L'heureuse médiocrité.

Si parfois le ciel brille encore,
Si la bise a moins de rigueur,
Au beau jour qu'amène l'aurore.
Je sens renaître ma vigueur.
Au caprice qui me décide
Confiant mes pas isolés,
Bien souvent le hasard me guide,
A travers nos champs désolés,
Vers ces enceintes solitaires,
Où dans l'attente du réveil
Dorment sous les pins séculaires,
Confondus par un sort pareil,
L'adolescent, que l'espérance
Berçait jusqu'au bord du tombeau ;
Le vieillard, à qui l'existence
Échappa comme un lourd fardeau ;
Et la timide fiancée
Qui croyait la veille au bonheur ;
Et l'enfant que la destinée
Vient d'abattre comme une fleur
Qu'un souffle sur sa frêle tige
A desséchée avant le soir.

Méprisant l'orgueil qui s'afflige
En pleurs d'or sur un marbre noir,
Vers d'humbles touffes de verdure
Je presse plus vite mes pas....
D'une plus lourde sépulture
Le pauvre ne s'écrase pas....

Là, mon âme plus recueillie
Sous l'abri des ifs toujours verts,
Par la prière s'humilie
Devant le Roi de l'univers ;
Au pied du simple mausolée,
Paré de l'herbe des vallons,
Où, comme une ombre échevelée,
Voilant de ses légers festons
Le séjour des vers de la tombe,
Le saule aux flexibles rameaux
S'incline, se relève, et tombe
En pleurs sur les muets berceaux,

D'où, quittant leur robe grossière,
 Et riches d'immortalité,
 Nos âmes, à l'heure dernière,
 Monteront dans l'éternité.

LA ROSE MOUSSEUSE,

IMITÉ DE KRUMMACHER.

L'ange qui donne aux fleurs
 La brise parfumée
 Et les fraîches couleurs,
 Qui, dès l'aube enflammée,
 Sur leur calice ouvert
 Légèrement distille
 La rosée aux flots verts,
 Dont chaque goutte brille
 Aux feux naissants du jour,
 Certaine matinée
 Dans un rêve d'amour,
 A l'ombre dentelée
 D'un bosquet de rosiers,
 Reposait sous les ailes
 Des zéphyrs printaniers.

A son réveil, aux fleurs fidèles
 Bien doucement il murmura :

Rose jolie,
 Qui toujours fleurira,
 Mon petit cœur te remercie
 De tes parfums si doux !
 Que peux-tu désirer encore,
 Que je ne sois jaloux
 De t'accorder, fille de Flore?....
 « Prête-moi donc un nouvel ornement, »
 Soupira l'esprit de la rose.

Et l'ange des fleurs souriant
 Orna la tige à peine éclos
 De tendre mousse.... Ainsi paraît
 A ses regards plus gracieuse,
 Sous ce modeste attrait,
 L'humble rose mousseuse.

Simple Lina, rose d'amour,
C'est ton image.
Ainsi, plus belle, sans atour,
Que sous les vains brillants de la mode volage,
Tu sembles à mon cœur
Un sourire de la nature,
Qui fait naître une fleur
Sous la verdure.

A. P. CHRISTIAN.



Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Denkwürdigkeiten der Gräfin Maria Aurora Königsmarck :

Mémoires de la comtesse Maria-Aurora Koenigsmarck et de sa famille; rédigés sur des documents inédits par Fréd. CRAMER; deux volumes in-8.° Leipzig, chez Brockhaus.

L'auteur de ce livre avait donné dans le cours de l'année 1833 une notice biographique de la comtesse Koenigsmarck, qui annonçait la publication prochaine des *Mémoires* que nous avons sous les yeux. L'histoire rapporte qu'elle fut la maîtresse de l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste I.^{er} (roi de Pologne depuis 1697, sous le nom d'Auguste II); qu'elle en eut un fils, le fameux Maurice, comte de Saxe, et qu'abandonnée de lui plus tard, elle finit ses jours abbesse d'un couvent de Quedlimbourg. Tout le monde connaît en Allemagne un écrit de Poellnitz, intitulé *la Saxe galante*; et pourtant Cramer y a puisé une grande partie des faits qu'il raconte. Nous devons au reste lui savoir gré d'avoir réuni en grande partie tous ces documents sur les aventures de la comtesse Koenigsmarck d'après des lettres autographes; nous y trouvons des détails curieux tirés de diverses archives, et notamment de celles de l'ancien chapitre de Quedlimbourg, qu'il obtint de consulter en 1821 par la bienveillance du chancelier prince de Hardenberg.

Il faut lire dans la préface de ces *Mémoires* le jugement qu'il porte sur les faits, vrais ou faux, qu'il a recueillis dans les archives de la ville et du cabinet de Berlin, ou à diverses autres sources.

Cet ouvrage, dit Cramer, bien qu'il soit composé de mélanges placés dans un ordre chronologique, ne satisfait pas rigoureusement aux exigences de l'histoire. Mais il contient un grand nombre de

lettres, inédites jusqu'ici, de la comtesse Kœnigsmarck et de toute sa famille, qui nous font connaître les circonstances de sa vie, et les particularités des cours de Hanovre, de Dresde, etc. On y remarquera des mélanges d'un vif intérêt sur l'électeur de Hanovre, George-Louis, qui devint roi d'Angleterre sous le nom de George I.^{er}; sur les malheurs de son épouse qu'il répudia, et sa liaison avec le comte de Kœnigsmarck, frère d'Aurora; sur le comte Maurice de Saxe et d'autres sujets, qui nous font connaître l'esprit, les intrigues et la licence des cours à cette époque.

Sous le point de vue politique, ces lettres sont importantes par la peinture qu'elles nous exposent de la mission de la comtesse Kœnigsmarck auprès du roi Charles XII pendant la guerre du Nord en 1702. Il est à remarquer que le roi Auguste comptait plus sur sa finesse diplomatique que sur l'effet de ses charmes; car la comtesse était alors âgée de trente ans, et Charles XII n'en avait guère plus de vingt. Mais il importait au roi Auguste de négocier la paix sans démonstrations et sous le sceau du secret. Cette prudence était rendue nécessaire par sa position en Pologne, où le roi de Suède était déjà redouté, et par égard aussi pour le czar Pierre.

Parmi les pièces justificatives de ces Mémoires, le portrait de Frédéric-Auguste, roi de Pologne, et l'histoire de Quedlimbourg, sont tracés par l'auteur avec une étude toute spéciale. Mais ces deux fragments n'ont pas de rapport direct avec le corps de l'ouvrage.

Deutsches Stammbuch : Album germanique; petit in-folio, cartonné avec élégance. Carlsruhe, chez Muller, 1836.

Le docteur Édouard Duller, connu par des travaux littéraires d'un mérite distingué, et rédacteur du journal *le Phoenix*, qui tient après le *Morgenblatt* un haut rang parmi les feuilles de littérature allemande, vient de publier tout récemment un *Album germanique*, que nous croyons ne pouvoir mieux recommander à l'intérêt de nos lecteurs qu'en leur indiquant les sujets qui le composent, et les noms dont il s'est enrichi. — Trente-deux poésies de F. Rückert; un cycle de F. Freiligrath : *le Navire*; une nouvelle de L. Schefer : *Winkelmann*; une nouvelle de Spindler; une esquisse par l'auteur des *Lettres d'un défunt* (Pückler-Muskau); une nouvelle de E. Scævola; une couronne poétique : *les Princes des amours*, fragments d'un poème

par E. Duller; des poésies de Lenau, de J. Körner, d'Henriette Ottenheimer, de L. Bechstein, etc. Viennent ensuite quelques feuilles de critique; puis les autographes lithographiés d'une vingtaine d'écrivains les plus remarquables de l'Allemagne actuelle, tels que Gans, Varnhagen von Ense, Pückler-Muskau, L. Schefer, Spindler, Körner, Hebel et autres.

Cet ouvrage est orné de plusieurs jolies gravures des premiers artistes, entre autres des portraits de Rückert, par Schnorr; de Lenau et de Schefer, par Bohlan; de Spindler, de Pückler et de Duller, par Binder. Il se termine par un chant de Spohr, paroles de Simrock; un autre de Bachner, paroles de Rückert, et plusieurs morceaux de Meyerbeer.

L'*Album germanique* n'éclipsera point le luxe typographique de nos *Keepsake* et autres productions du même genre; mais son mérite comme œuvre littéraire ne le laisse point au-dessous des pages galvanisées qui remplissent presque tous les romans français; l'Allemagne respecte encore le goût et les mœurs; et nous pourrions citer tel écrivain, dont notre public s'engoue follement, qui ferait mieux d'aller chercher ses modèles dans les livres plus modestes, plus naïfs et plus attachants qui se publient au delà du Rhin.

Niederländische Briefe : Lettres sur les Pays-Bas, écrites par Ch. SCHNAALB; un volume in-8.° Stuttgart et Tubingue, chez Cotta.

Ces lettres sont le résultat d'un voyage réel fait en Hollande et en Belgique pendant l'été de 1830; mais le but du voyageur a moins été d'examiner la situation politique du pays, que d'y rechercher les monuments des beaux-arts : aussi ces lettres sont-elles plutôt des notices sur les points remarquables saisis dans la route, que de simples notes de voyage.

La peinture, la sculpture et l'architecture ont principalement fixé l'attention de l'antiquaire; et ses dissertations savantes sur les édifices religieux qui nous ont conservé les types de l'art ancien, méritent surtout d'être étudiées.

Un retour presque général d'admiration se porte aujourd'hui vers les restes imposants que nous a légués le moyen âge. C'est une noble pensée que d'aller feuilleter les pages de ces vastes épopées de granit

qui nous racontent les mystérieuses beautés de l'antiquité chrétienne. Lorsqu'un badigeonnage ridicule ne les dépare point par un faux semblant de jeunesse, les vieilles cathédrales européennes sont fières encore de la nudité triste et sévère de leurs voûtes, qui harmonise si bien avec les tristesses de la pensée religieuse, qu'on dirait regretter aujourd'hui ses pompes d'autrefois, et les magiques inspirations de son culte.

Et n'est-ce pas un grave sujet de méditations, que les phases d'existence de cette religion, qui, descendue du Golgatha pour s'élever au Capitole, n'eut longtemps d'autre sanctuaire que les nefs ténébreuses des catacombes, d'autres autels que la pierre qui cachait la cendre des martyrs, d'autres fêtes et d'autres solennités que les victoires du Colysée! Puis, lorsque, sortie triomphante de l'arène des persécutions, elle arbora sa bannière sur l'Occident, de toutes parts surgirent autour d'elle ces temples merveilleux, dont le dernier et le plus sublime fut la cathédrale de Cologne; hymnes grandioses du moyen âge, qui parlent divinement la langue monumentale si bien séante à sa grande voix. — Et quand le moine de Wittenberg fit éclater au seizième siècle sa puissante ironie, et termina, comme un sifflet moqueur, le grand drame du moyen âge, le catholicisme, miné par les désordres du clergé, vit commencer la décadence de ses arts religieux, que devait achever plus tard le vandalisme des révolutions; l'époque de la réformation effaça la poésie des traditions et des légendes, que des superstitions naïves avaient sculptées aux portails des basiliques festonnées à leurs ogives, suspendues à leurs faisceaux de colonnettes à jour, qui s'élevaient comme l'encens de la prière, comme des harmonies tombées de la harpe des anges pour remonter à Dieu.

Les procédés de la construction gothique, si riches de pensée et d'éloquentes inspirations, sont oubliés; à peine s'occupe-t-on de restaurer à demi le peu qui reste des monuments qui s'écroulent. De nos jours, l'art des édifices, comme la pensée sociale, comme le goût littéraire, semble arrivé à une époque d'incertitude et de transition. Nul doute que le siècle actuel ne soit capable d'enfanter de grands artistes et de grandes œuvres, quand aux caprices de la richesse, à l'indifférence de la foule, aux aberrations de la mode, succédera l'harmonie des tendances vers un but unique. Mais il faudrait un point d'appui : et derrière nous, devant, tout à l'entour, comment édifier sur le sable mouvant des révolutions?....

Tiberius der dritte Cäsar : Tibère le troisième César, tragédie en cinq actes, par J. C. HAUCH. Leipzig, chez Brockhaus.

M. Hauch écrivit cette pièce à Rome en 1826; il avait passé d'abord deux ans à Naples, visité Capri, et recueilli dans tous ces lieux les renseignements les plus exacts pour la vérité des scènes de sa tragédie. Nous ne savons si les détails, qu'il prend la peine de nous apprendre lui-même, dans sa préface, étaient indispensables pour composer un chef-d'œuvre. Quoi qu'il en soit, cette production faible de plan, et plus encore d'exécution, nous est une preuve nouvelle de l'état peu florissant de l'art dramatique en Allemagne. Depuis Schiller et Goethe, aucun ouvrage d'avenir n'est monté sur la scène en fait de drame ou de comédie. Et on se demande, comment les Allemands, si originaux en poésie, en nouvelles, en musique, sont réduits à traduire pour leur théâtre les pièces étrangères, ou à subir l'accablante fécondité de Raupach, les prétentions de M. de Elsholz, les lourdes compilations de M.^{me} Birch-Pfeiffer, qui vit accourir, il y a long-temps, tout Berlin pour admirer dans sa pièce de *quasi-modo* les décors représentant Notre-Dame de Paris avec une étonnante vérité d'ensemble?

La plupart des pièces allemandes ne supporteraient pas une analyse critique. Leur moindre défaut, c'est la multiplicité des changements de scène, l'interminable longueur, la monotonie du dialogue. Quand on en a cité le titre, ... tout est dit.

Jahrbücher der Geschichte und Staatskunst : Annales d'histoire et de politique, rédigées par une société de publicistes, sous les auspices de Ch. H. L. POELITZ, correspondant de l'Académie de Paris; octobre 1836. Leipzig, chez Hinrichs.

Ce numéro contient trois articles remarquables : 1.^o Considérations sur les fonctions publiques dans les États monarchiques, par M. Bretttschneider, de Gotha; — 2.^o Parallèle de la Russie et des États-Unis de l'Amérique du Nord, par M. Meseritz, conseiller du grand-duc de Hesse; — 3.^o Coup d'œil sur les impôts de l'octroi et du budget civil, et sur le droit et la politique des gouvernements relativement

à l'emploi des excédants, par M. Emmermann, conseiller intime à Wiesbaden.

Il se termine par un examen raisonné des publications récentes, parmi lesquelles nous indiquons le second volume de *l'Histoire du moyen âge*, par le docteur F. Kortüm, de Berne; *l'Histoire abrégée de l'électorat et du royaume de Saxe*, par Böttiger; et les *Recherches sur l'ancien et le nouveau christianisme*, par W. Krug, suivies d'une étude critique de *l'Institution du christianisme*, par Ammon, et de *la Vie de Jésus*, par Strauss.

A. P. CHRISTIAN.

LIVRES FRANÇAIS.

Antiquités mexicaines; relation des trois expéditions du capitaine DUPAIX, accompagnée de notes de MM. BARADÈRE, FARCY, WARDEN, LENOIR, DE SAINT-PRIEST, etc.

Il faut se résoudre à ne posséder du passé que des notions imparfaites. Nous ne comblerons pas plus l'abîme qui nous en sépare avec nos recherches et nos lambeaux d'érudition, que nous ne rapprocherons l'avenir avec nos rêves et nos désirs. Dans ce qu'on appelle le nouveau monde comme dans l'ancien, les générations primitives n'ont laissé presque partout que de vagues ou fabuleux souvenirs, de muets vestiges de leur passage. En ces ténèbres générales, qui dérobent le point de départ de toutes les nations, il n'y a qu'un peu plus ou un peu moins d'obscurité. Les annales de l'Europe peuvent-elles remonter les âges bien haut, sans rencontrer des traditions rompues, et sans se heurter à d'humiliants secrets? L'histoire des peuples est un grand livre dont tous les feuillets se suivent, mais dont la plupart, étant perdus, rendent les autres inexplicables.

Les Espagnols crurent trouver l'Amérique au berceau; et, à la fin du dernier siècle encore, Robertson était très-convaincu que le sol américain ne renfermait aucun monument de son ancienneté. Or, qu'a-t-il fallu pour réformer sur ce point l'opinion générale? une découverte due au hasard, qui va servir de base à de nouveaux systèmes, en attendant que d'autres découvertes, aussi fortuites, les renversent peut-être plusieurs fois encore.

Quelques Espagnols, parcourant, en 1750, l'intérieur du Mexique, trouvèrent de grandes ruines au milieu des vastes solitudes du district de Carmen, dans le royaume de Guatimala. La position était belle, le terrain leur parut fertile; et, à la simple inspection, ils demeurèrent convaincus que ces ruines étaient les restes d'une ville qui, selon toute apparence, couvrait une surface de sept à huit lieues. On refusa longtemps de croire à leurs récits, tant on était convaincu que l'Amérique était une terre nouvellement peuplée; et ce ne fut que trente-six ans après, en 1786, que le gouvernement espagnol ordonna une exploration, à la tête de laquelle fut mis le capitaine Antonio del Rio. Son rapport confirma le récit des premiers voyageurs; mais ce rapport demeura enseveli dans les archives de Mexico. En 1805, le gouvernement ordonna de nouvelles explorations; le commandement de l'expédition fut donné au capitaine Dupaix, et on lui adjoignit Castaneda comme dessinateur. Trois voyages se firent dans l'intervalle de 1805 à 1808, et donnèrent lieu à un nombre égal de relations détaillées, accompagnées de dessins. Ces relations et ces dessins, publiés en totalité pour la première fois, forment la partie neuve des *Antiquités mexicaines*.

Quelques-uns de ces détails et de ces curieux monuments étaient déjà connus depuis quelques années. Les manuscrits du capitaine Antonio, restés, comme nous l'avons dit, dans les archives du Mexique, en furent soustraits par fraude, emportés en Angleterre, et publiés, sans les dessins, à Londres, en 1822. Lord Kinsbouroug fit aussi paraître une magnifique collection, établie avec des frais immenses, en 1830. Nous devons à M. de Humboldt les gravures d'un bas-relief, de l'adoration d'une croix, et du palais de Mitla. Enfin, un antiquaire anglais, devenu possesseur d'un certain nombre de dessins, copiés avec assez peu d'exactitude sur ceux de Castaneda, les avait publiés dès 1823. Les choses en étaient restées là, et les regards des savants se tournaient avec une sorte d'impatience vers ces mystérieux monuments des solitudes du nouveau monde, lorsque M. l'abbé Baradère, devenu cessionnaire des manuscrits de Dupaix, et des 145 dessins originaux de Castaneda, par suite d'un traité avec l'administration mexicaine, se hâta de les publier à son retour en France. Il s'assura à cet effet le concours de quelques savants et de quelques artistes; et sa belle collection, favorisée par le gouvernement, et presque par tous les cabinets de l'Europe, encouragée par

les souscriptions du gouvernement mexicain lui-même, est aujourd'hui arrivée à sa fin, après trois années de publications consacrées à des travaux critiqués de très-grand mérite. L'introduction est due à M. Farcy; M. Lenoir, un de nos antiquaires les plus distingués, et créateur de l'ancien musée des monuments français, a comparé les monuments mexicains avec ceux de l'Égypte et de l'Inde; M. Warden, ancien consul-général des États-Unis, a recherché l'origine des populations primitives des deux Amériques. Enfin l'analyse de la relation du capitaine Antonio del Rio faite par M. Warden, et les observations de M. de Humboldt, extraites de ses ouvrages sur la Nouvelle-Espagne et sur les Cordillères, présentent l'ensemble de tous les documents qui ont été recueillis jusqu'à ce jour sur les antiquités du nouveau monde.

Avant d'examiner l'ouvrage en lui-même, nous ne pouvons nous empêcher de nous expliquer sur des questions depuis quelque temps discutées en Europe et en Amérique même, et vers lesquelles les esprits se trouvent de nouveau, impérieusement conduits par la découverte des monuments mexicains. Ces questions, les voici : L'Amérique a-t-elle été connue des anciens? De quelle manière a-t-elle été peuplée? Quel est le temps et le mode de ses rapports avec l'ancien continent? Dans le dernier siècle, de pareils problèmes étaient toujours résolus du point de vue d'une seule idée, l'opposition aux doctrines chrétiennes. L'école philosophique était bien aise de rencontrer dans le continent américain un argument contre la Genèse; et par cela même que celle-ci rattachait le genre humain à un seul homme, il fallait bien que les encyclopédistes trouvassent un autre Adam. Grâce à Dieu, nous entrons dans un temps où la science et le dogme peuvent marcher parallèlement sans se heurter; où la critique peut aborder librement les ténébreuses origines des nations. De quelque nombre de siècles que nous nous parions fastueusement, le monde n'en est pas moins nouveau. Au delà d'une certaine époque, il n'y a plus rien dans les annales de tous les peuples que des traditions confuses, mais qui ne sont pourtant pas assez obscures pour nous dérober l'enfance des premiers jours. Partout la civilisation ne date que d'hier, et sa marche est partout uniforme. A l'origine de toutes les nations, se trouvent des migrations de petites peuplades errantes, qui pénètrent chaque jour davantage dans le champ vaste et inexploré de la terre. On franchit les rivières et les

fleuves, on traverse les montagnes, on passe enfin les mers; ce sont des tribus de chasseurs, puis des peuples pasteurs; les cabanes s'adossent aux cabanes; les villes se bâtissent aux sons de la lyre d'Orphée ou d'Amphyon. Nous apercevons partout le commencement des sociétés politiques; nous connaissons les noms des législateurs primitifs; à quelques années près, nous savons l'époque à laquelle chacun des arts a été trouvé; l'Asie, l'Afrique, l'Europe, nous offrent le même spectacle, celui d'une population qui grandit, qui se dissémine de toutes parts, qui fait des conquêtes journalières sur les forêts du globe et élargit son horizon, comme les planteurs récents du nouveau monde, que Cooper nous a dépeints. Le dogme biblique n'a donc rien à redouter des recherches de la science. Des ruines entassées sur le sol des deux mondes, il ne sortira que la nouveauté de la terre qui les porte; et si la science, audacieuse comme celle du dernier siècle, repoussait cette nouveauté fatale sur la foi de quelque zodiaque, de ses rangs encore s'élèverait tôt ou tard un de ces interprètes du passé, qui, expliquant ses muets symboles et déchiffrant ses hiéroglyphes obscurs, ferait tomber, comme Champollion, ces prétentions vaines.

Pour revenir à la première des questions que nous posions tout à l'heure, à savoir si l'Amérique a été connue des anciens, c'est un difficile problème, qui ne nous semble pas résolu et ne le sera probablement jamais. La première division géographique que l'antiquité fit du globe, fut la division en quatre parties: l'Égypte, l'Afrique, l'Asie et l'Europe. Les Grecs adoptèrent une division semblable, en substituant, par le même esprit de patriotisme, la Grèce à l'Égypte. On adopta enfin la division en trois parties: l'Europe, l'Asie et la Libye ou Afrique¹. Aristote, dans son *Livre du monde*, dédié à Alexandre, donne une description de la terre, et ne fait pas la moindre allusion à l'Amérique, quoiqu'il émette l'opinion qu'il pourrait bien exister des continents encore inconnus. Hérodote, Pline, et Ptolémée, qui publia, vers l'an 150 de notre ère, une géographie du globe, n'en parlent pas davantage; et le passage de Pindare², où il dit « qu'il est défendu aux sages et aux fous de savoir ce qui existe au delà du détroit de Gibraltar », était reçu comme une sorte de proverbe dans l'antiquité.

¹ Διαίρεται δὲ ἡ καθ' ὑμᾶς οἰκουμένη εἰς μέρη τέττα, Ἀσίαν, Εὐρώπην, Λιβύην — Geminus, chap. 13. — ² Pindare, *ad Timarsach*. Ode IV.

Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que les notions géographiques des anciens étaient très-bornées. C'est une remarque d'Anderson, qu'ils ne connaissaient aucun pays au delà du 63.^e degré de latitude nord. Ptolémée lui-même, le plus érudit, n'a donné le nom d'aucun pays et d'aucune mer qui dépasse ces bornes. Ce ne fut que sous Auguste qu'une flotte romaine pénétra dans la mer Baltique, et longea les côtes de la Norvège jusqu'au port de Bergen, décrit par Pline sous le nom de *Bergos*¹. En Europe, on ne connaissait bien que l'Espagne, les Gaules, l'Italie, l'Allemagne jusqu'à l'Elbe, quelques parties de la Pologne et de la Lithuanie, la Hongrie, la Macédoine, la Grèce et les îles Britanniques. En Asie, les connaissances se bornaient aux petits royaumes compris dans l'Asie-Mineure, qui forme aujourd'hui la Turquie d'Asie, à la Colchide, à l'Arabie, à la Perse, et à une partie de l'Inde. Quant à l'Afrique, Polybe affirme que de son temps on ignorait si elle s'étendait en continent vers le sud, ou si elle était entourée de la mer². Ce peu de notions s'explique par les idées qu'on se faisait de la navigation : on supposait la mer impraticable pendant la moitié de l'année, depuis le 11 octobre jusqu'au 10 mars; de là les épithètes de *mare clausum* et de *apertum*, qu'on trouve dans Cicéron et dans Végèce³. On félicita les empereurs chrétiens de ce que leurs pilotes osaient naviguer sur l'Océan pendant l'hiver; et l'on attribuait cet événement sans exemple à la protection divine.⁴

Mais la meilleure raison à donner, c'est l'ignorance de la boussole. Quoiqu'en aient dit quelques écrivains versés dans les choses de l'antiquité, il nous paraît certain qu'ils ne connaissaient pas cet instrument précieux, dont l'invention au quatorzième siècle a produit une révolution si remarquable dans l'art de la navigation. Dans leurs courses maritimes, ils se guidaient le jour par le soleil et la nuit par la lune et les étoiles. L'habileté de leurs pilotes consistait à savoir le manie-ment de la barre et des voiles, le cours des vents et des astres, et à connaître les bas-fonds et les rades. Au témoignage de Pline, les insulaires de la Taprobane (Ceylan) se servaient de petits oiseaux,

1. Anderson, *Origins of Commerce* (Introduction).

2. Polybe, *Hist.*, lib. III, cap. VII.

3. Cicéron, *Ad Quintum Patrem*, lib. II, epist. 5. — Végétius, *De Re militari*, lib. IV, cap. XXXIX.

4. Jul. Firmicus, *De error. profess. relig.*

qu'ils mettaient en liberté par intervalles, et dont le vol leur indiquait le voisinage ou l'éloignement de la terre. Ce n'est pas ici le lieu de discuter les passages cités par Fuller et d'autres savants à l'appui de l'opinion contraire. S'il est incontestable que les anciens connaissaient la propriété de l'aimant ou fer magnétique, il est pareillement démontré qu'ils ne l'appliquaient pas à la navigation; et les érudits qui raisonnent de quelques textes obscurs n'ont pas plus raison que ceux qui reculeraient jusqu'au temps de saint Jérôme l'invention de l'imprimerie, parce que, à cette époque, les enfants s'amusaient avec des caractères de bois.

J'avoue que je me défie pareillement de ce peuple chinois qui, dans le dernier siècle, fut l'objet d'un engouement si extraordinaire; qui avait tout trouvé, tout découvert des milliers d'années avant nous. On a même eu l'intrépidité d'attribuer l'invention de la boussole à Salomon¹, qui l'aurait communiquée aux Phéniciens et aux Tyriens, sous le nom de *ηγεμονιχον*, *duce viæ*, sans doute pour justifier cette maxime du roi juif, *qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil*. Que l'on conteste, si l'on veut, la découverte de Flavius Gioja d'Amalfi; mais l'antiquaire le plus passionné sera forcé de convenir que si les anciens ont eu quelque idée de la boussole, l'usage n'en a pas été assez général pour améliorer la navigation, et que c'est toujours une pauvre science que celle dont l'existence même peut être contestée et ne s'appuie que sur quelques passages isolés et souvent susceptibles de deux significations.

L'état de la navigation des peuples anciens étant ainsi donné, peut-on croire que le continent américain leur a été connu? Il y a sur ce point grand nombre de systèmes contraires, tous appuyés sur des textes qui ne sont pas moins obscurs les uns que les autres. La première contestation qui s'élève porte sur le voyage entrepris par les Phéniciens jusqu'à Ophir et Tharsis, pour en rapporter de l'or, de l'argent, et des pierres précieuses à Salomon. Le savant évêque d'Avranche, Huet, prétend qu'Ophir est le nom d'une contrée située vers le 21.^e degré de latitude sud, et que Tharsis comprenait toute la côte occidentale de l'Afrique et de l'Espagne. Consultez, au contraire, Arius Montanus, Genebrardus, Vatable, et autres, et Ophir sera l'île Hispaniola. Postel soutient que le pays d'Ophir est le Pérou. Dans cette opinion, des deux flottes de Salomon et du roi Hiram,

¹ Fuller, *Miscell.*, lib. IV, cap. XIX.

Pune, partant d'Ansiogaber sur la mer Rouge, aurait passé le golfe Arabique, doublé le cap Comorin, pour s'arrêter à Ceylan; la seconde, faisant voile de la Méditerranée, aurait longé les côtes de l'Asie et de l'Europe, passé le détroit de Gadès, et continué sa route jusqu'en Amérique, d'où elle serait revenue après trois années d'absence.

La découverte la plus frappante est celle dont parle Diodore de Sicile. Suivant cet écrivain, les Phéniciens auraient été jetés au delà des colonnes d'Hercule, à plusieurs journées de l'Afrique, sur les côtes d'une grande île, dont le sol fertile était entrecoupé de montagnes et de rivières navigables, traversant de riants vallons. La chasse fournissait les mets les plus variés, et la mer abondait en poissons; l'air y était si doux que les arbres conservaient presque toute l'année leurs fruits et leur parure. Les Tyrrhéniens voulurent y fonder une colonie; mais le sénat de Carthage s'y opposa, et décida que cette île serait conservée comme lieu de refuge. Telle est la version de Diodore de Sicile. Huet est d'avis que cette île n'est autre que l'Amérique; mais la raison qu'il en donne ne nous semble pas très-forte. « Il faut faire attention, dit-il, que ceux qui découvrirent cette île, y furent jetés par la tempête; et comme le vent d'Orient règne presque continuellement dans la zone torride, il peut bien arriver que quelques vaisseaux carthaginois, surpris par ce vent, aient été portés malgré eux vers ces îles occidentales. » Cela est possible, sans doute; mais le contraire est possible aussi.

Les écrivains de l'antiquité nous donnent-ils des renseignements plus complets et moins accessibles à la critique? Après avoir médité les textes, il faut bien avouer la même confusion et la même incertitude. Sénèque, dans sa tragédie de Médée, dit bien « qu'un jour viendra où l'on découvrira de nouvelles terres au delà de l'Océan, et que Thulé ne sera plus regardée comme l'extrémité du monde; Virgile, prédisant la future grandeur des Césars, fait allusion à un pays situé au delà de l'Inde; mais quelle opinion peut-on baser sur de pareils passages?

Le plus important de tous, est un fragment du dialogue de Critias, dont nous ne possédons qu'une partie. Platon y parle d'une tradition, communiquée à Solon par un prêtre égyptien. Cette tradition portait que, dans l'Océan occidental, plus loin que les colonnes d'Hercule, se trouvait une grande île, nommée Atlantide, ayant la forme d'un

carré long, avec une étendue d'environ cent cinquante lieues de longueur, sur cent de largeur. On passait de cette île en d'autres, et de celles-ci au *continent opposé*. Cette description vague a conduit un grand nombre de savants à croire que ces îles sont celles des Indes occidentales; que le continent est l'Amérique, et la mer, l'Océan Pacifique.

Suivant cette tradition égyptienne, les habitants de l'Atlantide auraient conquis l'Afrique et l'Europe jusqu'à l'Italie; et leur île aurait été submergée par un violent tremblement de terre. De son côté, Pline, parlant des terres qui ont été englouties par la mer, cite l'exemple de cette île. « S'il est vrai, dit-il, comme le croyaient les anciens habitants des colonnes d'Heroule, que l'Océan s'est autrefois ouvert un passage au travers des montagnes, peut-être cette ancienne Atlantide était-elle comprise dans l'étendue de terrain que couvre aujourd'hui la Méditerranée, en sorte que, dans la suite, les Égyptiens mal informés en auraient fait une île, quoique ce fût un continent joint à l'Europe et à l'Afrique, dont les rois de l'Atlantide possédaient une partie. » La tradition de ce cataclysme existait du reste en Amérique à l'époque de la conquête, et l'époque assignée se rapportait à celle que les prêtres de Saïs avaient indiquée à Solon, à qui Platon l'avait empruntée.

Ce fait bien éclairci pourrait jeter quelque lumière sur le mode de population de l'Amérique; mais nous ne possédons malheureusement jusqu'ici que des conjectures. Selon Buffon, l'Atlantide si problématique de Platon unissait jadis l'Europe à l'Amérique. « L'histoire de l'Atlantide, dit-il, ne peut s'appliquer qu'à une très-grande terre qui s'étendait fort au loin à l'occident de l'Espagne; elle était très-peuplée, gouvernée par des rois puissants, qui commandaient à plusieurs milliers de combattants; et cela nous indique assez positivement le voisinage de l'Amérique avec ces terres atlantiques situées entre les deux continents. »

Qu'on objecte ce que l'on voudra contre ces systèmes, on peut certainement les combattre par de spécieuses raisons; mais il reste un fait inexplicable, c'est cette idée d'une île engloutie dans la mer, d'un continent séparé par des mers, dont les hommes ont passé dans le nôtre, conservée depuis Athènes jusqu'à Pékin pendant une durée de plus de trente siècles. Cette rupture des continents n'a rien d'extraor-

1 Buffon, Théorie de la terre.

dinaire en elle-même; et les écrits des anciens, comme ceux des modernes, sont pleins d'opinions pareilles. Plin, dans son Histoire naturelle, fait une longue énumération de ces révolutions de quelques parties du globe. Il établit, entre autres faits, que la mer Baltique joignait la mer Caspienne; que l'étendue de terrain couverte aujourd'hui par la Méditerranée, était un pays habité, qui fut submergé par un violent débordement de l'Océan, entre les monts Calpé et Abyla; et cette submersion est également affirmée par Strabon et par Diodore de Sicile. En Amérique, à Ceylan, au Malabar, existent des traditions identiques.

Nous ne prétendons en ce moment constater qu'une chose, c'est qu'il n'y a pas d'impossibilité à ce que les deux continents aient eu des points de communication; et nous croyons qu'on peut tirer cette conséquence légitimement de ce que nous venons d'exposer, quelque systématiques que soient les opinions citées. Rien n'empêche de penser que l'Asie et l'Amérique se tenaient, et que les îles du détroit étaient dans l'origine des montagnes de la langue de terre qui fut détruite; et le grand nombre de volcans qu'on rencontre dans la péninsule de Kamtschatka rend ce système probable. D'autre part, M. Buache, de l'académie des sciences, a fait connaître une chaîne de terres élevées, qu'il observa sous l'eau, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au Brésil, et qui, dans son opinion, avait dû autrefois unir le continent d'Afrique à celui d'Amérique. Nous ne saurons probablement jamais la vérité sur ces points obscurs de l'histoire primitive, et cela se conçoit très-bien. Si l'isthme de Suez venait tout à coup à disparaître, et qu'il y eût en même temps une grande disette d'historiens, comme cela arriva dans les premiers âges du monde, il pourrait être fort douteux, trois ou quatre cents ans après, que l'Afrique et l'Asie étaient unies en cet endroit; et nous serions assez de l'avis de Serranus, le traducteur de Platon, que, pour comprendre le récit de ce philosophe, il faut en chercher l'explication dans les livres de Moïse.

Il s'en faut de beaucoup que nous ayons épuisé toutes les questions qui se rattachent à l'Amérique; nous n'avons encore touché que celle qui a rapport aux notions vagues d'un autre continent, éparses dans les écrits de l'antiquité. Il nous reste, pour un prochain travail, à aborder les langues, les mœurs et les monuments, points également

1. 1. « In argumento Criticæ, ex Mosaicæ historicæ regula omnis hæc narratio expendenda est. »

obscur et difficiles, dans l'examen desquels nous tâcherons d'apporter la même modération et la même impartialité. Nous devons maintenant sortir des systèmes, et parler de ce qui est certain.

L'histoire d'aucun peuple du Mexique ne commence avant le septième siècle. A cette époque, il est incontestable que le plateau mexicain présentait une civilisation plus avancée que plusieurs nations du nord de l'Europe. A qui faut-il attribuer la construction des monuments mexicains? Est-ce aux Tolteques, détruits par les Aztèques au douzième siècle? Le caractère et l'éclat des ruines semblent accuser une autre origine et porter une date plus ancienne. Faut-il remonter à des peuples antérieurs? On ne sait; le nom de la ville dont les ruines couvrent le sol ou sont encore debout, a péri, comme celui de ses habitants, dans la mémoire des hommes. Ces débris ne sont connus des peuplades voisines que sous le nom de maisons de pierre, *casas de piedra*.

Quoi qu'il en soit, à l'aspect de ces édifices, on se sent dominé par un vif sentiment de curiosité. Voici des palais immenses, de gigantesques monuments construits en brique et en pierre; des ponts cyclopéens; des pyramides à plusieurs assises; une forteresse presque européenne, d'une demi-lieue de circuit, jetée sur le haut d'une colline de six cents pieds à pic; des colonnes bardées; des murailles et des portes couvertes de signes hiéroglyphiques, de sculptures fines et délicates, de figures roides, anguleuses, de monstres bizarres et hideux; des idoles en granit et en porphyre; des aqueducs, des voûtes à plein-cintre; des médailles, des zodiaques; des *tumuli* de cinquante à soixante pieds de hauteur; des caveaux funèbres comme les hypogées de l'Égypte! quelle source de recherches et de conjectures!

Or, l'authenticité de ces monuments n'est pas douteuse; et la critique la plus sévère et la plus minutieuse ne peut rien articuler contre la certitude des faits qui la garantissent. La cession faite par le gouvernement mexicain à M. l'abbé Baradère, n'est pas un mensonge; les manuscrits et les dessins sont bien ceux du capitaine Dupaix et du peintre Castaneda, gardés dans les archives du Mexique. D'un autre côté, la véracité de la relation de Dupaix, et la fidélité des dessins de Castaneda, ne sont pas moins certaines. Si Dupaix écrit avec la plus franche bonhomie, Castaneda dessine avec la naïveté la plus parfaite; le crayon de l'un vaut la plume de l'autre; c'est dans tous les deux la même absence de tout ce qui ressemble à l'art. Il nous est permis

sans doute de sourire aux excursions de l'excellent capitaine, beau-coupi plus soldat qu'antiquaire, dans le domaine de l'archéologie; mais on admire la candeur des réflexions dont il les fait précéder : « Oh, je sens, dit-il, qu'il y a en moi quelque chose qui peut-être ne mérite pas d'être dédaigné; le difficile, c'est de le faire connaître. J'apporterai peut-être, faute de ne pouvoir m'expliquer; mais je suis homme et ne suis point infailible. » On doit croire un pareil témoin. Dupaix est mort avec le chagrin de savoir ses relations enfouies dans le musée de Mexico. Castadena, plus heureux, a pu voir, au déclin de sa vie, un voyageur français secouer la poudre de ses vieux dessins, et les offrir, dans leur fidélité native, au grand jour de la publicité européenne, avec un éclat qui a dû dépasser ses espérances. Toute l'attention est, en effet, tournée aujourd'hui vers le Mexique, vers cette civilisation antique sortie de son enveloppe de forêts comme Herculanium de sa lave.

On cherche à lire sur le front de ses monuments quelques pages historiques de plus perdues dans l'oubli des temps; et à voir si cette terre féconde, qui paya de tant de richesses et d'or les ruines et la dévastation que l'Europe y porta, ne nous révélerait pas le mot primitif des vieilles origines, et ne nous donnerait pas encore la science après nous avoir abandonné ses trésors et sa liberté. Qu'est-ce que la Grèce aujourd'hui? Ce n'est rien qu'un petit coin de terre perdu dans la grandeur des États de l'Europe. Mais cette ombre de puissance attire plus de regards, à elle seule, que tous les autres États ensemble. C'est que les générations éteintes ont laissé là de grands souvenirs, et que l'histoire des anciens jours est vivante au milieu de ses ruines. En Europe, en Asie, en Afrique, partout notre inquiète curiosité poursuit les traces et l'image du passé, qui nous obsède comme l'avenir. La science n'a presque plus rien à faire au milieu des mystères éternels de l'Égypte et de l'Asie; elle a mesuré tous ses monuments, déchiffré une partie de ses idiomes et de ses confus hiéroglyphes; elle se promène depuis des siècles au travers de ces ossements d'empires brisés qui jonchent le sol; et voilà qu'au moment où le passé lui manquait, un autre passé se lève du sein des forêts et des solitudes du Mexique.

Les principales découvertes se sont concentrées jusqu'ici dans la province de Chiapa; elles ont eu les résultats que nous avons commencé à indiquer, et ce seront probablement les seuls que nous posséderons jamais sur ce point de l'Amérique. L'abord des ruines

offre des dangers insurmontables à de simples voyageurs. M. Beradère a déjà reculé une fois devant cette périlleuse entreprise. Les bêtes fauves hurlent seules dans l'immense enceinte de Palenque, jadis si pleine de mouvement, de bruit et de foule; les animaux immondes parquent au sanctuaire des dieux mexicains. Pendant ce temps, chaque jour détache quelque pierre nouvelle et agrandit cette désolation. Vingt ans seulement se sont écoulés entre l'expédition d'Antonio del Rio et celle de Dupaix; et ce dernier, remarquant avec une sorte de douleur que, sur quatorze monuments, trois avaient déjà disparu, laissait tomber ces pathétiques paroles : « Il ne tardera pas à s'ensevelir sous ses propres ruines, cet édifice à moitié détruit qu'il est prudent de ne mesurer que de loin. Sans doute les hommes périssent aussi et disparaissent pour toujours, mais ils renaissent de leurs semblables. Les monuments mexicains s'affaissent de jour en jour, sans qu'on puisse espérer de les voir renaître, et l'époque n'est pas éloignée où ils rentreront tout à fait dans le néant! » C'est à cause de cela que la publication des *Antiquités mexicaines* est une œuvre précieuse et digne d'un grand intérêt, en même temps que la perfection des dessins et de la typographie font honneur à nos artistes et à la presse française.

Il est à regretter qu'un savant n'ait pas visité ces monuments américains, avant que le temps ait achevé d'en faire d'informes débris. Un regard pénétrant et exercé eût démêlé peut-être le caractère de ces grands édifices et leur mode de construction. Il les eût mesurés, comme a fait M. de Humboldt pour les monuments des Cordillères, et comparé les hiéroglyphes mexicains avec ceux de l'Égypte. Malheureusement nous craignons bien d'être obligés de nous en tenir aux dessins de Castaneda.

J. LANGLAIS.

Thesaurus poeticus linguæ latinæ, par L. QUICHERAT; un volume de 1300 pages. Paris, chez Hachette.

Parmi les noms contemporains, le nom de M. Quicherat est un de ceux auxquels les études classiques ont le plus d'obligations. Ce jeune et modeste savant leur a donné un grand nombre d'éditions d'auteurs anciens, remarquables par la critique du texte et l'excellence du commentaire. Son Horace et son Virgile ont mis pour la première fois à la portée des élèves les travaux des Heyne et des Bentley, dépouillés de leur luxe d'érudition parfois surabondant, et complétés

par les notes du nouvel éditeur. Aussi l'apparition de ces deux volumes a-t-elle balayé cette foule d'éditions dont les spéculations de la librairie avaient encombré les classes : éditions stéréotypes, éditions *ad majorem Dei gloriam*¹, une autre édition de Lyon, édition du père La Rue, etc., etc.; quelques-unes, il faut le reconnaître, avaient été utiles dans leur temps; mais celles-là même se trouvaient singulièrement en arrière de la philologie moderne. D'ailleurs le service seul d'avoir établi l'unité d'édition serait déjà immense, à part le talent que suppose un tel succès; je m'en rapporte aux professeurs.

Il faut distinguer ensuite, parmi les publications de M. Quicherat, le *Traité de Versification latine*; c'est, sans contredit, ce que la France possède de plus complet et de plus clair sur la prosodie et la métrique des Latins. Ce *Traité* ne dispense pas de la *Prosodie* en quarante pages de Lechevalier : il faut, pour les commençants, des livres courts, établissant comme absolues un nombre limité de règles générales qui n'effraient pas l'écolier et lui laissent croire que c'est là toute la science. C'est le grand mérite du *Rudiment de Lhomond*, que beaucoup de gens trouvent mauvais, précisément à cause de ses qualités, qu'ils ne comprennent pas. Ils ne peuvent souffrir qu'on indique la ligne droite comme le plus court chemin d'un point à un autre, sans développer en même temps le détail infini des courbes qui conduisent au même but, au risque d'égarer dans le labyrinthe celui dont ils prétendent guider l'inexpérience. Mais après les éléments viennent les compléments, après la règle les exceptions; Port-Royal après Lhomond, M. Quicherat après Lechevalier.

Le *Traité de Versification* est le résultat des études chéries de l'auteur; on voit qu'il a fait sa spécialité de la langue et surtout de la poésie latine. C'est aussi son premier titre dans lequel personne n'ait rien à revendiquer. Par ces laborieuses recherches sur les poètes romains, il préparait en silence les matériaux du grand ouvrage que nous annonçons.

C'est un *Thesaurus poeticus*, ou dictionnaire de la poésie latine, depuis l'origine de Rome jusqu'à l'extinction de l'idiome de Virgile

¹ C'est ce que signifient les initiales A. M. D. G. Les jésuites de Saint-Acheul, auteurs de cette collection très-volumineuse, sans doute pour donner le change, ont fait précéder ces quatre lettres du mot *par*, comme si elles indiquaient les noms et prénoms de l'éditeur ou de l'auteur du livre. Pour quelques ouvrages trop décriés, par exemple leur *Histoire de France*, on a réimprimé de faux titres, où ces initiales ne se trouvent pas.

et d'Ovide, dégénéré dans la bouche des moines et des évêques du temps de Charlemagne.

Pour remplir ce plan si vaste, l'auteur nous apprend dans sa préface qu'il comptait s'aider des publications faites en France, en Allemagne, en Angleterre, sur le même sujet. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que tout était à refaire, et que, pour ne pas s'exposer à errer sur la foi de guides suspects, l'unique parti à prendre était de se placer à l'entrée du chemin, et de le parcourir, seul, tout entier. Il en eut le courage ! Il lut, la plume à la main, tous les poètes, depuis Ennius et les fragments d'inscriptions recueillies par Gori et autres antiquaires, jusqu'à Venantius Fortunatus, qui parvint au siège épiscopal de Poitiers vers la fin du sixième siècle. Le résultat de ce travail herculéen devait, ce semble, donner un *in-folio* : M. Quicherat a su le faire entrer dans un volume qui n'excède guère les proportions des lexiques admis dans les classes. Il y est parvenu en évitant un défaut grave du *Gradus ad Parnassum*, qui en renferme tant : il a supprimé ces tirades de vers que le *Gradus* ramène presque à chaque mot, sans autre bénéfice que de grossir le livre et de favoriser la paresse des élèves et leurs plagiats maladroits.

Le détail des améliorations introduites par M. Quicherat, dans son *Trésor poétique*, nous mènerait trop loin ; il suffira d'en indiquer sommairement quelques-unes. La synonymie, sur laquelle il est si important et si difficile d'arrêter l'esprit des jeunes gens, a été l'objet de soins particuliers. Il s'est attaché à distinguer, à classer les nuances d'acception d'un même mot, de façon à ne laisser aucune excuse à la négligence. Un autre avantage, non moins précieux, et qu'on ne trouvait jusqu'ici dans aucun dictionnaire, c'est d'avoir indiqué les différentes époques de la langue. Ce qui choque surtout dans les compositions des élèves, c'est d'y rencontrer un mot du vocabulaire de Plaute à côté d'une expression arrachée à Virgile ou à Cicéron. Cette bigarrure n'est évitable que par une longue pratique de la langue jointe à un goût formé ; et comment les élèves l'éviteraient-ils, lorsque, sans les prévenir, on leur offre toutes les expressions pêle-mêle ? C'est vraiment un piège qu'on leur tend, et ils ne manquent pas d'y tomber.

Il faut surtout féliciter M. Quicherat de l'esprit de critique judicieuse qui brille à chaque page de son livre, et grâce auquel il a réformé bon nombre de ces erreurs qui se glissent dans les langues vicillies, à la suite de l'oubli des origines, pour être ensuite consacrées

par une tradition aveugle. Le *Criterium* de M. Quicherat, dans ces questions délicates, a été de se reporter toujours à l'ancienne langue latine, telle que nous la voyons dans Plaute et les fragments d'Ennius. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qu'il a été amené à remarquer brèves la plupart des finales en M, et longues quelques-unes seulement. On ne saurait croire combien une seule rectification de ce genre lève de difficultés dans la lecture des auteurs; combien elle porte d'explications en elle-même, et concilie de contradictions apparentes.

Le *Thesaurus poeticus* prendra place à côté des travaux des Henri Estienne, des Schneider, des Passow, des Forcellini. C'est un labeur de patience et d'érudition comme il s'en exécutait au seizième siècle, dans l'ombre et le silence du cloître. Aussi l'auteur n'est pas un homme d'aujourd'hui; il me suffit, pour le prouver, de citer quelques lignes de sa préface : « J'ai fait ce livre avec une bibliothèque fort modeste et des secours péniblement rassemblés; *sans auxiliaires, sans conseils et presque sans encouragements* (c'est moi qui souligne; M. Quicherat n'a pas tant d'orgueil!). Je suis seul responsable de ce qui s'y trouve : je ne signe pas de mon nom le travail des autres. Je recommande ce livre à la bienveillance de toutes les personnes qui prennent intérêt aux études anciennes. Elles excuseront les erreurs qui se sont glissées dans une œuvre d'une aussi longue haleine, et je leur serai reconnaissant si elles veulent bien m'aider à les faire disparaître. » (Préf., p. vi.)

Il y a aussi loin de ce ton simple et modeste à celui de nos grands hommes du jour, qu'il y a loin du *Thesaurus poeticus* à une énigme insérée dans le *Corsaire*, ou à une moitié de *nouvelle* publiée dans la *Revue de Paris*. Chacun sent ce qu'il vaut, et M. Quicherat, qui a donné une édition d'Horace, n'avait garde d'oublier le précepte :

Metiri se quemque suo modulo ac pede verum est.

Il faut espérer que l'université à laquelle appartient M. Quicherat, et sur qui par conséquent rejaillit l'honneur de son dernier ouvrage, payera, d'une manière un peu plus solide, la dette du monde savant, qui n'a, pour s'acquitter, que sa reconnaissance et des éloges.

F. G.

Encyclopédie du dix-neuvième siècle; répertoire universel des sciences, des lettres et des arts, avec une biographie de tous les hommes célèbres; publiée par une société d'hommes de lettres, sous la direction de M. A. DE SAINT-PRIEST; tome I.^{er} Paris.

Ce grand ouvrage, dont nous avons sous les yeux le premier volume, est créé par le concours de toutes les illustrations scientifiques, artistiques et littéraires. Supérieur par la haute portée des talents associés à sa rédaction, comme par le luxe extraordinaire de son exécution matérielle, pour laquelle aucuns frais n'ont paru trop considérables, à tout ce qui a été fait jusqu'ici ou qui se publie maintenant, il est destiné à devenir le livre fondamental de toutes les bibliothèques, le recueil le plus riche et le plus complet de toutes les connaissances perfectionnées par la civilisation moderne.

Depuis l'Encyclopédie que publièrent en France Diderot et d'Alembert, il a paru plusieurs traités plus ou moins exacts, plus ou moins au courant des progrès de l'époque qui les vit naître. Quelques-uns ne furent que des esquisses mal dessinées ou des compilations indigestes; d'autres ne furent pas menés à leur fin : tous restent bien en arrière de la marche des sciences. Nous ne parlerons même pas de deux entreprises presque avortées dans leur conception, et usurpant aujourd'hui même le titre d'*Encyclopédie*, qui impose à ceux qui l'acceptent et se mettent à l'œuvre de son développement, des obligations si rigoureuses et si pénibles à remplir.

L'ordre alphabétique, adopté pour le plan de l'Encyclopédie du dix-neuvième siècle, est le plus heureusement choisi. Il est aussi plus commode et plus facile pour les lecteurs, qui, désirant s'instruire de la signification d'un mot, le trouveront plus aisément dans un dictionnaire que dans un autre ouvrage. Si on traitait les sciences séparément, en faisant de chacune un dictionnaire particulier, non-seulement le prétendu désordre de la succession alphabétique disparaîtrait dans ce nouvel arrangement, mais une telle méthode aurait été sujette à de graves inconvénients, par le grand nombre de mots communs à différentes sciences, et qu'il eût fallu répéter plusieurs fois, ou placer au hasard.

Sans entrer dans plus de détails sur l'utilité incontestable d'une bonne et surtout complète Encyclopédie, nous ajouterons seulement que celle du dix-neuvième siècle a trouvé déjà, dans les savants distingués qui lui prêtent leur concours, une garantie puissante de succès et d'avenir.

Nous avons remarqué entre autres, dans le premier volume, les articles *Abbaye*, par M. Granier de Cassagnac; *Abcès*, par M. Sanson; *Abeille*, par M. Audouin; *Académie*, par MM. A. Guiraud, de Senonnes, Laurentie; *Accouchement*, par M. Archambault; *Accusation*, par M. J. Langlais; plusieurs articles de jurisprudence, par MM. Hennequin, Garnier; d'histoire, par M. Matter; de mathématiques, par M. Lionville; de morale et de théologie, par M. l'abbé Receveur.

L'ouvrage complet formera cinquante volumes, grand in-8.°, à doubles colonnes. — Les prochains volumes nous offriront les noms de MM. Arago, de Lamartine, Ch. Nodier, de Carné, Castel Blaze, Mennechet, de Pastoret, J. et A. Burat, Perdonnet, Raoul Rochette, Récamier, de Golbéry, Geoffroy Saint-Hilaire, etc., etc.

Le prix de chaque volume est de 7 francs, papier vélin superroyal, et de 8 francs papier vélin jésus superfin. Les cinquante volumes équivaudront à deux cents de l'in-8.° ordinaire; ils seront ornés d'environ trois mille gravures sur bois, exécutées par des artistes choisis. L'ouvrage sera fini en 1840.

Études législatives, par J. N.; un volume in-8.° Paris, chez A. Bertrand, libraire. Prix : 7 fr.

« Le but providentiel qui domine la pensée humaine, dit M. J. N., échappe à la sagacité de l'homme. Les siècles, dans leur marche lente et majestueuse, ramassent le petit nombre d'idées qui doivent leur survivre, les font mûrir silencieusement dans la conscience de plusieurs générations, et les révèlent toutes formulées à la société qui les accepte, en les reconnaissant comme ses enfants, jusqu'alors inaperçus. Remonter à cette Genèse, à cette progression mystérieuse des institutions humaines, à leurs origines contestées ou confuses, saisir et caractériser les principes et les faits qui ont servi comme de langes à leur berceau, et discerner la pensée morale de la traditionnelle, la raison du préjugé, les penchants humanitaires des tendances égoïstes : tel est le but que se proposent ces études. »

Cette exposition si simple et si large en même temps se trouve développée avec une logique vigoureuse et rapide. L'espace nous manque pour analyser une à une les vingt-deux *Études* qui composent ce volume, dans lequel nos jeunes légistes puiseront aux sources les plus riches de l'histoire de la civilisation actuelle, et qui offre de graves et sérieuses méditations sur les réformes que réclament instamment plusieurs points importants de notre législation.

Quelques passages cités ici, feront mieux apprécier que tout éloge possible la tendance philosophique du livre de M. J. N.

Du droit de faire grâce.

« Montesquieu dit qu'une des raisons qui défendent à un roi de siéger parmi les juges, c'est qu'en prononçant un arrêt, il perdrait le plus bel attribut de son pouvoir, celui de *faire grâce*. En retournant la proposition, on pourrait dire avec plus de raison que le monarque ne doit pas avoir le droit de *faire grâce*, parce qu'il perdrait ainsi l'attribut essentiel de la justice, celui de son exécution.... La meilleure raison qui a autorisé le droit de faire grâce, a été l'imperfection des lois et la mauvaise organisation de l'ordre judiciaire, source de mille injustices et de mille condamnations iniques. Le pardon a été regardé comme un remède nécessaire au vice de la législation. Cependant provoquer la réforme, la perfection du système pénal, aurait été plus logique, que donner à quelqu'un le droit d'y déroger.... Les amnisties sont la satire des lois, et non l'apologie de leur abrogation.... Les cas étant prévus, dans un bon système législatif, le pardon qu'on applique à un délit n'est pas une violation, c'est une exécution de la loi.... Mais quand on dit que ne pas appliquer la loi, dans certains cas, est le privilège du chef de l'État, on dit en d'autres termes que certains délits ne sont point punissables, ou qu'ils ne sont passibles que d'une peine légère; d'où il suit que l'homme porté au crime par ses penchants vicieux, ne craint pas d'encourir les maux qui en sont la conséquence légale, puisque la loi lui donne l'espoir probable de s'y soustraire, et qu'il en trouve la certitude dans *la clémence*, qui le plus souvent n'est que de *la faveur*. »

De la peine de mort.

« Les crimes pour lesquels on ne peut l'abolir, seraient les crimes de sang et de haute trahison; ceux dont la société ne peut aucunement empêcher la continuation ou la récidive. Quand la société est

hors d'état de mettre le criminel dans l'impossibilité de nuire, il faut le détruire. Les crimes sanguinaires et les crimes politiques sont les seuls contre lesquels la société a le droit de se tenir toujours armée, sous peine d'être ébranlée, et de multiplier par là leur nombre. Je ne parle pas de ces crimes qui remplissent les codes de l'Europe, et qui ne sont tout au plus que des délits correctionnels; je parle de ceux qui, entraînant la ruine et l'anéantissement d'une société, exigent l'application de cette peine contre les chefs de parti. A Rome, où la peine de mort n'était réservée qu'aux esclaves, Manlius, qui avait délivré la patrie du joug des Gaulois, fut précipité de la roche Tarpeienne, parce que son ambition troublait l'État. — La Russie, où Elisabeth et Catherine II avaient aboli la peine de mort, ne fut sauvée des conspirations de Pugatschew que par l'exécution de ce chef de factieux.... On ne peut parer aux maux incalculables des guerres civiles et des secousses politiques, qu'en individualisant la mort. C'est une nécessité indispensable. Si vous ne faites pas périr un individu par jugement, il en périra des milliers par collisions générales. La légalité épargne le sang.... »

M. J. N. n'est pas moins fort de raisonnement, lorsqu'il aborde des questions de droits civils faussés par l'impéritie ou l'égoïsme privé de nos législateurs, derrière lesquels notre siècle, malgré sa réputation de hautes lumières, se traine encore servilement. Pourquoi les lois n'interviennent-elles point pour assurer le sort des enfants contre les erreurs de leurs parents, et pour protéger les engagements des époux dans toute la latitude de leur spontanéité !

Le droit de propriété une fois reconnu, il en résulte nécessairement celui de succession. Toute faculté de disposer de la propriété en dehors des bases naturelles d'hérédité, sur lesquelles elle est fondée, devrait être interdite. Le droit de propriété acquise reconnu, celui de succession est un droit naturel, sans acception de personne parmi les membres qui constituent la famille. Si les privilèges de naissance, soumis à de certaines règles pour les enfants de plusieurs lits, n'ont rien qui répugne à la raison comme à la justice, ceux qui flétrissent d'exhérédation les enfants nés hors mariage, ne sont-ils pas une honteuse réparation de la faute de leurs pères ? De quel droit veut-on leur faire porter la peine de ce nouveau péché originel ? S'il y a violation des lois adoptées pour l'union conjugale, elle ne peut jamais peser sur les enfants, de quelque manière qu'ils soient nés.

Qu'est-ce que la légitimité des naissances? Y aurait-il des hommes qui, en venant au monde d'une manière plutôt que d'une autre, n'aient le droit d'exister qu'aux conditions de Parias? Triste et odieuse mesure de punir les parents de leurs égarements, que de charger leurs enfants du poids d'une faute qui ne leur est pas personnelle? tant que le mot de *légitimité de naissance* sera écrit dans nos codes, tant que les recherches sur la paternité seront interdites, nous n'aurons pas droit au titre si envié de peuple civilisé. Cette expression légale est aussi barbare qu'absurde. On pourrait effacer les traces d'une union contraire aux vœux de la société : on les creuse, on les perpétue en jetant la honte au visage d'un innocent. On a dit bien haut que cette manière d'envisager la question encouragerait les transgressions de la loi. Objection dictée par l'ignorance et le préjugé! La pénalité au dix-neuvième siècle serait-elle si rétrécie, qu'elle ne puisse s'exercer qu'au préjudice de ceux qui n'ont point failli? N'y a-t-il d'autre moyen préventif ou coercitif que l'exhérédation?... Mais si la loi imprimait au séducteur, quel que soit son rang social, une note infamante, serait-elle donc plus ridicule que le préjugé qui déshonore la faiblesse d'une pauvre femme, et qui exerce de stupides rigueurs contre l'enfant de ses larmes?

A. P. CHRISTIAN.



Bulletin bibliographique.

(Littérature. — Sciences naturelles. — Politique et Jurisprudence. — Théologie et Philosophie. — Médecine et Physiologie. — Beaux-Arts. — Philologie. — Histoire. Géographie. Voyages.)

LITTÉRATURE.

Allgemeine Bibliographie für Deutschland : Bibliographie universelle de l'Allemagne, publiée par E. Avenarius ; 1.^{re} année, 1836, avec annonces périodiques. Leipzig, chez Brockhaus.

Kurier der eleganten Welt : Courrier du beau monde ; journal des modes, des mœurs, de la littérature, des arts et des connaissances usuelles, rédigé par A. Diezmann et Vitale ; année 1836, formant 52 numéros. Leipzig, au Comptoir d'industrie.

Ausgewählte Novellen und Dichtungen : Recueil de nouvelles et de poésie, par Henri Zschokke ; 3.^e édition en trois parties. Aarau, chez Sauerländer.

Aquarelle aus dem Leben ; Scènes de la vie réelle, par A. Lewald ; deux volumes. Mannheim, chez Hoff.

Geschichte der poetischen National-Literatur der Deutschen : Histoire de la poésie nationale des Allemands ; 2.^e partie, depuis la fin du treizième siècle jusqu'à la réformation, par Gervinus. Leipzig, chez Engelmann.

Demetrius und Boris Godunow : Démétrius et Boris Godunow, ou la Russie de 1591 à 1606 ; histoire romantique ; deux volumes in-8.^o, par Ed. Gehe. Leipzig, chez Arnold.

Die Gräber der Griechen : les Tombeaux de la Grèce, par le baron de Stackelberg ; livraisons 2 — 4, planches IX — XXXII, dont dix sont coloriées, in-folio, Berlin, chez Reimer.

Trachten und Gebräuche der Neu-Griechen : Scènes et mœurs de la Grèce moderne, par le baron de Stackelberg ; 2.^e partie, 2.^e livraison, contenant cinq planches lithographiées. Berlin, chez Reimer.

SCIENCES NATURELLES.

Einleitung in die technische Chemie für Jedermann : Introduction à l'étude de la chimie, par le professeur Runge, avec 150 tableaux, indiquant les rapports de la chimie avec les autres branches d'histoire naturelle; tome I.^{er} Berlin, chez Sander.

Species graminum, iconibus et descriptionibus illustravit doct. C. B. Trinius, fascicul. XXIX et XXX. Leipzig, chez Voss.

Monstrositates Coleopterorum, commentatio pathologico-entomologica, par le D.^r H. M. Asmuss, in-8.^o, avec dix planches gravées. Riga, chez Frantz.

Flora regni Borussici : Flore du royaume de Prusse, par David Dietrich ; tome IV, comprenant douze cahiers pour 1836, avec 72 planches coloriées. Berlin, chez Herbig.

Lexikon der Gärtnerei und Botanik : Dictionnaire de botanique et de jardinage, par F. Dietrich ; cinq volumes in-8.^o Ulm, chez Ebner.

Genera Plantarum, methodo naturali disposita auctore Stephano Endlicher. Vienne, chez F. Beck. — Cet ouvrage, qui doit jeter une grande clarté sur les systèmes de botanique qui se sont succédé jusqu'ici, paraîtra sous le format grand in-8.^o, par livraison de dix feuilles; la première a paru au mois de juillet dernier, la huitième et dernière sera publiée dans le premier semestre de l'année 1837.

POLITIQUE ET JURISPRUDENCE.

Jahrbücher der gesamten deutschen Literatur : Journal de la littérature judiciaire en Allemagne, publié par une société de jurisconsultes, sous la direction du D.^r Ch. Fréd. Schunck, de Munich; 5.^e année, 1836, douze cahiers par an. Neustadt, chez Wagner.

Jahrbücher der Geschichte und Staatskunst : Journal de l'histoire et des sciences politiques; recueil mensuel, rédigé par M. H. L. Pœlitz, de Leipzig; 9.^e année, 1836. Leipzig, chez Hinrichs.

Kritische Zeitschrift für Rechtswissenschaft : Revue critique de jurisprudence, publiée sous la direction de MM. Mittermaier et Zachariæ; année 1836. Heidelberg, chez Mohr.

Corpus juris romani antejustiniani. Consilio professorum Bonniensium E. Bæckingii, A. Bethmann, Hollwegii, E. Puggæi, curaverunt iidem assumptis sociis L. Arndtsio, A. F. Barkovio, F. Blumio, G. Hænelio, aliisque, præfatus est E. Bæckingius. Fascicul. I, in-4.° Bonn, chez Marcus.

Die Verfassung der vereinigten Staaten Nord-Amerika's : Constitution des États-Unis de l'Amérique du Nord, par G. Engelhard; deux volumes. Francfort-sur-le-Mein, chez Sauerländer.

THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE.

Geschichte der mosaischen Institutionen und des jüdischen Volks: Histoire du peuple juif et des institutions mosaïques, par le D.^r Essena, avec des notes de G. Riesser; deux volumes. Hambourg, chez Hoffmann et Campe.

De Arcani disciplinâ, quæ antiquâ in Ecclesiâ fuit in usu; Dissertatio historico-theologica, par le D.^r J. A. Toklot. Cologne, chez Dumont-Schauberg.

Velzen (D.^r Sijo Kornel. Theddenan), Commentationis theologicæ de hominis cum Deo similitudine pars prima, historicam continens disquisitionem, quæ ad tempora pertinet Christum antecedentia; un volume grand in-8.° Groningue, chez Oomkens, et à Brême, chez Kaiser.

Arens (D.^r F. J.), De Evangeliorum apocryphorum in canonicis usû historico, critico, exegetico, commentatio præmio ornata; in-4.° Gœttingue, chez Dieterich.

Bibel, oder die ganze heilige Schrift des alten und neuen Testaments: la Bible, ou Histoire complète de l'ancien et du nouveau Testament, d'après la traduction allemande de Luther; publiée aux frais de la Société biblique d'Édimbourg. Leipzig, chez Barth.

Bemerkungen über das Leben Jesu, kritisch bearbeitet: Observations sur l'ouvrage intitulé: Vie de Jésus, du D.^r F. Strauss, par le pasteur Ch. B. Klaiber; in-8.° Stuttgart, chez Beck et Frænckel.

MÉDECINE ET PHYSIOLOGIE.

Theoretisch-praktisches Handbuch der Chirurgie, mit Einschluss der syphilitischen und Augen-Krankheiten: Manuel théorique et pratique de chirurgie, avec un traité d'ophtalmologie et des recherches sur la syphilis, par le D.^r Rust; rédigé par ordre alphabétique, avec la

collaboration d'une société de médecins; tome XVII, 2.^e partie: *Ulc-Z.* Berlin, chez Enslin.

Encyklopädie der gesammten theoretischen und praktischen Pferde- und Rindvieh-Heilkunde: Encyclopédie des connaissances théoriques et pratiques de l'art vétérinaire, rédigé par ordre alphabétique; t. I.^{er}: *A-Ber*, par le D.^r Rychmer et Ed. Im-Thurm. Berne, chez Fischer et Comp.^e

Dissertatio medica, formationem fœtus humani rariorem describens, par le D.^r G. L. Ulrich; avec une gravure; deux feuilles in-folio. Marbourg, chez Elswerth.

De Tunica humoris aquæi, commentatio anatomico-physiologica et pathologica, præmio ornata, avec deux planches gravées, par le D.^r Ad. M. Unna. Heidelberg, chez Mohr.

Archiv für Anatomie, Physiologie und wissenschaftliche Medizin, in Verbindung mit mehreren Gelehrten herausgegeben von Professor Joh. Müller: Archives des sciences médicales, anatomiques et physiologiques; 3.^e année, 1836, six cahiers avec planches. Berlin, chez Eichler.

Anti-homöopathisches Archiv: Archives anti-homéopathiques, publiées par le D.^r F. A. Simon le jeune; tome II, 3.^e cahier. Hambourg, chez Hoffmann et Campe.

Physiologische und pathologische Untersuchungen des Nervensystems: Recherches physiologiques et pathologiques sur le système nerveux, par C. Bell. Berlin, chez Stuhr.

BEAUX-ARTS.

Handbuch der christlichen Archeologie: Manuel d'archéologie chrétienne, par J. C. W. Auguste, ou Description par ordre des monuments les plus remarquables d'archéologie chrétienne; tome I.^{er} Leipzig, chez Dyck.

Die vorzüglichsten Gemälde der königlichen Galerie zu Dresden: les principaux Tableaux de la galerie royale de Dresde, lithographiés d'après les originaux, avec les explications historiques et artistiques en allemand et en français, par J. G. A. Menzel, conservateur du cabinet d'estampes du roi de Saxe; publié par F. Hanfstängel; cahiers 1.^{er} et 2.^e, in-folio, de trois feuilles chacun. Dresde, chez l'éditeur; Leipzig, chez Weigel.

PHILOLOGIE.

Σουίδα : *Suidæ Lexikon græce et latine, ad fidem optimor. libror. exactum post Thomam Gaisfordum recensuit, et annotatione critica instruxit G. Bernhardt; tomi II fascic. 11.* Hall, chez Schwetschke et fils.

Thucydidis de Bello Peloponnesiaco libri octo, ad opt. libror. fidem, ex veterum notationibus, recentiorumque recensuit, argumentis et annotatione perpetua illustravit, indices et tabulas adjecit, atque de vita auctoris præfatus est doct. Franz Gæller; 2 vol., cum tabulis æri incisis duodecim. Leipzig, chez Knobloch.

Deutsch-englisches und englisch-deutsches Wörterbuch; Dictionary of the german and english languages, in two parts : Dictionnaire allemand-anglais et anglais-allemand, en deux parties, par W. Turner. Leipzig, chez Breitkopf et Härtel.

De latine scriptis, quæ Græci veteres in linguam suam transtulerunt; pars prima, in-4.º, par le D. C. F. Weber. Cassel, chez Luckhardt.

GÉOGRAPHIE, HISTOIRE ET VOYAGES.

Geschichte des Don Carlos und des Krieges im nördlichen Spanien: Histoire de Don Carlos et de la guerre du nord de l'Espagne; exposé précis des causes de la guerre civile, des voyages de Don Carlos en Angleterre et en France, et de ses opérations militaires dans les provinces du nord de l'Espagne, jusqu'à la mort de Zumalacarréguy; traduit de l'anglais par le D. F. H. Ungewitter, avec deux portraits. Berlin, chez Hayn.

Niederländische Briefe : Lettres écrites sur les Pays-Bas, par K. Schnaale; un volume in-8.º Stuttgart et Tubingue, chez Cotta.

Württembergische Jahrbücher : Journal wurtembergeois; histoire, géographie, statistique et topographie, publié par Memminger. Stuttgart et Tubingue, chez Cotta.

Sanchoniaton's Urgeschichte der Phönizier, Histoire originaire des Phéniciens, traduite d'un manuscrit récemment découvert et attribué à Philos, avec des notes de Wagenfeldt et une préface du docteur G. F. Grotefend; grand in-8.º Hanovre, chez Hahn.

Abbildungen und Beschreibung der Ritter-Orden und Ehrenzeichen sämmtlicher Regierungen: Description historique des ordres de cheva-

lerie, croix de mérite et autres marques de distinction honorifiques, en usage chez toutes les maisons souveraines et autres gouvernements; livraisons V — VII, chacune de quatre planches coloriées, dorées et argentées, et quatre feuilles de texte français et allemand, grand in-folio. Livraison V.^e: Rome, Hanovre, Belgique, Saxe-Cobourg, Saxe-Gotha, Saxe-Meinungen, Saxe-Altenbourg. — Livraison VI.^e: Espagne, Deux-Siciles, Maison de Hesse. — Livraison VII.^e: Pays-Bas, Portugal, France. — Berlin, chez Reimer.



NOVEMBRE 1836.

STRASBOURG

Littérature.

ÉTUDES CRITIQUES

SUR LES

LITTÉRATEURS FRANÇAIS DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

LA *Revue germanique*, dans son numéro de juillet dernier, p. 48, annonçait la publication très-prochaine de deux volumes d'études critiques sur les célébrités littéraires contemporaines, réunies sous le titre : *Die Geisterwelt (le Monde intellectuel)*.

Cet ouvrage de M. le baron Ulrich d'Eichwald, homme de goût et d'un talent remarquable, vient d'être achevé. Les articles Alexandre DUMAS et George SAND, que nous lui avons empruntés, ont piqué vivement la curiosité française par la vigueur de leur touche et l'exquise finesse de leurs aperçus.

Les témoignages d'intérêt qu'ils ont obtenus de la part de plusieurs personnes distinguées, dont le suffrage honore la *Revue* que nous publions, nous engagent à extraire du livre de M. d'Eichwald de nouveaux fragments, en regrettant peut-être que les difficultés de la langue allemande ne nous aient pas toujours permis de reproduire assez fidèlement la profondeur de sa pensée et l'élégance de coloris dont il sait la revêtir. —

Les œuvres de Victor Hugo, qui font l'objet de cet article, ont été presque toutes traduites en allemand. A une époque si absorbée chez nous par l'étroit positivisme de la vie, qui n'a guère plus d'écho que pour les rouages des spéculations industrielles, c'est à l'Allemagne, terre de la poésie et des études sérieuses, qu'il appartenait d'accueillir la renommée du poète-roi de notre

siècle, et d'inaugurer à son génie un monument d'admiration. Les journaux littéraires les plus en vogue insèrent souvent des morceaux choisis des *Chants du crépuscule*, traduits avec un rare talent d'imitation, par M. Ferdinand Freiligrath; et la pensée gracieuse et aux mille reflets de l'auteur des *Orientales*, d'*Hernani*, de *Lucrèce Borgia*, reçoit un charme de plus de l'harmonie réveuse de l'idiome germanique. C'est qu'au delà du Rhin tout est poésie, — peuple, langage et contrées. — Cette Allemagne, si peu connue de nous, n'est point un pays qui se révèle à vue d'œil. Il faut la chercher, l'étudier dans ses foyers, ses monuments, ses mœurs et ses croyances séculaires. Allez la contempler à travers les brumes de son ciel, qu'on dirait reposer sur les flèches de ses cathédrales, dont les faisceaux de colonnettes jaillissent en ogives sombres comme des prières mystérieuses; interrogez ses sentiers voilés qui rêvent sous des sapins ou des tilleuls pleins d'ombres et de souvenirs; gravissez les ruines du Schwartzwald, pour de là suivre du regard les longs flots du Rhin qui serpente, vers Bade, comme une écharpe d'argent, et dont chaque flot qui se brise au rivage murmure au voyageur qui passe : Souviens-toi de moi!....

Mais c'est trop nous complaire à des souvenirs enthousiastes : d'autres, plus riches d'expressions, sans avoir au cœur plus de poésie, ont versé dans ces feuilles assez de ravissantes images des plus beaux sites de l'Europe; que pourrions-nous ajouter au dramatique de leurs tableaux? Et dans ce monde les plus belles choses ne perdent-elles pas de leur attrait dès que certaines mains essaient de les copier? Il est temps de céder la place au *Sainte-Beuve* de l'Allemagne. (Note du Directeur.)

VICTOR HUGO.

I.

La mission de l'écrivain critique est, surtout de nos jours, si importante et si pleine de difficultés, qu'on ne saurait se défendre d'une sorte de respect pour l'homme qui se l'impose avec courage et s'en acquitte dignement! Le romancier ou le poète, quelle que soit son œuvre, historique, philosophique ou intime, ne doit à ses lecteurs qu'un amusement passager. Si, par conscience littéraire ou par vanité personnelle, il s'avise d'y mêler quelque profonde observation d'une époque ou quelque forte leçon morale, c'est un superflu dont il faut lui savoir gré, car il a tenu plus qu'il ne promettait. Mais dès qu'un homme écrit au front de son livre le mot *critique*, ne semble-t-il pas qu'il vient de prendre l'engagement solennel de ne rien écrire que de grave, d'utile et d'impartial? Le lecteur qui, séduit par le titre pompeux, bizarre et fort souvent incompréhensible d'un roman tout frais éclos, se décide à tourner le premier feuillet, me paraît un oisif qui, sur la foi d'une affiche de théâtre, se jette dans la salle, et joue au hasard le plaisir ou l'ennui de quelques heures perdues, plus heureux qu'il ne mérite, s'il trouve, par hasard aussi, un enseignement sérieux où il ne cherchait qu'une distraction. Mais, au contraire, celui qui ouvre un livre pour y pénétrer et y croire, est comme le fidèle qui, voyant le mot temple au seuil d'un édifice, y pénètre pour écouter des paroles de vérité.

C'est donc une mission grave et haute que celle du critique, et les qualités qu'elle exige sont aussi rares à réunir que celles qui font un digne prêtre. Tous deux exercent le sacerdoce de l'enseignement par la parole; à tous deux les passions sont interdites et dangereuses; les séductions du monde passé et du monde actuel également défendues; — le prêtre dépositaire des dogmes de la foi, les conserve et les protège; — le critique, prêtre du goût, doit montrer la voie qui conduit à la perfection artistique; armé du fouet d'une satire vigoureuse, il doit écarter du sanc-

taire des lettres les profanes qui ne méritent pas de s'y voir initier, comme autrefois Jésus chassait les marchands du temple. Il doit surtout lutter contre le monopole des réputations, et détrôner les rois fainéants de la littérature.

Le premier de ses devoirs, dès qu'il réunit en soi les conditions exigées pour une critique judicieuse, c'est l'impartialité dans les arrêts qu'il formule; car les questions littéraires ne sont pas tellement isolées de la question de personnes, qu'il n'arrive très-souvent aux critiques (j'en appelle pour la preuve aux nombreux feuilletons des journaux), de confondre, sans y penser, l'écrivain avec son œuvre; de scruter l'opinion de celui-là avant d'apprécier le mérite ou les défauts de celle-ci; de faire subir au livre les antipathies qu'excite l'auteur, ou d'escompter en bonne camaraderie littéraire la confraternité politique. Mais il existe encore des hommes consciencieux qui ne travaillent que pour les intérêts de l'art, avec cette noble indépendance de vues qui se refuse à le soumettre à l'inquisition des partis; ces hommes demandent que leur œuvre ne soit pas souillée du venin de haineuses polémiques. C'est donc le critique vraiment digne de ce nom qui doit répondre à leur appel, et leur assurer ce noble protectorat littéraire que dénie aujourd'hui la bassesse des coteries. Quand on parle d'un livre, il faut l'avoir la sur la foi de son titre, et non sur le nom de l'auteur; il faut mettre le doigt d'abord sur cette partie du frontispice pour se soustraire à l'influence magique de ce talisman. Si nous trouvons à louer, tant mieux que ce soit un ami que nos éloges aillent encourager; si à blâmer, pourquoi chercher des détours? L'art et l'artiste n'y pourront que gagner, car la critique de l'amitié porte des fruits précieux, quand les éloges stériles de l'engouement ne ressemblent, à vrai dire, qu'à une maladroite ironie. Trop souvent c'est aux perfides ménagements de l'amour-propre qu'on doit attribuer la persistance dans ses défauts et l'impénitence finale de plus d'un écrivain, qui eût pu prétendre à sa part de bonne et loyale réputation.

Et qu'importe, après tout, de se heurter au choc de ces célé-

brités fort équivoques qui chevauchent par le monde à califourchon sur de pompeuses annonces, crieurs publics de la gloire louée à un franc cinquante centimes la ligne? Et pourquoi craindre de niveler plus d'un piédestal, autour duquel rampent agenouillés quelques camarades faméliques, en attendant que le dieu saturé d'encens et fatigué d'apothéose, en descende pour y faire monter à leur tour et adorer ceux qui l'ont hissé et adoré!

Il faut bien le reconnaître, suivant la noble pensée de l'homme de génie auquel nous consacrons cette étude, l'art est arrivé de nos jours à un bon point. Les discussions de mots ont fait place à l'examen loyal des questions. Les sobriquets de partis littéraires n'ont plus de valeur au sens de personne. Ces ridicules appellations de classiques et de romantiques, que les hommes d'un goût sain n'ont jamais admises sérieusement, sont bannies de toute conversation grave. Et c'est déjà un grand pas vers le terme d'une discussion quand les mots de partis ont disparu. Ce conflit, qui a longtemps assourdi la littérature française dans les dernières années de la restauration, est fini. Le public a appris à distinguer nettement le contour des questions réelles trop longtemps cachées aux yeux par le tourbillon dont les enveloppait une polémique déraisonnante. Le pugilat des théories a cessé. Le terrain de l'art n'est plus une arène, c'est un champ. On a cessé de combattre; on laboure.... La voie s'ouvre large au progrès.

Les générations nouvelles sont restées victorieuses dans la lutte des intelligences. Elles se sont posées, avec une dignité remarquable, dans tous les arts. L'impulsion donnée et reçue, fera marcher le présent. Les semences versées en bonne terre germeront; l'avenir moissonnera.

L'art n'est pas perfectible. Réalisation par la forme du beau idéal, il a des types ineffaçables et profondément caractérisés. Nous savons fort bien qu'on ne dépassera ni Phidias ni Raphaël. Mais gardons-nous de penser qu'il ne soit pas possible de les égaler. Qui nous a donc révélé les secrets de Dieu? La main qui a créé ceux-là, serait-elle impuissante à renouveler son œuvre? Quelles bornes pouvons-nous fixer aux développements de l'esprit humain?

Toutes les époques lui appartiennent, tous les climats relèvent de son domaine. L'antiquité possède Homère. — Dante a surgi au moyen âge. — Shakespeare et les cathédrales gothiques se dressent aux régions du Nord; — la bible et les pyramides à l'Orient.

Et quelle brillante époque que celle où nous vivons; de combien de présages glorieux ne peut-elle pas s'illuminer? Le corollaire d'une révolution politique, c'est une révolution littéraire. Il y a quelque chose de fatal dans le parallélisme des littératures et des sociétés. L'esprit humain ne marche pas d'un seul pied. Les mœurs et les institutions s'ébranlent, l'art suit leur mouvement. Pourquoi fermons-nous l'avenir? Les magnifiques ambitions sont le berceau des grandes choses. Si l'art est encore voilé par les lambeaux usés de quelques poétiques vieilles, il les secouera dès qu'un grand jour aura lui sur ses destinées.

Les questions de formes artistiques ont toutes été élaborées; car la forme importe plus qu'on ne pense dans les arts. C'est une absurdité de croire qu'une pensée puisse s'écrire de diverses manières, qu'une idée puisse revêtir plusieurs formes sans cesser d'être elle-même, d'être une et complète. Il n'y a pour la pensée dans toute œuvre d'art, quel que soit son genre, qu'une seule expression vraie, rigoureuse, essentielle, et celle-là jaillit toujours avec la pensée du cerveau de l'homme de génie, ou se dessine sous le trait du pinceau, sous l'incision animée du burin qui la produit. Ce qui est vrai pour les arts proprement dits, ne l'est pas moins pour les lettres; et c'est une chose aussi intéressante que curieuse, que d'examiner les phases de transformation de la langue française depuis le seizième siècle, où elle mérite le titre de langue de la renaissance, jusqu'à nos jours.

D'abord toute chargée de néologismes grecs et latins, mais riche, ornée, inépuisable en formes et haute en couleur; barbare à force d'aimer l'antiquité grecque et romaine, elle subit au dix-septième siècle une première filtration; opération mystérieuse, faite par les années et par les hommes, par le vulgaire et le lettré, par les événements et les livres, par les mœurs et par les idées, et qui devait obtenir pour résultat la langue de Régnier, qui fut plus

tard celle de Molière et de Lafontaine. La deuxième moitié du dix-septième siècle vit naître une école qui remit en discussion toutes les questions de poésie et de grammaire. La langue de Régnier, qui avait été celle de Molière, parut, à cette école sévère, trop rude encore, et Racine l'épura, l'adoucit une seconde fois. — Il était réservé à Voltaire, le type du dix-huitième siècle, de la dépouiller des dernières nuances du seizième. Devenue claire, sèche, incolore, langue de raisonnement et non de sentiment, encore charmante dans la prose, mais détestable en vers, elle fut l'expression de la philosophie du siècle, qui est l'esprit d'analyse arrivé à son dernier période.

Le dix-neuvième siècle fit un changement total dans les idées, à la suite des changements opérés dans les choses. Aux tempêtes philosophiques succéda le souffle religieux, à l'esprit d'analyse l'esprit de synthèse, au démon du vandalisme, le génie de la reconstruction, comme à la convention avait succédé l'empire, à Robespierre Napoléon. Alors il apparut des hommes doués de la faculté de créer, et de ces instincts mystérieux qui frayent les routes au génie. Et ces hommes exceptionnels se sont mis à l'œuvre pour laquelle ils étaient nés. Ils ont rouvert le sanctuaire de la poésie. Par eux la langue française s'est élevée à la hauteur que nous lui connaissons aujourd'hui. Comme prose, elle a mille secrets, mille propriétés, mille ressources; comme poésie, elle s'adapte aussi bien à la rêverie qu'à la pensée, à l'ode qu'au drame. Elle est réglée dans le vers par le mètre, dans la strophe par le rythme. Son harmonie neuve et plus riche que l'ancienne, gagne sans cesse de nouvelles octaves.

Mais loin de nous la pensée d'assimiler les progrès de la forme et de l'expression aux caprices des modes. Les modes, dans les arts et dans les lettres, sont aussi dangereuses que les révolutions peuvent être utiles. Elles substituent le charlatanisme des procédés de cabinet ou d'atelier, à l'étude austère du dessin de chaque chose et aux originalités individuelles. Elles n'ont qu'un vernis chatoyant et peu solide, qui a quelquefois, il est vrai, plus d'éclat superficiel à l'œil que le rayonnement du talent réel; mais ce vernis

défigure le ton; c'est la grimace du profil et la parodie de toute œuvre.

Puissent s'en préserver les brillants écrivains qui mènent au progrès littéraire les générations de leur âge. Qu'ils n'en viennent pas à fabriquer des recettes pour créer du style original, comme les chimistes de cabaret en possèdent pour imiter le vin de Champagne. Ce style et ce vin moussent, — la foule s'en grise — mais le connaisseur n'en boit pas.

C'est le style qui fait la durée de l'œuvre et l'immortalité du poète. La belle forme embellit et conserve la belle pensée.

Le style sur l'idée, a dit Victor Hugo lui-même, c'est l'émail sur la dent.

A notre époque de transition, dans nos jours de scepticisme et d'avidité curieuse, c'est la littérature qui civilise. Elle est devenue pour l'âge moderne ce que l'Eglise était au moyen âge, — c'est-à-dire le lien attrayant. La fonction de l'homme de lettres est une magistrature éloquente; comme homme, il peut faillir, — comme poète, il doit rester pur et digne.

La condition d'existence de l'art, c'est le beau; — son but, c'est le bien. Quel que soit le sujet qu'il embrasse, lors même qu'il mêle le rire et l'ironie au groupe sévère des vices, des vertus et des passions qui les enfantent, qu'il reste grave, moral et religieux. C'est de Dieu que tout vient, c'est au peuple que tout va : Dieu est le principe, le peuple est la fin. Dieu manifesté au peuple, sa providence manifestée à l'homme, voilà le fondement, selon nous, de toute œuvre d'art; et lorsque le progrès s'accomplira, nous n'hésitons pas à l'affirmer, l'art se résumera dans une expression unique et complète, qui est le drame, sous toutes les formes dont il peut s'envelopper, drame peint ou sculpté, drame écrit, drame parlé et mis en action sur la scène.

La littérature actuelle doit être morale par le fond, poétique par la forme. — Populaire par la forme et le fond; car la popularité est le complément nécessaire de toute grande œuvre d'art; mais en ceci, comme en tout, qui n'a que la popularité n'a rien. Et puis encore faut-il se garder d'une popularité triviale; on

de la vulgarité. L'art bien conçu ne doit aspirer à la popularité contemporaine, qu'autant qu'il peut l'obtenir sans fausser les conditions qui lui sont imposées. Si cette influence lui est refusée, ce qui me semble néanmoins impossible aujourd'hui, qu'il s'en réserve une autre, formée du suffrage du petit nombre d'esprits d'élite de chaque génération; à force de siècles, cela fait une foule aussi; c'est le vrai peuple du génie; car en fait de masses, le génie s'adresse plus encore aux siècles qu'aux multitudes. — La lente consécration des temps sanctifie les grands noms, parfois hominis, ridiculisés par les contemporains, mais qu'un jour la postérité accepte et ne discute plus. Peu d'hommes lisent avec intelligence Homère, Dante, ou Shakespeare; mais tous s'inclinent avec respect devant ces colosses de gloire. Les grands génies ressemblent à de hautes montagnes, dont les crêtes sont inhabitées, mais qui dominent toujours l'horizon. Combien peu de regards peuvent contempler de là l'immense perspective qui se déroule au loin! mais les yeux n'en restent pas moins fixés à ces points culminants des sphères intellectuelles, pyramides si hautes, que le dernier rayon des siècles depuis longtemps couchés derrière les ailes du temps, y respire encore!

M. de Châteaubriand fut, sans contredit, le premier qui réveilla sur le sol de France l'intelligence poétique, et le sentiment des arts qui devait la raviver, après tant de désastres et de secousses politiques. Génie mélancolique et suave, mémoire harmonieuse d'un passé dont elle foulait la cendre; imagination grandiose et puissante, qui se leva debout au milieu des convulsions sanglantes qui bouleversaient l'ordre social, pareille à ces colonnes de Palmyre, restées inébranlables, sans brisure et sans tache, sur les ruines de leur cité magnifique! homme à la pensée forte, qui rechercha l'étincelle du feu sacré parmi les débris du sanctuaire, sous les ruines encore fumantes des temples chrétiens, et qui, séduisant les démolisseurs mêmes par la pitié, et les indifférents par le génie, rendit la foi à l'imagination! c'était le Tasse d'une patrie perdue, d'une famille de rois proscrits, chantant ses amours trompés, ses autels brisés, ses dieux chassés; chantant à l'oreille

des proscripteurs, sur les bords des fleuves de la patrie. Son âme généreuse donna au ton du poète quelque chose de l'accent du citoyen. Et sa voix, qui prophétisait un plus doux avenir, inquiéta les geôliers de l'intelligence. Vivante protestation contre l'oppression de l'âme et du cœur, contre l'avilissement du siècle qui finissait, elle prépara les voies de la restauration littéraire qui devait accompagner celle de l'édifice social.

Fécondés par sa puissante inspiration, le roman, le drame et l'histoire jetèrent de nouveaux rayons. Créateur de la polémique politique, inconnue jusqu'à lui, Chateaubriand, du haut de la tribune, montra comment le premier écrivain de la France pouvait être aussi son plus grand orateur. Quelle est aujourd'hui la gloire moderne qui, de près ou de loin, ne se rattache pas à la sienne! Où trouver un beau style qui ne soit un reflet du poète auquel on ne peut faire qu'un reproche, celui d'avoir ouvert un chemin difficile où devaient s'égarer tous ceux qui marcheraient sur ses traces sans avoir ses hautes facultés, l'exception d'un seul homme peut-être, que Chateaubriand pénétra de son regard d'aigle et qu'il osa nommer *enfant sublime*; — glorieuse auréole posée par un génie sur le front d'un autre génie, et dont l'éclat n'a point pâli, car cet enfant prédestiné fut Victor Hugo.

II.

La pensée humaine est le reflet du monde extérieur sur le miroir de l'âme. Chez les uns ce reflet est terne ou pâle; chez les autres, faux et incertain; chez un petit nombre, rigoureux et correct; voilà pour le vulgaire et les hommes de bon sens. Quant à ceux dont l'imagination, comme un prisme à mille facettes, colore les images qu'elle reproduit, nous les saluons du nom de poète. La première influence que la pensée poétique ait eu à subir, est donc celle du climat : influence toute matérielle qui domine éternellement le monde, et sous laquelle l'homme a plié sa pensée, ses lois et ses mœurs.

C'est de l'Orient que nous est venue la poésie; de l'Orient, qui n'a jamais creusé l'idée d'avenir, parce que son monde lui

suffit; parce qu'il se passionne pour l'humanité et la nature, et qu'il traduit avec les couleurs de son ciel, de sa lumière et de ses fleurs, les passions qui l'ont agité. Le sensualisme, inséparable faiblesse de la matière humaine, est le principe de la pensée orientale, si différente des froides images de notre nature appauvrie. Et comme le génie du langage répond toujours dans ces contrées à celui de la pensée! comparez ces idiomes si harmonieux, si abondants, si hardis, avec nos langues du Nord, si rapides et si algébriques. — Chez nous, en effet, l'imagination est rétrécie dans l'âtre d'une cheminée, ou tout au plus dans l'étroit horizon d'un cabinet de travail; et ce que nous appelons notre poésie n'est le plus souvent qu'une sombre inspiration où se réfléchissent les fantastiques accidents des tisons que le feu découpe en festons bizarres. La pensée ne s'y colore qu'à grand peine, faute de lumière; on dirait un trait linéaire, que n'a point encore animé la gradation des nuances. Quelle preuve plus manifeste de notre esclavage poétique, que ces travaux arides auxquels il faut nous livrer sans cesse, que ces règles froides du beau, conventions péniblement élaborées, qui sont les douanes impitoyables du génie! On a accusé les Orientaux d'être stationnaires, et leurs littérateurs de manquer d'esprit. Soit... — Mais qu'ont-ils besoin de ce malaise continuel que nous avons décoré du nom de progrès, nous autres peuples du Nord, toujours agités, toujours mécontents, épuisés à remuer sans cesse le mauvais lit que la nature nous a fait, sans avoir encore découvert le moyen de le refaire! Le génie qui trouve, sans faux brillants pour parer la nudité du monde qui l'entoure, sans fermer les yeux pour rêver des utopies, ne vaut-il pas mieux que l'esprit qui cherche? Qui, glorifions-nous vraiment de cette triste faculté qu'on appelle esprit, de cette convulsive grimace qu'on nomme le rire, et qui nous sert comme l'ivresse au misérable. Le rire cache des larmes, le rire fatigue. — En Orient on est grave par paresse, et paresseux par bonheur. Mais nos écrivains les plus avancés dans les voies du spiritualisme, n'ont pas toujours blâmé cette espèce de demi-sommeil qui voile si délicieusement la littérature de l'Orient; et malgré

eux, un retour instinctif les ramène à la vie sensuelle qu'ils semblaient répudier. — C'est que l'homme est un ange déchu, dont les ailes s'engourdissent à planer dans le vide; la terre est le dernier degré de sa chute, c'est la couche de son repos. Les reflets du beau soleil d'Orient, en passant de loin à notre horizon, ne conservent pas leurs nuances pures et diaphanes; la quiétude du fatalisme se décompose au contact de l'inquiète activité imprimée à notre nature; nos âmes chagrines par instinct ne peuvent connaître qu'un bonheur plein de larmes, où la souffrance intime est une jouissance de l'âme, qu'on appelle mélancolie.

Là où les caresses du soleil, où ses baisers de rayons se penchent amoureusement sur la terre; où le ciel d'un limpide azur montre à peine au milieu du jour quelques gazes nuageuses; où la nuit, couronnée de son bandeau d'étoiles, semble une bien-aimée qui repose avec des perles tressées dans ses cheveux noirs; — où des villes coquettes comme de voluptueuses odalisques, s'accourent pensives au bord des eaux pour y mirer leurs attraits, que tous les vents parfument de leur souffle embaumé; là où fut l'Éden traditionnel, prêté aux amours de l'homme un seul jour par la jalousie de Dieu, là repose le berceau du génie poétique, écho lointain des voix du ciel, laissé à l'homme pour adoucir les jours de son épreuve.

Chez nous le poète est un être d'exception. A chaque heure de sa vie, froissé par les douleurs de notre monde glacial, son premier désir est de s'isoler. C'est alors que de toute la hauteur de son individualité il jette un regard de pitié sur les objets qui rampent un peu plus bas; — et puis, quand son orgueil s'est dévoré lui-même et ne peut plus remplir le vide immense de son cœur, il revient à cette foule vulgaire qu'il avait tant méprisée; il la flatte et mendie humblement son admiration, et la foule, qui a aussi son orgueil, lui rejette mépris pour mépris. Reste seul dans ton empyrée, crie-t-elle au poète, car je ne sais pas te comprendre. — C'est ainsi que chez nous l'homme favorisé du génie passe trop souvent pour un personnage ridicule, d'autant plus que les gens les plus souverainement ridicules savent fort

bien s'encenser eux-mêmes en dépit de la raison. Et soit qu'il y ait une lutte acharnée entre le beau et le bien, soit que l'ivraie de l'esprit ait étouffé dans les âmes le germe de la poésie, elle est restée aujourd'hui presque partout, mais surtout en France, impopulaire et dédaignée.

C'est, à mon jugement, la poésie des sens qui peut seule obtenir le droit de popularité. Mais elle ne peut naître que d'un monde où l'homme physique domine complètement les théories de bonheur de l'homme moral. Les peuples occidentaux sont étrangers de leur nature à la mollesse du calme asiatique; ils ont suivi leur voie d'activité et d'inquiétude, n'offrant à leurs poètes qu'un peu d'envie et beaucoup de mépris. Ils ont lancé l'arnie empoisonnée du ridicule contre ces hommes d'élite qui osaient devancer la foule. Aux regards du vulgaire et de quelques intelligences qui prétendent aux lumières, le titre de poète n'est plus qu'une espèce de distinction d'un genre de fous particulier, dont la monomanie ou la métromanie, si vous l'aimez mieux, se classe à son rang dans la catégorie des affections morbides de l'esprit.

Étrange fatalité, qui dessèche le laurier aux mains du poète, qui n'offre en échange de ses veilles fiévreuses et de ses chants inspirés qu'un éloge tardif, dont le retentissement n'éveillera point d'écho dans sa tombe.

Ces réflexions, d'une vérité trop positive, ne sont point ici hors de place, puisque Victor Hugo, le seul poète français du dix-neuvième siècle, après Chateaubriand, qui ait pu s'ouvrir une route en dehors des sentiers battus, n'a recueilli dans son passé que de stériles ovations troublées par les aloïements des critiques envieuses qui rongeaient son talent faute de le comprendre, puisque aujourd'hui sa muse oubliée passe encore inaperçue à travers l'académie aveugle, qui n'a pas même un trépied chancelant pour reposer un jour sa lassitude.

Et pourtant, à travers les découragements qui eussent énérvé une âme d'une trempe moins forte que la sienne, Victor Hugo s'est conservé la dignité vénérable de la vie du foyer, pure, grave, indépendante, magnifiquement ambitieuse dans son désin-

l'effacement; il n'a cessé de parfaire l'œuvre grandiose qu'il se sent appelé à accomplir.

S'il est vrai de dire que l'histoire de la vie des hommes de génie est le meilleur commentaire de leurs productions, que la réalité les tient de toutes parts et les envahit, nous sommes porté à croire que peu de poètes ont manifesté à un plus haut degré, dès l'enfance, la vocation qui leur était donnée.

Issu d'une famille noble dont la souche remonte à 1531, fils d'un colonel et de la fille d'un armateur de Nantes, Victor Hugo naquit à Besançon en 1802. « Il n'avait que six semaines, dit son biographe le plus fidèle et le mieux informé, quand le régiment de son père se rendit à l'île d'Elbe. Victor y resta trois ans. Sa première langue fut l'italien des îles; les premiers tableaux qui frappèrent ses regards, furent les aspects sauvages d'un lieu peu remarquable alors et depuis si célèbre. Sa jeune vie s'harmonisait déjà par des liens fortuits avec la grande destinée qu'il devait célébrer plus tard; ce frère écheveau invisible se mêlait déjà à la trame splendide, et courait obscurément au bas de la pourpre encore neuve dont il rehaussa les lambeaux glorieux. »

En 1805 il revint à Paris habiter avec sa mère la rue de Glichy. Les souvenirs de cet âge se lui rappelaient qu'un vieux saule penché sur la margelle d'un puits, autour duquel il jouait avec son camarade Delon, frappé d'une condamnation capitale dans l'affaire des conjurés de Salmur, sous Louis XVIII, et mort en Grèce commandant de l'artillerie de lord Byron. M.^{me} Hugo repartit, en 1807, pour aller rejoindre son époux, gouverneur en Italie de la province d'Avelino. Victor n'en revint que vers 1809, riche déjà de mille sensations vierges, produites par ces formes féeriques de défilés, de gorges, de montagnes, accidents gigantesques d'une nature sauvage, qui flottent plus étranges encore dans les vagues rêveries de l'enfance. De 1809 à 1811 Victor resta en France avec ses frères et sa mère, qui se retira dans une maison située au fond de l'impasse des Feuillantines dans le faubourg Saint-Jacques, pour se livrer sans réserve à l'éducation de ses fils. Femme d'un caractère vil, d'une tendresse austère,

sans familiarité, sans mysticisme, ne parlant jamais que d'objets sérieux et instructifs; elle remplit les devoirs qu'elle s'était imposés avec une religieuse sévérité. Un vieux prêtre, bon et digne homme, donna dans cette retraite les premiers éléments de la langue latine à Victor Hugo, qui, tout jeune encore, élève d'une intelligence rapide et presque extraordinaire, expliquait les pages de Tacite. C'est encore aux Feuillantines qu'il apprit à connaître et à aimer la jeune enfant qui devint la compagne de sa vie.

Au printemps de 1811 il vint en Espagne avec sa mère et ses frères pour y retrouver son père, général depuis 1809 et commandant de deux provinces. Il logea d'abord au palais Macerano de Madrid, puis un an au séminaire des nobles; on le destinait à entrer dans les pages du roi Joseph.

Les événements devenaient menaçants, les trônes groupés autour de l'empire craquaient de toutes parts, lorsque M.^{me} Hugo, en 1812, ramena ses deux plus jeunes fils à Paris; l'aîné, déjà officier, resta près de son père. Victor reprit aux Feuillantines le cours de ses études classiques avec l'abbé de La Rivière; Tacite et Juvénal furent la moelle de lion dont son esprit se nourrit. Il avait rapporté d'Espagne quelque chose de la fierté castillane, un redoublement de sérieux, un sentiment de confiance qui devait lui aplanir la voie des grandes choses.

A l'époque de la première restauration il atteignait sa douzième année, et sa jeune âme, toute préoccupée d'une idée bizarre dans sa forme, se disait, au milieu de ce changement politique, que pour la France c'était déchoir que de tomber d'un empereur à un roi. Mais à part cette légère opposition d'orgueil national qui s'attachait à un nom, ses vœux s'accordèrent bientôt avec ceux qui retentissaient autour de lui en faveur de l'ordre nouveau.

Vinrent les cent jours. — Le général Hugo, que des dissidences domestiques, dont le secret ne doit pas être pénétré, éloignaient de son épouse, plaça ses deux fils dans une institution préparatoire à l'école polytechnique, où ils se livrèrent avec un succès marqué, jusqu'en 1818, à l'étude des sciences mathématiques. En 1816, après la seconde restauration, Victor Hugo composa dans

ses heures de loisir une tragédie classique de circonstance sur le retour de Louis XVIII, avec des noms égyptiens; elle avait pour titre *Irtamène*. En 1817 il en fit une autre, *Athélie* ou *les Scandinaves*; mais elle ne fut point achevée, le goût de l'enfant-poète se forma plus vite que son imparfaite tragédie. La même année il envoya au concours de l'académie une pièce de vers sur les avantages de l'étude, qui eût obtenu le prix, si le corps littéraire n'eût regardé comme une supercherie la prétention du jeune auteur à n'avoir que quinze ans. Lorsque Victor Hugo, prévenu du motif qui lui enlevait le prix, adressa son acte de naissance au secrétariat de l'académie, il était trop tard pour revenir sur la décision. Les grands hommes auraient-ils eu honte de voir un enfant se grandir à leur hauteur!

Renonçant à la carrière polytechnique, Victor fit son droit en 1818, et remporta successivement deux couronnes poétiques aux Jeux floraux, en 1819; l'une pour la *Statue de Henri IV*, l'autre, pour les *Vierges de Verdun*. Et M. Soumet, président des Jeux floraux, écrivit de Toulouse au jeune vainqueur: « Vos dix-sept ans n'ont trouvé ici que des incrédules. » Un fait digne de remarque, c'est que l'ode à la statue de Henri IV avait été composée en une nuit. M.^{me} Hugo était malade; chacun de ses fils la veillait à son tour. Celui de Victor arriva le 5 février. Sa mère, qui croyait déjà à la gloire future de son fils, parut regretter qu'il laissât passer une occasion de concourir; — les pièces devaient être toutes réunies le 15, et il eût fallu que celle de Victor, pour arriver à temps, fût expédiée dès le lendemain. La malade s'endormit sur ce regret; et le lendemain elle trouva l'ode déposée sur son chevet, pieux monument d'amour filial, qui, à ce seul titre peut-être, eût mérité la couronne.

En 1820, *Moïse sur le Nil*, troisième prix obtenu, valut à Victor Hugo le titre de *Maître* des Jeux floraux. Cette année fut peut-être une des plus remplies, des plus laborieuses de sa vie. Amour, politique, indépendance, chevalerie et religion, pauvreté et gloire, étude opiniâtre, lutte d'une volonté de fer contre les contrariétés du sort, tout lui apparut et grandit à la fois à ce

degré de puissance où jaillit le génie. Tout s'embrasa, se tordit, se fondit intimement dans cette constitution passionnée, au feu de la plus ardente jeunesse; et il sortit de ce creuset un alliage mystérieux, où la lave court en bouillant sous le granit; nature brûlante et solide, revêtue comme d'une armure à la poignée flamboyante, à la lame brune et sombre; véritable armure de géant, trempée aux lacs volcaniques.

L'amour, qui avait séduit ses premières années d'enfance, ne put, à cet âge de crise violente, se concentrer plus longtemps; sa passion pour la jeune fille qu'il rencontrait souvent dans le monde ou au sein de sa propre famille, étant devenue trop claire et trop prononcée, il fallut que les deux familles, inquiètes de l'avenir d'un couple uni trop jeune et sans fortune, prissent des mesures pour éviter de se revoir, jusqu'à ce que l'absence et les événements extérieurs fussent parvenus à distraire Victor Hugo d'une affection dont les suites pouvaient compromettre le repos de tous deux. C'est à cette douleur de l'absence qu'il faut attribuer des pièces de poésie fugitives, empreintes de la plus délicieuse mélancolie. C'est elle qui lui fit rêver *Han d'Islande*, qui ne fut publié qu'en 1823, et dont la conception première était un secret message d'amour, destiné à n'être compris que d'une seule jeune fille. Dans le même temps il composait son premier volume d'*Odes royalistes et religieuses*. Puis, aidé de ses frères et de quelques amis, il rédigea le *Conservateur littéraire*, recueil périodique en trois volumes, rempli de pièces de vers politiques, et d'articles critiques qui ne furent jamais reproduits ailleurs, et qu'il serait très-difficile de reconnaître aujourd'hui sous les nombreux pseudonymes dont il se plaisait à les voiler.

Victor Hugo, accueilli par Châteaubriand, MM. de Bonald et de La Mennais, connu en 1821 M. de Lamartine. Il perdit sa mère la même année, et la cruelle douleur qu'il éprouva ne fut un peu adoucie que par l'idée que désormais son mariage ne serait plus impossible. Il passa, depuis, une année dans la retraite, étudiant pendant de longues veilles, et cherchant à prouver à son père qu'il pouvait se suffire à lui-même. Le seul obstacle qui

pût s'opposer à son union avec la femme qu'il aimait, c'était le défaut de fortune. Et malgré les violentes étreintes de la passion qui le dévorait, il sut rester fidèle à la dignité morale, à la gloire, à la poésie, aux espérances de l'avenir. Par de toute intrigue, il garda son indépendance, et repoussa de tout son mépris les tentatives que l'on fit pour acheter sa plume et son talent. Sans avoir jamais sollicité, voici comme il obtint une pension de Louis XVIII. Delon, son ami d'enfance, dont nous avons cité le nom, impliqué dans l'affaire de Saumur, et condamné à mort, cherchait à se soustraire aux atteintes de la police. Victor Hugo, séparé de lui depuis quelques années par la divergence de leurs opinions politiques, n'hésita pas à lui donner asile. Il écrivit à sa mère pour la rassurer sur le sort de son fils : Je suis trop royaliste, disait-il, pour qu'on s'avise de venir le chercher chez moi. La lettre, décachetée à la poste, fut mise sous les yeux du roi, puis renvoyée à son adresse. Delon avait eu le temps de s'expatrier. Louis XVIII admira la généreuse conduite de M. Hugo, et le fit noter pour recevoir la prochaine pension vacante. Comme le brevet lui en fut adressé à l'époque de la publication de son premier volume d'Odes, il attribua d'abord à ce livre la faveur royale qu'il obtenait, et dont il ne sut que plus tard le vrai motif.

En 1822 il épousa enfin sa fiancée, et dès lors son existence d'homme et de poète parut fondée comme elle l'est aujourd'hui. Ses principales œuvres successivement publiées, après *Han d'Islande* et les *Odes*, qui forment trois volumes, sont *Bug Jargal*, en 1826; la *Relation d'un voyage au Mont-Blanc*; les *Orientales*, en 1828; le *Dernier jour d'un condamné*, en 1829; *Notre-Dame de Paris*, en 1831. Ses drames sont : *Cromwell*, publié en 1827, *Marion Delorme*, en juin 1829, que des obstacles ministériels empêchèrent de représenter, et pour laquelle il refusa la pension que lui fit offrir M. de Labourdonnaye, comme dédommagement. *Hernani*, joué en 1830; *Lucrèce Borgia*; en 1833; *Marie Tudor*, qui lui succéda : nous ne parlerons pas de *le Roi s'amuse*, défendue par le pouvoir; — sa dernière production dramatique fut, si nos souvenirs ne nous trompent pas, *Angelo*,

on le *Tyran de Padoue*, accueillie par un succès général. Et son dernier recueil poétique qui vint après les *Feuilles d'Automne*, a pour titre les *Chants du crépuscule*, publiés en 1835.

III.

Quand on a compté les fleurons de la couronne du poète, on se sent tout à coup frappé d'une crainte respectueuse, qui se refuse à tirer le rideau de gloire sous lequel repose un si grand nom : VICTOR HUGO ! Véritable Protée, qui devient tour à tour drame, épopée, ode, élégie, roman ; — être multiple, insaisissable, qui a dompté l'art et réuni toutes les formes sous son empire. Quelle critique peut se proclamer infaillible dans le jugement qu'elle posera sur lui ?

Il existe en France, aujourd'hui, une multitude avide, famélique, *courant l'article et le feuilleton*, comme les plus pauvres maîtres de langue *courent le cachet* ; genre de bipèdes rongeurs que l'immortel Cuvier n'a point classés, tant ses caractères sont difficiles à dessiner ; meute hurlante à qui il faut une proie ; échappée des mansardes le matin pour chercher à bas prix une nourriture fétide et insuffisante, que souvent elle ne trouve pas ; gens à tout faire pour quelques pièces de monnaie, et qui n'ont pas honte de traîner dans leur encre boueuse tout ce qu'il y a de respectable par la haute aristocratie du génie. Ceux-là, que je ne nomme pas, et que des recueils périodiques qui osent s'afficher impartiaux, sans coterie, et défenseurs des principes de l'art, tiennent à leurs gages ; ceux-là, dis-je, s'en vont criant à tue-tête que Victor Hugo « n'a dans la tête qu'une ou deux idées qu'il roule incessamment pour nous les montrer tour à tour sous leurs formes diverses ; qu'il n'a pas d'entente dramatique, ni de connaissance de la scène ; que ses pièces sont des mélodrames dignes du boulevard, pour les invraisemblances dont il les a semées, pour les crimes qui les souillent ; que le spiritualisme qui devrait distinguer la littérature moderne, ne domine pas dans ses œuvres ; qu'on n'y trouve point une idée religieuse, mais qu'elles sont au contraire saturées de plaisanteries triviales et de mauvais goût. »

Et toutes ces phrases finissent par cette conclusion très-logique, que nous copions aussi exactement que les citations précédentes : « Victor Hugo est un artiste, c'est un grand artiste; mais non pas un philosophe: il manie la forme avec une étonnante facilité; il habille ses pensées d'une manière admirable: il a beaucoup fait jusqu'ici. »

Enfin, pour achever dignement ce galimatias d'inconséquences, on veut bien reconnaître que « Victor Hugo a tout ce qu'il faut en lui pour devenir un grand poète, *s'il veut étudier à fond les grands maîtres*, et que l'avenir alors nous réserve des œuvres vraiment dignes de lui et de notre siècle. »

Ce que nous venons d'emprunter à une des Revues françaises, qui, à défaut de solide valeur littéraire, se fait au moins remarquer par l'étalage de ses petites vanités, suffit peut-être pour mettre en garde la partie du public qui ne juge pas par elle-même, contre les loups-cerviers de la littérature. On ne sait trop vraiment quel est le plus à plaindre, du poète dont la réputation est mise en lambeaux, pour affubler des nullités envieuses, ou de ces écrivassiers pillards que la faim déchaîne dans l'ombre, ou du siècle insoucieux des talents qu'il a créés, qui laisse traîner leurs œuvres par le premier venu au bout de je ne sais quelle prose d'estaminet; qui, changeant leurs palmes en roseau moqueur, en couronne d'épines leur auréole poétique, les pousse en face de la presse, qui les attend pour les mutiler sur ce lit de Procuste qu'on est convenu d'appeler la critique du goût.

Sans avoir la prétention de faire accepter nos idées particulières, mais à l'abri du moins de tout soupçon de partialité, nous avons abordé l'œuvre de Victor Hugo comme un monument de bronze coulé d'un seul jet, et en étudiant tous ses détails, en suivant tous les contours de ses immenses bas-reliefs, nous avons cherché la paille qui eût pu le faire éclater.¹

¹ Ici M. d'Eichwald n'a point suivi les traces des critiques qui ont tour à tour envisagé Victor Hugo sous son triple aspect de poète lyrique, dramatique et de romancier. Ses études ont analysé dans leur ordre de publication les

La poésie avait laissé reposer sa lyre pendant le grand duel de l'empire contre l'Europe, pour ceindre le casque et la cuirasse; le cliquetis des sabres et les rugissements des canons, devenus son harmonie, elle retentit des glaces du pôle aux sables de l'Afrique; et quant à ces fanfares qui annonçaient la marche du géant français succéda le silence des champs de bataille déserts, un chant poétique se fit entendre de nouveau, comme un éclat de rire satanique venu d'Angleterre sur les brises sifflantes de ses mers, écho d'une âme de feu, bourrelée de tous les scepticismes de son siècle. Puis une voix suave et pure, chaste, mais vague comme le murmure des flots sur lesquels elle avait rêvé, s'éleva de la France; mille échos répétèrent ses accords vierges, et, lassé qu'on était de troubles et de tourmentes sociales, on se prit à aimer le poète qui savait endormir toutes les douleurs. Protégé par lui, dont il avait compris les destinées, grandissait, soutenu par la ferveur des passions royalistes qui avaient nourri son enfance, plus jeune et doué aussi d'un génie plus âpre, l'artiste qui creusa son nom aux vieilles pierres de Notre-Dame de Paris, qui le garderont avec elles en traversant les âges. — Aujourd'hui qu'il a réalisé une partie des riches espérances que promettaient ses débuts, nous ne trouvons à lui adresser qu'un reproche, c'est d'avoir semé dans la préface de ses livres les principes d'une étrange théorie, qui se résume à dire que *le vrai*

écrits du littérateur français, et indiqué, d'après cette marche progressive, le développement de sa haute intelligence. Nous nous sommes dispensé d'accompagner le critique dans tous ces détails qui devaient dépasser les limites d'un article. D'ailleurs tant de revues et de journaux ont à tant d'époques écrit pour ou contre M. Hugo, disséqué et souvent dénaturé ses œuvres, qu'il serait aujourd'hui fort peu intéressant de creuser de nouveau le même sujet. Qu'il nous suffise de dire que M. d'Eichwald est peut-être le seul qui ait su jusqu'ici, avec une rare indépendance de jugement et le tact le plus délicat, apprécier dignement notre poète, qui laisse après lui plusieurs places vides encore jusqu'à l'auteur des *Méditations*. Victor Hugo est le génie, Lamartine est le talent; le premier, c'est la pensée créatrice, le second est la forme ciselée : l'un est l'éclair du beau idéal; l'autre, le reflet de la perfection artistique : nuances presque imperceptibles à bien des égards et qui ne sont pas moins réelles; car tandis que l'aigle plane au sein des nues, le cygne se balance avec coquetterie au bord des étangs solitaires. — Et tous deux plaisent par des grâces diverses à des goûts différents.

(Note du Traducteur.)

est en soi, non opposé, mais peu analogue au grand; le grand peu conciliable avec le vrai; que l'un est près du mesquin, l'autre près du faux, et que la mission du génie est de rétablir entre eux une parfaite harmonie. Il nous semble, et M. Hugo lui-même ne saurait hésiter à le reconnaître comme nous, que la vérité et la grandeur sont deux choses intimement liées, et qui ne peuvent exister isolément; que pour qui regarde le monde d'en haut, le monde est grand, parce qu'il est l'ouvrage de Dieu; et sa peinture vraie est grande comme lui. Mais lorsque ce monde apparaît, comme est la femme selon je ne sais quelle secte, une moitié de Dieu et l'autre du diable; lorsque, dans la confusion du regard et l'absence de point de vue, on ne sait par quel côté rien prendre, et qu'on cherche à dessiner la société comme on voudrait dessiner un diamant à facettes tournant sur un pivot: oh! alors le vrai peut sans doute paraître bien petit.

C'est donc de Dieu qu'il faut descendre aux autres êtres pour s'arrêter à l'homme qui les embrasse tous de ses puissantes facultés; à l'homme créé de passions ardentes, presque indomptables, et dont le mysticisme lui fait honte à tort; car elles sont les mille expressions de ce besoin de félicité, de grandeur et de beauté qui le tourmente; impulsion vicieuse dans son but; mais belle dans son principe; instruments faussés, mais sublimes.

C'est néanmoins à l'étrangeté même de ses théories en fait d'art que nous devons en grande partie les créations originales de Victor Hugo, si différent des écrivains de son école, parce qu'il reste toujours *lui*, tandis que ses disciples s'égarent dans les voies étroites, mais tortueuses, de l'imitation; car il ne faut pas croire que le travail d'imagination se féconde par les souvenirs de la lecture. On ne devient qu'érudit à force d'avoir lu; il faut laisser les livres si l'on veut être poète. Après tout ce qu'a épuisé l'imagination des hommes, combien reste-t-il d'idées non déflorées, de créations encore endormies dans les abîmes de la pensée? Tous les siècles ont écrit et chanté, tous les peuples ont eu leurs poètes; et si toute cette efflorescence est répandue dans votre tête, laquelle alors de vos pensées restera la vôtre? Quelle est, dans

vos trésors, la fleur qu'un contact étranger ne fanera point? — Après une lecture, les rêves de votre propre fantaisie vous apparaissent mêlés de ceux d'autrui; vous vous dérobez d'avance tout ce que, sans cette lecture, vous auriez peut-être trouvé vous-même : des pensées et des images, toutes comme vous les auriez conçues, sans alliage, naïves et vierges; rêves d'imagination, qui s'accomplissent sans le secours de ces inquiètes réminiscences, qui font de la plupart des auteurs actuels une race de plagiaires, d'autant moins habiles à déguiser leurs larcins, qu'ils ne les soupçonnent même pas, tant ils sont de bonne foi.

Ainsi nos poètes, nos romanciers allemands (et je ne veux parler que de ceux qui jouissent d'une certaine renommée), sont pour la plupart des hommes nourris de profondes études, d'immenses liseurs, dont l'imagination s'est gâtée par le mélange des défauts étrangers qui se classaient avec le nombre bien plus restreint des vraies beautés, dans les compartiments de leur mémoire. Aussi leurs conceptions, souvent si limpides et si virginales, laissent-elles remarquer presque toujours quelque chose de commandé et de pénible, du faux à côté du vrai, du contourné près du naturel. Mais quand on a tant vécu avec les autres, est-il donc possible de n'en avoir rien pris?

Nous ne voulons pas toutefois établir qu'il n'existe entre Victor Hugo et les grands maîtres qui l'ont devancé aucun lien de ressemblance; mais nul n'a su mieux que lui s'approprier des souvenirs, se grandir au-dessus des modèles. Et maintenant que nous avons avoué si franchement nos sympathies pour le poète illustre dont nous lisons les chefs-d'œuvre avec autant de respect que ceux de nos célébrités nationales, il nous importe peu qu'on taxe notre faible admiration de caprice ou de mauvais goût; nous répondrons aux déclamations de l'envie qui cherche à mordre, impuissante qu'elle est à lutter de front, que celui qui a vu se grouper autour de son nom tous les succès du jour, comme des satellites autour de leur planète, et qui a fait rayonner vers lui tous ces jeunes avenir dont il semble avoir fécondé le germe, que celui pour et contre lequel on s'est disputé si fort et si haut,

et qui s'est posé chef d'école sans avoir trouvé jusqu'ici un rival plus fort que lui, ne pouvait être un homme ordinaire.

La mission du poète n'est point achevée pour Victor Hugo. Son édifice aux proportions gigantesques s'élève avec orgueil en face de l'avenir. Mais à cet édifice il manque le couronnement; à l'œuvre poétique il reste à fixer un but. Que, fidèle aux tendances nouvelles du siècle lassé de scepticisme et d'errements, M. Hugo le ramène par des chants prophétiques aux espérances de la religion qui console! Si le petit oiseau des champs, égaré dans le vide, vient reposer son vol sur la croix du chemin, l'homme aussi, qui s'est meurtri aux écueils de la vie, cherche un appui pour sa faiblesse, un remède à sa blessure : au malheureux qui souffre, rendons l'espérance pour compagne ; l'espérance, fille des croyances religieuses, qui lui sourit jusqu'à la tombe, qui adoucit à ses lèvres le calice de la vie ; car pour vivre, aujourd'hui surtout, il faut espérer ; et qu'est-ce que la vie sans espérance ? moins que la sève aux plantes, moins que le mouvement aux flots, moins qu'à la feuille jaunie le vent qui l'emporte en passant sur les forêts.

BARON ULRICH D'EICHWALD.



LA WARTBOURG,

PAR LA COMTESSE IDA DE HAHN-HAHN.

(Premier article.)

En sortant d'Eisenach, par la route de Weimar, on aperçoit, à une demi-lieue environ sur la droite, une antique forteresse bâtie au front d'une colline de quelques cents pieds d'élévation et de forme à peu près conique; c'est la Wartbourg. Les voyageurs n'oublient pas, pour peu que les circonstances ou leurs affaires le leur permettent, d'aller rendre visite à cette demeure temporaire du plus grand homme du seizième siècle. Ce fut là en effet que se tint caché Luther après la diète de Worms, depuis le 4 mai 1521 jusqu'au 6 mars 1522.

Le chemin qui y conduit est large et commode jusqu'aux trois quarts de la montagne; à partir de là, ce n'est plus qu'un roide et étroit sentier. Rien de grand, rien d'imposant ne signale l'approche de la Wartbourg. Ce n'est point un de ces vieux châteaux tels qu'on en voit dans les Vosges ou la Forêt-Noire, garni de tours et ceint de fossés; seulement une plate-forme à droite annonce qu'il y eut là jadis des retranchements dont il ne reste plus de vestiges.

La Wartbourg, vue du côté d'Eisenach, est un bâtiment à peu près carré, d'une étendue médiocre et de forme irrégulière. Elle est bâtie de pierres grisâtres; son toit est couvert de tuiles, ses petites fenêtres percées sans symétrie, sa porte d'entrée basse, cintrée, écrasée. Après avoir traversé cette porte, on pénètre par un chemin en pente entre des blocs de rocher dans une cour triangulaire, formée par trois bâtiments, dont le principal, ayant vue sur Eisenach, porte fièrement au-dessus de son portail les armes des anciens seigneurs — la cigogne et le loup, si j'ai bonne mémoire. — L'un d'eux me parut de construction plus moderne que les deux autres, quoiqu'il n'eût, ainsi qu'eux, qu'un seul

étage. A l'aile droite s'élève une petite tourelle ou belvédère, d'où la vue s'étend sur toute la contrée environnante.

C'est dans le second de ces bâtiments, qui forme avec le bâtiment principal un angle droit, que se trouve la chambre qu'habitait Luther. Tout y a été religieusement conservé, vous dit le cicérone; mais malheureusement la table sur laquelle il doit avoir écrit sa traduction de la Bible, me parut trop bien conservée pour remonter au seizième siècle, et je me rappelai involontairement la canne de Voltaire qui s'est centuplée à sa maison de Ferney. Je ne fus pas émerveillé non plus de la fameuse tache que son encrier a faite en se brisant contre le mur lorsqu'il le lança à la tête du tentateur; car en l'examinant d'un peu près, je crus m'apercevoir qu'un morceau de plâtre tombé avait tout simplement découvert une pierre grisâtre, sur laquelle n'était visible aucune trace d'encre. Quant à l'os de mammouth, qui doit lui avoir servi de siège, rien ne me prouva que la tradition n'eût pas raison.

Quoi qu'il en soit, la chambre est éclairée par des fenêtres garnies de petites vitres rondes d'un verre épais et terne, qui donnent vue sur un magnifique paysage, sur une foule de petites montagnes et de collines, les unes boisées, d'autres rocheuses, d'autres couvertes de champs ou de vignes. A tout prendre, Luther était confortablement logé pour le temps, quoique les poutres qui supportent le plafond soient à peine équarries, et que les murailles ne soient que blanchies à la chaux.

Mais ce n'est pas seulement comme ayant servi d'asile à Luther que la Wartbourg est célèbre dans les chroniques allemandes et même dans les fastes révolutionnaires. Si je n'ai garde de parler de cette ridicule échauffourée d'étudiants, qui mit en émoi en 1817 toutes les polices d'Allemagne, je ne puis ni ne veux passer sous silence les magnifiques tournois et luttes de chanteurs qui y eurent lieu dans le moyen âge.

Au seizième siècle, la civilisation faisait de rapides progrès en Allemagne, favorisée qu'elle était dans son développement par les empereurs souabes, qui étaient montés sur le trône en 1138.

Leurs expéditions en Italie, leurs croisades, avaient initié déjà les Allemands, encore rudes et grossiers comme tout peuple à demi barbare, aux mœurs, aux coutumes, au genre de vie des nations plus civilisées. Ils avaient appris à connaître, soit pendant leur séjour dans les pays lointains, soit par les poètes étrangers qui venaient en foule visiter leurs princes, dont ils étaient parfaitement accueillis, les poèmes les plus célèbres de cette époque, et ils se sentaient saisis d'une noble émulation. Les mœurs se polissaient donc au contact des étrangers, et en même temps la masse des idées augmentait, l'intelligence se développait, la langue elle-même se formait, s'enrichissait, s'adoucissait. De tous les dialectes allemands, le plus pur, le plus harmonieux, le plus sonore, était le souabe, employé à la cour et dans la poésie.

On pourrait appeler le douzième et le treizième siècle des siècles d'amour, de guerre et de poésie; les tournois alternaient avec les luttes des troubadours. Les souverains et les princes tenaient à honneur de réunir autour d'eux le plus grand nombre possible de chanteurs; les simples chevaliers même s'estimaient heureux de trouver leur nom dans leurs chants. Les poètes donc étaient fêtés, honorés, choyés partout, et la poésie s'infiltrait peu à peu dans la haute classe de la société allemande.

On donnait alors aux troubadours — je prends ce mot dans l'acception la plus large — le nom de *Minnesänger* ou *Minnesinger*, chantres de l'amour, parce que leurs chants roulaient principalement sur ce sujet. Le premier de tous fut Henri de Veldeck, qui vivait au milieu du douzième siècle; mais leur nombre augmenta bientôt tellement, que quelques années après on en comptait plus de trois cents, dont les plus célèbres étaient Wolfram d'Eschenbach ou d'Eschilbach, Walter von der Vogelweide, Henri d'Ofterdingen, Hartmann von der Aue, Ulrich de Lichtenstein, Gottfried de Strasbourg, etc. La plupart, comme je l'ai dit, n'ont consacré leurs chants qu'à l'amour et à leurs dames; quelques-uns cependant se sont exercés dans la poésie épique avec plus ou moins de succès. Ces derniers formaient trois écoles : l'une, à la tête de laquelle était Henri d'Ofterdingen,

ne choisissait que des sujets purement nationaux ; ses héros étaient Attila, Théodoric ; elle nous a laissé, comme monuments de ce qu'elle savait faire, les *Nibelungen* et le *Heldenbuch*. La seconde, dont Wolfram d'Eschilbach peut être regardé comme le chef, préférait les sujets étrangers empruntés aux Provençaux, aux Français ou aux Anglais. Il nous reste d'elle plusieurs poèmes, dont deux des plus célèbres sont *Titurcl* et *Percival*. La troisième école, qui joua un rôle moins important, ne travailla que sur d'anciennes légendes ou histoires, qu'elle habillait toutefois à la mode du temps ; l'*Énéide* de Henri de Veldeck est, en quelque sorte, l'expression de cette école.

Ce fut la rivalité des deux premières qui donna lieu au fameux combat de la Wartbourg. Le seigneur de ce château, à cette époque, était le landgrave Hermann I.^{er}, aussi célèbre par l'influence politique qu'il exerça sur les événements de son temps, que par son amour pour les lettres et par la protection qu'il leur accorda. Plus d'une fois déjà la forteresse avait retenti des joyeuses acclamations qui accueillaient le chevalier vainqueur dans un tournoi, ou le troubadour qui avait terrassé son adversaire dans une lutte moins dangereuse. Et à voir ces fêtes, qui réunissaient toujours dans le château nombre de preux chevaliers et de belles dames, on ne se serait pas douté que la guerre rugissait à ses portes.

Les querelles des Guelfes et des Gibelins étaient alors dans toute leur fureur ; Henri VI venait de mourir, empoisonné par sa femme Constance, qui avait horreur de ses cruautés, et laissant son fils Frédéric sous la puissante tutelle du pape Innocent III. Deux prétendants se disputaient la couronne impériale : Philippe de Hohenstaufen, frère de Henri, et Othon de Brunswick. Le landgrave Hermann ne voulut ou peut-être ne put pas rester neutre entre les deux rivaux. Sa politique lui fit embrasser le parti tantôt de l'un, tantôt de l'autre, selon que ses intérêts propres le lui commandaient. Il gagna effectivement à ce manège les districts de Nordhausen, de Mulhausen, de Saalfeld, ainsi que deux ou trois châteaux ; mais cet accroissement de territoire fut plus que

compensé par les ravages et les dévastations qu'il attira sur la Thuringe.

Lorsque Othon se fut débarrassé par un assassinat de son compétiteur à l'empire, et se fut fait couronner empereur, loin de se soumettre, Hermann prêta l'oreille aux suggestions d'Innocent, qui, irrité contre Othon, parce qu'il refusait de lui restituer les allodiaux de Mathilde, lui opposait son pupille. Il réunit donc à Naumbourg un grand nombre de seigneurs allemands, et les décida à déposer Othon et à élire Frédéric à sa place. Déjà les troupes de l'empereur lui avaient enlevé Nordhausen, Mulhausen, et le menaçaient de plus grands désastres, lorsque Frédéric vint le tirer d'embarras. Ses efforts parvinrent à le faire couronner à Francfort en 1215, et il ne se donna pas de repos, qu'il ne lui eût soumis tout l'Empire.

Ce fut donc au milieu de ces guerres et de ces dévastations qu'eut lieu, en 1207, le combat de la Wartbourg, auquel chacune des trois écoles de *Minnesänger* envoya ses représentants. Là parut Henri d'Ofterdingen (ou *Affterdingen*, ou encore *Effterdingen*), qui avait passé sa jeunesse à la cour du duc d'Autriche Léopold VII, où il s'était formé à l'art du chant. Plus tard il avait parcouru différents pays, célébrant partout la gloire de son prince. De ses nombreuses poésies il ne nous reste plus que quelques fragments dans le *Combat de la Wartbourg*, recueil des chants qui furent improvisés à cette occasion, et dont il n'existe que trois exemplaires, l'un à Colmar, l'autre à Paris et le troisième à Iéna. Ce fut lui qui composa les *Nibelungen*, selon quelques critiques, entre autres M. A. W. Schlegel; mais un fait moins problématique, c'est qu'il travailla au *Heldenbuch*. Son adversaire, Wolfram d'Eschilbach, était pour le moins aussi célèbre que lui; ce fut le poète le plus fécond de cette époque. On ignore sa vie; on sait seulement qu'il était noble, et, selon toute probabilité, originaire du Haut-Palatinat. Plein d'imagination et de profondeur, riche et nouveau dans l'exposition, maître habile dans la langue et dans la versification, il ne prenait pas ordinairement ses sujets dans son propre fonds, mais les empruntait aux étrangers. Il a

su s'élever à une grande hauteur épique; mais ses poésies sont perdues pour la plupart. *Titurel* et *Percival* sont de lui. Autour de ces deux astres venaient se grouper comme une couronne d'étoiles des poètes moins connus, mais non sans mérite: Walter von der Vogelweide, célèbre surtout par sa passion pour la belle Grecque Irène, épouse de Philippe de Hohenstaufen, qu'il appelle dans ses vers la colombe sans fiel, la rose sans épine; Henri de Veldeck, l'auteur de l'*Énéide*, ou, selon d'autres, Henri Schreiber, Bitterolf et Zwetzen.

La lutte s'ouvrit par l'éloge du duc Léopold, improvisé par Osterdingen, auquel Eschilbach répondit par celui du roi de France, modèle du parfait chevalier, selon lui. Ce jour-là le combat resta indécis, et l'on convint unanimement de le remettre à un an. Dans l'intervalle, Osterdingen alla chercher en Transylvanie le célèbre maître chanteur Klingsor, qui devait prononcer entre les deux rivaux. Au jour préfix la lutte s'engagea de nouveau. Ce fut une espèce de discussion théologique, dont sortit vainqueur Eschenbach. Quant à Klingsor, il s'en retourna comblé de présents.

Voilà ce que dit l'histoire; mais la légende a brodé là-dessus, et y a mêlé de merveilleuses scènes de terreur et de magie. Comme Hoffmann s'y est montré assez fidèle dans son conte nocturne, intitulé : *les Maîtres chanteurs*, qu'on me permette d'en citer quelques morceaux.

« Je veux maintenant vous montrer chaque maître en particulier, et vous le nommer par son nom : Voyez-vous cet homme qui regarde d'un air satisfait autour de lui, et qui tend la main à son cheval bai-clair pour l'exciter? — Voyez comme l'électeur lui fait signe avec bienveillance. C'est le joyeux Walter von der Vogelweide. — Celui-là aux larges épaules, à la barbe épaisse et crépue, couvert de belles armes et monté sur un cheval tigré, c'est Reinhard de Zwetzen. — Eh! eh! et celui-ci sur son petit cheval, qui rentre dans le bois? Il lève les yeux et sourit, comme si de ravissantes apparitions s'élevaient de terre devant lui; c'est le digne professeur Henri Schreiber. Celui-là est tout à

fait absent d'esprit; il ne pense ni à la plaine où il se rend, ni au concours du chant; voyez, mon digne sire, quels circuits il fait dans cette allée, et comme les branchages lui battent les oreilles. — Voilà Jehan Bitterolf qui galope de son côté. Vous le voyez bien, un grand homme à barbe rouge, sur un cheval fauve. Il appelle le professeur, qui sort enfin de ses rêveries. Tenez, ils reviennent ensemble. — Quel est donc le bruit fou qui se fait là-bas dans ces épais buissons? Eh! c'est un fougueux cavalier qui éperonne si vigoureusement son cheval, qu'il bondit et vomit l'écume. Regardez donc ce beau jeune homme pâle, comme ses yeux étincellent, comme tous les muscles de son visage sont contractés par la douleur! on dirait qu'un être invisible s'est élancé derrière lui et le harcèle; c'est Henri d'Osterdingen. Que peut-il donc lui être arrivé? Il chevauchait d'abord si paisiblement, unissant sa voix à celle des autres maîtres! — Oh! voyez, voyez donc ce magnifique cavalier sur un cheval arabe d'une blancheur de neige! Comme il saute à terre légèrement! Il passe sa bride autour de son bras, et vient offrir avec courtoisie sa main à la comtesse Mathilde pour l'aider à descendre de son palfroi; avec quelle grâce il se tient devant elle, arrêtant ses beaux yeux bleus sur ceux de la comtesse; c'est Wolfram d'Eschenbach. — Mais les voilà tous qui prennent place; sans doute le concours va commencer....

« Si les chansons de Walter von der Vogelweide étaient agréables et bien tournées, celles de Bernhard de Zwetzen étaient nobles et chevaleresques, Henri Schreiber se montrait profond et savant; mais Jehan Bitterolf était plein d'éclat, riche en habiles comparaisons et en tournures gracieuses. Les chants de Henri d'Osterdingen allaient à l'âme. Il savait éveiller une profonde douleur, ranimer de touchants souvenirs; mais souvent des sons aigres et déchirants s'échappaient du milieu de ses accords, et semblaient partir d'un cœur déchiré. Personne ne pouvait savoir ce qui inspirait à Henri ces sombres pensées. Wolfram d'Eschenbach était né en Suisse. Ses chansons pleines de clarté et de douceur ressemblaient au ciel pur et bleu de sa patrie; ses refrains retentissaient

comme les sons rians des clochettes du troupeau et de la flûte des bergers ; mais il s'y mêlait aussi quelque chose de semblable au bruit du tonnerre sur les montagnes, des torrents furieux et des avalanches. En dépit de sa jeunesse, Wolfram d'Eschenbach pouvait passer pour le plus expérimenté des maîtres qui se trouvaient à cette cour. Dès son enfance il s'était adonné à l'art du chant, et quand il eut atteint l'adolescence, il s'en alla parcourir beaucoup de pays pour rencontrer un grand maître nommé Friedebrand. Celui-ci l'instruisit soigneusement, et lui fit connaître beaucoup de poésies manuscrites des maîtres qui formèrent sa jeune âme. Maître Friedebrand lui montra surtout quelques histoires qu'il mit en poésie, particulièrement celles de Gamurret et de son fils Percival, du margrave Guillaume et du fort Rennewart, lesquelles poésies un autre maître chanteur, Ulrich de Turckheim, mit plus tard en rimes allemandes, à la prière des gens de distinction, qui ne comprenaient certainement pas les chansons d'Eschenbach. — Il arriva donc que Wolfram devint fort célèbre, et gagna la faveur de beaucoup de princes et de grands seigneurs. Il visita bon nombre de cours et y reçut de grands honneurs, jusqu'à ce qu'enfin le landgrave Hermann de Thuringe, qui l'avait entendu louer en tous lieux, l'appela à la sienne. »

La bonne harmonie régna longtemps entre les troubadours, rivaux sans se haïr ; mais elle fut enfin troublée par l'amour. Ofterdingen, épris de la comtesse Mathilde, sans oser se l'avouer à lui-même, n'assistait plus aux réunions de ses amis, vivait solitaire, et n'avait d'autre plaisir que d'aller raconter ses douleurs aux échos de la forêt. Un jour qu'il s'était endormi sur le penchant d'une montagne, il trouva à côté de lui, en se réveillant, un petit livre rouge composé par maître Klingsor, célèbre maître et nécromancier de la Transylvanie, qui contenait les véritables règles du chant et quelques excellentes chansons du maître. Il se mit donc à l'étudier avec ardeur, et reparut bientôt au milieu des troubadours. « Mais il ne daigna parler à aucun maître et prit place en silence. Tandis que les autres chantaient, il contemplait les nuages, s'agitait sur son siège, comptait sur ses doigts, bâillait ;

bref, il témoignait le mécontentement et l'ennui par tous ses gestes et par tous ses mouvements.... Il se plaça au milieu du cercle, et commença un chant qui différait tellement de tout ce qui avait été chanté jusque-là, qu'il excita le plus grand étonnement et même une stupéfaction profonde. Il semblait que ses accords frappassent aux portes d'un empire inconnu, et conjurassent les secrets des puissances mystérieuses. Puis il invoqua les astres, et l'on crut entendre les sons des sphères célestes balancées dans l'espace. Puis ses accords devinrent plus tumultueux, et il évoqua toutes les images de l'amour heureux, et chacun se sentit pénétré de délices secrètes. Lorsque Osterdingen eut achevé de chanter, il se fit un long silence, auquel succéda un long murmure d'approbation. La comtesse Mathilde se leva vivement, s'avança vers Osterdingen et lui posa sur le front la couronne qui était le prix du concours. »

Enorgueilli de son succès, Osterdingen se mit à déprécier les chants des autres maîtres, qui, irrités à la fin, lui proposèrent un combat à mort. Il accepta, mais à condition que maître Klingsor serait juge; puis il partit. Klingsor parut en effet à Eisenach; mais malgré les instances du landgrave, il refusa obstinément d'être arbitre, et il s'en retourna comblé de magnifiques présents.

« Le jour de la lutte arriva. On avait bâti un amphithéâtre dans la cour du château, comme s'il eût été question d'un tournoi. Au milieu de l'enceinte se trouvaient deux sièges tendus de noir pour les deux chanteurs qui devaient concourir, et derrière ces sièges s'élevait un échafaud. Le landgrave avait choisi pour juges du camp deux seigneurs versés dans l'art du chant, le comte Meinhard de Muhlberg et l'échanson Walter de Vargel, ceux-là mêmes qui avaient accompagné maître Klingsor depuis Eisenach jusqu'à la Wartbourg. Leurs places étaient près de celles du landgrave et des dames, dans une tribune richement ornée, et un banc aussi tendu de noir était réservé pour les maîtres chanteurs à quelques pas de l'échafaud.

« Des milliers de spectateurs se trouvaient dans la cour, aux fenêtres et même sur les toits du château. Le landgrave, accom-

pagné des juges, vint au son des trompettes et monta sur son estrade. Les maîtres défilèrent à leur tour jusqu'à leur banc, ayant à leur tête Walter von der Vogelweide. Sur l'échafaud se tenait Stempel, le bourreau d'Eisenach, homme gigantesque, d'un aspect sauvage, enveloppé d'un grand manteau rouge, sous les plis duquel brillait la poignée étincelante d'un énorme glaive. Le père Léonhard, confesseur du landgrave, prit place devant l'échafaud, afin d'assister à l'heure de la mort celui qui succomberait.

« Un silence d'inquiétude et d'effroi, où l'on pouvait entendre jusqu'au plus léger soupir, régnait sur cette multitude. On attendait avec une crainte singulière ce qui allait se passer. Le maréchal du landgrave, messire Franz de Waldstromer, s'avança dans l'enceinte, revêtu des marques de sa dignité, et lut à haute voix les causes de la lutte et l'ordre du landgrave Hermann, qui livrait au bourreau celui qui serait vaincu. Le père Léonhard éleva son crucifix, et tous les maîtres s'agenouillèrent, la tête découverte, et jurèrent de se soumettre à cette ordonnance. Aussitôt le bourreau fit tourner trois fois son fer étincelant, et cria d'une voix forte, qu'il exécuterait avec conscience et du mieux qu'il savait faire celui qui tomberait en ses mains. Les trompettes se firent alors entendre, et le maréchal, s'avancant dans l'enceinte, appela à trois reprises Henri d'Ofterdingen.

« Et tout à coup Ofterdingen se trouva tout près de la barrière au troisième appel du maréchal. Personne ne l'avait vu venir. Il s'inclina devant le landgrave, et dit d'une voix ferme, qu'il était venu pour lutter avec le maître qu'on lui opposerait, et se soumettra à la décision des juges du camp. Le maréchal s'approcha alors des maîtres avec une urne d'argent, d'où chacun d'eux devait tirer un billet. Dès que Wolfram d'Eschenbach déroula le sien, il reconnut que c'était lui qui devait concourir avec Henri d'Ofterdingen. Il tremblait d'effroi en songeant qu'il allait combattre son ami ; mais bientôt il lui sembla que c'était le ciel lui-même qui l'avait choisi pour champion, lui qui eût marché avec joie à la mort, plutôt que de placer Henri sous le fer du

bourreau. Il s'avança d'un air calme; mais il ne put se défendre d'un certain trouble en contemplant les traits pâles et les yeux étincelants de Henri, qui lui rappelaient ceux de Nasias.

« Henri d'Ofterdingen se mit à chanter, et Wolfram se sentit près de défaillir, en reconnaissant le chant que Nasias lui avait fait entendre dans cette nuit mystérieuse. Il rassembla cependant ses forces, et répondit à son adversaire par une magnifique cantate, qui excita les acclamations du peuple. Sur l'ordre du landgrave, Henri d'Ofterdingen reprit son chant, et il peignait si bien la volupté en ses vers, que chacun se sentit saisi d'une extase enivrante. Wolfram d'Eschenbach lui-même se sentit entraîné dans un monde inconnu, et ne put se rappeler ses chants. En ce moment un grand bruit se fit entendre à l'extrémité de l'enceinte; où la foule s'ouvrit. Wolfram s'éveilla comme frappé d'un coup électrique; la comtesse Mathilde s'avavançait dans tout l'éclat de sa beauté, comme au temps où il l'avait vue pour la première fois dans les jardins de la Wartbourg. Elle lui lança les regards les plus tendres, et ralluma en lui cette ardeur qui lui avait déjà fait vaincre le démon dans sa lutte nocturne. Le peuple lui discernait déjà la victoire par ses cris. Le landgrave se leva avec les juges, et le maréchal vint déposer la couronne sur sa tête. Le bourreau s'avança à son tour pour exécuter son office; mais au moment où ses valets étendirent les mains pour s'emparer du vaincu, ils ne saisirent qu'un nuage noir, qui se dissipa dans les airs avec un sifflement singulier. Henri d'Ofterdingen avait disparu. Chacun se retira pâle et effrayé. On parlait de figures diaboliques et d'apparitions, et quelques valets du landgrave, qui gardaient les portes, prétendirent qu'au moment où Wolfram avait vaincu le prétendu Ofterdingen, une figure, semblable à celle de maître Klingsor, s'était échappée du château sur un cheval noir qui vomissait l'écume. »

Hoffmann n'est pas le seul auteur allemand auquel le combat de la Wartbourg ait servi de texte. Sans parler de Novalis, dont le charmant roman, intitulé *Henri d'Ofterdingen*, n'est pas terminé malheureusement; de Lamotte-Fouqué, qui a écrit sur cette

lutte un drame; de Burck, qui a composé un roman dont la *Revue germanique* a rendu compte déjà dans un de ses numéros, voici venir la comtesse de Hahn-Hahn qui veut s'exercer sur le même sujet.

La comtesse de Hahn-Hahn, que nos lecteurs ont déjà appris à connaître par la traduction de son *Rodolphe*, jouit en Allemagne d'une réputation assez grande. Dans son *Combat de la Wartbourg* elle est restée assez fidèle à la légende; on en retrouve toutes les situations principales; ce sont les mêmes personnages, mais ce ne sont pas les mêmes chants. Quels qu'aient pu être la subtilité scolastique des chanteurs du moyen âge, le vague, le mystérieux de leurs productions, je suis convaincu qu'ils ne sont pas tombés dans les défauts que le critique le plus indulgent reprocherait à M.^{me} la comtesse. Le génie du peuple allemand diffère essentiellement du nôtre, je le sais; je sais aussi que nos voisins d'outre-Rhin seront à s'extasier devant des choses qui nous paraîtraient risibles ou de mauvais goût; mais il est de ces choses qui seront toujours et partout mauvaises, et malheureusement il y en a dans les poésies dont nous parlons. Il est possible que je me trompe; mais il me semble aussi que M.^{me} la comtesse vise à la profondeur, ce qui répand sur ses vers une obscurité impénétrable souvent. Croit-elle, par exemple, que ses productions ne vaudraient pas infiniment mieux, si, au lieu de ce style coupé, haché, plein de réticences et de suspensions, elle employait un style simple, clair, intelligible à tous? Un autre reproche à faire également à M.^{me} Ida Hahn-Hahn, c'est l'abus qu'elle fait des comparaisons tirées de la nature; ce ne sont qu'étoiles, ciel bleu, soleil, aurore à chaque page, on pourrait dire à chaque strophe. Si j'avais un conseil à lui donner, ce serait d'en être plus sobre, et ses poésies y gagneraient certainement.

Au reste, il faut être juste à l'égard de M.^{me} Ida Hahn-Hahn. Elle a très-souvent de beaux mouvements lyriques, des idées pleines d'énergie ou de grâce, des expressions des plus heureuses. Le lecteur pourra en juger par lui-même. La traduction suivante est fidèle, c'est-à-dire que ce n'est point un commentaire, quoique

souvent peut-être il eût été nécessaire de commenter le texte pour le rendre moins obscur.

LE COMBAT DE LA WARTBOURG.

*Poor race of men....
How dearly ye pay for your primal fall!
Some flowrets of Eden ye still inherit,
But the trail of the serpent is s'er them all.*
THOMAS MOORE: *Lalla Rookh*.

I.

1. Introduction.

Silencieuse et pensive, j'avais traversé le Thüringerwald; mon oeil s'arrêta plein de désirs sur la Wartbourg à l'air imposant.

Que ses murs sont déserts! Qu'elle est déchuë de son ancienne magnificence! La nature même semblait en deuil de ne plus y voir que d'oisifs voyageurs.

Jadis, dans ces temps de poésie où les champs de l'Allemagne étaient parcourus en tous sens par de fidèles troubadours, qui faisaient retentir les montagnes et les plaines de la louange des femmes et de leurs chants d'amour,

La vie était plus animée, plus gaie dans ce château aujourd'hui solitaire; elle était telle que la font la poésie et l'amour, qui enlèvent au ciel sur les ailes du plaisir celui qui jouit de leurs faveurs.

Hélas! tout a disparu! un profond silence règne de tous côtés! — Là l'écyer a brandi son épée; là le troubadour a chanté. — Exploit et chant dorment dans le même oubli.

Seulement de bonnes vieilles légendes nous apprennent ce qui s'y est passé, et la bouche fidèle du chanteur transmet à travers les siècles la peinture des temps antiques.

Car où la poésie a régné, où sa douce parole a retenti, son charme ne se refroidit jamais; le temps ne peut rien sur lui, il vit à travers les âges.

Château à l'air grave et sévère, que j'aimerais à chanter à tes fêtes un chant qui réfléchît sur tes murailles comme les rayons d'or du soleil à travers le voile d'un brouillard d'hiver !

Mais mes forces me trahiraient dans une si grande entreprise. Puissent seulement mes vers, dans leur existence éphémère, voltiger autour de tes créneaux comme un papillon aux mille couleurs.

2. *L'invitation.*

Accourez à la joyeuse fête, troubadours, hâtez-vous d'accourir. Plus le nombre des hôtes sera grand, plus le tournoi sera brillant. Le landgrave de Thuringe, le comte Hermann, a fait annoncer au loin un combat d'une espèce singulière.

Il ne s'agit pas de s'avancer hardiment contre son adversaire, l'épée et la lance au poing, ni de parcourir un vaste espace dans une danse guerrière; la terre ne boira pas le sang de braves héros; la fureur du combat ne mouillera pas de larmes de beaux yeux.

Chose merveilleuse! les combattants ne seront armés que de la lyre et de la harpe; aux troubadours seuls il est donné de faire les frais de la fête. Ils ne lutteront que par la douceur de leurs chants. Une douce parole de la comtesse sera le prix du vainqueur.

Chacun est le bienvenu, pourvu qu'il sache faire résonner les cordes de la lyre; il est reçu comme un hôte, les seigneurs eux-mêmes prennent soin de lui. Qu'il soit Gueffe ou Gibelin — on ne s'en inquiète guère, qu'il soit seigneur ou serf — qu'importe s'il est troubadour.

Et celui qui chantera le mieux, sera le roi de la fête, les vivats retentiront en son honneur; ce sera lui qui ouvrira les danses.

Peut-être pour lui battra le cœur de plus d'une charmante femme; les hommes plus graves le traiteront avec amitié et respect.

Joyeuse couronne de la poésie, tu ne pèses point sur le front; tu es suspendue au-dessus d'un trône fantastique; tu brilles de l'éclat des roses. Celui sur la tête duquel tu frémis, jouit d'une gloire immortelle, et il ne t'échangerait pas contre le diadème des rois.

Voilà pourquoi les portes de la Wartbourg sont toutes grandes ouvertes, voilà pourquoi une foule d'étrangers y accourent de tous les pays. Les montagnes de la Thuringe sont couvertes de brillantes cavalcades; on dirait les fleurs de deux printemps.

3. *Le matin dans les montagnes.*

Le frais zéphir du matin se joue dans la tête sévère des chênes, il soupire dans les feuilles du bouleau, et à son souffle se balancent les branches qui viennent de se couvrir de feuilles nouvelles. De joyeux oiseaux, riches de mélodies et d'amour, se bercent dans leurs nids suspendus aux bras vigoureux des arbres de la forêt.

Les abeilles bourdonnent en allant butiner. Celui qui vit du parfum des fleurs, ne craignit jamais la famine. — Le ver reparait à l'éclatante lumière du jour, et le ruisseau de la forêt danse capricieusement sur le flanc de la montagne; on dirait la danse des Elfes.

Le roc lui-même se pare de mousse; la saxifrage et le muguet, s'élançant des crevasses, semblent vous saluer amicalement. Ça et là brille le mica aux couleurs variées. — Est-ce une goutte de la rosée matinale? — Est-ce une pierre précieuse? — L'œil ne le distingue pas bien.

Mais richesse, délice et vie règnent dans le monde des montagnes. Tous les éléments semblent y créer à l'envi. Là les vents

sont plus purs, la lumière du soleil plus vive, les plantes plus parfumées, les ruisseaux et les sources plus fraîches.

O belle matinée des montagnes, je te bénis ! De notre cœur fuient les soucis, même quand le chagrin nous assiège. Nos sens secouent leur torpeur ; la paix et le repos nous rafraichissent de leur souffle. Ici, sur le sommet crénelé des montagnes, nous sommes plus près de la divinité.

4. *Le réveil.*

Couché sur un tendre lit de mousse dans une fraîche grotte du rocher, avec une pierre pour chevet, repose un beau jeune homme, plongé dans un paisible sommeil.

Les sombres boucles de sa chevelure brune voltigent autour de son front fier et pâle ; la douce voix du vent du matin semble murmurer à ses oreilles des paroles d'amour.

Il rêve. Un mauvais démon lui tend la main avec un empressement satanique ; mais un ange éclatant de lumière le protège contre ses embûches.

Deux femmes vêtues de noir et couvertes de voiles blancs s'avancent silencieusement vers lui ; les yeux pleins de feu de l'une d'elles, annoncent une âme énergique.

L'autre est sa suivante. — Si toutes deux se promènent ainsi seules, c'est par plaisir, non par nécessité.

La belle dame abaisse ses regards du ciel vers la terre ; elle détourne la tête en frissonnant, comme si elle apercevait la mort sur un tombeau.

Sur le rocher où dort sans souci le jeune homme, rampe lentement un serpent venimeux qui le guette.

Mais rapide à se décider, elle lui barre le chemin; et sans tirer le jeune étranger de son rêve, — d'un coup de pierre elle coupe le reptile en deux.

Elle veut alors s'éloigner comme elle est venue; mais une force magique l'enchaîne à cette place! — Pensive, elle se fraye un chemin à travers les broussailles. — Le beau jeune homme s'est éveillé. —

« Suis-je né sous une heureuse étoile! s'écrie-t-il en regardant la dame avec admiration. Le ciel m'a-t-il élu comme le pasteur de Canaan? »

« Je dors entouré de dangers, ici, sous la voûte bleue du ciel, et ils fuient comme des songes légers, car les anges veillent sur moi! » —

Les joues couvertes d'une rougeur brûlante, mais tranquille et sérieuse, la dame répond : « Je ne désirais pas de si grands remerciements; aussi ne vous avais-je pas réveillé. » —

Puis elle le salue en inclinant doucement la tête comme une reine sur son trône, et elle s'éloigne d'un pied léger par le sentier de la forêt; bientôt elle disparaît entre les arbres.

Il la suit des yeux — comme une divinité. Quand il ne la voit plus, il reporte son regard ébloui sur la montagne et la prairie.

Un éclat merveilleux scintille autour du sommet des arbres, resplendit dans le ciel, couronne la cime du rocher escarpé, illumine le cœur enivré du jeune homme.

Des pas de chevaux viennent le tirer de ses rêves fortunés. C'est un chevalier à la tête d'une troupe de ses varlets.

A ses côtés on conduit une haquenée d'une blancheur éblouissante, couverte d'un riche harnais. — On voit qu'elle est habituée à porter une dame, quoiqu'il n'y en ait pas dans la troupe.

« C'est la femme de ce chevalier, » se dit en soupirant le jeune homme. Son cœur ému, brûlant, tressaillit d'une joie inquiète, comme la feuille à l'approche de l'orage.

Plein de jalousie, il attacha ses regards sur ce puissant chevalier. — Une rougeur ardente couvrit ses joues. C'était Wolfram d'Eschilbach.

5. *Conscience de soi-même.*

« Illustre troubadour, mon luth, mes chants, mon cœur vont lutter avec toi. La crainte et l'inquiétude ne feront jamais taire le désir de la gloire, pas plus que les peines d'amour.

« Si ton nom est répété du couchant à l'aurore comme un miracle de gloire, ne suis-je pas aussi au rang des plus célèbres troubadours? La couronne de laurier ne ceint-elle pas aussi mon front?

« Mon cœur, pourquoi bats-tu ainsi dans ma poitrine? Est-ce l'amour, est-ce la souffrance qui te fait palpiter? — Es-tu agité au souvenir de la céleste image? — Es-tu dévoré de l'amour de la gloire?

« Jamais, oh! jamais! — La gloire et l'amour se donnent la main comme deux jumeaux. Dans cette vallée de brouillards et d'obscurité, eux seuls descendent directement du ciel,

« Puiser à la source qui ne tarit jamais, distribuer les biens inestimables de la bénédiction. A quelque degré que l'âme soit parvenue par ses efforts, elle n'est contente que quand elle a atteint le but.

« Bats plus fort, ô mon cœur! — Ce n'est pas quelque désir commun qui précipite tes pulsations rapides. — Les dieux se manifestent éternellement de la même manière, quoi qu'en disent les mortels.

« Les dieux se manifestent en celui qui se sent enlevé aux étoiles, pourvu que là-haut l'ivresse des désirs trouve à se rafraîchir en buvant à longs traits l'immortalité. »

6. *L'entretien.*

« Allons, tu vises haut; sois heureux, jeune homme. — Mais tiens bien la gloire dans tes lacs et l'amour dans ta main. C'est une marchandise sans grande valeur dans ce monde frivole; mais si ta bourse est bien garnie, tu trouveras facilement à l'acheter. »

Ainsi parla un homme dont le regard et la parole pleins d'ironie pouvaient éblouir plus d'une jeune tête pour prix de l'enthousiasme. Ses yeux noirs étincelaient comme un feu follet au milieu de la nuit, et ses cheveux gris étaient comme désordonnés par la tempête.

A son épaule était suspendu son luth par un cordon rouge. — Le dieu du chant avait-il vainement choisi une pareille demeure? — Le jeune troubadour répondit avec fierté et froideur à l'étranger: « Allons, ne troublez pas plus longtemps mon chant; continuez votre chemin. » —

« Tu me plais, ami, et ta hauteur ne m'émeut guère. Fais-moi place à côté de toi sur ce rocher. — Je vais vous céder la place tout entière; car mon chemin me conduit encore loin. — Comme tu voudras! — Tu m'accompagneras, je gage, jusqu'à Eisenach. —

« Oui, je vais à la fête des troubadours. — Je sens mon cœur s'enfler d'un hardi courage quand je pense que les plus célèbres des poètes allemands s'y rassemblent. Je veux lutter à la Wartbourg, tant que mes forces me le permettront, et vaincre, avec l'aide de Dieu, Wolfram d'Eschilbach lui-même. —

« Comment? Tu te vois déjà vainqueur du chantre de Percival et de Titurel? — Tu es vraiment audacieux, ami. Pour lutter

avec lui, tu dois être habile. Plus d'un nom perdra son éclat ou s'évanouira à côté du sien.

« Au ciel de la poésie allemande ne brille jamais qu'une étoile ; les autres, plus petites, se tiennent à distance du soleil éclatant. — Croyez-vous vraiment cela ? Alors vous vous trompez. Ou bien, espérez-vous me décourager ? Vous vous tromperiez encore.

« Je suis Henri Ofterdingen, et mon nom, déjà célèbre, jouit d'une réputation pure et brillante dans toute l'Allemagne. — Ofterdingen ? Celui qui vit à la cour du duc Léopold ? — Beaucoup de poètes sont allés à la gloire qui avaient pour tout mérite la faveur des princes. —

« Vous me connaissez, dites-moi que voulez-vous de moi ? Ne cherchez pas à ternir mon nom ; il fait l'ornement de mon peuple. Et si, par jalousie, vous voulez continuer à vous moquer de moi, que m'importe ; vos louanges ne me couronneraient pas, votre approbation ne me rendrait pas riche. »

« Crois-tu ? — Eh bien ! nous verrons demain sur quelle note tu siffleras, quand tu me verras présider comme juge à la lutte, orgueilleux enfant. — Quoi ? vous seriez.... — Oui, mon garçon, je m'appelle maître Klingsor. — Adieu, mes douces espérances ! Il mettra Wolfram au-dessus de moi ! —

« Aussi haut que les étoiles sont au-dessus de la terre, elles qui nous contemplent d'une distance à laquelle on ne saurait atteindre. — Qu'on ne saurait atteindre ? — Non, vous ne me détournerez pas de mes projets. Allez en séduire d'autres. Votre force se brise contre la mienne.

« Adieu ! — Nous nous reverrons, sans haine et sans rancune, au milieu des troubadours assemblés sous la protection du landgrave Hermann. Alors, maître, je vous forcerai à reconnaître que dans la noble Allemagne on peut chanter avec quelque gloire, sans être à la solde des princes. »

7. *Réflexions de Klingsor.*

C'est une pitié, et vraiment comme une ironie, qu'un Dieu ait créé ces misérables êtres si petits! — Un Dieu! qui a jeté sur cette terre par dérision ce tas d'humains faits à son image pleine de force et de majesté!

Voyez un peu comme ça lève la tête avec ses velléités d'indépendance; — mais s'agit-il de se battre, on se soumet. Et voyez un peu comme ça s'enflamme d'une colère hantaine, lorsqu'avec la meilleure volonté du monde un rival ne peut pas trouver motif de le louer.

Maintenant, jeune présomptueux, te voilà sur un sentier où je te tendrai des pièges qui arrêteront ton essor. Où l'ambition règne à ce point, j'ai beau jeu; où l'orgueil se développe tellement, j'arrive promptement au but.

Et tu monteras haut; car certes! — tu n'es pas un imbécille. Aussi, quand je te tiendrai dans mes griffes, quel beau triomphe! — que m'importent les sots qui fourmillent par le monde; je n'en veux qu'aux hommes de génie.

Dans le royaume des cieux, là-haut, le devoir du sot est de louer Dieu qui l'a créé si misérable. Néanmoins plusieurs n'appartiennent pas à la gent moutonnaire, et si l'un de ceux-là revient à moi, je m'en réjouis vraiment.

Tout n'arrive pas toujours comme on le désirerait; souvent je dois me contenter d'une proie tout ordinaire. Mais une vérité restera sans doute, malgré toute la magnificence du monde; c'est que Dieu y a donné beau jeu au diable.

8. *L'entrée.*

Eisenach a ouvert avec empressement ses portes, et de tous côtés arrivent de longues processions de troupes. Chevaux et

mules, varlets et chevaliers, tous doivent être hébergés, et l'hôte sur le seuil de la porte de son auberge hospitalière les invite à y entrer.

Le landgrave Hermann a toujours une cour magnifique; son château n'a jamais manqué d'hôtes distingués par leurs richesses et leur beauté, et plus d'un tournoi, plus d'une fête a déjà charmé les yeux de la foule curieuse.

Mais jamais encore il n'y a eu à la Wartbourg pareille agitation, pareille foule. — Les curieux sont immobiles de surprise. Ce ne sont pas seulement des chevaliers troubadours qui se présentent avec une suite nombreuse comme il convient à de nobles seigneurs;

Ce sont aussi des étrangers qui, ayant appris le combat extraordinaire, accourent de plusieurs milles à la ronde; car alors chaque cœur battait pour le noble art du chant, comme pour le doux servage d'amour, sous l'airain sonore de la cuirasse.

Maintenant que la bonne armure n'étincelle plus sur la poitrine du chevalier, maintenant que dans un sauvage combat le péril l'assaille de tous côtés, les pauvres cœurs sont réduits à un état bien triste, la flèche de l'égoïsme les blesse à mort sans pitié.

C'est pourquoi, seigneurs et chevaliers, personne ne s'étonne si vous combattez encore homme contre homme pour des parchemins et des armoiries. Voyez, le cœur est déjà perdu, lui qui sous la cuirasse était fort et pur. Si l'on vous prenait encore le bouclier et le casque, vous n'auriez plus même de tête.

De la plate-forme de la Wartbourg la comtesse regarde la longue file d'étrangers qui serpente à travers les montagnes. Elle demande au chapelain qui se tient à ses côtés : « Quel est ce chevalier qui marche le premier ? » —

« C'est le roi de nos troubadours, le chevalier Wolfram Eschilbach. — Et cette dame sur cette haquenée d'une blancheur écla-

tante comme le jour qui se lève ? — C'est la plus belle fille du Palatinat, sa sœur Brunehild, qui, dans un couvent même, ne serait pas plus en sûreté que sous le bouclier de Wolfram. —

« Connaissez-vous ce jeune homme là-bas qui, tout en marchant, essaye son luth, et dont un seul varlet conduit les chevaux aussi simples que lui ? — C'est Henri Osterdingen, du duché de Vienne, déjà célèbre par le monde ; Léopold l'honore de son amitié. —

« Et assurément c'est à juste titre. Il sait éveiller dans le cœur une source de prodiges, et le chant des Nibelungen vaut bien un Titirel. Quels beaux temps que ceux où brillent à la fois dans le ciel des poètes allemands deux étoiles étincelantes de reflets si divers.

« Voyez-vous ces deux troubadours qui s'avancent, la harpe sous le bras, l'un sérieux et rêveur, l'autre gai et riant ? — L'un est Henri Veldeck dont les chants retentissent toujours joyeux, et l'autre, de la poitrine duquel ne s'échappent que des accents de douleur,

« C'est Walter von der Vogelweide. Il ne célèbre dans ses chants que la reine Irène, dont il porte l'image dans son cœur. — Que c'est beau quand un trabadour porte ainsi à l'immortalité le nom d'une femme à laquelle il a consacré son cœur !

« Une double auréole scintille alors autour de ce nom obscur, l'auréole de la poésie et celle de l'amour. Aussi longtemps que le nom du poète, orgueilleux comme le chêne, brille du rayon de la gloire, le nom chéri, comme le lierre, entoure de ses bras le tronc puissant.

« Elle est bien heureuse, Irène, fille d'empereur, reine ; cependant j'estime plus que ces titres l'hommage du troubadour. — Tout le reste s'évanouit un peu plus tôt, un peu plus tard ; — un petit mot de l'amour traverse les siècles sans vieillir ! —

« Cependant c'est un sacrifice terrestre sur l'autel du cœur qui ne devrait jamais, madame, fumer que d'un encens ; car un seul mot de l'amour divin, voilà ce qui restera éternellement, quand les couronnes des princes et des troubadours tomberont en poussière avec le monde. » —

Et des plis de son froc il tire gravement son chapelet ; il se dirige vers la chapelle, loin de la lumière éclatante du jour. — Et la comtesse lève des regards pensifs vers la voûte azurée, pour voir là la promesse d'un amour éternel briller sur le monde.

9. *La réception.*

Dans la grande salle de la Wartbourg, voici, paré de ses habits de fête, le landgrave Hermann avec son épouse. Il accueille ses hôtes avec bienveillance. « Chers et respectables seigneurs et dames, dit-il, que mes yeux voient avec plaisir réunis pour la fête,

« Les troubadours sont arrivés, la lutte va commencer ; lutte dans laquelle on gagnera la couronne de lauriers sans épée ni lance. Mais comme l'erreur parle souvent par la bouche des laïcs, de même que la clarté de la lune s'évanouit à la lueur des flambeaux,

« J'ai fait venir de la lointaine Hongrie le digne maître Klingsor, qui excelle dans le chant. C'est lui qui décidera sans querelle, haine ni jalousie, dans le cas où les opinions ne pourraient s'accorder.

« Et maintenant, comtesse, permettez aux troubadours de vous présenter leurs hommages ; ils brûlent de recevoir le prix de vos mains. » — A un signe, le sénéchal ouvre les portes toutes larges, et une lumière aussi vive que celle de cent cierges inonda la salle.

Et maître Klingsor s'avança le premier dans le cercle des troubadours, vêtu d'un habit couleur de feu. S'adressant à la comtesse : « Où préside une beauté pareille, dit-il d'une voix rude et perçante, entreprendre de décider, serait par trop audacieux. »

Vient ensuite Eschilbach, vêtu de pourpre, le luth suspendu à un ruban d'argent. Il conduit par la main une femme si belle, qu'un murmure d'étonnement court dans la salle à son aspect. On dirait un rayon du soleil tissu d'air et de lumière.

« Permettez-moi, noble dame, dit-il d'une voix douce, de vous demander en grâce, comme première faveur, d'admettre au nombre de vos femmes ma sœur Brunchild, pour tout le temps que dureront les fêtes. »

« Je vous remercie, chevalier, d'avoir amené cette douce fleur parmi nous, vous qui chantez le doux amour. » — Elle se penche vers Brunchild, la baise doucement au front : on les prendrait pour deux roses dans une magnifique couronne.

Et l'œil d'Osterdingen, semblable à l'abeille qui boit le parfum de la rose, a fixé Brunchild. A peine entendit-il la comtesse lui demander gracieusement avec un sourire : « Sans doute vous nous apportez un salut du duc Léopold ? »

« O madame, répondit-il tout rêveur, j'ai vu le salut des anges. » — « Les poètes ont vraiment des plaisirs ravissants; aussi n'est-ce que justice, s'ils nous révèlent dans leurs chants ce que leur esprit prophétique a vu. »

Puis s'avancent Walter Vogelweide, en habit amaranthe, sans autre parure qu'une rose fanée à la ceinture; Henri Veldeck, vêtu de vert clair, toujours joyeux compagnon; Bitterolf, Zwetzen, tous deux fort bien parés : ils s'approchent

Pour saluer la châtelaine par de douces et tendres paroles, pour se recommander à son indulgence comme à un sûr asile. Et un grand nombre de dames, séduites par tout cet éclat, se souhaient, mais en secret, à la place de la landgrave.

10. *Hommage nocturne.*

Le vent du soir murmurait dans les branches; pas une seule étoile ne veillait au ciel; un profond silence couvrait la forteresse; tout y était plongé dans un doux sommeil. Ofterdingen seul se promenait encore en silence dans le bois de chênes, sentant avec délices son cœur battre d'une vie nouvelle.

Sa poitrine se gonfle au souffle d'un jeune amour, comme les vagues au souffle de la tempête; il se sent pris d'un irrésistible besoin de chanter. Et sous les fenêtres de Brunechild il fait résonner d'une main puissante les cordes de sa lyre, laissant échapper de son sein tout le bonheur dont il est inondé.

« J'étais un insensé qui jouais comme un enfant avec les rêves de mon imagination, n'éprouvant jamais ni plaisir ni peine. J'étais un enfant pour lequel l'énigme de la vie restait inexplicable, ne goûtant que des joies d'enfant telles que le torrent du temps me les amenait.

« J'étais un aveugle qui passais mes jours dans une nuit profonde, et si parfois je me sentais un désir fugitif de pénétrer les choses d'un autre monde, je me disais : Pauvre fou avec tes désirs, ce n'est pas à une telle distance qu'il faut aller chercher des plaisirs qui ne périssent pas; c'est dans ton propre cœur.

« Et je chantais mes chants puissants, — et quand ces chants soulevaient ma poitrine, j'attirais à moi un ciel que je me faisais à moi-même de l'ardeur brûlante de mon cœur. Cependant il ne satisfaisait pas mes désirs. — Mais mon œil s'attacha sur le tien, et le ciel et la terre se confondirent.

« Maintenant je connais le paradis que j'avais pressenti autrefois dans mes rêves; maintenant je sais que la fleur de mon existence brille sur la terre. Depuis que tu m'as enlevé au ciel, je bois à la coupe des bienheureux. Colombe à la branche d'olivier, tu agites au-dessus de ma tête un rayon de l'éternité. »

Brunechild entend le chant du troubadour, qui retentissait comme une tempête dans la nuit; elle se glisse furtivement hors de son lit, s'approche de la fenêtre et — prête l'oreille. « Oh que ne puis-je répondre à tes douces paroles, bel Osterdingen! Les ardeurs de ton âme m'attachent à toi pour la vie. » —

Au-dessus de Brunechild reposait la comtesse. Réjouie, troublée par maintes images, elle était couchée, mais sans dormir. « A qui peuvent s'adresser ces chants? à qui le troubadour fait-il un autel de son cœur? » — Tu veux t'élancer vers la lumière sans savoir de quoi il s'agit? — L'amour seul peut le comprendre.

II.

Les Minnesänger.

Laissez-vous profaner par les hommes vos chants sublimes, ce doux parfum de l'esprit, cette fleur de l'âme? — Voulez-vous dévoiler aux regards étrangers vos heures fortunées, vos joies enthousiastes et vos douleurs frénétiques, ce que vous avez pensé, ce que vous avez senti? —

Ne craignez-vous pas les traits mordants de l'ironie qui habite dans les cœurs froids? — l'ironie à l'abri de laquelle ne sont pas même les Dieux de notre culte? — Pleine de modestie, votre âme a-t-elle renoncé à toute vanité pour supporter les critiques d'un esprit sévère?

Ne voulez-vous que glorifier l'image de la divinité cachée — que vous adorez à votre manière, qui remplit le temple du monde? — où bien votre cœur n'est-il agité que du désir d'acquérir des honneurs terrestres? — Alors, seulement alors, ô troubadours, présentez-vous à l'entrée de la lice.

WOLFRAM D'ESCHILBACH.

Le chant de la vérité.

De même qu'à l'orient les flammes rosées de l'aurore, qui nous annoncent l'arrivée du soleil, sortent de l'éclat merveilleux de la

nuit qui les voilait de ses ombres, de même que le grand astre se montre entouré de mille rayons de feu que n'a pu peindre encore la main d'aucun artiste, et répand sur nous la bénédiction ;

Ainsi la beauté de la vérité commence à poindre à travers les nuages, ainsi elle attend qu'elle puisse couronner le ciel, qui fut sa patrie. Elle s'avance, victorieuse de la sombre envie qui menaçait de l'anéantir aux premières heures de sa frêle existence ;

Et dans sa marche grave, mais rapide, elle a éteint le feu ardent qui s'allume au foyer du brûlant midi ; magnifique arc-en-ciel, elle plane maintenant au-dessus des vagues de l'Océan apaisé.

Et dès qu'elle est descendue dans le sein de la mer ardente, les étoiles qui ont bu sa lumière nous apportent la consolante certitude que, bien qu'invisible à nos yeux, elle ne continue pas moins à briller sur les plaines d'un autre monde.

Dans les sentiers obscurs de cette étroite vallée, gardons saintement le rayon d'amour émané de Dieu. Cachons dans notre sein fidèle la semence de l'union divine ; qu'elle y fleurisse, car l'amour et la vérité ne sont qu'un.

HENRI DE VELDECK.

Le chant de la joie.

Les joies sont des fleurs ; l'amour est une joie : aimer, c'est s'exercer joyeusement dans la souffrance ; car les roses et les œillets se fanent. Veux-tu, quand elles se fanent, dire adieu à l'amour ? —

Veux-tu consacrer ta vie à un printemps, sans tresser plus longtemps des couronnes ? — Parce que les roses se sont rapidement fanées pour toi, as-tu trouvé des épines dans les caresses ?

Hâte-toi de cacher ta blessure ; va chercher de douces lèvres. Les lis brillent pleins de magnificence et de majesté : ils éveillent les désirs bien plus longtemps.

Tu ne voulais pas que le ver sortit de son trou pour arriver jusqu'à toi. Laisse donc cette belle si elle te trompe! — L'été s'en va; les fleurs se balancent

Et se courbent au souffle du vent; c'est là que dans ton ivresse tu peux boire la félicité. Les tempêtes, hélas! froides comme l'hiver, s'approchent lentement.

Alors il fait obscur, alors il fait nuit; attends que le printemps sourie avec l'amour. Partout on voit des traces de décadence. — N'aime pas toutes choses, mais aime le tout.

REINHARD DE ZWETZEN.

Le chant de l'espérance.

Quelle est cette étoile qui brille au loin à l'orient et qui est tournée vers les mages? Qu'espèrent-ils trouver aux lieux où elle les appelle? — Marchant à sa lumière, ils vont par monts et par vaux, et arrivés où elle brille, leur œil boit le ravissement, et la bienheureuse espérance les conduit.

Quel est ce prodige, le plus grand de la nature, qui se manifeste sur la terre d'Égypte? — Tout un peuple, pauvre et opprimé, cherche avec un ardent amour sa patrie; il marche sans se reposer à travers le désert, vers la terre promise; le soleil descend du ciel; la colonne de feu brille, et la bienheureuse espérance le conduit.

Qui fait taire en nous la crainte de la mort et du tombeau? — Des fleurs et des papillons se jouent autour; — une chaîne éternelle nous entraîne loin du périssable dans le sentier de l'éternité. L'enveloppe tombe; l'œil s'enivre de bonheur, et la bienheureuse espérance nous appelle.

La colonne de feu, la sainte étoile nous dirigent à travers la vie; le papillon et la fleur nous disent que la confiance ne doit jamais nous manquer, jusqu'à ce que, conduits par l'amour et l'espérance, nous ayons atteint notre patrie. — Un jour l'espérance

s'évanouira; ce sera le jour de l'accomplissement, où notre âme boira l'amour éternel.

WALTER VON DER VOGELWEIDE.

Le chant de la fidélité.

Le dernier parfum de l'Éden qui rafraîchit notre front brûlant, quand la douleur se lève et nous mine à la suite de la misère, de la séparation, de la mort, — la dernière parole de consolation sortie de la bouche de l'ange, lorsqu'il chassa du paradis, dans une vie rude et pénible, l'homme qui avait appris à connaître la peur,

C'est le petit mot : fidélité ! Ce mot ouvre à nos yeux un monde dans lequel, sous un ciel éternellement bleu, la rose fleurit sans jamais se flétrir, la rose qui un jour s'épanouit dans tout son éclat sur nos cœurs, et qui, comme les cierges brûlant sans cesse sur les autels, dissipe les ténèbres de la nuit la plus profonde.

Lors même qu'elle serait ravie à ma vue, que l'harmonie de sa voix ne charmerait plus mon oreille, que je ne conserverais plus la fugitive espérance d'être un jour réuni à elle, et de voir tarir les pleurs que mon œil verse dans l'abandon et la solitude;

Lors même qu'elle serait couchée dans le sarcophage, jouissant là-haut de la félicité céleste; que les jours dorés seraient passés pour elle sur le trône impérial; qu'elle serait haïe d'un monde qui lui tresse une couronne d'épines, lors même que Dieu l'aurait abandonnée, — je n'abandonnerais pas ma rose.

C'est là ce qui donne de la dignité à l'âme, c'est là ce qui aplanit les sentiers difficiles, ce qui ôte du cœur la discorde, le plus lourd fardeau de l'existence. J'ai atteint le but de mes désirs, le monde m'offre une image, et pour moi — hélas ! — les larmes de l'amour ont presque plus de charmes que ses plaisirs.

BITTEROLF.

Le chant de la foi.

Vous errez joyeusement parmi les étoiles, les fleurs et les soleils. Doués d'intelligence, vous puisez dans la nature des connaissances profondes et des plaisirs enivrants. — Vos larmes se changent en perles. Vos douleurs naissent de l'ardeur avec laquelle vous vous plongez, dévorés de désirs, dans la source de toute beauté, vous reposez sur le sein de l'amour.

Lors même que vous sentez l'angoisse de vos blessures, c'est comme si une rose fleurissait quand le soleil, au bord de l'horizon, la contemple et lui sourit. Lors même que vous combattez d'actions et de pensées contre la foule des soucis, vous n'en sortez pas moins de la lice victorieux et ceints de laurier.

Qu'importe à celui qui, au lieu de bâtir sur des fleurs et des étoiles, bâtit sur la croix noire qu'on aperçoit dans un lointain obscur avec son air sévère et imposant, et appelant celui qui a confiance en elle, — que lui importe l'éclat des plaisirs du monde, que lui importent la rose, la couronne, la clarté brillante des étoiles? ah! ce ne sont que de pauvres débris de la magnificence des cieux.

Le pèlerin a-t-il la certitude d'arriver au terme du voyage, parce qu'il a eu la force de renoncer aux plaisirs terrestres? Sait-il si des lis et des palmes y croissent pour lui; si, après sa longue prière il sera admis au rang des bienheureux qui entourent le trône de l'Éternel?

Non, oh! non. — Atteindra-t-il le but? — Tressera-t-il des couronnes d'amaranthes au sein de la lumière, au milieu de la joyeuse troupe des anges? — Ah! il n'en sait rien. Lors même qu'il serait encore plus abaissé, qu'il serait mille fois plus loin de la joie et des plaisirs, ne serait-il pas plus heureux que votre enfant de la joie; car il presse avec amour la croix sur son cœur.

HENRI D'OFTERDINGEN.

Le chant de la force.

Je conviens que la lumière étincelante de l'amour se décompose en mille rayons, — que la source intarissable de la vie jaillit de mille bassins, aussi claire que le diamant, — mais un seul et même mot est répété par mille bouches, comme chacun de nous l'a éprouvé. —

Et heureusement pour nous que l'arbre de l'humanité, ainsi créé, s'élève robuste et puissant, et attire à lui la nourriture dont il a besoin, par ses racines, ses feuilles et ses branches; heureusement pour nous que les harmonies, dont nous n'avions qu'une vague idée, se manifestent à nous sans bornes, pénétrant dans chaque âme qui a soif de l'éternelle vérité.

Heureusement pour nous que — pareil au serpent qui, blessé, sait trouver parmi les rochers la plante salutaire, — l'homme aussi sait choisir le baume qui le guérira de sa maladie et le disposera à un nouveau combat.

Cependant il n'existe qu'une chose qui puisse concentrer les rayons éparés en un puissant globe de feu, faire sortir de toutes les bouches un seul son fort et retentissant, former des eaux des sources et des torrents une vaste mer portant un monde sur ses flots avec ses plaisirs et ses douleurs, — c'est la force! —

Colonne haute et inébranlable, placée dans le sein de chaque homme, par la miséricorde du Créateur, pour notre salut; — celui qui l'embrasse, dominera seul sur le monde. La dure pierre elle-même s'échauffera, le roc croulera à un signe de son regard.

Son sang coulerait à torrents, qu'il n'y prendrait pas garde et qu'il continuerait à aller en avant, car ses blessures lui prêtent des forces nouvelles. Il entend bourdonner à ses côtés les mo-

queries du public, qui ne connaît que les âmes communes. D'un mot il pulvérise la foule, — il sourit et — il a vaincu.

Ce qu'il veut, il l'obtient; ce qu'il pense, il l'exécute; ce qu'il hait, n'ose résister; ce qu'il fait, restera; ce qu'il aime, sera élevé bien au-dessus d'un monde trompeur jusqu'au plus haut des cieux; car la force et l'amour ne sont qu'un.



Sciences historiques.

SUR L'ÉTAT ACTUEL

DU PROTESTANTISME EN ALLEMAGNE.

I.

J'ai entendu, l'hiver dernier, à l'université de Leipzig le cours d'un célèbre théologien, le docteur WINER, sur l'état actuel du protestantisme en Allemagne et ses diverses tendances.

Le professeur Winer est un homme encore dans la verve de l'âge, d'une érudition immense, et qui a fondé sa réputation littéraire par des travaux exégétiques d'une grande profondeur. Le cours qu'il avait annoncé avait attiré un auditoire fort nombreux; une des plus grandes salles de l'*Augusteum*¹ était tellement remplie d'étudiants, qu'ils débordaient et que les couloirs se trouvaient envahis. La parole grave du professeur tombait donc sur un riche terrain et dans des intelligences bien diverses. Elle y excita de grandes sympathies et de grands enthousiasmes; il y eut de frénétiques applaudissements, et à la fin du cours les étudiants votèrent et portèrent un *vivat* à l'illustre maître. Un beau soir les rues de Leipzig furent sillonnées, à la lueur des torches, par une longue file d'étudiants, musique en tête, conduits par des chefs de file en grandes bottes à l'écuyère et la classique rapière au poing. Le cortège s'arrêta sous les fenêtres du professeur, des morceaux en son honneur furent chantés, puis des *vivat* prolongés portés à plusieurs reprises, et les vieux échos du *Rathhaus*, situé presque en face, répétèrent en gémissant cette triple

¹ Nouveau bâtiment de l'université.

clameur poussée par plusieurs centaines d'étudiants : *Au brave défenseur de nos libertés académiques!* —

Or, qu'a dit le professeur Winer? Voici à peu près la substance de son cours :

Quel est l'état des partis religieux en Allemagne? — Au nord nous voyons fleurir le protestantisme en opposition flagrante avec le catholicisme du midi. Au nord, liberté d'examen, science, lumières répandues dans toutes les classes par un système d'instruction publique, dont l'organisation est un des plus beaux fruits du protestantisme; mais aussi divisions, partis, anarchie de la pensée. Nous voyons d'un côté le rationalisme en guerre ouverte avec le spiritualisme ou supranaturalisme, comme on dit en Allemagne; puis entre les deux, le mysticisme qui a de si profondes racines dans le nord; d'un autre côté — et ceci est la plaie la plus incurable — l'indifférentisme général qui s'est emparé des populations, et qui ne les rattache plus guère au protestantisme que par les liens relâchés d'une vieille habitude.

Si au nord nous voyons un développement peut-être exagéré de l'intelligence, au midi nous apercevons, à coup sûr, une exubérance de la sensibilité. Tandis que le nord s'enferme dans son esprit et dans des luttes avec l'intelligence, le midi, donnant tout à la forme, à la lettre, épanche toute sa sève d'émotions religieuses dans les dogmes arrêtés et inébranlables de l'Église catholique, et dans les formes pompeuses et poétiques dont le génie du midi les a revêtus. Aussi le catholicisme, tuant l'intelligence et l'esprit d'examen, forme une unité bien compacte qui étend ses réseaux sur toutes les populations de l'Allemagne méridionale.

Le protestant du nord, vivant dans son intelligence, fréquente peu ses temples; le catholique du midi va s'y agenouiller trois et quatre fois par jour, et témoigne un grand zèle pour les actes extérieurs; mais en général, manque d'intelligence religieuse, esprit de servilisme envers les supérieurs, système rétrograde d'instruction publique, où les jésuites reflorissent de toutes parts et s'approprient l'éducation de la jeunesse : tels sont les fâcheux symptômes qui se manifestent dans le catholicisme. Ce n'est pas ici le

lieu de parler de l'école philosophique religieuse dont le siège est à Munich, cette école catholico-romantico-mystique, qui s'est affublée de la philosophie de la nature de Schelling, et dont les grands-prêtres sont MM. Gœrres et Baader, et le sous-diacre, M. Wolfgang Menzel à Stuttgart.

Or, continue M. Winer, telles sont les plaies du protestantisme : lutte des partis et indifférence des masses produite par ces luttes mêmes ; vague de la constitution ecclésiastique et mélange d'éléments disharmoniques dans ces constitutions, mélange produit par l'influence des princes de l'Empire à l'époque de la réformation, et qui se fait encore fortement sentir aujourd'hui. Lutte des partis — M. Winer appelle de toutes ses forces l'heure de la réconciliation — rationalisme, spiritualisme ! N'êtes-vous pas deux faces d'une même idée ? N'êtes-vous pas comme deux frères qui ont un bandeau sur les yeux et qui se méconnaissent ? — Les principes rationnels et les principes spiritualistes, en s'unissant dans un commun effort, redonneraient une force toute nouvelle au protestantisme en lui imprimant un grand mouvement d'unité. Mais malheureusement les partis, malgré l'indifférence publique, sont encore bien loin de ce désirable rapprochement.

Indifférence des masses — elle tient à deux causes fondamentales : envahissement de l'industrie, qui absorbe l'attention et l'amour des populations ; délabrement — c'est bien l'expression convenable, délabrement des divers éléments. — Quels sont ces éléments ? La prédication, la prière et le chant.

Or, qui niera que dans la prédication tout ne dépende de la personnalité du prédicateur, et que, le talent étant en général chose rare, cet exercice religieux ne soit dégénéré, à peu d'exceptions près, en un débit sinon de lieux communs rebattus, du moins en une monotone phraséologie lue ou débitée sur mémoire ? Voilà l'abus. Quant au chant, les mélodies ne sont guère que des phrases barbares mal chantées par les masses et dénuées de tout art musical. Les poèmes, qui en sont le fond, ne valent guère mieux ;

¹ Voyez à ce sujet le chapitre du *Protestantisme* dans *Wolfgang Menzel's deutsche Literatur*, tome I.^{er}

c'est une poésie sans saveur et sans goût, et cependant le chant religieux en Allemagne est vraiment national; mais il a profondément dégénéré comme toute chose. Luther le regardait comme un élément intégrant de la théologie, et l'on sait l'effet que la musique produisait sur l'âme du grand réformateur. —

Après le chant, le professeur passe en revue les liturgies ou recueil des formules et prières qui servent aux consécérations publiques. La Prusse a fait une liturgie; mais nous la repoussons fortement. Qui a fait cette liturgie? Quelle autorité a-t-elle? Elle a été faite par un inconnu, elle a été imposée par le gouvernement. D'ailleurs elle comprime de son cercle de fer le libre arbitre du prêtre protestant par la prescription des textes de l'Écriture pour chaque jour de l'année. En général, le mysticisme s'étend en Prusse et fleurit protégé par le gouvernement, qui y trouve largement son intérêt.

Tel serait donc l'état du culte protestant. Comment y remédier? Comment ramener les peuples dans les temples déserts? Il n'y a pas d'autre moyen que la réforme des éléments mêmes du culte public. Apporter plus de soin dans la prédication; plus de chaleur, plus de vie, plus de mouvement; faire subir une semblable métamorphose aux formules liturgiques, et surtout épurer radicalement le chant religieux : tels sont les refuges auxquels a recours M. Winer. C'est surtout dans l'amélioration de la musique qu'il met les plus grandes espérances; et ce n'est pas sans un mélange d'étonnement et de doute que j'entendis le savant professeur rattacher le réveil de la ferveur publique à d'aussi frêles et chancelants appuis.

Outre quelques savantes dissertations sur le rationalisme et le mysticisme, sur les rapports de l'État et de l'Église, telle est à peu près la substance des leçons professées par ce théologien; tel est le tableau du protestantisme qu'il présenta à ses jeunes auditeurs. En attendant, dit-il en terminant, ne désespérons pas, la science est la sauve-garde du protestantisme; son flambeau est l'égide protectrice qui couvrira sa marche dans les sentiers de l'avenir, et qui doit le faire définitivement triompher.

II.

En même temps que le théologien de Leipzig jetait un cri de détresse en analysant à ses jeunes auditeurs les divers symptômes qui minent aujourd'hui la société protestante en Allemagne, une autre voix, non moins puissante et plus hardiment dogmatique, s'élevait à côté de la sienne, et mettait au jour les mêmes souffrances, le même délaissement, le même malaise, et en cherchait aussi le remède. Je veux parler du grand rationaliste BRETSCHNEIDER, superintendant à Gotha. Il est remarquable que ces deux plaintes, qui s'élevaient simultanément pour pleurer la décadence de la forme protestante, sortaient toutes les deux du pays de Saxe, cet ancien foyer de la réforme, la patrie de Luther, et le défenseur infatigable de son vieux droit d'examen.

Bretschneider est un théologien de la vieille roche, une des plus fermes colonnes du rationalisme en Allemagne, un nom bien sonnant dans le chœur des vétérans défenseurs de cette doctrine, Paulus, Gurlitt, Eichhorn, Bouterwek, Krug, Wegscheider, Bæhr, etc.; un vigoureux adversaire des spiritualistes purs et des mystiques de toutes les couleurs, qui leur jeta hardiment le gant, et qui commence ainsi une célèbre réfutation dogmatique en réponse au D.^r HAHN, professeur à Breslau.

« Toute la théologie mystique repose sur le *péché originel*. Si ce dogme est sans fondement, tout l'édifice de leur théologie croule. Or, je veux prouver que la Bible ne parle pas d'un péché originel venu d'Adam, et encore moins d'une faute et d'une condamnation qu'apporte l'homme en naissant; que ce principe, dont les mystiques font la base de tout le christianisme, est une erreur, qui n'a de fondement ni dans la Bible, ni dans l'Évangile, et que ce dogme se contredit et se détruit lui-même. »

Je me rappellerai toujours l'expression avec laquelle il me dit, un beau soir d'été, dans son jardin à Gotha : « Ce Berlin enfoui dans son mysticisme, et dont on fait tant de cas, qu'est-ce après tout? — Une grande caserne. Ne croyez pas que Berlin, avec son hégélianisme, ait de l'influence sur le reste de l'Allemagne! C'est

une civilisation étroite, qui ne peut sortir des sables de la vieille Prusse. A qui cette Prusse doit-elle d'ailleurs l'état prospère de son instruction publique? A nous autres Saxons. C'est chez nous qu'elle est venue chercher ses philologues, ses érudits, ses pédagogues, ses philosophes; c'est à nous qu'elle est redevable de ses progrès, etc.»

Les rationalistes n'ont pas lieu d'être satisfaits des tendances qui se manifestent à Berlin. Aussi ne s'expriment-ils que d'une manière plus ou moins acerbe sur le compte de cette puissante capitale.

On conçoit d'après ceci sous quel point de vue l'état du protestantisme doit être examiné par ce théologien, et il m'a semblé utile de laisser parler le rationaliste lui-même, avec ses haines, ses antipathies, ses passions enfin, et de faire paraître ainsi successivement les partis qui se disputent aujourd'hui l'empire des idées religieuses dans la métaphysique Allemagne.

Voici donc quelques extraits d'un très-long article qu'il fit insérer l'hiver dernier dans la *Gazette ecclésiastique*, dont il est un des deux rédacteurs en chef. Ce recueil, publié à Darmstadt et qui compte déjà quinze années d'existence, est l'organe décidé du rationalisme, et à peu près le seul qui tienne fermement tête aux attaques redoublées des piétistes de toutes nuances, et qui se porte souvent aussi agresseur avec une vigueur redoutable à ses ennemis.

III.

En examinant l'état actuel de l'Eglise chrétienne, on peut facilement se convaincre qu'elle se trouve dans un état de crise manifeste.

Des quatre parties du monde, l'Europe seule représente le christianisme; car l'Asie est engourdie sous la domination de fer du mahométisme, et l'Amérique est encore dans l'enfance.

L'Europe seule est donc chrétienne; mais elle se trouve soumise à des organisations ecclésiastiques bien différentes. En masse elle

se divise en trois grandes familles : la famille grecque, la famille catholique-romaine et la famille protestante.

Le christianisme grec a longtemps languì sous l'influence mahométane, et n'a guère commencé qu'en Russie à prendre part à la culture européenne. La masse des confesseurs de cette religion et les prêtres eux-mêmes sont encore étrangers à la civilisation. Aussi n'y remarque-t-on aucun mouvement intellectuel, sinon quelques anciennes discussions réchauffées par les partisans de partis qui n'existent plus. La religion grecque n'a donc pas et ne peut avoir aujourd'hui quelque question vitale et d'avenir à présenter à l'historien.

Voyons le catholicisme.

Cette grande famille religieuse de l'Europe se trouve de nos jours dans une profonde fermentation causée par les révolutions politiques qui sont sorties de son sein, et qui sont encore loin d'être apaisées. Une réaction sur l'Eglise elle-même et sur sa constitution en était une conséquence immédiate et inévitable. Aussi voyons-nous aujourd'hui l'Eglise catholique profondément mutilée par les révolutions politiques dans un grand pays, la France, et totalement désorganisée en Allemagne par la sécularisation de tous les biens ecclésiastiques de l'Empire et par l'introduction des formes constitutionnelles dans plusieurs États politiques. Ces révolutions, qui menacent jusqu'à l'existence matérielle du catholicisme, l'ébranlent dans toutes les parties de l'Europe, et poursuivent leur tâche avec acharnement, comme nous le voyons sous nos yeux en Espagne et en Portugal, par exemple.

Dans cet état critique, il est impossible que le dogme occupe essentiellement l'attention de l'Eglise catholique. En effet, aucun mouvement dogmatique ne s'y fait remarquer, et même en Allemagne nous voyons encore le labeur des écrivains catholiques, d'un côté, s'appliquer à une vaine polémique contre le protestantisme, plutôt qu'à une étude large et approfondie des besoins de leur système religieux; de l'autre côté, se plaire à illuminer leur dogme et leur culte au feu de Bengale d'une philosophie phantasmagorique, au lieu d'en rechercher la vérité et l'unité.

La question vitale du catholicisme réside donc tout entière dans le rapport de l'Église à l'État. Quelles seront les bases d'un concordat entre le pape et l'État? quels les droits de la hiérarchie dans la nouvelle constitution? Laissera-t-on aux prêtres et aux moines leurs anciennes positions? Le célibat des prêtres sera-t-il maintenu ou supprimé? Les ecclésiastiques seront-ils tenus de prêter serment à la constitution avec ou sans restriction mentale (*Vorbehalt*)? etc. — Telles sont les principales questions agitées aujourd'hui au sein du catholicisme en Allemagne. A cela il faut ajouter les différentes nuances qui distinguent les différents États. Ici le bon plaisir royal a plus d'étendue, là il se trouve plus resserré; ici l'on sécularise les couvents, là on en érige de nouveaux; dans ce pays on chasse les jésuites, dans celui-ci on les accueille et on les choie.

Toutes ces questions, d'un intérêt majeur et immédiat pour la famille catholique, en ont fort peu pour les protestants. Cependant elles les touchent d'assez près, en ce sens qu'une partie des populations protestantes se trouve sous le gouvernement de princes catholiques, et qu'une expérience de trois siècles, nullement démentie par les temps modernes, nous a enseigné que les protestants ont toujours souffert quand le clergé romain gagnait une influence marquée sur le gouvernement politique; car l'imitié de la hiérarchie catholique contre l'Église protestante n'a pas subi l'influence du temps.

Maintenant, quant au protestantisme lui-même, il fut aussi agité par le retentissement des révolutions, et la question des constitutions politiques amena nécessairement l'attention sur l'examen des constitutions ecclésiastiques. C'est ainsi que furent agitées les questions de synodes, de presbytères, de représentation cléricale, sans amener cependant aucun important résultat, et sans exciter un intérêt général et persistant. La liberté chrétienne qui règne sans contredit dans les constitutions protestantes, la sagesse des gouvernements, qui s'abstiennent de toute oppression intellectuelle, et la représentation factice que trouve l'Église non pas seulement dans les constitutions modernes, mais encore dans les États feu-

dataires, enlevèrent à la discussion une grande partie de son intérêt. Quel que fût aussi le zèle avec lequel quelques prêtres protestants élevèrent la voix, ils ne purent cependant réussir à inspirer au peuple un grand intérêt pour ces questions.

Mais d'un autre côté les différences dogmatiques qui s'élevèrent au sein du protestantisme, sont de la plus haute importance; et non-seulement toute la classe des ecclésiastiques, mais aussi les laïques et le peuple lui-même, y prirent un vif intérêt. Il y a même quelques gouvernements protestants qui ont pris parti dans ces discussions d'une manière non équivoque.

Quelles sont ces différentes tendances de la dogmatique protestante?

IV.

Nous voyons d'abord un parti qui, par tous ses efforts, tente de ressusciter l'ancien esprit du seizième siècle, et qui voudrait faire prévaloir l'ancienne théologie. Ce parti rétrograde s'est élevé rapidement à une haute puissance; il se montre avec unité de plan et d'action, et c'est surtout dans les hautes classes qu'il trouve de puissants auxiliaires. Or, ici ce n'est pas d'une opinion d'école qu'il s'agit, mais plutôt d'une puissance politique qui fait fortement sentir son influence, et qui se garde bien, par conséquent, de provoquer et de battre ses adversaires sur le terrain de la science et de la critique; quand il peut les attaquer et les opprimer au moyen de sa force politique. Du reste, ce parti n'est pas lui-même maître de ses partisans; car les masses, excitées par les chefs dans leurs passions religieuses, se partagent, d'un côté, en un étroit et égoïste séparatisme; de l'autre, en démocratie radical, mêlé de fanatiques aberrations, comme la société piétiste des *Mücker* à Königsberg vient d'en donner un exemple. Ce n'est pas la première fois que le fanatisme fait de l'attrait des sexes un objet d'exaltation religieuse, et il est facile de s'expliquer comment des esprits qui rejettent comme un péché l'usage de

la raison, se laissent dominer par leurs sentiments, et comment un des sentiments les plus impétueux de la nature humaine, celui de la volupté, peut en venir à dominer tous les autres, et entraîner ces hommes égarés à une sainte débauche. — Séparatisme, démocratisme, fanatisme, piétisme, etc., ne sont pas seulement des opinions d'école, mais des formes vivantes et agissantes, qui exercent une immense influence sur la société.

V.

En face du parti piétiste et traditionnel se présente un autre parti, qui s'attache avec le plus vif intérêt au développement scientifique de la théologie, soit pour le provoquer, soit pour le diriger ou le représenter.

On l'a nommé le parti des *rationalistes*, assez improprement du reste ; car ce n'est pas seulement la raison qu'ils veulent mettre au service de la théologie chrétienne, mais encore toutes les sciences en général, même les sciences expérimentales, avec lesquelles ils veulent réconcilier la théologie. Ils ne sont pas une puissance politique, mais seulement une puissance intellectuelle ; ils ne sont pas organisés d'après un plan régulier ; ils n'ont ni directoire, ni caisse, ni communications établies avec les pays voisins. Ils n'ont à se féliciter d'aucune faveur, d'aucune protection de la part des puissances du monde. Leur puissance à eux ne repose que sur ceci, qu'ils sont les représentants des vérités générales des sciences dans la science de la théologie, et que ces vérités acquises au monde ne peuvent être supprimées sans détruire notre civilisation, notre état politique, et cette supériorité intellectuelle acquise par l'Europe sur les autres parties du monde. L'œuvre des rationalistes est donc éminemment conciliatrice et pacifique — et elle le fut en effet jusqu'à ce que dans ces derniers temps les attaques virulentes du premier parti menacèrent leurs paisibles travaux, et par leur violence même les forcèrent à combattre pour conserver leur propre existence ; car leurs ennemis s'adressèrent

avec de haineuses calomnies au peuple et aux gouvernements, et cherchèrent à exciter ceux-ci à d'actives persécutions.¹

Le caractère différent de ces deux partis, quant à la théorie, repose sur leur manière d'envisager et d'interpréter l'Écriture sainte. Il en sera parlé plus loin.

Quant à la pratique, le piétisme base son échafaudage dogmatique et moral sur le *péché* ou l'imperfection et sur le *Rédempteur*; le rationalisme, sur la *vertu*, et son type primordial, la *divinité*.

Le piétisme insiste essentiellement sur cet article de foi, que tous les hommes sont corrompus dans leur raison et dans leurs mœurs, et incapables du bien; que la vertu n'est pas possible, qu'elle ne nous rend pas Dieu favorable, et qu'elle n'est pas récompensée par le salut éternel; mais que toute la somme de nos iniquités est amassée et anéantie par Jésus-Christ, le Rédempteur universel, et que celui qui croit à Jésus-Christ comme Rédempteur, est non-seulement comme s'il n'avait jamais commis de péchés, combien qu'il en ait pu commettre, mais encore comme s'il avait rempli tous ses devoirs, exercé toutes les vertus. De là le but suprême de la mission de Jésus-Christ, fils de Dieu, est l'accomplissement par lui de la rédemption du péché et l'apaisement de la colère de Dieu.

Voilà pourquoi le Fils-Rédempteur est tout pour eux, pourquoi ils l'adorent dans leurs écrits et dans leurs discours, pourquoi ils s'adressent peu au Père et encore moins à l'Esprit.

¹ Berlin et Halle sont, particulièrement depuis ces derniers temps, le siège du parti piétiste, et c'est dans la *Gazette évangélique*, publiée à Berlin, que les piétistes accusèrent hautement les rationalistes, et en particulier Wag-scheider et Gesenius, tous les deux professeurs à Halle, d'exposer des doctrines qui anéantissaient le christianisme, et sollicitèrent directement de l'autorité prussienne qu'elle rendît les théologiens rationalistes responsables de leurs doctrines, et qu'elle les démit de leurs fonctions. De là violent combat, déluge de brochures pour et contre, où le mysticisme, le piétisme, le fanatisme, l'idéalisme et le rationalisme se heurtèrent sur toutes les faces au feu roulant d'une polémique infatigable. C'était en 1829. La parole de Breitschneider fut une des plus hautes et des mieux entendues dans cette lutte: « Deux lettres à un homme d'État sur cette question: Les gouvernements protestants doivent-ils agir contre le rationalisme? » par Breitschneider. Leipzig, 1830.

(Note du Traducteur.)

En somme, le principe moral, base du rationalisme, est le perfectionnement chrétien. Son point de départ est celui-ci, que toute créature est pourvue des forces morales nécessaires à son salut, qu'elle doit les employer avec persévérance dans la route du bien, que la vertu est non-seulement possible, mais que toute créature doit la réaliser en soi; qu'une vie vertueuse trouve grâce devant Dieu, et sera récompensée ici-bas et dans l'éternité. Les rationalistes voient dans Jésus-Christ l'idéal réalisé de cette vie divine, et c'est pour cela qu'ils le reconnaissent pour le Fils de Dieu; mais ils ne considèrent sa mort expiatoire sur la croix que comme un symbole de la grâce divine; grâce qui aide à la faiblesse de l'homme, aiguillon qui sollicite sa volonté.

Ainsi le but suprême de l'apparition de Jésus-Christ sur la terre a été d'affranchir les hommes de la domination du péché, et de les éveiller à la vie morale par une doctrine, par un exemple et par des promesses. Voilà pourquoi le christianisme ne s'appuie pas uniquement sur Jésus-Christ comme type idéal de la perfection humaine, mais encore et davantage sur Dieu, source primitive de toute perfection, image d'après laquelle doit se former toute créature rationnelle.

Il suit naturellement de ces différences dogmatiques, que l'influence des deux partis sur la vie des masses doit être bien diverse. En effet, l'enseignement basé sur une impuissance morale, sur une irrévocable corruption, dont les funestes conséquences ne peuvent être anéanties que par la rédemption; cet enseignement ne peut manquer de jeter le trouble et l'abattement dans le cœur, ou — plus fatal encore — d'exciter une légèreté, une hardiesse sans conscience à faire le mal, suivant que l'enseignement portera plus ou moins sur la corruption de l'homme ou sur Jésus-Christ le Rédempteur; ou bien, suivant que les individus pencheront à l'immorale ou au bien par habitude et par éducation. Deux circonstances également déplorables : le découragement émousse la volonté, la légèreté précipite dans le mal. Une doctrine qui déclare inutile et sans mérite devant Dieu l'accomplissement du devoir, est toute impuissante à fonder une vie religieuse dans les masses.

Il n'en est pas ainsi de la doctrine qui démontre que l'homme peut et doit remplir ses devoirs, et que l'accomplissement de la vertu lui ouvre l'espérance de la grâce de Dieu et du salut de l'éternité. Cette doctrine produira dans l'âme du croyant des effets tout opposés; savoir : sérénité, calme de l'âme, vif désir de se délivrer du péché et de s'approcher de Dieu par l'accomplissement de ses devoirs.

VI.

A côté de ces deux partis il s'en est élevé dans ces derniers temps un troisième, qui est sorti de la philosophie de Hegel, et dont se rapproche sous plusieurs points l'école de Schleiermacher, que je laisserai cependant de côté; car son influence sur le siècle n'est que médiocre, et se trouve étouffée par celle des trois principaux partis, et surtout par celui de Hegel.

On pourrait appeler les disciples de Hegel les rationalistes par excellence; car pour eux la raison est l'unique réalité. Rien n'existe qu'en tant qu'il est pensé par la raison, et l'existence de Dieu n'est rien autre que cette existence même dans la représentation rationnelle, et la vie éternelle n'est que la vie continue de l'idée de Dieu dans l'individualité humaine, sans cesse disparaissant et sans cesse se reproduisant. La croyance de l'individu à une raison personnelle distincte de Dieu et, à quelques égards, indépendante, est une erreur profonde, et l'acte produit dans cette foi, chute de Dieu, péché — et par conséquent la doctrine de l'immortalité, qui proclame une continuation de l'individualité humaine, n'est qu'une erreur grossière et égoïste.

D'après l'esprit de ce système on devrait le croire en opposition flagrante avec le christianisme, dont les dogmes fondamentaux sont : foi en un Dieu objectif, indépendant du monde et de la pensée; foi à l'immortalité de l'âme, continuant son développement individuel, distinct, personnel et responsable dans l'éternité.

Quant au fond, le hégélianisme et le christianisme sont choses fort différentes, contraires même; mais par la forme cette doc-

trine a cherché à se rattacher de la manière la plus étroite, non au christianisme lui-même, ceci était impossible, mais à la dogmatique symbolique, dont elle a emprunté les formules pour énoncer ses propositions.

Le dogme chrétien de la *Trinité* est, dans cette doctrine, la transition de l'idée divine de l'état d'indifférence à l'état d'individualité humaine et le retour de cette individualité dans l'indifférence. — Exister en tant qu'individu, et *vouloir* rester une individualité, constitue l'éloignement de Dieu, la chute par le péché, le *péché originel*. — La cessation de l'existence individuelle est la rémission, la *rédemption*, représentée de la manière la plus complète en Jésus-Christ, qui, pour cette raison, s'appelle l'homme-Dieu. — L'abandon de l'individu dans la cessation de son *moi*, c'est le *divin*, et le continuél renouvellement de cet état dans une suite non interrompue d'être, c'est la *vie éternelle*.

Quelque éloignée que se trouve réellement la doctrine de cette école philosophique des doctrines qu'elle désigne par sa terminologie chrétienne, cependant ceux qui ne percèrent pas au fond du système, ne s'en aperçurent nullement; car ils se trouvaient assez satisfaits de cette apparence de christianisme, pour lui accorder toute la protection qui était déjà échue en partage au premier parti.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette philosophie en tant que philosophie; nous nous bornerons à son côté pratique.

Comme elle s'attache étroitement au dogme, regardé aussi par les piétistes comme l'essence même du christianisme, surtout à celui du péché originel de l'homme-Dieu, de la satisfaction par la foi seule, etc., il faut qu'elle partage avec ce parti toutes les conséquences funestes de cette manière de voir, et ces conséquences doivent être encore plus palpables et plus violentes; car la nullité de l'individualité humaine, base de ce système, doit nécessairement éteindre tout attrait pour la vertu, laquelle consiste précisément dans le perfectionnement de la personne en tant que *moi* substantiel et moral. Le péché, qui est une erreur morale, apparaît dans ce système comme une erreur dialectique,

et la cessation de cette erreur dialectique devient la réunion en Dieu. La solution du Dieu objectif dans la pensée purement dialectique-subjective, détruit toute religion, nous ne pouvons le concevoir autrement; car le fondement de toute religion n'est-il pas la dépendance de l'homme soumis à un Dieu hors de lui. Nous avouons qu'une prière au Dieu de Hegel nous paraît ridicule, et la confiance en la grâce, en la toute-puissance et en la sagesse de ce Dieu, un non-sens; car du Dieu de Hegel, c'est-à-dire de l'idée de Dieu s'éveillant dans l'individu, je ne puis attendre ni exaucement à ma prière, ni toute-puissance, ni sagesse dans le gouvernement du monde! Et de plus, toute la moralité des actions humaines qui repose sur la crainte de Dieu, ébranlée par cette doctrine, est complètement étouffée par ce dogme désespérant que le *moi* se perd et se fond dans l'infini; car, quoique nous ne prétendions pas que la vertu, sans la croyance à l'immortalité, soit chose impossible; que beaucoup doutent de l'immortalité qui sont cependant vertueux, et qu'il puisse suffire d'être convaincu de la moralité de l'action par le témoignage de la raison et de la conscience, cependant cette croyance est une force bien importante pour exciter notre zèle au bien, non pas tant par les récompenses qu'elle promet, que par la possibilité qu'elle nous offre d'atteindre au terme de la perfection promise. Qui aurait envie de construire un palais sur un terrain dont on saurait d'avance qu'il sera englouti dans quelques années? Qui se trouverait stimulé à un perfectionnement intellectuel, moral, esthétique, qui saurait qu'au bout de quelques années ce perfectionnement sera interrompu et brisé pour toujours? — L'esprit dialectique peut bien se construire une habitation sans vie, sans chaleur et sans consolation, et se complaire lui-même parfaitement dans les produits de sa sagacité; mais le cœur et l'âme demandent une habitation où ils puissent reposer en sûreté, en paix et en consolation.

J'ai cru devoir exprimer franchement ces opinions, parce que c'est ma conviction, quoique je sache bien combien sont maltraités ceux qui refusent de sacrifier à une idole.

C'est avec la même franchise que j'énoncerai encore une autre conviction : c'est que là où le mysticisme et la philosophie de Hegel ont principalement établi leur siège, ils doivent aussi se faire sentir les funestes conséquences de cette théologie et de cette philosophie ; car ces deux doctrines doivent également éveiller dans l'homme une bien déplorable frivolité morale.

En effet, ce phénomène se produit aujourd'hui sous la double forme des *Mucker*, d'un côté, et de la *jeune Allemagne* de l'autre.

Que cette secte des *Mucker* à Königsberg ait pris sa source dans cette théologie mystique dont nous venons de signaler les tendances, c'est ce qui est hors de doute. Cette théologie perverse a fait un péché du premier, du plus sage et du plus bien-faisant des penchans naturels, de l'attrait des sexes, sur lequel reposent la vie de famille et la société humaine. Mais pour les péchés de la chair, aussi bien que pour les autres, le Rédempteur, victime expiatoire, ayant amassé sur sa tête toute la somme des prévarications, les *Mucker* pouvaient bien s'imaginer de guérir le péché par le péché, la volupté par la volupté ; d'ailleurs ce qu'il pouvait y avoir de criminel en cela, n'était-il pas lavé par la foi au Sauveur ?

VII.

Quant à la jeune Allemagne, elle a mis au jour dans ces derniers temps des productions qui tendent au même but, l'émancipation de la chair, tout en partant d'un point de vue également prétendu philosophique, et sans se voiler d'une terminologie sacrée. Le grand philosophe de Königsberg, Kant, a été proclamé par notre *jeune théologie* — qu'on me passe cette expression — fondateur du rationalisme théologique ; et par là de l'incrédulité chrétienne. Mais ni la jeune Allemagne, ni les *Mucker* de Königsberg ne possèdent la philosophie de Kant, du noble Kant, du sévère moraliste, du victorieux combattant de leur flaque morale. Kant n'a jamais sanctifié de sa morale un acte dont la fin n'est pas la génération, et ce n'est pas non plus Kant,

ce n'est pas sa philosophie, ni la théologie rationaliste, qui ont enseigné la débauche dans certain pays de l'Allemagne, où le nombre des enfants naturels est à peu près un tiers des naissances annuelles; car dans ce pays-là ne pénètrent ni Kant, ni le rationalisme. — Les radotages *esthétiques* des salons d'une grande ville, l'apothéose de Goethe et de sa lâche morale, celle de Hegel, qui flotte et se perd dans l'infini; les suicides *esthétiques*, dans le but de se répandre panthéïstement en Dieu, dans l'infini, et les pieuses sociétés hypocrites, ne proviennent ni de Kant ni du rationalisme. Enfin, si un membre de la jeune Allemagne cherche une pompe pour éteindre l'enfer et une torche pour embrâser le ciel, afin que l'homme soit une bonne fois délivré de toutes ces imaginations, il n'a pas besoin d'aller à l'étranger pour cela; pompe et flambeau, il trouvera tout à point à Berlin chez les sectaires de Hegel.

Si quelque autre jeune Allemagne nous prêche comme un besoin des siècles la réhabilitation de la chair ou le rétablissement de ses droits, en d'autres termes la débauche, il est vrai que ceci nous rappelle le saint-simonisme, qui voulait la même chose et qui n'aboutit qu'à une théorie du libertinage; mais ceci nous rappelle en même temps aussi que les Saint-Simoniens avaient détruit le Dieu personnel et distinct du monde, comme les Hégéliens, et que Dieu, pour eux, n'était que la vie même du monde; qu'eux aussi, comme les disciples de Hegel, ne reconnaissent point l'immortalité du *moi*; enfin cela nous rappelle encore que quelques femmes idolâtres de Hegel et de Goethe ont entonné aussi leurs sentimentales plaintes sur le mariage, ce lien détestable des femmes.¹

L'hostilité de la jeune Allemagne contre le christianisme, et surtout contre la théologie piétiste, ne doit point nous faire douter.

¹ Antonie RAHEL. Cette femme remarquable est née à Berlin en 1771, et morte dans cette même ville en 1833, après avoir exercé sur la société berlinoise une immense influence, que sa mort n'a pas arrêtée. Elle épousa en 1814 Varnhagen von Ense, un des hommes les plus éminents de la littérature actuelle en Allemagne. Ses lettres ont été recueillies et publiées en partie par son époux, à Berlin en 1834.

de leurs rapports et de leur parenté. La doctrine de Hegel, malgré sa tendance anti-chrétienne, avait ses raisons pour ne pas s'annoncer comme l'adversaire du christianisme, mais comme venant l'accomplir, et en expliquer pleinement et pour la première fois la conscience. C'est pour cela qu'elle trouve bon de ne pas produire ses spéculations toutes nues, mais de les couvrir de l'égide des formules chrétiennes, symboliques, comme la Trinité, la chute, le péché originel, l'homme-Dieu, la rédemption, etc.

Il en est de même du saint-simonisme. Il ne s'annonça pas non plus comme adversaire du christianisme, mais comme devant l'accomplir, et il couvrit aussi ses spéculations du manteau de la dogmatique catholique. Il y eut un pape, des évêques, une confession, des dogmes, un culte, etc. Ces deux doctrines sont complètement étrangères à la religion, si l'on entend par religion croyance à l'objectivité de l'idée divine; et cependant toutes les deux prétendent être une religion, et chacune la seule vraie.

Quant à la jeune Allemagne, elle a jeté sans façon toute contrainte à bas. Elle annonce donc franchement que l'existence de Dieu hors de la pensée humaine, que la doctrine de l'immortalité, d'après laquelle l'esprit continue son développement avec une conscience individuelle, que la morale qui sollicite le perfectionnement de l'homme, et qui prépare son éducation sur la terre pour qu'elle se continue dans le ciel : tout cela ce sont de vieilles chimères sans aucun fondement. De là vient que l'hostilité de la jeune Allemagne ne se dirige pas contre la *jeune philosophie* dont elle-même est sortie, mais contre la pudeur que cette philosophie a empruntée de la théologie et qui ne lui paraît qu'un empêchement inutile. Lorsque Gutzkow, dans sa préface aux Lettres de Schleiermacher sur la Lucinde, avouait la joie maligne qu'il ressentait à jeter ces lettres comme un brandon au milieu des hypocrites sociétés pieuses des Berlinoises, il ignorait encore qu'il avait des associés dans les pieux *Mucker* de Königsberg, qui, par piété, foulaient à leurs pieds les commandements chrétiens et rationnels contre les péchés de la chair.

Que ce soit aussi en partie un esprit français de mauvais aloi

qui parle par l'organe de la jeune Allemagne, l'affinité de cette doctrine avec les spéculations philosophiques de Hegel n'en est pas moins évidente; car le hégélianisme n'annonce-t-il pas hautement qu'en lui seulement le christianisme est parvenu à une vraie conscience de lui-même, et dernièrement Gutzkow, dans sa défense contre Menzel, n'a-t-il pas assuré naïvement qu'il n'entend rien autre chose qu'une réforme du christianisme mal compris?

VIII.

Nous avons donc quatre partis en présence.

Les théologiens rationalistes et scientifiques, qui voient l'essence du christianisme dans les idées religieuses, et dont la théologie doit être envisagée comme une conséquence du progrès de toutes les sciences depuis un siècle.

Les mystiques de toutes nuances qui, depuis 1815, ont surgi comme de concert dans toute l'Allemagne, et qui veulent rétablir la théologie traditionnelle du seizième siècle.

Les Hégéliens ou les philosophes étrangers au christianisme par le fond, mais enveloppés du manteau de l'ancienne théologie.

Enfin *la jeune Allemagne*, qui montre sans voile sa croyance anti-chrétienne.

Les rationalistes sont attaqués à la fois par les trois autres partis. Pour les piétistes, ils sont trop modernes; pour les partisans de Hegel et de la jeune Allemagne, ils sont trop anciens. Ils sont accusés par les théologiens mystiques d'avoir ouvert le champ à l'incrédulité; par les Hégéliens, décriés comme partisans d'une philosophie qui ne peut ni conduire à la connaissance, ni se formuler en science; par la jeune Allemagne, comme ne prêchant que de vieilles superstitions¹. Attaqués de tous côtés,

¹ Voici ce que l'apôtre de la jeune Allemagne, Haunz, dit quelque part : « Je ne méconnais pas le mérite inestimable des efforts rationalistes d'un Paulus, d'un Gurlitt, Krug, Eichhorn, Bouterweck, Wegscheider, etc. Il se trouve que cela m'est très-utile à moi-même, que ces gens balayent maint vieux abus, surtout ce vieux fumier de l'Église, où se trouvent tant de serpents et de mauvaises exhalaisons. L'air devient trop épais en Allemagne et aussi trop chaud : voilà pourquoi je ne puis en vouloir à ces bons rationalistes, s'ils rarefient ou s'ils rafraîchissent un peu trop l'air. »

calomniés par les mystiques auprès de tous les gouvernements comme des gens avides d'innovations, et qui veulent détruire les choses existantes; traités avec un orgueil repoussant par les Hégéliens, qui les regardent comme une populace de *savants ignares*, et menacés par la jeune Allemagne dans ce qu'ils ont de plus cher au monde, la foi à la pure morale du christianisme, les rationalistes se trouvent dans de dures conditions d'existence. Eh bien! cependant ce sont eux qui survivront enfin à tous ces partis, c'est autour d'eux que finiront par s'assembler tous les amis de la religion et du christianisme, parce qu'eux seuls reposent sur un fondement solide et éternel; savoir : sur la nature inaltérable de l'esprit humain. Ils ne marchent pas avec les mystiques contre la raison et les lois de l'esprit, et par conséquent n'enfanteront jamais de sectes comme celle des *Mucker*, ni autre fanatisme de ce genre; jamais ils ne se laisseront entraîner par l'esprit révolutionnaire à refuser à l'autorité l'obéissance qui lui est due, sous prétexte d'un surnaturalisme élevé au-dessus de toute raison. Ils ne sortent pas, comme les Hégéliens, de la raison pour se jeter dans les régions anéantissantes d'un vide dialectique; jamais ils ne renieront le Dieu objectif, ni la personnalité morale, ni l'immortalité du moi, et jamais ils ne souscriront cette doctrine que *tout ce qui est, est, par cela seul, vrai et divin*; car jamais ils ne reconnaîtront pour vrais et pour divins, par cela seul qu'ils sont et qu'ils sont depuis longtemps, ni le péché, ni l'immoralité, ni les révolutions. Enfin, jamais ils ne descendront du haut de la raison avec la jeune Allemagne, pour s'avilir jusqu'à l'animalité, en accordant à la chair ce que la jeune Allemagne en demande. Ils s'abstiendront à la fois de fanatisme et d'incrédulité; ils n'enfanteront pas des caricatures morales d'exaltation religieuse, et jamais ils ne cesseront de défendre les principes de la moralité contre toute corruption.

Leipzig, novembre 1836.

ADOLPHE DUBRY.

Mélanges.

ESQUISSES SUR L'ESPAGNE,

PAR HUBER.

La Chronique du siège de Zamora.

(TRADUIT DE L'ALLEMAND.)

Un jour le roi Don Sancho Fernandès fit proclamer dans sa ville de Burgos que tous ses sujets loyaux et dévoués vissent se ranger sous sa bannière.

Toute l'armée fut réunie en trois jours, et vint camper dans les plaines de Saint-Facund. De là le roi Don Sancho la conduisit devant Zamora, à l'embouchure du Douero. Puis il alla visiter lui-même, avec une faible escorte, la position de cette ville, bâtie sur un rocher à pic, ceinte de fortes murailles et flanquée d'énormes tours, au pied desquelles le fleuve Douero coule large et profond.

Le roi dit à ceux qui l'accompagnaient : « Voyez donc comme est forte cette citadelle ! Je crois que ni chrétiens ni Maures ne pourraient l'emporter. Si je pouvais l'obtenir de ma sœur, je serais vraiment alors le maître de l'Espagne. » Ensuite à son retour au camp, il envoya quérir le Cid :

« Mon Cid, lui dit-il, vous savez comme notre père vous a élevé avec grand honneur dans son palais, et comme il vous a fait chevalier devant Coïmbre et chef de toute sa maison ; et quand il fut sur son lit de mort, à Cabezon, nous fit jurer à tous ses fils de vous octroyer le même appui. Or, je vous ai placé à la tête de tous mes serviteurs et donné de mon pays plus qu'un comté,

ainsi je vous prie, comme ami et fidèle vassal, d'aller à Zamora et de dire encore une fois à ma sœur, Dona Urraca, qu'elle veuille bien me céder Zamora, et que je lui remettrai en échange Medina de Rio Seco et tout l'apanage, depuis Villalpando jusqu'à Valladolid, et, en outre, Tiedra, qui est un château bien fortifié, et que je lui jurerai, avec douze de mes vassaux, de ne jamais rompre mon serment ni mon traité avec elle : mais que si elle s'y refuse, je prendrai la ville par force. »

Et sur l'heure, le Cid lui baise la main et répondit : « Cette mission conviendrait peut-être à un autre : car elle me sera pénible ; j'ai grandi à Zamora, où mon père m'a fait élever avec Dona Urraca, dans la maison de Don Arias Gonzalo, et avec tous ses fils. Cependant j'exécute vos volontés. »

Et le Cid se rendit à Zamora avec quinze de ses chevaliers ; et lorsqu'il arriva près de la ville, il cria aux sentinelles qui veillaient sur les tours, de ne point lancer leurs flèches, attendu qu'il était le Cid Ruy Diaz et venait, par ordre du roi Don Sancho, vers Dona Urraca, sa sœur ; et alors sortit au-devant de lui un neveu d'Arias Gonzalo, auquel était confiée la garde de cette porte, et lui dit qu'il pouvait entrer et qu'il l'hébergerait bien jusqu'à ce qu'il l'eût annoncé à Dona Urraca.

Dona Urraca consentit à voir le Cid, et ordonna à Don Arias Gonzalo d'aller au-devant de lui avec tous ses chevaliers.

Lorsque le Cid entra au palais, Dona Urraca l'accueillit fort bien, et dit qu'il était bienvenu céans ; et dès qu'ils furent assis tous deux, elle lui parla ainsi : « Bien savez-vous, Cid, comment avez été élevé avec moi à Zamora dans la maison de Don Arias Gonzalo, et comment le roi Don Fernando vous a ordonné avant sa mort, de donner à ses enfants les meilleurs conseils que pourriez ; c'est pourquoi je vous prie de vouloir bien me dire ce que mon frère le roi Don Sancho se propose de faire ; car je le vois se préparer avec toute l'Espagne. Contre quel pays a-t-il dessein de marcher ? »

— A cela répondit le Cid :

« Maîtresse Dona Urraca, on ne doit oncques savoir mauvais

gré de rien, ni à une lettre ni à un messenger, et si on accorde cela, je vous ferai connaître ce que le roi Don Sancho m'a chargé de vous dire."

Elle répondit qu'elle ferait ce que Don Arias Gonzalo lui conseillerait.

Mais Don Arias lui dit qu'il était d'abord convenable d'entendre ce que son frère lui envoyait dire; car, dit-il, si par hasard il songeait à marcher contre les Maures et qu'il vous demandât du secours, vous devriez le lui octroyer dans tous les cas; et je voudrais lui bailler quinze de mes hommes bien armés et bien montés, et des vivres pour dix ans."

Dona Urraca dit ensuite au Cid qu'il pouvait annoncer en toute assurance ce qu'il voulait: le Cid expliqua alors le sujet de sa mission; mais lorsque Dona Urraca l'entendit, elle fut pleine de chagrin et de courroux:

« Que dois-je faire, s'écria-t-elle avec larmes, au milieu de tant de mauvaises nouvelles que j'ai reçues depuis la mort de mon père? Mon frère a pris ses États au roi Don Garcia, il l'a fait lui-même prisonnier et jeté dans les fers, comme un brigand ou un traître. Au roi Alphonse il a également ravi ses États, et l'a chassé chez les Maures de Tolède, sans permettre à aucun de le suivre, excepté à Peransurez et ses frères, que j'envoyai avec lui; il a pris Toro à ma sœur Dona Elvira, et maintenant il veut m'enlever aussi Zamora. Oh! plutôt la terre s'entre-bûtrir sous moi que de supporter cette injure.

« Je ne suis qu'une femme, et il sait fort bien que je ne puis lutter contre lui; mais je veux le faire tout secrètement ou publiquement. »

A ce moment se leva Don Arias Gonzalo.

— « Señora Dona Urraca, dit-il, vous ne ferez rien par pitié ni par gémissements; mais il appartient au courage des hommes de se consulter et de résoudre le meilleur parti. Ainsi donc, que les habitants de Zamora se rassemblent à San Salvador, afin que nous sachions s'ils veulent embrasser notre cause, puisque votre père vous a établie leur souveraine; et s'ils désirent vous con-

server cette ville, ne la cède ni par échange ni autrement; mais s'ils ne le veulent pas, partons le plus tôt possible et allons chez les Maures de Tolède, où votre frère Don Fernando s'est réfugié.

Et Dona Urraca suivit le conseil qu'il lui donnait, et fit proclamer par toute la ville que tous se rassemblaient à San Salvador, où tous étant réunis, elle leur parla en ces termes :

« Vassaux et amis, je viens ici vous faire connaître que mon frère, le roi Don Sancho, m'envoie dire de lui bailler pour de l'argent ou par échange la ville de Zamora; sinon qu'il la prendra par force. Cependant si vous voulez vous comporter envers moi en bons et fidèles vassaux, oncques ne la lui céderai. »

Aussitôt se leva un des hommes les plus considérables parmi les habitants de Zamora. C'était Don Muño; il parla ainsi avec l'approbation de l'assemblée :

— « Gracieuse souveraine, que Dieu vous récompense de l'honneur que nous faites en paraissant au milieu de nous. Nous sommes vos vassaux et ne vous délaisserons jamais, jusqu'à la mort, et pour vous exposerons tout ce que nous avons avant de livrer la ville contre votre volonté. »

En écoutant ces paroles, l'enfante Dona Urraca se réjouissait dans son cœur, et s'adressait au Cid :

— « Allez maintenant, et dites à mon frère Don Sancho que je mourrai avec ceux de Zamora et eux avec moi, plutôt que de lui rendre la ville. »

Le Cid prit donc congé d'elle et retourna vers le roi; auquel il rendit compte de l'état des choses, l'assurant que, dans aucun cas, sa sœur ne se soumettrait à ses volontés.

A ce récit le roi s'emporta violemment contre le Cid :

— « Vous avez donné ce conseil à ma sœur, lui dit-il, parce que vous avez été élevé dans cette ville avec elle; et si mon père ne vous avait pas recommandé à moi, je vous ferais pendre ici sur-le-champ. Mais je vous ordonne que dans l'espace de neuf jours, à commencer de l'heure présente, vous vidiez tous mes États; ainsi donc que je ne vous y retrouve plus. »

Cependant le Cid partit le soir même avec ses vassaux, amis

et domestiques, et ils passèrent la nuit dans *Castrouña*, et tirèrent conseil ensemble pour se rendre à Tolède, auprès du roi Don Alphonso.

Mais lorsque les comtes et les riches de Castille l'eurent appris, ils allèrent trouver le roi et lui dirent : « Seigneur, vous ne pouvez pour tout au monde perdre un vassal tel que le Cid; envoyez donc vers lui à cause de nous, car vous vous en trouveriez mal.

Et le roi reconnut qu'il avait tort, et manda un chevalier; nommé Diego Ordoñez, lequel était neveu du comte Don Garcia de Cabra, et lui dit :

— « Allez dire au Cid qu'il faut qu'il revienne et se comporte en bon vassal, et que je le remettrai à la tête de ma maison. »

Et Diego Ordoñez chevaucha aussi vite qu'il put, trouva le Cid et lui répéta tout ce dont le roi l'avait chargé, et que ses paroles ne devaient être attribuées qu'à son grand courroux contre sa sœur Dona Urraca.

Et le Cid consulta ses vassaux, qui pensèrent qu'il valait mieux retourner auprès du roi que d'aller chez les Maures; ainsi donc fit le Cid, et le roi s'avança à sa rencontre avec cinq cents chevaliers, environ à deux lieues, le reçut avec grand honneur et lui confirma, devant tous les chevaliers, ce qu'il lui avait fait dire par Diego Ordoñez. Et il y eut grande fête au camp ce jour-là à cause du retour du Cid.

Bientôt le roi Don Sancho s'occupa des moyens de réduire Zamora. On combattit rudement trois jours et trois nuits, et les fossés, quoique larges et profonds, furent comblés et les créneaux renversés : homme contre homme luttèrent, l'épée au poing, avec tant d'acharnement de part et d'autre, que l'eau du Duero se rougit de sang au-dessous de la ville; et lorsque le comte Garcia de Cabra vit tous ces maux, le sort de ceux qui succombaient le toucha vivement; il s'avança vers le roi Don Sancho, et lui baisant la main :

— « Señor, ordonnez que le combat cesse, car vous perdez beaucoup de monde : mais tenez Zamora bloquée, et la prendrez bientôt par famine. » —

Et le roi fit ainsi ; il ordonna de compter les morts, et il se trouva que treize cents hommes avaient péri : cette grande perte l'affligea beaucoup. Il ordonna de cerner la ville de très-près. Et un jour chevauchait le Cid autour des murailles, lorsqu'il fut assailli par treize chevaliers, dont il tua un ; les autres s'enfuirent de toute la vitesse de leurs destriers.

Lorsque Don Arias Gonzalo vit la misère du peuple et la famine, et le grand nombre de ceux qui étaient tués, il dit à l'infante Dona Urraca :

— « Señora, je vous prie de rassembler encore une fois tous ceux de Zamora, et leur permettre de livrer la ville dans le terme de neuf jours ; car ils ont enduré bien des maux à cause de leur fidélité : nous irons trouver votre frère Don Alphonso au pays des Maures ; car vous ne devez plus rester désormais à Zamora. » Mais les habitants, lorsqu'ils eurent appris cela, se repentirent d'avoir tant sacrifié à la défense de la ville, et résolurent unanimement de partir avec l'infante Dona Urraca et de ne point demeurer dans le pays.

Lorsque Vellido Dolfo apprit cette détermination, il parla ainsi à Dona Urraca :

« Señora, je suis venu de mon pays à Zamora avec trente chevaliers mes vassaux, dès que j'appris que vous étiez assiégée ; et je vous ai, Dieu soit loué, loyalement servie et souvent priée que voulussiez m'octroyer quelque récompense, comme bien savez ; mais me l'avez refusée : or maintenant, si me le permettez, je ferai en sorte que le roi se retire de Zamora et lève le siège. »

Dona Urraca dit à Vellido Dolfo :

— « Je dois vous répondre par cette parole du sage : il est facile de traiter avec le simple et le malheureux. Je ne vous ordonnerai pas quelque chose de mal, mais je dis seulement : quiconque chassera mon frère de devant Zamora et lui fera quitter le siège, je lui baillerai quoi que ce soit qu'il veuille demander. » —

Lorsque Vellido Dolfo l'entendit, il lui baisa la main et alla en toute hâte vers la porte de la ville, et devisa avec le portier, lui disant que, s'il le voyait en nécessité, il devait lui ouvrir la porte

ausûtôt, et lui donna le manteau qu'il portait; ensuite il se rendit à son logis, s'arma, monta son cheval et courut vers la maison d'Arias Gonzalo, et lui cria :

« Rien savons-nous, tous pourquoi ne voulez point que Dona Urraca fasse traité ou échange avec son frère : c'est parce que vous vivez avec elle en commerce infâme ! »

Don Arias Gonzalo oyant cela, son cœur se souleva d'indignation, et il s'écria :

« Malheureuse l'heure où je suis né, puisqu'on me dit de semblables paroles sur mes vieux jours, et que personne n'est là pour me venger ! »

A ce moment ses fils se levèrent, s'armèrent en grande diligence et poursuivirent Vellido Dolfô ; mais lui s'enfuit en toute hâte vers la porte, que le portier lui ouvrit ainsi qu'ils en étaient convenus, et sortit et alla devant le roi Don Sancho, lui baissa la main et lui fit ce mensonge :

« Seigneur, pour ce que j'ai conseillé à ceux de Zamora de remettre la ville entre vos mains, les fils d'Arias Gonzalo me veulent mettre à mort ; mais je suis venu pour devenir votre vassal, et je veux faire en sorte que vous gagnerez Zamora d'ici à peu de jours ; et si je n'accomplis point ce que je vous dis, vous pouvez me faire occire. »

Et le roi crut en lui et le prit pour son vassal, et l'honora beaucoup, le gratifiant de toute sa confiance.

Le lendemain matin, un chevalier monta sur les créneaux des murailles et cria très-haut, de manière à ce que tous ceux de l'armée l'entendissent :

« Roi Don Sancho, prenez à cœur ce que je vous dis maintenant : Je suis chevalier et de noble lignage ; mon père et mes ancêtres se glorifient de leur loyauté, et je veux vous désabuser et vous dire la vérité afin que vous ne vous trompiez point : il s'est enfui de la ville un traître nommé Vellido Dolfô, pour vous tuer ; gardez-vous donc de lui ; mais si malheur devait vous advenir, les Castillans ne pourraient point dire qu'on ne vous ait point averti. »

« Mais lorsque Vellido Delfo eut ces paroles, il se leva devant le roi et dit : « Seigneur, je vous prie de me pardonner ce que je vais dire. »

« Seigneur, fit-il, le vieux Arias est assés méchant, et parce qu'il sait que je puis vous faire prendre la ville, il vous fait dire tout cela. »

Et sur-le-champ cria qu'on lui amenât son cheval, comme s'il voulait se départir par colère; et le roi lui prit la main, et dit :

« Mon ami et vassal, ne soyez point méchant à cause de cela; car je vous dis en vérité que si tôt que je serai maître de Zamora, je vous en ferai le premier et le plus grand, comme Arias Gonzalo l'est aujourd'hui. »

Et Vellido Delfo lui baisa la main et s'écria :

« Que Dieu veuille m'accorder une longue vie, afin que je puisse écouter cela. »

Mais quoi qu'il en dit, il cachait un tout autre projet.

Il arriva ensuite que Vellido Delfo prit le roi à part et lui dit :

« Vous plaît-il, seigneur, que j'allons seuls et à cheval autour de Zamora, examiner les fossés que vous avez ordonné de creuser; mais cependant je veux vous montrer une porte, appelée par les habitants la petite poterne; c'est par là que nous pourrions y entrer, car elle n'est jamais close, et ce soir vous me baillerez deux chevaliers qui viendront à pied avec moi, et qui pourront qu'ils habitants de Zamora, sont affaiblis par faim et misère, les déconfiront facilement, vous ouvriront les portes et les rendront ouvres jusqu'à ce que toute l'armée soit entrée dans la ville, et nous nous en rendrons maîtres ainsi. »

Et le roi prit femme en lui et le loua moult; et si chevauchèrent tous deux seuls autour de la ville, à l'insu de l'armée; et le roi pria par où il pourrait mieux la prendre; le maître lui montra la petite porte de laquelle il lui avait parlé, et après qu'ils s'en furent approchés, il plut au roi de mettre pied à terre et de se tenir sur le bord du Duero; et il tenait à la main un petit javalot doré comme d'as. ce temps d'être l'usage des rois, et le donna à porter à Vellido Delfo; et le roi alla à l'écart afin de satisfaire un besoin de humanité, auprès de l'ermitage de Saint-Jacques.

Et Vellido Dolfo, le suivit, lui lança le trait par derrière, entre les deux épaules, qui ressortit de sa poitrine par devant; et lorsqu'il l'eut ainsi frappé, sauta à cheval et s'enfuit aussi vite qu'il put vers cette petite porte qu'il avait montrée au roi;

Et comme il fuyait ainsi, le Cid le rencontra et lui demanda pourquoi il fuyait de la sorte. Mais lui ne répondit rien, et aussitôt que le Cid remarqua ce qui en était, il cria en toute hâte après son cheval, saisit sa lance, et sans attendre qu'on lui chaussât ses éperons, il se rua après Vellido Dolfo, et le joignit précisément au moment où il entrait dans la petite porte, blessa son cheval, et l'on dit qu'il aurait pu encore l'atteindre lui-même, s'il avait eu ses éperons : aussi pour cela le Cid maudissait alors tous les chevaliers qui montaient à cheval sans éperons; et de toutes les actions qu'a faites le Cid, celle-ci est la seule à laquelle de braves gens puissent dire quelque chose, à savoir qu'il n'avait pas pénétré dans la ville et n'avait pas occis le traître. Mais s'il ne le fit pas, ce ne fut aucunement par crainte de mort ou de blessures, mais seulement parce qu'il n'était pas si bien armé qu'il eût dû l'être.

Or Vellido Dolfo, après qu'avec moult angoisse et perplexité il fut arrivé en ville, se cacha sous le manteau de l'infante Dona Urraca.

Mais Arias Gonzalo lui dit :

« Señora, je vous prie, au nom de Dieu, de livrer ce traître aux Castillans : sinon il s'ensuivra grand malheur pour Zamora ; car ils accuseront Zamora, et alors ne nous serez d'aucun secours. »

Dona Urraca repartit :

« Don Arias Gonzalo, ne m'avez-vous point fait mourir cet homme à cause de ce qu'il a fait. »

Arias Gonzalo répondit :

« Eh bien ! livrez-le moi afin qu'il passe trois fois neuf jours dans ma geôle, et si un jour les Castillans nous accusent, nous le chasserons hors de la ville. » Et ils firent ainsi.

Pendant les Castillans cherchèrent leur maître, et le trouvèrent sur le bord du Duero, gisant et frappé à mort, et n'osèrent point tirer le javelet hors de sa blessure de peur qu'il ne mourût.

entre leurs mains; et aussitôt arriva un maître de Burgoi, qui scia le javelot par les deux bouts, devant et derrière, pour que le roi ne perdît point la parole, et lui parla Don Garcia de Calra :
« Seigneur, songez à votre âme, car vous êtes grièvement et piteusement blessé. »

Et le roi dit :

« Soyez béni, comte, parce que vous me donnez cet avis, car je sens bien que je suis près de ma fin, et que ce traître de Vellido Dello m'a tué, et je crois bien que cela m'est arrivé à cause de mes péchés, et à cause de mes frères et de mes vassaux, car j'ai manqué aux commandements de mon père et au serment que lui avais fait de ne dépouiller aucun de mes frères ni de mes vassaux. »

Et lorsque le roi eut parlé le Cid s'avança, et se mettant à genoux devant lui, dit :

« Je suis abandonné et sans conseil, peut-être plus qu'aucun de vos vassaux; car, pour votre service, j'ai porté grand préjudice à vos frères et sœurs, et maintenant je ne puis ni fuir chez les Maures à cause de votre frère Don Alphonso, ni demeurer chez les Chrétiens, à cause de votre sœur Dona Urraca, puisque, en vérité, ils oiidront que tout le dommage que leur avez fait, je vous l'ai conseillé; c'est pourquoi je vous prie de vouloir bien penser à moi avant de mourir. »

Et le roi ordonna qu'on le plaçât sur son séant, et les comtes et les riches-hommes, les archevêques et les évêques se tenaient autour de lui; et il leur parla ainsi :

« Vous direz à mes frères Don Alfonso et Don Garcia qu'ils veuillent me pardonner toutes les injustices et les violences que leur ai faites; et vous prierez tous Dieu qu'il fasse grâce à mon âme. »

Après qu'il eut dit ces choses, il demanda le cierge béni, et rendit l'âme aussitôt, et tous ses vassaux poussèrent de grandes lamentations autour de lui.

Et une bonne partie des comtes et des riches-hommes de l'armée et les archevêques et les évêques, prirent le corps de leur maître le roi Don Sancho, et le conduisirent dans l'église d'Ona,

et où l'honorèrent avec de grands honneurs, ainsi qu'il convenait à un roi. Les autres cependant demeuraient au camp, devant Zamora.

Mais après qu'ils eurent enseveli le roi, tous les riches hommes et les prélats revinrent à l'armée et tinrent conseil; ils voulaient défier les habitants de Zamora : le comte Garcia de Cabra se leva au milieu d'eux :

« Mes amis, vous savez comment avons perdu le roi notre sire Don Sancho, et comment Vellido Dolfó l'a tué traîtreusement; et ceux de Zamora l'ont reçu dans leur ville, et ainsi que nous le croyons, il a été dit qu'il a fait ce coup déloyal par les instigations des Zamoréens. Mais en est-il un ici qui veuille les en accuser et les défier? Nous autres nous le soutiendrons et lui baillerons de bonnes armes et de bons chevaux, jusqu'à ce que la chose soit décidée. »

Quand le comte eut ainsi parlé, tous se turent, de sorte que personne ne répondait. Cependant après un assez long intervalle, un chevalier de Castille se leva, qui avait nom Don Diego Ordoñez de Lara :

« Seigneurs, fit-il, si vous voulez tenir tout ce que le comte a annoncé, ce sera moi qui accuserai ceux de Zamora, et qui les défierai à cause de la mort de notre sire le roi Don Sancho. »

Et ils lui promirent en levant les mains, et firent un serment.

Cependant Don Diego s'arma, monta son cheval, et alla défier ceux de Zamora. Et lorsqu'il arriva près de la ville, il se couvrit de son bouchier, afin qu'ils ne le perçassent point de leurs traits, et commença à crier à haute voix après Don Arias Gonzales :

Un écuyer, qui était sur la muraille, alla vers Don Arias, et lui dit qu'un chevalier se tenait devant les murs, et le demandait, et s'il fallait lui tirer des traits ou des coups d'arquebuse, ou lui tuer son cheval?

Et Don Arias dit qu'il ne fallait pas lui faire le moindre mal, et suivi de ses fils, qui étaient auprès de lui, monta sur le mur pour voir ce que voulait ce chevalier, et lui cria :

« Ami, que désirez-vous? »

Et Don Diego lui cria à son tour : « Les Castillans ont perdu leur maître le roi Don Sanche, et le traître Vellido Dolfé que avez reçu dans Zamora, l'a tué : partant vous dir-je : celui qui reçoit chez lui un traître, lorsqu'il connaît sa trahison, est lui-même un traître ; et j'accuse tous les habitants de Zamora et les défié, grands comme petits, vivants et morts, et ceux qui ne sont point encore nés, et l'eau dont ils boiront, et les vêtements dont ils s'habillent, et même les pierres de vos murailles, et s'il s'en trouve dans Zamora un seul qui le nie, je veux me battre avec lui pour cela, et s'il plaît à Dieu que je triomphe, vous devez être reconnus pour tels et demeurer tels que j'ai dit. »

Don Arias Gonzalo répliqua :

« Si j'étais tel que tu l'as dit, j'aimerais mieux n'être jamais né ; mais dans toutes tes paroles, tu en as menti, et il faut que je te dise que quoi que fassent les grands, les petits n'en ont point la faute, ni les morts, ni ceux qui n'ont pu ni voir ni entendre. Laisse donc de côté les trépassés, et les enfans et tout ce qui tu as encore nommé ; et pour ce qui regarde le reste, je te dis que tu mens et que je veux combattre avec toi ou te présenter quelque champion à ma place : mais tu dois savoir que celui qui attaque une commune et la défié, il lui faut combattre cinq adversaires l'un après l'autre, et que lorsqu'il les a vaincus tous les cinq, il a dit vrai, mais que si le cinquième triomphe de lui, il passe pour un menteur. »

Lorsque Don Diego entendit cela, il se repentit un peu, mais il n'en laissa rien remarquer, et repartit :

« Don Arias Gonzalo, je présenterai douze Castillans, nous présenterons douze Zamoréens, et tous les vingt-quatre jureront sur l'Évangile de prononcer ce qui sera juste, et ainsi qu'ils présenteront que je combatta, je combattrai. »

Don Arias dit qu'il était d'accord, et qu'il avait bien parlé, et aussitôt ils conclurent une trêve de trois fois neuf jours, jusqu'à ce qu'ils eussent combattu.

Et s'avancèrent à la fois douze juges de camp des deux côtés,

tant de ceux de Zamora que des Castellans, pour statuer sur l'accusation et sur le défi, et de quelle manière le combat devait se livrer; et les plus sages et les plus considérables des deux parties trouvèrent qu'il était *de droit et écrit* ainsi : quiconque provoque une commune, doit combattre contre cinq l'un après l'autre; et, après chaque combat, on doit lui donner de nouvelles armes et un cheval frais, et trois bouillons confortants et du vin ou de l'eau à boire à son choix.

Et si tombèrent donc d'accord, et les juges mesurèrent le terrain hors de Zamora, dans un lieu qui s'appelle Santyago, sur le bord du fleuve, et élevèrent un poteau au milieu de cette place, et ordonnèrent que le vainqueur devrait y porter aussitôt la main, et s'écrier qu'il était maître du champ; et ils leur accordèrent un délai de neuf jours pour combattre dans la lice qui était désignée.

Ensuite Don Arias Gonzalo revint à Zamora, et dit à l'infante Dona Urraca tout ce qu'ils avaient réglé, et fit proclamer par toute la ville que tous se réunissent en conseil;

Et après que tous furent rassemblés, Don Arias Gonzalo leur parla :

« Mes amis, fit-il, je vous prie, s'il y en a aucun parmi vous qui ait pris part à la mort du roi Don Sancho, ou qui en ait eu connaissance, qu'il parle maintenant et ne le nie point : car je me retirerais avec mes fils au pays des Maures, avant que nous ne soyons vaincus dans ce combat et que nous passions pour traitres et félons. »

Tous aussitôt de dire qu'aucun d'eux n'en avait eu connaissance, ou ne l'avait conseillé. Don Arias s'en réjouit, et leur ordonna d'aller dans leurs maisons, et même il s'achemina avec ses fils vers la sienne, et choisit quatre de ses enfants pour combattre, et demeura lui-même avec le cinquième. Et les exhorta comme devaient se comporter dans la lice, et déclara qu'il voulait être le premier :

« Si le Castillan a dit la vérité, fit-il, je succomberai d'abord; et ne verrai pas votre douleur : et s'il a menti, je le vaincrai et vous serez honorés à toujours. »

Mais lorsqu'arriva le jour qui était le premier dimanche de juillet, Don Arias Gonzalo arma ses fils, et ceux-ci l'armèrent à leur tour; et on leur annonça que Don Diego Ordoñez de Lara était déjà sur le terrain; et comme ils sortaient au galop, Don Urraca se présenta au devant d'eux à la porte de son palais avec les matrones, et s'écria, les larmes aux yeux :

« Don Arias, souvenez-vous maintenant comment mon père le roi Don Fernando m'a recommandée à vous, et comme vous avez juré entre ses mains que ne m'abandonneriez jamais. C'est pourquoi je vous supplie de vouloir bien rester ici et ne point combattre; car il y en a assez de ceux qui voudront le faire pour vous. »

Alors Don Arias déposa les armes, et s'avancèrent beaucoup de chevaliers qui les demandèrent pour combattre à sa place. Mais lui ne voulut bailler ses armes à personne autre qu'à son dernier de ses fils, nommé Pedro. Il était encore fort jeune, mais très-hardi, et l'avait beaucoup prié de lui permettre de combattre pour lui. Et il l'arma de sa propre main, l'exhorta beaucoup, et puis lui bailla sa bénédiction, et lui ordonna de sauver les habitants de Zamora aussi vrai que notre Seigneur Jésus-Christ avait sauvé le monde.

Aussitôt celui-ci courut sur le terrain où l'attendait déjà Don Diego Ordoñez, supérieurement armé, et les juges s'avancèrent vers eux, et leur montrèrent le poteau, et leur dirent :

« Celui qui triomphera devra porter la main à ce poteau, qui est au milieu de l'enceinte, et s'écrier qu'il a gagné le champ. »

Ensuite ils les laissèrent là, et demeurèrent en dehors de la lice : mais ceux-ci tournèrent leurs chevaux et coururent à l'encontre l'un de l'autre, et se portèrent des coups violents, et firent ainsi cinq fois, et la sixième leurs lances volèrent en éclats, et tirèrent leurs épées, et se frappèrent de telle sorte que leurs casques retentirent. Cela dura bien jusqu'à midi : mais lorsque Don Diego vit qu'il s'évertuait si longtemps, et qu'il ne pouvait pas vaincre son adversaire, il songea qu'il combattait pour venger son maître et son roi qui avait été tué par une grande trahison, et réunissant donc toutes ses forces, leva son épée, et porta un tel coup d'estoc à Pedro Arias, qu'il brisa casque, harnais et crâne.

Mais Pedro irrité de la grande blessure qu'il avait reçue, et de ce que son sang lui ruisselait sur les yeux, embrassa le col de son coursier sans lâcher de la main son épée, ni perdre les étriers; et lorsque Don Diego le vit, il cuida qu'il était mort, et ne voulut plus férir, et cria :

« Don Arias Gonzalo, envoyez-moi un autre de vos fils : car celui-ci on ne vous parlera mie. »

Pedro Arias voyant cela, quoiqu'il fût mortellement blessé, essuya le sang qui coulait le long de son visage, avec la manche de sa cotte de mailles, et se précipita sur Don Diego avec furie; leva son épée à deux mains, et cuida le frapper à la tête. Cependant il le manqua, et fêta son destrier d'un coup si pesant qu'il lui perça la bouche et le nez, et coupa la bride du haut en bas, et le cheval de fuir aussitôt à cause de la douleur de sa blessure. Diego Ordofies n'ayant plus rien pour le retenir, et se voyant emporté hors de l'enceinte, se laissa cheoir de la selle à terre, dans l'intérieur de la lice.

Cependant Pedro Arias tomba mort de l'autre côté du poteau, et Don Diego y porta la main en criant :

« J'en ai vaincu un, que Dieu soit loué ! »

Et les juges s'avancèrent aussitôt, le prirent par la main, et le conduisant dans le camp, le désarmèrent, et lui donnèrent trois bouillons confortatifs et du vin à boire; il se reposa quelques instants; puis ils lui apportèrent une nouvelle armure, et lui baillèrent un fort bon cheval, qui le reconduisit dans la lice.

Aussitôt parut le second fils de Don Arias Gonzalo, nommé Diego Arias, bien équipé et bien armé, et sur un beau destrier, et vinrent avec lui son père et ses frères, et l'admonestèrent longuement. Puis les juges les saisirent par la bride, et les menèrent dans la lice, où les laissèrent. Mais eux s'élancent l'un contre l'autre, et se portent de tels coups avec la lance, que les écus cèdent et que les lances se brisent. Ils prennent alors à mains leurs bonnes épées, et percent bientôt les casques et les manches de leurs cottes de mailles; Diego Ordofies fait un grand effort, et assène un coup si violent sur le casque de son adversaire, qu'il

lui planta la tête jusqu'aux épaules, et il courut et posa la main sur le poteau au milieu de la lice, et cria à Don Arias Gonzalo :

« Envoyez-moi un autre de vos fils, car j'en ai déjà vaincu deux, Dieu soit loué ! »

Incemment s'avancèrent les juges du camp, et lui dirent que le mort n'était pas encore chassé hors de la lice, car il y était encore gisant, mais qu'il devait descendre de cheval et le jeter hors de l'enceinte. Don Diego fit ce qui était dit, et descendit de cheval, et saisit le mort par la jambe, et le tira jusqu'à la barrière, et le poussa en dehors à coups de pied, et retourna de nouveau au poteau, y posa la main et dit :

« J'aime mieux combattre avec un vivant que de traîner ainsi un mort hors des barrières. »

Et de nouveau s'avancèrent les juges, le conduisirent dans le camp, le firent reposer quelque temps, et le restaurèrent avec des bouillons et du vin, et lui baillèrent des armes nouvelles et un cheval frais, et le ramenèrent dans la lice.

Don Arias Gonzalo, dans sa grande douleur, appela un de ses fils nommé Rodrigo Arias, qui était l'aîné de tous et un fort et vaillant chevalier, et s'était déjà essayé dans d'autres combats singuliers avec beaucoup de bonheur. Don Arias lui dit :

« Mon fils, je vous en prie pour l'amour de Dieu, allez, combattez avec Don Diego : sauvez la ville de Zamora et l'infante Dona Urraca, et vengez vos frères, et si le faites, vous serez né à bonne heure. »

Et Rodrigo Arias répondit :

« Seigneur et père, je vous remercie pour ce que avez dit, et croyez-moi, je veux mourir ou sauver Zamora. »

Aussitôt il s'arma, et son père l'y assista, et ils chevauchèrent vers la lice. Les juges du camp les conduisirent dans l'enceinte, et les y laissèrent; et tous deux coururent l'un contre l'autre, et Don Diego manqua son coup, mais non Rodrigo Arias, car il passa à travers le bouclier, et fit voler en éclats le devant de la selle, de sorte que Don Diego perdit les étriers, et embrassa le col de son cheval. Mais quelque maltraité qu'il eût été de ce

coup, il se remit cependant, courut de nouveau sur son adversaire, et lui enfonça sa lance à travers son bouclier, et un bon bout dans la chair, où le fer se brisa, et ensuite mirent l'épée à la main, et Rodrigo Arias lui porta un coup qui lui perça le bras gauche jusqu'à l'os; mais lorsque Don Diego se vit si mal accoutré, il courut sus de nouveau contre Rodrigo, et le frappa sur son casque et à travers son casque, et à travers la moitié du crâne;

Mais Don Rodrigo se sentant frappé à mort, lâcha la bride, et porta un coup sur le cheval de Don Diego, et lui fendit la tête. Et celui-ci se mit à fuir avec Don Diego Ordoñez, et l'emporta hors des barrières, où il mourut. Or Rodrigo Arias poursuivit Don Diego, et tomba mort à bas de son cheval; et aussitôt Don Diego voulait retourner dans la lice, et combattre avec les autres; mais les juges ne le lui permirent point, et ne voulurent pas non plus décider si les habitants de Zamora étaient vaincus ou non; pour ce que Don Diego avait été emporté par son cheval hors de la lice, et les choses en restèrent là. »

LE MARQUIS DE LA GRANGE.

Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Französisch-deutsches und deutsch-französisches Wörterbuch : Dictionnaire français-allemand et allemand-français, par HENSCHEL. Paris, au bureau du Dictionnaire.

Nous espérons voir bientôt l'époque d'une liaison plus intime de rapports littéraires surtout, entre la France et l'Allemagne. Les riches et poétiques contrées d'outre-Rhin ne sont plus seulement accessibles à quelques voyageurs privilégiés de la fortune : aujourd'hui toutes les classes y affluent ; les médecins, les littérateurs, les artistes vont y puiser d'utiles enseignements, de fécondes inspirations ; et chaque année des milliers d'artisans de tous métiers viennent perfectionner leur apprentissage industriel dans les ateliers des deux nations.

L'étude des langues germaniques est donc devenue indispensable pour tous ; elle a donné lieu à des publications élémentaires plus nombreuses peut-être que réellement profitables aux élèves. Malgré les essais en ce genre, tentés depuis des années, nous ne comptons encore, comme excellente grammaire, que le *Maître de langue allemande* (Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault) ; comme dictionnaire vraiment élémentaire, que le *Dictionnaire classique à l'usage des collèges* ou le *Dictionnaire de poche*, et pour des études plus avancées, le grand *Dictionnaire des deux nations* (même librairie), en deux volumes in-8.^o ou in-4.^o L'usage presque exclusif de ces livres, adopté dans la plupart des institutions, prouve plus que toute apologie possible leur efficacité reconnue.

Loin de prétendre déprécier le Dictionnaire de M. Henschel, nous applaudissons à l'intention qui dirige son travail. Mais nous pensons toutefois que ces deux énormes volumes, de 1300 pages chacun, ne

seront guère à la portée des commençants, et ne pourront être feuilletés que rarement et dans le cabinet des philologues germanistes.

Et aujourd'hui que l'instruction populaire est devenue comme une nécessité de l'ordre social, un dictionnaire qui ne saurait être populaire par son prix élevé (32 francs environ) et son format très-peu portatif, remplira-t-il le but de son éditeur?

Et que si l'on objecte que sa publication en quatre-vingts livraisons, de 40 centimes, en facilite l'achat, nous demanderons en dernier lieu, s'il est bien dans l'intérêt du public, comme dans celui de l'auteur lui-même, de publier dans un espace de quatre-vingts semaines, plus de dix-huit mois, un livre qui, devant s'appliquer à des usages journaliers, a plus besoin que tout autre de surgir au grand complet?

Du reste, à en juger par les premières livraisons, le luxe typographique n'a pas été épargné pour cette édition, qui fait honneur aux presses de M. P. Renouard.

Jahrbücher der Geschichte und Staatskunst : Annales d'histoire et de politique; 1836, décembre; publiées sous la direction de K. H. L. POELITZ. Leipzig, chez Hinrichs.

Ce journal, dans son dernier numéro, n'offre guère de notable qu'un mémoire sur la situation des universités allemandes aux seizième et dix-septième siècles, par le D.^r Juste, de Marbourg; et l'annonce du Manuel historique, rédigé pour 1837 (huitième année), par M. Frédéric de Raumer.

Lehrbuch der deutschen Literatur : Leçons de littérature allemande, à l'usage des classes supérieures dans les institutions de demoiselles, par Fréd. NOETSEL; deuxième édition, quatre volumes. Breslau, chez Max.

Cet ouvrage, fruit de travaux assidus, se propose un double but: 1.^o de rattacher par des liens intimes les genres *prose* et *poésie*, que jusqu'ici on a constamment séparés comme incompatibles; 2.^o de faire connaître au sexe féminin nos principaux littérateurs par un choix, à sa portée, des fragments extraits de leurs meilleurs ouvrages.

La deuxième édition qui vient de paraître est la meilleure preuve de la convenance du livre de M. Noesselt, à qui nous devons aussi plusieurs autres traités sur l'éducation, entre autres un excellent *Cours d'histoire*, à l'usage des pensionnats et de l'instruction particulière, qui se recommande par cinq éditions perfectionnées.

Die Sagen und Geschichten des Rheinlandes : Légendes et traditions populaires des bords du Rhin, recueillies par Ch. Geib; un volume in-8.^o Mannheim, chez Hoff.

On retrouve éparses partout ces vieilles histoires du moyen âge racontées sous le toit du forestier, près du foyer du pâtre, et par les guides qui les brodent, les allongent ou les raccourcissent suivant le degré de générosité du voyageur, qui les rapporte ensuite lui-même bien et dûment emmaillottées de ses propres fictions. Et chacune de ces traditions merveilleuses s'attache au souvenir d'une de ces belles ruines féodales qui se mirent sur les deux rives du Rhin.

Le livre de M. Geib sera le guide le plus intéressant du pèlerinage romantique de la vallée du Rhin; non que ses légendes soient échelonnées comme des bornes d'itinéraires, mais il est facile d'y retrouver les noms qu'on entend redire; et puis ces traditions puisées aux sources historiques cachées dans les vieilles archives et les manuscrits poudreux de nos bibliothèques germaniques, ont un intérêt de plus que de frivoles esquisses de roman.

Un soupir sur des ruines est l'écho d'une grande leçon. On aime à s'y rappeler les anciens jours, à entasser des siècles dans sa pensée, à raviver la cendre des barons, ducs et chevaliers, des varlets et des pages, dans leurs armures d'acier; de sublimes sensations effleurent l'âme quand on regarde de loin ces tours échevelées que le temps a poussées du pied; et de grandes réflexions s'élèvent de la poussière des choses et des hommes que la terre a redemandés.

LIVRES FRANÇAIS.

La Phalange; journal de la science sociale, publié par M. CONSIDÉRANT, capitaine du génie, ancien élève de l'École polytechnique. Chaque numéro de deux feuilles, trente-deux colonnes grand in-4°, paraît les 10, 20 et 30 du mois.

PARIS ET DÉPARTEMENTS.

ÉTRANGER.

Prix : 3 mois — 10 fr.

11 fr.

6 mois — 19 fr.

21 fr.

un an — 36 fr.

40 fr.

Au milieu des misérables conflits politiques qui se disputent la presse périodique ou quotidienne, à travers les luttes désespérées des journaux à 80, 72 et 40 francs, une école, vieille déjà par ses doctrines, mais neuve et robuste par sa spontanéité d'action, vient de s'élever. — Souche puissante de l'arbre de vie qu'on avait oublié depuis les fictions de l'Éden, elle projettera, avec un peu de temps, ses rameaux dans tous les sens, et son ombre ôtera le soleil aux végétations parasites de notre civilisation artificielle. — L'école sociétaire a trouvé la pierre philosophale qui doit enrichir ceux qui la possèdent; la richesse, dit-on, fait le bonheur de l'homme; mais qu'est-ce que la richesse, sinon la satisfaction complète des besoins que la nature lui a imposés; besoins de conservation d'abord, et puis besoins de jouissances.

La voix de l'école sociétaire est un écho évangélique qui nous crie à tous : « Aimez-vous les uns les autres; faites-vous les uns aux autres ce que vous voudriez que vous fût fait à vous-mêmes. » Celui qui dans la rue donne à l'indigent quelques pièces de monnaie, veut adoucir la misère, et souvent il ne réussit qu'à encourager la paresse et le vagabondage. Celui qui, pour faire de ses dons un meilleur emploi, cherche avec soin les familles vraiment dignes de ses bienfaits, obtient sans doute quelques résultats heureux; mais ses dons, quelque nombreux, quelque fréquents qu'on les suppose, ne sont néanmoins que partiels et momentanés. Vainement épuiserait-on les ressources de la bienfaisance la plus expansive. Si l'inégalité des conditions et des propriétés parmi les hommes est une loi de nature, le paupérisme

est une plaie infinie du corps social; la bienfaisance, vertu individuelle, isolée, est une dérision quand elle se manifeste en aumônes nationales. Le seul moyen de généraliser l'aisance, c'est de répandre l'industrie, de favoriser ses progrès, de veiller à la juste répartition des produits. C'est le secret de l'économie sociale, véritable science humanitaire, dont les théories, comprises et développées par un sens droit, sont à la portée de toutes les intelligences.

Nous désirons vivement que les principes de l'école sociétaire soient appréciés, et surtout que ses déductions, qui portent le cachet de la plus rigoureuse conviction, trouvent beaucoup d'esprits disposés à en essayer la pratique; car, et ce sont les propres termes de sa déclaration, elle s'adresse aux hommes d'intelligence et de bonne volonté, à ceux qui cherchent le vrai, qui aspirent au beau et veulent le bien. C'est à ceux-là seulement; car ceux-là seuls feront justice à son éloquente parole, accueilleront ses désirs et s'uniront à ses efforts par une généreuse sympathie, pour une tâche ingrate peut-être à son origine, mais noble et glorieuse dans la fin qu'elle se propose. Cette fin est le bonheur de tous; c'est l'inauguration du bel avenir réservé au monde par celui qui, ayant fait l'homme à sa ressemblance, en lui donnant l'intelligence et la force, l'a placé sur ce monde, non pour le ravager, mais pour le gouverner et le régir.

Nous croyons à Dieu, disent les Phalanstériens, auxquels on a jeté le reproche maladroit d'irréligion et d'athéisme, avant même d'avoir cherché à comprendre la conception puissante de leur système. — Nous croyons à Dieu! — Nous croyons à une destinée pleine de magnificence pour l'humanité; et nous savons que c'est à l'homme à travailler de ses mains à l'œuvre de sa destinée. Quand Dieu a donné à l'homme l'intelligence et la force, il a voulu que l'homme fût fils de ses œuvres.

L'expression simple et nue d'une pareille croyance peut paraître étrange dans une époque douloureuse et troublée comme la nôtre, dépourvue de croyances générales et réduite à des opinions, c'est-à-dire, à des idées fragmentaires et flottantes. Pourtant cette croyance qui est au fond de nos âmes doit s'annoncer avec une franchise énergique. La tâche de l'homme ici-bas est de combiner toutes ses puissances pour réaliser l'ordre sur la terre qu'il possède, et régir glorieusement son domaine. Si le plus haut attribut de Dieu est de faire régner l'ordre dans l'univers soumis à ses lois, quelle plus belle tâche

pouvait-il confier à l'homme sur la terre, que de l'imiter dans ses actes ! Et comment l'homme mériterait-il mieux de Dieu qu'en faisant régner l'ordre sur le monde fini, temporairement soumis à sa puissance finie, comme Dieu le fait régner dans le monde infini, éternellement soumis à sa puissance infinie ?

Si l'homme veut avoir part au règne de Dieu dans le ciel, qu'il montre d'abord ici-bas qu'il sait et peut régner ; que, fidèle à sa noble origine, à ses immortelles destinées, il se présente un jour au seuil de l'éternité avec son sceptre de roi, et la face droite comme Dieu la lui a faite, ...

Os homini sublime dedit, culumque tueri jussit...

Pour arriver à ce degré de bonheur, qui doit suffire à chacun de ses membres, selon la mesure de ses capacités, il fallait que l'humanité eût acquis d'abord les moyens nécessaires à l'exercice de ses fonctions d'activité harmonique. Ces moyens sont les procédés des sciences, des arts, de la grande industrie dont elle possède maintenant une si riche collection.

Il ne lui reste plus qu'à faire agir son génie, à régulariser, à combiner dans un grand concert d'activité toutes ses activités individuelles, à faire converger au même foyer commun toutes ses forces isolées.

Et qu'on ne dise pas que c'est une utopie. La régénération sociale sera l'œuvre de la volonté et de la raison.

L'école socialiste était entrée dans le champ de la publicité par un journal rédigé en 1832, sous le titre de *Réforme industrielle*, dont le but était d'asseoir sur la base la plus matérielle et la plus sensible les principes de la nouvelle science sociale. Le succès des premiers résultats a permis d'élargir son cadre d'enseignement et d'action, et la publication de *la Phalange*, sous la direction d'un homme nourri des plus hautes méditations et d'une prodigieuse force de logique, traversera victorieusement, dans sa marche lente, mais rigoureusement progressive, les obstacles jetés sur sa route par les dernières luttes de l'égoïsme.

Comme journal politique et littéraire, *la Phalange* n'inspire pas moins d'intérêt que par ses lumineuses théories d'économie sociale. Des articles de science, d'art, de critique et de théâtre, en font un recueil piquant et varié, dont les jugements pleins de goût, formulés par un talent d'observation impartiale, repoussent toute influence de coterie, toute empreinte de petitesse systématiques.

Histoire de la vie et des ouvrages de Michel-Ange Buonarroti, par QUATREMÈRE DE QUINCY; un volume grand in-8.^e Paris, chez Firmin Didot, libraire-éditeur.

Michel-Ange et Raphaël sont deux noms inséparables pour tous les hommes qui cultivent, par état ou par goût, les beaux-arts et surtout le dessin. La famille de Michel-Ange remontait à une assez haute antiquité. Un de ses ancêtres, descendant des comtes de Canossa, était venu s'établir à Florence en 1256. Cette famille se maintint dans un état honorable, bien que peu fortuné, jusqu'à la naissance de Michel-Ange en 1474, fils de Louis-Léonard-Buonarroti-Simoni, podestat de Chiusi et de Caprese. Il fut élevé à Settignano, domaine de ses aïeux, où on lui donna pour nourrice la femme d'un tailleur de pierre. Ce souvenir lui fournit un jour une répartie assez plaisante à quelqu'un qui lui parlait de sa merveilleuse facilité dans le travail de la sculpture en marbre. — « Pourquoi vous en étonner, répondit Michel-Ange, ne savez-vous pas que j'ai eu pour nourrice la femme d'un *Scarpellino* (tailleur de pierre)? J'ai donc dû sucer avec le lait le goût et l'habitude de ce travail. » —

Léonard Buonarroti, qui destinait son fils aîné à lui succéder dans la carrière des emplois civils, l'envoya suivre les leçons du fameux grammairien François d'Urbain. Mais un goût inné pour le dessin ne s'accordait guère chez le jeune élève avec les études littéraires. Quelques amis secrets avec François Granacci, élève de Dominique Grillandaio, un des peintres les plus renommés de l'époque, lui fournissaient des modèles de dessin à copier. Plus tard Grillandaio devint lui-même confident de cette petite intrigue; il reconnut à des signes infailibles les dispositions remarquables de Michel-Ange, et alla trouver son père pour le déterminer à ne pas contrarier la vocation de son fils. Un marché ou compromis passé entre le peintre et Léonard Buonarroti, accordait dès lors une somme annuelle de 6, 8 et 12 florins d'or, qui fut exactement payée; ce qui prouve que l'apprenti, âgé d'environ quatorze ans, était assez avancé dans la peinture et le dessin, pour coopérer utilement aux travaux de son maître.

Am quinzième siècle, où il faut ici nous reporter, l'opinion répandue depuis sur la nature du principe idéal des beaux-arts, et sur celle qu'on doit se former de ceux qui les professent, n'était et ne

pouvait guère être accréditée, ni même soupçonnée. Peu d'exemples ou d'autorités éclatantes auraient pu contribuer à faire placer sur une même ligne et les résultats des arts du dessin et les œuvres de ceux de l'esprit. Le côté mécanique, matériel de la peinture ou de la sculpture, était le seul qui frappât le public.

L'embellissement des églises pouvait leur donner une certaine importance, mais qui n'allait guère au delà de celle qu'obtiennent beaucoup de travaux de luxe. Alors tout était constitué en jurandes, en corps de métiers, en confraternités, ayant leurs statuts ou règlements d'exercice et d'apprentissage. Il y avait des apprentis à différents degrés. Les moins avancés payaient; ceux qui pouvaient concourir à l'œuvre du maître, étaient déjà rétribués selon leurs capacités.

Il est toujours arrivé, aux différentes époques du développement des arts, qu'une heureuse coïncidence s'est rencontrée entre les hommes jaloux ou capables d'accélérer leur progrès, et les talents que la nature semble avoir réservés pour correspondre aux encouragements qui les attendent. Ainsi l'on vit paraître ensemble, à quelques années près, Laurent de Médicis, dit le magnifique, et Michel-Ange. Michel-Ange, dont les hautes destinées artistiques se révélaient chaque jour; Laurent de Médicis, qui formait à grands frais dans son palais et ses jardins une collection, jusqu'alors sans exemple, de morceaux et de restes de sculpture antique, pour donner un nouvel essor aux arts du dessin, et surtout à la sculpture, qui depuis bien des années n'avaient produit à Florence aucun talent distingué. Il fit choix d'un certain nombre de jeunes artistes, pour les appliquer à l'étude de ces précieux modèles. L'école de Grillandaïo lui fournit le plus de sujets, et à leur tête était Michel-Ange, qui se distingua bientôt parmi ses élèves, fut logé au palais Médicis, et traité par le prince comme un de ses propres enfants. Il était alors âgé de quinze ou seize ans.

De tous les avantages que Michel-Ange recueillit d'abord dans sa nouvelle position, le plus grand, dans l'intérêt de son génie, fut sans doute la fréquentation des savants en tout genre, dont le palais de son protecteur était le rendez-vous, et surtout celle d'Angé Politien, le premier littérateur de son époque. Ceci nous explique comment Michel-Ange avait pu réunir au génie des trois arts du dessin, celui des hautes pensées et de la poésie, qui ennoblit leurs conceptions.

Les deux ou trois années qu'il passa au palais Médicis firent de lui un sculpteur déjà plus habile que tous ceux de son temps. Plusieurs de ses essais ont été conservés; on les voit encore au palais Buonarrotti, bâti par son neveu, qui dépensa vingt mille écus à construire la belle galerie de tableaux qui retrace toute l'histoire de Michel-Ange.

Après la mort de Laurent de Médicis, aux encouragements duquel Michel-Ange doit en partie le développement de sa puissance artistique, il fut appelé à Rome par le pape Jules II, vers la fin de 1503, et, entre autres ouvrages, fut chargé de la décoration de la chapelle Sixtine, dont les travaux, exécutés dans le court espace de vingt mois, furent achevés le 1.^{er} novembre 1512.

Jules II mourut en 1513. Michel-Ange avait alors trente-neuf ans. Il continua ses grands ouvrages sous les auspices des papes jusqu'à Paul III, qui le nomma architecte de la Basilique de Saint-Pierre à l'âge de soixante-douze ans. On lui doit les belles constructions du Capitole moderne, l'achèvement du palais Farnèse. Il mourut à Rome, sous le pontificat de Pie V, le 17 février 1563, âgé de quatre-vingt-huit ans. Son corps fut enseveli à Florence, où le grand-duc Côme I.^{er} de Médicis lui fit rendre de magnifiques honneurs.

L'ouvrage de M. Quatremère de Quincy est rédigé dans un ordre systématique, qui nous fait voir Michel-Ange sous quatre faces : comme sculpteur, peintre et dessinateur, architecte, poète et écrivain. L'auteur a triomphé de toutes les difficultés d'un pareil sujet; car s'il est constant qu'en peinture ce qu'on appelle le *dessin* ou la science d'imitation du corps humain fut porté par Michel-Ange à un très-haut degré de perfection, il est vrai de dire aussi qu'il n'y a peut-être pas de genre d'imitation plus inaccessible que celui-là, aux descriptions de l'écrivain et aux ressources naturelles du discours dont il peut disposer. Peut-être même serait-il permis de prétendre que tout l'art et tout le soin que l'écrivain pourrait mettre à faire comprendre par l'esprit seul ce qui ne peut l'être complètement que par les yeux, loin d'exciter dans l'imagination du lecteur des impressions agréables, ne feraient, par l'aridité des détails techniques, que les fatiguer tous deux.

Outre la longue durée de la vie de Michel-Ange et la diversité des événements qui en traversèrent le cours et interrompirent la série de ses travaux, plus d'une considération s'opposait à ce que l'auteur de cet ouvrage pût suivre un ordre chronologique régulier dans la revue

des productions de l'artiste, commencées, laissées et reprises à des époques inégales. Cet ordre a du moins été adopté autant que possible dans la première partie du livre qui pose ses indications, en détaillant la vie de Michel-Ange. La destinée de cet homme extraordinaire, qui eut le rare privilège de réunir au talent de la poésie celui de trois arts, divers par leur nature et la variété de leurs applications, à des travaux dont chacun semble exiger une étude exclusive de la part d'un seul homme et d'un homme tout entier, cette grande destinée réclamait de son historien une classification méthodique dont le cadre pût admettre à leur place convenable les observations théoriques ou critiques qui se rattachent à chaque genre.

A. P. CHRISTIAN.



Bulletin bibliographique.

(Littérature. — Politique et Jurisprudence. — Théologie et Philosophie. — Médecine et Physiologie. — Sciences naturelles. — Philologie et Beaux-Arts. — Histoire. Géographie. Voyages.)

LITTÉRATURE.

Angely, Neuestes komisches Theater : Nouveau Théâtre comique d'Angely; tome II, contenant : la Chanteuse et la Voisine; A dix jours de vue; un Voyage d'amateur; une Petite erreur; Zéphire et Flore. Hambourg, au magasin du commerce, de la musique et des arts.

Auswahl deutscher Gedichte : Recueil des poésies allemandes des dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles, classées d'après l'ordre des temps, avec des notes biographiques et illustratives; in-8.^e Coblenz, chez Bodeker.

Die Sixtinische Madonna : la Madone sixtine; poème en dix chants, par Griepenkerl; grand in-16, de 173 pages. Brunswick, chez Vieweg.

Deutscher Musenalmanach für das Jahr 1837 : Almanach des Muses allemandes pour 1837, publié par Adalbert de Chamisso; 8.^e année; orné d'un portrait gravé de H. Heine; in-16, de 339 pages. Leipzig, chez Weidmann.

Denkwürdigkeiten aus der spanischen Revolution : Mémoires sur la révolution d'Espagne, publiés par Pfeilschifter; in-8.^e Aschaffenburg, chez Pergay.

Der neue Robinson oder Seefahrten : le nouveau Robinson ou Voyages sur mer et aventures d'un Allemand; ouvrage destiné à l'instruction de la jeunesse, avec douze figures lithographiées. Reutlingen, chez Kurtz.

Rückert's (Friedrich) gesammelte Gedichte : Œuvres choisies de F. Rückert ; 3.^e édition, tome I.^{er} ; grand in-8.^o, de 496 pages. Erlangue, chez Heyder.

Semilasso in Afrika : Semilasso en Afrique ; première partie : Alger ; tiré des papiers d'un défunt. Cinquième partie ; le pays des Bédouins : les villes antiques de Sufetula, Colonia Scilitana, Hydrach, Thugga, Sicca Veneria, etc. ; avec planches figurant une vue d'Alger et de Tunis, la villa du consul anglais, Semilasso en habit de voyage. Stuttgart, chez Hallberger.

Darstellungen aus meinem Leben : Esquisses de ma vie, par de Strombeck ; 5.^e partie (se trouve aussi sous le titre : Esquisses d'un voyage en Allemagne et en Italie). Brunswick, chez Vieweg.

Anacharsis Germanikos, oder Kreuzzüge eines Cosmopoliten : Anacharsis, ou les caravanes d'un Cosmopolite ; 1.^{re} partie : Paris, Lyon, Genève, Marseille, Naples, par A. Traxel. Stuttgart, chez Brodhag.

Rheinische Geschichten und Sagen : Légendes et traditions populaires des bords du Rhin ; 4.^e et dernier volume. Francfort-sur-le-Mein, chez Schmerber.

Die Volkslieder der Deutschen : Recueil des chants populaires de l'Allemagne, depuis le milieu du quinzième siècle jusqu'au commencement du dix-neuvième, publiés avec des notes et des commentaires, par le baron F. d'Erlach ; tome V, 1.^{re} et 2.^e livraisons. Mannheim, chez Hoff.

Zwölf und eine Welt, etc. : Les douze mondes fantastiques ou le Règne des géants et des nains, des génies, des gnomes et des kobolds, des nayades, des nymphes, des syrènes et des sylphes, des dryades et des hamadryades ; in-8.^o Lintz, chez J. Huemer.

Peschier, Geschichte der deutschen Literatur : Peschier, Histoire de la littérature allemande, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, précédée d'un parallèle entre la France et l'Allemagne, et suivie d'une table analytique des matières ; tome II ; in-8.^o Francfort, chez Schmerber.

Vergissmeinnicht : Ne m'oubliez pas ! almanach pour l'année 1837, publié par C. Spindler, avec sept gravures. — Ce petit recueil, dont nous annonçons la huitième apparition annuelle, se recommande par le nom seul de son auteur, qui l'a enrichi de deux nouvelles du plus vif intérêt : la Prophétesse de Rottenbrunn, histoire d'une somnambule ; et l'Enfant mal élevé, histoire du seizième siècle.

Denkwürdigkeiten über den Bürgerkrieg : Mémoires sur la guerre civile dans le nord de l'Espagne, écrits par un témoin oculaire. Stuttgart, chez Rieger et Comp.

POLITIQUE ET JURISPRUDENCE.

Cockinos (Immanuel, Chius, Græcus), Specimen dissertationis de lege duodecim tabularum, quod ad summos in philosophia honores rite capessendos clarissimo ordini philosophorum in universitate literarum Heidelbergensi omni, qua par est, observantia proponit, etc. Heidelberg, chez Mohr.

Die spanische Constitution von 1812 : la Constitution espagnole de 1812; grand in-8.^o Leipzig, chez Zirges.

Die Forstwissenschaft nach ihrem ganzen Umfange : de l'Administration forestière considérée dans toutes ses branches, et son exercice dans les États autrichiens, avec cinq planches lithographiées, par Rodolphe Feistmantel. Vienne, chez Beck.

Gesetz und Evangelium : la Loi et l'Évangile; dissertation exégétique, historique et critique sur le sens et l'usage de ces mots, en théorie et en pratique, par J. Guth. Dinkelsbühl, chez Walther.

THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE.

Barthelmä, Halleluia! Morgen- und Abendandächten : Méditations du matin et du soir, pour les dimanches et les autres fêtes de l'année. Dinkelsbühl, chez Walther.

Allgemeine Bilderbibel für Katholiken : Tableaux de la Bible, à l'usage des catholiques; 10.^e livraison (505 à 560 pages). Leipzig, chez Baumgärtner.

Dreimal heilig! Gebetbuch nach Anleitung der heiligen Schrift : Trois fois saint! Livre de prière, composé d'après les saintes Écritures, avec les prières de la messe et des principales fêtes de l'Église, par Gossler. Cologne, chez Matthieu.

Neue Propädeutik zur Philosophie, enthaltend die Anfangsgründe der Psychologie und Logik : Nouveaux prolégomènes philosophiques, contenant les principes de la logique et de la psychologie, par Schirritz, à l'usage des gymnases et des autres établissements d'instruction. Stargard, chez Hendess.

Geschichte der letzten Systeme der Philosophie in Deutschland : Histoire des derniers systèmes de philosophie chez les Allemands, depuis

Kant jusqu'à Hegel, par K. L. Michelet; deux volumes in-8.° Berlin, chez Duncker et Humblot.

Der Selbstmord: le Suicide, expliqué par la psychologie et jugé par la morale; recherches sur les causes les plus fréquentes qui y conduisent, avec des exemples tirés des histoires ancienne et moderne, par Blumroeder. Weimar, chez Voigt.

Symbolik des mosaïschen Cultus: Symbolique du culte mosaïque, par F. Bahr; deux volumes in-8.° Heidelberg, chez Mohr.

Ussilas. Veteris et novi Testamenti versionis Gothicae fragmenta quae supersunt, ad fidem codd. castigata, latinitate donata, adnotatione critica instructa, cum glossario et grammatica linguae Gothicae, conjunctis curis ediderunt de Gabelentz et J. Læbe; volume I.° Altenbourg, chez Schnuphase.

Religion, Natur und Kunst, vorzüglich in ihrer Verbindung: La religion, la nature et l'art dans leurs rapports intimes, par le professeur Scheitlin; in-8.° Saint-Gall, chez Wartmann.

Die Philosophie des Geistes, oder, etc.: la Philosophie de l'esprit ou Encyclopédie des sciences intellectuelles, par Willebrand; tome I.° Heidelberg, chez A. Oswald.

MÉDECINE ET PHYSIOLOGIE.

Geschichte des Blinden-Unterrichtes und der Blinden-Anstalten: Histoire de l'éducation des aveugles, et des établissements nationaux et étrangers qui leur sont consacrés, par le D.^r Klein; grand in-8.° Vienne, chez Pichler.

Pathologisch-anatomische Untersuchungen über den Sitz und die Ursachen der Krankheiten: Recherches anatomiques et pathologiques sur les causes et le siège des diverses maladies, par Morgagni; 1.^{re} livraison, grand in-8.°, de 192 pages. Berlin, chez Schüppel. L'ouvrage sera complet en dix livraisons.

Armamentarium chirurgicum: Nécessaire de chirurgie, ou recueil complet des diverses connaissances indispensables à l'exercice de cet art, par Seerig; livraisons 11 et 12, grand in-folio. Breslau, chez Gossoborsky.

Medizinisch-praktische Abhandlung über die asiatische Cholera: Dissertation médicale et pratique sur le choléra asiatique, d'après les études faites dans les hôpitaux pendant les invasions cholériques de 1831, 1832 et 1836, par Wagner. Prague, chez Kronberger.

Der Arzt für die späters Lebensperiode: le Médecin de la dernière

période de la vie, à l'usage de ceux qui ont passé l'âge de cinquante ans, par A. Venus. Weimar, chez Voigt.

SCIENCES NATURELLES.

Annalen der deutschen Landwirtschaft in allen ihren Zweigen : Annales des diverses branches d'économie rurale allemande, dans ses rapports avec les sciences naturelles et les progrès de l'industrie; publiées par la Société d'agriculture de Brunswick, sous les auspices du professeur Sprenge; tome V, 6.^e cahier. Brunswick, chez Vieweg et fils, 1836.

Flora von Thüringen : Flore de la Thuringe, par J. Ch. Zenker, enrichie de descriptions originales par le D.^r E. Schenk; cahiers 3 et 4, ornés de 20 planches gravées et coloriées avec soin. Iéna, dans toutes les librairies.

Populäre Mineralogie, oder die Fossilien- und Geküingskunde für alle Stände : Minéralogie populaire, ou description des terrains et des fossiles, mise à la portée de toutes les intelligences; avec 12 planches lithographiées, in-8.^o, de 464 pages, par Hochstetter. Reutlingen, chez Macken.

Koch (C. A. F.), Geognostisch-statistische Beschreibung von Württemberg : Description statistique et géognostique du Wurtemberg, avec une carte lithographiée et enluminée. Stuttgart chez Inse et Krauss.

Oken, Allgemeine Naturgeschichte : Histoire naturelle universelle, par Oken; tome VI, 4.^e cahier, 31.^e livraison de l'ouvrage. Berlin, chez Bechtold.

Beiträge zur Obstbaumzucht : Mémoires sur la culture des arbres fruitiers, et sur l'histoire des insectes nuisibles à ces végétaux, par Schmidberger; 4.^e et dernier cahier. Linz, chez Haslinger.

BEAUX-ARTS ET PHÉDOLOGIE.

Fink, Musikalische Grammatik oder theoretisch-praktischer Unterricht : Grammaire musicale, ou introduction théorique et pratique à l'étude des tons d'harmonie, à l'usage des maîtres de musique et des élèves. Leipzig, chez Wigand.

Neues Handbuch für Reisende, etc. : nouveau Manuel du voyageur, contenant des dialogues et un vocabulaire anglais, allemand, français et italien; des phrases courtes et usuelles traduites en anglais, allemand, français et hollandais, d'après les œuvres de Boldoni, de Genlis et autres. Coblenz, chez Bedeker.

Harnier (Julien), *Étude complète de la langue française, conçue dans un ordre graduel et subordonné selon l'âge et les capacités des écoliers de toutes les classes, consistant en six parties : nouvelle méthode phonique, la phraséologie, la théorie, la traduction, la dérivation, le guide français. Tome I.^{er}, 1.^{re} partie : nouvelle méthode phonique de prononciation et de lecture au moyen d'un alphabet nouvellement inventé pour représenter les sons de l'écriture vulgaire, et rendre superflues toutes les règles des grammaires ordinaires; grand in-8.^o, de 155 pages. Berlin, chez Schüppel.*

Lamaté (J.), *Gründliche Anweisung der schönen Kunst Lithographien in Oel zu malen, etc.* : Principes de l'art de peindre à l'huile les lithographies, avec le procédé le plus délicat pour apprendre à peindre sur verre. Hanau, chez Edler.

GÉOGRAPHIE, HISTOIRE ET VOYAGES.

Die Handelsgeographie zum Gebrauche für Kaufleute : Géographie commerciale à l'usage des négociants, fabricants, des gens d'affaires et des écoles de commerce; livraisons 1 à 3. Vienne, chez Gerold, 1836. L'ouvrage complet formera huit livraisons ou deux volumes.

Geschichte der europäischen Staaten : Histoire des États de l'Europe, publiée par A. H. L. Heeren et W. A. Ukert; 12.^e livraison, 1.^{re} partie : histoire de Suède, par C. G. Geyer, 3.^e volume; traduit d'après le manuscrit suédois de l'auteur par S. P. Leffler. Hambourg, chez Perthes.

Beschreibung des chinesischen Reichs und Volkes : Description de l'empire de la Chine et mœurs de ses habitants, suivie d'un coup d'œil sur la propagation du christianisme dans ces contrées; grand in-8.^o, avec une carte lithographiée, par Zeller. Stuttgart, chez Belser.

Briefe aus Paris zur Erläuterung der Geschichte des sechzehnten und siebenzehnten Jahrhunderts : Lettres de Paris pour servir à l'éclaircissement des événements historiques des seizième et dix-septième siècles; deux volumes grand in-12, contenant : l'Allemagne, le Danemarck, l'Espagne, les Pays-Bas, la France, l'Italie et la Grande-Bretagne, avec 8 planches lithographiées, par F. de Raumer. Leipzig, chez Brockhaus.

DÉCEMBRE 1836.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE P. G. LEVRAULT.

REVUE GERMANIQUE.

~~~~~  
(1829 — 1836.)  
~~~~~

26 VOLUMES GRAND IN-8.°, PAPIER VÉLIN.

Le prix de l'abonnement reste fixé, pour 1837 :

	UN AN.	SIX MOIS.
Paris	32 fr.	17 fr.
Départements . . .	36 fr.	19 fr.
Étranger	40 fr.	21 fr.

A MM. les Abonnés.

LA REVUE GERMANIQUE doit entrer, le 1.^{er} janvier 1837, dans sa *neuvième année* d'existence et de travaux consciencieux, qui lui ont assuré jusqu'ici les nombreux suffrages du public le plus distingué.

Rédigée d'abord sous le titre de *Bibliothèque allemande*, elle fut acquise en 1829 par la maison F. G. Levrault, que des rapports continuels et directs avec toutes les parties de l'Allemagne mirent à même de lui créer un nouveau plan, dont les bases élargies chaque année fondèrent, sous le nom de *Revue germanique*, la haute réputation où elle est parvenue.

Un comité d'écrivains et de publicistes, français et étrangers, les plus renommés par leurs études spéciales sur les sciences et

la littérature germaniques, est chargé de réunir avec un goût sévère les éléments de rédaction de la *Revue*. Il ne nous appartient point ici d'énumérer tout ce qu'il a fallu de veilles, de recherches pénibles et assidues, de persévérance et de dévouement, pour consolider cette vaste entreprise, et pour la maintenir en telle position de puissance et de succès, qu'aucune concurrence ne pût même essayer de lutter contre sa marche progressive, et de balancer ses droits à l'estime du monde littéraire.

Nous pensions, en finissant nos travaux de l'année courante, qu'il serait utile à tous nos lecteurs, et surtout dans l'intérêt de ceux qui ne possèdent pas encore la collection complète de la *Revue germanique*, de trouver dans le dernier numéro de 1836 un relevé sommaire des principaux articles publiés depuis 1829 jusqu'à ce jour. Ils ont donc été classés, d'après l'ordre de leur insertion, en huit catégories principales :

- 1.° LITTÉRATURE et BEAUX-ARTS;
- 2.° PHILOSOPHIE — HISTOIRE — POLITIQUE;
- 3.° SCIENCES GÉNÉRALES;
- 4.° ÉCONOMIE POLITIQUE — FINANCES — STATISTIQUE;
- 5.° COMMERCE — INDUSTRIE;
- 6.° GÉOGRAPHIE — VOYAGES;
- 7.° MÉMOIRES — BIOGRAPHIE;
- 8.° TABLEAUX DE MŒURS; CONTES ET NOUVELLES.

Outre ces articles de fonds, dont le détail va suivre, chaque numéro de la *Revue* contient, sous le titre collectif de MÉLANGES et VARIÉTÉS, des *traductions en prose et en vers* des meilleurs morceaux de poésie allemande ancienne et moderne; des *notices nécrologiques* sur les personnages importants; une *chronique mensuelle de toutes les nouvelles de sciences, de littérature, de beaux-arts et de politique*, etc.

Une CRITIQUE LITTÉRAIRE, dont le moindre mérite est l'impartialité qui la caractérise, rend compte, tous les mois, des ouvrages français et étrangers adressés au Comité de rédaction, ou qui ont obtenu un vaste retentissement.

Enfin, le BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE, qui termine chaque nu-

méro, offre un catalogue choisi des meilleures publications de la librairie d'outre-Rhin.

Stimulés par les éloges bienveillants des personnages haut placés dont les souscriptions honorent la REVUE GERMANIQUE, nous allons perfectionner notre œuvre avec courage. Rien ne sera négligé pour faciliter le développement du cadre déjà si large que nous avons à remplir. De riches matériaux sont prêts; bonne note a été prise des points de sciences, d'industrie et d'art qui offrent à l'intérêt général le plus d'actualité.

Enfin, nous pouvons croire que nos connaissances exactes des lieux et des choses, jointes au concours avantageux des hommes spéciaux, nous aideront à justifier dans l'avenir les espérances du passé.

*Sommaire des principaux articles publiés par la
REVUE GERMANIQUE de 1829 à 1837.*

LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS.

1829. Tome I.^{er} Coup d'œil sur la littérature allemande de 1813 à 1828. = Tome II. Poésies de Gustave Schwab. = Tome III. L'Allemagne en 1829.
1830. Tome IV. Œuvres de Goethe. — Des partis littéraires en Allemagne. — Bible d'Ulphilas. = Tome V. Les Nibelungen, poème héroïque du treizième siècle. — Œuvres posthumes de Ch. Marie de Weber. — La Tunisiade, poème héroïque de Pyrker. — Œuvres de Louis Børne. — Création de l'homme, par Herder. = Tome VI. Le Bonheur d'un pasteur suédois, par Jean-Paul Richter.
1831. Tome VII. Influence de la restauration sur la littérature allemande. Géographie d'Homère. = Tome VIII. Œuvres dramatiques de Raupach. — Œuvres dramatiques de Müllner. — Le Danitza, recueil des chants populaires des Serviens. — État actuel de l'Allemagne. = Tome IX. Hypérion ou l'Ermite en Grèce. — Œuvres dramatiques de Bornschein. — Œuvres dramatiques d'Elsholtz. — Missions danoises au dix-huitième siècle. — Jugements de Byron sur Grillparzer et F. Schlegel. — Revue théâtrale.
1832. Tome X. Poètes allemands du dix-septième siècle. — Aurora,

- fragments de Herder = Tome XI. Goëthe et Diderot. — Les Poètes autrichiens. — Lectures dramatiques de Tieck à Dresde. = Tome XII. Œuvres dramatiques de Klinger. — État présent de l'Allemagne. — Poésies de Pfeffel. — Les Classiques et les Romantiques, par Goëthe. — Résumé de la littérature suédoise pendant les années 1829, 1830, 1831. — Atlas des plus mémorables batailles, combats et sièges, par le major de Kaussler. — Parallèle entre Goëthe et Byron, par W. Menzel.
1833. Tome XIII. Sur les Orphiques. — État actuel de la poésie allemande. — Archives suédoises de Lagardie. — Œuvres posthumes de Goëthe. — De la vie publique et des journaux de Berlin. = Tome XIV. Histoire de la littérature romaine, par Bæhr. — Fables de Pfeffel. — Hymnes à la nuit, traduites de Novalis. — Pensées traduites des Fragments de Novalis. = Tome XV. Corrège, tragédie en cinq actes, traduite d'Oehlenschläger.
1834. Tome XVI. La *Revue germanique* en 1834. — Couronnes funéraires, chants traduits de Zedlitz. — Souvenirs des plus belles heures, pour les consolations au lit de mort, par J. P. Richter. — Répertoire universel de la littérature allemande pour l'année 1834. = Tome XVII. Productions de la presse allemande en 1833. — Littérature périodique et imprimerie en Suisse. — Le Paria, tragédie en un acte, traduite de Michel Beer. — La Lampe perpétuelle. — Époque de la littérature allemande depuis 1750, d'après Goëthe. — Études sur Goëthe : Gœtz de Berlichingen. — Études des langues sanskrite et mongolique en Russie. — Études sur Goëthe : Egmont. — Le Trésor des Nibelungen, tragédie en cinq actes (1834), traduite de Raupach. — Œuvres de Schleiermacher. = Tome XVIII. L'auteur des *Lettres d'un défunt*. — Prix d'histoire fondé à Saint-Petersbourg, pour être décerné en 1925. — La Lyre et la Harpe, poésies de Keil. — Lénore, ballade traduite en vers français.
1835. Tome XIX. Introduction à la nouvelle série de travaux de la *Revue germanique*. = Tome XX. Poésies hollandaises. — La Harpe, traduit de Kœrner. — Jean Faust, drame en trois actes, traduit de K. de Holtey. — Fragments traduits du roman de *Lucinde*, de Schlegel. — Lévana ou l'Éducation, par J. P. Richter. — Chansons russes. = Tome XXI. De la poésie lyrique en Allemagne. — Recherches bibliographiques sur l'histoire de l'ancienne littérature française, traduit de Strobel. = Tome XXII. Struensée, tragédie en cinq actes, traduite de Michel Beer. — La jeune Allemagne. — Leipzig, fragment du poëme de *Napoléon*, par E. Quinet. — De l'ancienne littérature allemande. — Jeanne d'Arc, fragments traduits en vers, du théâtre de Schiller.

1836. Tome XXIII. Esquisses sur l'Espagne, par Huber. — Coup d'œil sur la littérature allemande pendant la restauration, par Menzel. — L'Apollon du Vatican. — Karoly Kisfaludy, poète hongrois : les Déceptions, comédie en quatre actes. = Tome XXIV. Le Chant d'amour, traduit de la Saga de Frithiof. — Études sur la littérature nationale allemande : Gotter, Matthias Claudius, Heeltj. — Kosegarten. = Tome XXV. Mouvement de la littérature allemande pendant six mois, jusqu'à Pâques 1836. — Esquisses sur la littérature française : Balzac; Alexandre Dumas, par U. d'Eichwald. — Eloquence de la chaire en Allemagne : Nicolaus Harms. — État de la littérature russe. — Esquisses sur la littérature française : George Sand. = Tome XXVI. Histoire de la littérature : masse de la littérature allemande, par W. Menzel. — Études sur la littérature française : Victor Hugo, par U. d'Eichwald.

PHILOSOPHIE — HISTOIRE — POLITIQUE.

1829. Tome I.^{er} Considérations sur le développement de la législation criminelle. — De l'origine des Institutions municipales. — Sur la tendance de notre siècle vers le mysticisme. = Tome II. De la peine de mort, suivant les criminalistes de l'Allemagne. — Police et administration de l'Autriche en Italie. — Expédition de Charles-Quint en Afrique, par Voigt, de Königsberg. — La Révolution de Servie en 1804. — Esquisses sur l'Espagne, par Huber. — Histoire de l'Empire ottoman, par de Hammer. — Du Système des réformes dans ses rapports historiques et dans ses applications pratiques. — État de la philosophie du Droit en France, par Warnkœnig. — Tome III. De la Constitution bavoise en général, et des États de 1827-1828 en particulier. — Introduction aux Idées de Herder. — Histoire des villes d'Allemagne, en particulier de la Prusse.
1830. Tome IV. Histoire de la psychologie en Allemagne (*serie d'articles par M. Bruch*). — Des Prisons, et de l'influence de la civilisation sur le nombre des crimes. — Orchomène et les Myniens, par O. Müller. — L'Instruction criminelle allemande. — Comment faut-il écrire l'histoire. — Du Duel. — Discours de Schiller à l'université d'Iéna, en ouvrant un cours d'histoire. — Tome V. Réponse de Schelling aux objections sur l'étude de la philosophie. — Jugement de Gans sur l'Introduction à l'histoire du droit, de Lermnier. = Tome VI. Influence du jury sur la civilisation. — Procès politique d'Ernest Hoffmann.

1831. Tome VII. Exposition des théories du Droit criminel allemand. — Histoire de la Morée, par Fallmerayer. — De la censure en Russie. — Histoire de la nation allemande, par Lüden. — Le peuple et le souverain. = Tome VIII. Histoire de l'introduction du célibat dans le clergé catholique. — Droit public fédératif des États-Unis. — Révision de la philosophie morale depuis Kant et Jacobi. — L'opinion publique en Bavière, et surtout à Munich. = Tome IX. L'Inde ancienne considérée dans ses rapports avec l'Égypte, par Bohlen. — La Mission de Moïse, par Schiller.
1832. Tome X. Les Étrusques, par O. Müller. — La diète de Hongrie en 1830. — De l'aristocratie fédérative de l'Europe. — Génie de la religion des anciens peuples. — De la censure à Berlin. — Gouvernement de la Russie. — Jugement sur les ouvrages français les plus récents en Droit criminel. — J. J. Rousseau et la Pologne. = Tome XI. Des mouvements politiques actuels en Suisse. — Histoire des Magyars. — Célibat des prêtres. — Du développement politique en France et en Allemagne. — Goethe, sur l'immortalité de l'âme. = Tome XII. Leçons de Gans sur l'histoire des cinquante dernières années. — Archives d'histoire et de littérature, de Schlosser : histoire de Napoléon. — Les Illusions du système représentatif. — Le faux libéralisme de nos jours. — Pensées sur le but et les devoirs du libéralisme allemand.
1833. Tome XIII. Révision de la philosophie morale, depuis Kant et Jacobi : Fichte et Schelling. — Constitution fondamentale de Rome, par Hullmann. — Du célibat des prêtres catholiques, = Tome XIV. M. Victor Cousin et la philosophie allemande. — L'ambassade grecque à Munich en 1833. — Compte rendu de l'administration de la justice criminelle dans le royaume de Wurtemberg de 1831 à 1832. = Tome XV. Régime municipal prussien. — M. Schelling et M. Victor Cousin.
1834. Tome XVI. Cours de philosophie allemande à Paris. — Principes historiques de la politique des Romains, par Schultz. = Tome XVII. Révoltes et guerres des paysans au moyen âge. = Tome XVIII. Fragments philosophiques de V. Cousin. — Fichte, d'après V. Cousin. — Schelling. — Philosophie de Hegel.
1835. Tome XIX. Essai sur la philosophie de Hegel (*série d'articles par M. Willm*). — Mouvement des idées religieuses en Allemagne (*série d'articles par M. Richard*). — Guerre de trente ans. — Le moyen âge en Allemagne. = Tome XX. Les partis politiques en Angleterre. — Histoire des Hohenstaufen, par M. F. de Raumer. — Dissertation sur les peuples et langues tartares, par Ritter. — La confédération et la diète germaniques. = Tome XXII. Juge-

- ment de Schelling sur la philosophie de V. Cousin. — Histoire d'Islande, par Ruhs. — La Symbolique ou les religions de l'antiquité, par Creuzer.
1836. Tome XXV. Archives secrètes de la diète germanique. — Souvenirs de Pologne de 1832 et 1833. = Tome XXVI. État du protestantisme en Allemagne.

SCIENCES GÉNÉRALES.

1829. Tome II. De l'organisation médicale en Autriche. = Tome III. Congrès des naturalistes et médecins allemands à Heidelberg. — Organisation physique des planètes de notre système solaire, et de son influence sur la vie de leurs habitants.
1830. Tome V. De la monomanie homicide.
1831. Tome VII. Esquisses historiques sur le choléra morbus de l'Inde. — Lettres écrites de Russie et de Pologne sur le choléra. = Tome IX. Congrès des naturalistes et des médecins allemands à Hambourg en 1830.
1832. Tome X. Opinion de Hufeland sur le choléra. = Tome XI. Études pratiques et historiques sur le choléra.
1833. Tome XIV. Quelques mots sur le mode de propagation du choléra.
1834. Tome XVI. De l'étude du Droit en Allemagne : introduction et méthode. — Droit romain. = Tome XVII. Travaux et mémoires de la Société royale allemande de Königsberg. = Tome XVIII. Étude du Droit en Allemagne : histoire et antiquités. = Aperçu de l'histoire extérieure du Droit romain.
1836. Tome XXV. Congrès des naturalistes et médecins allemands à Bonn en 1835.

ÉCONOMIE POLITIQUE — FINANCES — STATISTIQUE.

1829. Tome I.^{er} De l'instruction publique en Allemagne. = Tome II. Marche de l'enseignement dans les instituts de Hofwyl. = Nouveau système d'instruction populaire. = Tome III. Des écoles dans le duché de Darmstadt.
1830. Tome IV. Statistique religieuse des États de la Prusse. = Tome V. Leçons sur les Prisons, par Julius. — Maison d'aliénés à Siegbourg (Prusse rhénane).
1831. Tome IX. Statistique de la Bavière.
1832. Tome XI. Accroissement de la population de la monarchie prussienne, de 1828 à 1830. — Population de la Prusse à la fin de 1831. — Statistique du grand-duché de Hesse. = Tome XII. Essai statistique sur le suicide. — Rapport sur l'état de l'instruction publique dans quelques pays de l'Allemagne, et surtout en

- Prusse, par Victor Cousin. — L'université de France jugée en Allemagne.
1833. Tome XIII. Statistique de l'instruction primaire en Prusse. — Des écoles normales primaires de la Prusse. — Université de Zurich. = Tome XIV. Statistique du grand-duché de Bade. — Quelques données sur la constitution et l'administration de la Prusse. — Tome XV. État des juifs en Allemagne.
1834. Tome XVI. Universités allemandes : Iéna. = Tome XVII. État comparatif de l'instruction publique dans les diverses parties de l'Europe. — Statistique : Berlin, Cracovie, Odessa. — Études statistiques : Bohême, Angleterre. — Accroissement de la population des divers États de l'Europe pendant quinze ans. — Universités allemandes : Halle, Leipzig, Berlin, Bonn, Fribourg en Brisgau, Kiel, Tubingue, Helsingfors, Berne, Breslau, Göttingue, Upsal. = Tome XVIII. Instruction publique en Russie; dans le royaume lombard-vénitien. — Statistique de l'empire d'Autriche; état de la mortalité.
1835. Tome XIX. Statistique criminelle du grand-duché de Bade. — Statistique de Saint-Petersbourg. — Institut des aveugles à Berlin. = Tome XX. Rapport sur les écoles du midi de l'Allemagne, par M. de Gérando. = Tome XXI. Pénitencier de l'abbaye de Sainte-Marie, dans le grand-duché de Hesse. = Tome XXII. Considérations sur le nombre des enfants naturels. — Les trois Bavières.
1836. Tome XXIII. Universités allemandes : Königsberg. — Du paupérisme en Angleterre, par Raumer. = Tome XXV. Statistique de l'instruction publique en Russie.

COMMERCE — INDUSTRIE.

1830. Tome VI. Librairie allemande; foire de Leipzig en 1830.
1833. Tome XIV. École publique de commerce à Leipzig. — Foire de Leipzig, premier semestre de 1833.
1834. Tome XVI. Écoles d'agriculture de Hohenheim et de Schleisheim, la première en Wurtemberg, la seconde en Bavière. = Tome XVII. Tableau comparatif du commerce prussien avec le commerce français et anglais.
1835. Tome XX. Laine et tissage des shwals de Kaschemir. = Tome XXI. Des chemins de fer en Allemagne. = Tome XXII. Des inventions et découvertes des Allemands.
1836. Tome XXIV. De la jonction du Danube au Rhin, à l'Aar (en Suisse) et au lac de Constance. — De l'association douanière allemande.

GÉOGRAPHIE — VOYAGES.

1829. Tome I.^{er} Voyage d'Édouard Ruppel dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale. = Tome II. Pèlerinage à Notre-Notre-aux-Ermites en Suisse.
1830. Tome V. Souvenirs de Tahaïti. — Voyage au Spitzberg en 1827 et 1828. = Tome VI. Voyage en Suisse dans le canton d'Uri. — Description de l'Abyssinie, par Ritter.
1831. Tome VII. Lettres sur la Livonie. — Lettres sur Alger. = Tome VIII. Lettres sur Vienne. = Tome IX. Souvenirs de voyage en Allemagne. — Journal d'un voyage en Grèce.
1832. Tome X. Observations d'un voyageur au Nordland. — Voyage de Lessing en Suède et en Norwège. = Tome XI. Souvenirs de voyage, par H. Heine. = Tome XII. Souvenirs de voyage, par H. Heine. — Émigrations dans l'Amérique septentrionale.
1833. Tome XIII. La Syrie et la Palestine d'aujourd'hui, d'après plusieurs voyageurs allemands. — Souvenirs d'Allemagne, par X. Marmier. = Tome XIV. Nuremberg, Berlin et Stuttgart. = Tome XV. Journal de voyage : Potsdam, Leipzig, Weimar, Iéna. — Journal de voyage : Le pont de Kehl.
1834. Tome XVI. Journal de voyage : Munich, Vienne, Prague. = Tome XVIII. Le Pas de Bormio.
1835. Tome XIX. De l'élément historique dans la science géographique. — Hesse-Cassel et la Prusse. — Berlin, Dresde, Halle, Stuttgart. — Villes hanséatiques : Hambourg. — Lettres sur la Turquie, par Rosenberger. = Tome XX. Voyage en Suisse, par L. Saunier. — Baden-Baden. = Tome XXI. Stuttgart pendant l'automne de 1834. — Fribourg en Brisgau et la Forêt-Noire.
1836. Tome XXIII. Tableaux de Munich. — Tome XXIV. Fragments d'un voyage au Paraguay, par Rengger. — La Sierra Leone.

MÉMOIRES — BIOGRAPHIES.

1829. Tome I.^{er} Jean de Muller, considéré comme historien. — Correspondance de Schiller et de Goëthe. — Charles-Auguste, grand-duc de Saxe-Weimar. — Schlœzer, historien. — Guillaume Bilderdyck, poëte hollandais. — Enfance et jeunesse de Fichte. = Tome II. Louis de Spittler, historien. — Tome III. Mendelssohn, philosophe. — Solger, philosophe.
1830. Tome IV. Lettre sur Weimar. — Ernest Schultze, poëte. — Lessing, littérateur. = Tome V. Correspondance de Jean de Muller. — M. A. de Humboldt et ses travaux scientifiques. = Tome VI. G. Dinter, instituteur. — Vie et ouvrages de Schiller.

1831. Tome VII. Niebuhr, historien. — Matthiesson, poète. — Tome VIII. Achim d'Arnim, littérateur. — Bürger, poète. — Tome IX. Kœlling, instituteur. — Frédéric de Hardenberg, dit Novalis, poète.
1832. Tome X. Goethe. = Tome XI. Goethe considéré dans sa vie pratique, par F. de Muller. = Tome XII. Auguste-Guillaume de Schlegel. — Lettres écrites de l'Allemagne.
1833. Tome XIII. Hoffmann. — Werner, poète. — Tieck, poète. — Aperçu de la vie de Goethe, d'après lui-même. — Adolphe Wagner, poète. — Tome XIV. Frédéric de Raumer, historien. Henri de Kleist, poète. — M.^{me} de Krüdener. — Jean-Christien Günther, poète. — Tome XV. Frédéric de Hardenberg, dit Novalis. — Daniel Schubart.
1834. Tome XVI. Louis Uhland, poète. — Euloge Schneider. — La Prusse et Berlin en 1832, tiré d'une correspondance inédite. — Michel Beer. = Tome XVII. M.^{me} Rahel Varnhagen von Ense et Jean-Angelus Silesius. = Tome XVIII. Jacques-Michel Lenz, poète.
1835. Tome XIX. De l'état des fonctionnaires publics en Allemagne. — Le duc Auguste de Leuchtenberg. — Correspondance de Berlin du 30 janvier 1835. — Zschokke, littérateur. — Lettres de Zacharias Werner. — Visite à Coppet, traduit d'Oehlenschläger. = Tome XX. Børne, Gørres et Rothschild, ou la rue des Juifs à Francfort. = Tome XXI. Conversations de Luther. = Tome XXII. Ernest Schulze, poète. — Le suicide de Charlotte Stieglitz.
1836. Tome XXIII. Joseph de Sonnenberg, poète. — Conversations de Goethe. — Correspondance de Berlin.

TABLEAUX DE MŒURS — CONTES ET NOUVELLES:

1829. Tome III. Mœurs et usages de la Suisse. — L'Aire de l'aigle. — Le Norvégien à Paris en 1757.
1830. Tome IV. Paganini à Stuttgart. = Tome V. Le Château enchanté. = Tome VI. La Grotte d'Antiparos. — Assassinat par bibliomanie. — Un Jour de Louis XI.
1831. Tome VII. L'Artiste gastronome à Vienne. = Tome VIII. Souvenirs de Matthiesson. — Lénore. — Le comte Hugo. — Les Histoires amoureuses. — Trois nuits de carnaval à Wurtzbourg. = Tome IX. Une Nouvelle de Goethe.
1832. Tome X. Anecdotes sur la révolution de Pologne. — Vie de l'heureux maître d'école Maria Wuz, d'Auenthal. — Henri d'Osterdingen. = Tome XI. Les Nibelungen, tradition du cinquième siècle. — La *Burschenschaft* à Bonn. = Tome XII. Mœurs de l'Allemagne : le Dimanche.

1833. Tome XIII. Mœurs allemandes : la Fête de Noël. — Pourvu qu'ils ne m'enlèvent pas mon fils! (*scène psychologique*). — Mœurs universitaires. = Tome XIV. La Tour de Carus. — Le grand Christophe, légende. = Tome XV. Soirées d'Allemagne. — Tony, scène de la révolution de Saint-Domingue. — Promenade à Bade pendant l'automne de 1833.
1834. Tome XVI. Peter Schlemihl. — Les Sépultures. — Un Dîner d'association à Berlin.
1835. Tome XIX. Le Templier, nouvelle par OEhlenschläger. — Mœurs des anciens Allemands. — Tableaux de voyage. — Superstitions populaires de l'Allemagne. — Traditions allemandes. = Tome XX. Légende de Bohême. — Un trait de la vie de Frédéric le Grand. — Contes de la Poméranie. = Tome XXI. La Mort du cavalier. — La Promesse de mariage, nouvelle de Tieck. — Le Marteau de Thor. — La légende du Freischütz. = Tome XXII. La légende de S.^{te} Odile. — Conte silésien. — Le Magicien bohémien. — Contes et légendes recueillis en Poméranie. — La légende de Robert le Diable. — Le Rübezahl.
1836. Tome XXIII. La Mort d'un ange, par J. P. Richter. — La comtesse Hélène. — Mœurs des étudiants aux universités d'Allemagne. — Un Rêve. — Le Juif errant. — Chapitres détachés de la vie de Fibel. — Bogislaf, le grand-duc de Poméranie. — La Cheminée hollandaise. — Siebenkäs. — Digression sur les maisons pleines de jeunes filles à marier. = Tome XXIV. Le Cimetière. — Trois dimanches de la vie d'un peintre. — Chronique de la mort du Cid, par Huber. — L'Espion prussien. — Anecdotes sur la guerre civile d'Espagne. — Une Fête sanglante à Venise. — Le Jeu, scènes de roman. = Tome XXV. Chroniques des Pays-Bas. — Est-ce un roman? — Une Soirée au café des Arts à Bruxelles. — Traditions populaires du nord de l'Allemagne. — Une simple histoire. — Rodolphe. = Tome XXVI. Le Combat de la Wartbourg. — Le Maudit. — Chronique du siège de Zamora.

Parmi les principaux écrivains dont les travaux ont pris place dans la REVUE GERMANIQUE, nous citerons MM. BARTO DE LOEWENIG; DE BOHLEN; BRETTSCHEIDER; BRUCH; L. DE BUSSIERRE; Michel BEER; CREUZER; DE CHAMISSO; V. COUSIN; A. P. CHRISTIAN; L. DELCASSO; Édouard DULLER; G. L. DUVERNOY; Ulrich d'EICHWALD; FALLMERAYER; FÉE; Ch. FERRAND; A. FEUERDACH; J. H.

FICHTE; Édouard GANS; DE GÉRANDO; W. GOETHE; P. DE GOLBÉRY; marquis DE LA GRANGE; Émile et Eugène HAAG; DE HAMMER; HEEREN; CH. DE HOLTEY; HUBER; JULIUS; JUNG; HENRI KLIMRATH; OTTON DE KOTZEBUE; H. LAGARMITTE; DE LANCIZOLLES; LOUIS LEVRAULT; LOBECK; LOHBAUER; LIPS; LUDEN; MÉDÉR; comte J. MAILATH; X. MARMIER; W. MENZEL; DE MESERITZ; MITTERMAIER; R. MOHL; H. MOLINEAU; Frédéric DE MULLER; Wilhelm MULLER; P. DE LA NOURAS; NURNBERGER; OEHLenschLÉGER; PFIZER; POELITZ; PYRKER; Léopold RANKE; DE RAUMER, RAUPACH; RAUTER; RICHARD; RITTER; Édouard RUPPEL; DE SAVIGNY; SCHELLING; SCHLOSSER; SCHNITZLER; SCHULTZ; SPINDLER; H. STEFFENS; STROBEL; THIERSCH; TIECK; LOUIS UHLAND; VOIGT; Guillaume WACHSMUTH; WARNKOENIG; J. WILLM; J. WITT dit *Döring*; L. B. WOLFF; DE ZEDLITZ; ZSCHOKKE, etc.

Il est facile de comprendre, d'après cet exposé de nos ressorts d'action, et de leurs résultats progressifs pendant une période de huit années, qu'à nous seuls il était possible de rendre en France un compte fidèle et vraiment utile de la situation intellectuelle de l'Allemagne. — Quelques recueils éphémères ont entrepris, il est vrai, à diverses époques, d'imiter en petit l'œuvre que nous avons créée; mais leur courte vitalité a éprouvé bientôt l'insuffisance de leurs moyens, les vices de leurs plans, et surtout peut-être les inconvénients irréparables de l'esprit systématique qui les dirigeait. La mission d'une Revue étrangère est, selon nous, de refléter purement et simplement les différentes faces du pays qu'elle veut explorer. C'est au spectateur qu'il appartient de saisir les grands traits du tableau, d'apprécier la distribution du coloris, de la lumière ou des ombres; c'est au lecteur aussi qu'on doit laisser libre la faculté de sentir, de juger par lui-même. L'exercice de cette faculté est un droit inaliénable que la REVUE GERMANIQUE a toujours respecté. Ce tact éclairé de la première convenance littéraire, lui a valu l'accueil favorable des savants et des hommes de goût, des esprits de cabinet comme des cercles de salons.

Sentinelle française avancée au bord du Rhin, elle voit passer sans cesse le cortège des illustrations de l'Allemagne; toujours prête à signaler le génie, elle se tait sur les médiocrités, encourage le progrès, et fraternise librement avec les soldats de l'avenir, dont elle salue les drapeaux. Le temps est proche où les intérêts politiques se fondront dans le grand intérêt social; où tous les peuples de l'Europe s'uniront étroitement pour marcher de front vers le siècle promis à tant de nobles espoirs : la route est semée d'écueils; mais sur chacun d'eux d'immortelles vigies sont debout, qui agitent au loin les flambeaux de l'intelligence.

LE DIRECTEUR.



Sciences historiques.

Journal of Interpersonal Violence 28(10) 1976-1994
© The Author(s) 2013
Reprints and permissions: <http://www.sagepub.com/journalsPermissions.nav>

SOUVENIRS DE POLOGNE.

(1832—1833.)

Nunc incedo per ignes. — S'attaquer à des préjugés généraux.

La question polonaise n'est pas une question de puissance à

¹ Voyez le cahier d'octobre, p. 3.

ou de l'esclavage. Tant que nous subordonnerons cette question capitale à sa corrélatrice, ou que nous la négligerons dans la déduction de nos jugements, nous arriverons à une conséquence fausse; nous n'atteindrons jamais notre but.

En considérant la question polonaise sous le point de vue de la domination étrangère, c'est-à-dire, en en faisant une question russo-polonaise, nous la réduisons à des proportions si mesquines et si étiquées, qu'il serait par trop ridicule de la soumettre à un examen sérieux : elle se tranche d'elle-même. Quels droits un peuple a-t-il sur un autre peuple? quels droits la Russie a-t-elle sur la Pologne? quels droits l'Autriche a-t-elle sur l'Italie? quels droits la Grande-Bretagne a-t-elle sur les Indes? quels droits la France a-t-elle sur l'Algérie? — Encore dans ce cas la question polonaise n'est-elle pas une question de puissance à puissance; car je ne sache pas que quelque millions d'individus, pris parmi un peuple de plusieurs millions, puissent constituer une puissance, dans le sens philosophique de ce mot. Si une collision venait à s'élever entre les notables d'Étampes et ceux de Pontoise, nous ne dirions certainement pas qu'il y a entre eux une question de puissance à puissance. Ce n'est pas une corporation, ce n'est pas une caste qui constitue un État; ce n'est pas quelques milliers de Polonais ou de Russes, qui constituent une puissance.

Mais les matadors de l'opinion publique en ont décidé autrement. Nous sommes encore sous l'impression de leurs bouillantes sorties contre la réponse, un peu sodatesque, il est vrai, que fit le Czar aux notables de Varsovie, qui s'étaient rendus à Modlin pour implorer sa clémence. Mais savons-nous comment le proconsul d'Afrique répondit aux députés de Mascara? savons-nous en quels termes il annonce aux habitants de Constantine qu'il va s'emparer de leur ville, parce que cela plaît à son souverain? Ceci pourrait servir assurément de moralité à nos attaques. Soyons donc conséquents avec nous-mêmes! Le Czar est, lui, le proconsul de la Pologne. Et savez-vous qui c'étaient que les notables de Varsovie allant mettre genou en terre devant leur souverain? savez-vous ce que c'est qu'une municipalité qui demande merci au vainqueur? Je

pourrais vous le dire, moi, et cependant j'ai éprouvé un mouvement de joie, en lisant la réponse du Czar, non pas telle qu'elle a été imprimée, mais telle qu'elle a été faite; car cette réponse ne s'adressait pas à des Polonais; ceux-ci ne demandent ni oubli du passé ni pardon; mais elle s'adressait à des notables de Varsovie, que le pouvoir avait recrutés parmi les plus lâches des notables.

C'est pitié vraiment que de nous voir à l'œuvre. Toutes nos petites passions, toutes nos petites colères sont si plaisantes! Quand nous nous posons fièrement en face du *colosse du Nord*, que nous lui jetons toute une kyrielle d'injures à la face, que nous nous donnons ce divertissement de gamin, sans songer que ce colosse n'a fait que ramasser un royaume qu'il trouvait sur son chemin, je me prends à réciter à part, moi, la fable du *lion malade*, que vous savez. Il n'est pas malade justement, mais il est à mille lieues de distance.

Qu'on nous permette à nous une pose moins fière, une allure plus modeste. Nous ne nous attaquerons pas à des colosses; c'est un tremblement de terre qui fit crouler celui de Rhodes, qui n'était pas moins gigantesque. On éprouve encore de ces tremblements. Laissons-les faire, et ne nous attaquons pas à de plus forts que nous. Il n'est pas donné à chacun d'être un aigle. Le geai a beau s'attifer des plumes du paon, ce n'en est pas moins un geai — et vous savez la moralité de la fable : « il est beaucoup de geais à deux pieds comme lui!.... »

Voici donc notre opinion : si le peuple polonais souffre, si le peuple n'a pas la conscience de sa dignité, de sa force et de son avenir, si la nationalité polonaise se meurt, le seigneur peut s'écrier à bon droit, avec la fierté sauvage d'un Érostrate : « C'est moi qui ai incendié le temple d'Éphèse! » Oui, c'est à lui seul qu'en revient tout l'honneur; c'est son titre de gloire le moins contestable. Aussi est-il juste qu'il en subisse les conséquences : qui touche au glaive, périt par le glaive. Quel est le principe autour duquel tourbillonnent toutes ces agitations, toutes ces révolutions, toutes ces haines, qui tourmentent la Pologne depuis un demi-siècle? La

propriété seigneuriale, et pas d'autre. Le peuple, le vrai peuple polonais, le prolétaire n'y était pour rien. C'est à l'appui d'un tel principe que quelques centaines de nobles seigneurs jetaient sous le feu ennemi des milliers de braves gens; comme on lance un chien de chasse sur le loup qui nous menace. Le chien perd-il un membre dans une lutte acharnée, inégale, notre reconnaissance ira jusqu'à l'envoyer au bourreau : ce n'est pas par cruauté, par ingratitude, par égoïsme; c'est pour lui épargner de trop longues souffrances!

La domination russe ne pèse aucunement sur le prolétaire. La question tout entière se débat entre le vainqueur et les hommes du sol; mais le peuple y est complètement étranger. De quelque côté que penche la balance, sa condition n'en sera point améliorée; son sort reste le même; son ennemi à lui, ce sont ses seigneurs; c'est de leur joug qu'il doit s'affranchir; c'est là que ses efforts doivent tendre. Voyez en France. La bataille de l'Écluse, celle de Crécy avaient été perdues; nos meilleures provinces étaient au pouvoir des Anglais; le roi Jean venait de perdre sa liberté pour ne la recouvrer que par le honteux traité de Breigny, lorsque la guerre de la Jacquerie éclata.

Je serais peu surpris que la Russie proclamât un jour l'indépendance du paysan et le constituât propriétaire. Ce serait, pour nous placer à son point de vue, une politique sage. Ce moyen a bien réussi à la Prusse. C'est ainsi qu'elle s'est attaché, qu'elle s'est inféodé en quelque sorte le duché de Posen. Je sais que les anciens seigneurs posnaniens regrettent vivement, sous le nom si élastique de patriotisme, l'ancien état de choses; mais je ne pense pas que de leur côté les paysans en soient à regretter de n'être plus sous la domination de leurs seigneurs. Quel est l'être humain jouissant de toutes ses facultés intellectuelles, qui pourrait regretter de n'être plus taillable et corvéable à merci et miséricorde; qui échangerait sa dignité d'homme contre la condition de la brute? De quelque côté que vienne la délivrance, qu'elle soit la bienvenue!

Les gentilshommes polonais ne sont plus ces brillants palatins, ces magnifiques starostes, ces comtes à manchettes et à bas de

soie; ces petits maîtres masqués, qui fourmillaient à la cour de Stanislas, qui caracolaient à la portière de son carrosse, qui couvraient des tapis d'or, qui jouaient sur une carte des villages entiers, bêtes et gens; qui étaient fous d'aventures galantes, fous de plaisirs, fous d'orgies. Ce n'est plus cela. Les grandes fortunes se sont dissipées; les propriétés se sont morcelées; les grands noms se sont éteints; les seigneurs ont suivi forcément le mouvement du siècle: ils se sont faits marchands de froment ou d'avoine, marchands de laines ou de pommes de terre, planteurs de tabac au compte de la régie, débitants d'eau de vie et peut-être fabricants de chandelles; mais en se livrant ainsi au petit commerce, en concurrence avec les juifs, ils ont redoublé de hauteur et de despotisme. Ils n'ont pris de l'industriel que ses vices, ils ne se sont pas souciés de ses qualités.

Cependant ils ne laissent pas que d'avoir de fréquentes reminiscences des nobles vies de leurs ancêtres. Le jeu et la bonne chère ont encore leurs autels, leurs desservants, leurs enfants de chœur et leur grand-prêtre; l'encens y fume; le feu sacré n'est pas éteint. Les aventures galantes aussi ne sont pas tellement tombées en discrédit qu'il n'en soit plus question dans le tourbillon des affaires. Loin de là, le gentilhomme se repose souvent sur ses gens du soin de son ménage, et se donne tout entier — à la vie.

Mais voici! il y a fête au Dwór. Toute la valetaille est en haleine; l'office est en fermentation; les fourneaux pétillent; le cuisinier est en nage; les marmitons vont et viennent, ne sachant à quel saint se vouer. La châtelaine, comme un bon général d'armée, est partout, ranimant le courage des faibles, *chattenütant* le courage des forts: se multipliant à l'infini. Son noble époux a congédié les quelques paysans et paysannes qui venaient recevoir ce qui leur était dû pour des corvées supplémentaires, et il s'est fait la barbe; il a même mis une cravate en mousseline et une chemise à jabot: il est rayonnant et prend sa pipe.

Clic! clac! le châtelain se lève précipitamment de la bergère dans laquelle il s'était étendu, et la châtelaine en grand négligé soulève un coin de rideau pour voir et sans doute un peu pour

être vue. Les claquemets du fouet se font entendre de plus en plus précipités, de plus en plus bruyants. Le châtelain est sur le perron; la châtelaine soulève un peu plus le coin du rideau. Un landau attelé de quatre chevaux vole dans des nuages de poussière. Son cocher, vêtu d'une redingote blanche et coiffé d'une barette rouge, laisse deviner le seigneur de C., qui revient d'un voyage dans le palatinat de Cracovie, et qui a adopté le costume du pays pour sa livrée. Brzel et les quatre petits chevaux cosaques, tout baignés de sueur, s'arrêtent avec une précision mathématique au pied du perron. L'habile cocher du grand-duo Constantin n'avait certainement pas plus de justesse dans le coup d'œil, plus de magie dans le son de voix. — Mais cette journée nous promet d'étranges scènes. Ce n'est pas que les pieux seigneurs du voisinage, ceux qui ont soif de la parole de vie, et qui chaque huitaine s'en viennent tout haletants dans une mauvaise carriole pour se désaltérer à l'église paroissiale, s'étalant magnifiquement dans des stalles réservées, tandis que le manant se tient debout ou couché à plat ventre, plutôt qu'à genoux, et s'en allant de là chez le seigneur du lieu, pour apaiser une soif bien autrement ardente que celle de la parole de vie; ce n'est pas, dis-je, que ces seigneurs gastrolâtres qui descendent au Dwór; c'est toute une procession de bryzka et de carrosses un peu antiques, mais non armoirées¹, nous leur devons cette justice.

Voici l'élégant seigneur de Dz., qui compte des princes parmi ses ancêtres, et peut-être un roi. C'est si commun que des princes! J'ai connu un moine mendiant qui était prince, et de bonne souche. Le léger *kibitki* du seigneur de Dz. est attelé de trois chevaux de même taille et de même couleur. Ces jolis animaux des bords du Volga ont reçu une éducation soignée; car, en Russie, on a pour principe d'élever les bêtes comme des gens, et *vice versa*. Tandis que celui du milieu, le timonier, va l'amble et qu'il va posément

1 Il n'y a pour ainsi dire pas en Pologne de nobles titrés, si ce n'est les quelques familles qui ont été anoblies par l'un des trois gouvernements étrangers qui s'y sont succédés; c'est la propriété foncière qui *conférait* seule la noblesse; aujourd'hui le gouvernement russe ne reconnaît de vraiment nobles que les nobles titrés, c'est-à-dire ses créatures pour la plupart.

son pas; ses voisins de droite et de gauche, ce dernier marchant de biais, vont le galop pour le suivre. M. le seigneur de Dz. a un amour tout particulier pour son attelage; sortez-le de ses magnifiques écuries, et vous n'aurez plus de cette espèce d'homme que sa coquille; il se retourne, il s'inquiète, il s'agite, il cherche inmanquablement son râtelier. M. de Dz. vous fera, sans le moindre anachronisme, l'historique de chacun des bidets qui ont eu l'honneur de vivre avec lui; il y met du feu, du nerf, de la couleur : c'est un père pour ses chevaux, c'est une mère qui raconte à tout venant les espiégleries de ses marmots. Bucéphale avait une vigueur indomptable et un jarret de fer; Sobieski, le pur-sang, une âme de bronze; Helena, une souplesse de mouvements et une grâce toute féminines; Venda, un œil de feu, une jambe de biche, une tendresse de gazelle, etc. M. de Dz. ne reste pas deux minutes en place; il va et vient de l'écurie au salon, du salon à l'écurie; son idée fixe, ce sont ses bêtes : ont-elles chaud? ont-elles froid? leur litière est-elle fraîche? l'avoine ne leur manque-t-elle pas? sont-elles au moins comme chez soi?... Voilà les nobles préoccupations de cette tête d'homme de trente ans, qui compte des princes parmi ses ancêtres!

Mais on entend un nouveau roulement de voiture, et chacun de se précipiter aux croisées pour s'assurer si ce n'est pas son voisin de prédilection qui lui arrive. Ce n'est qu'une modeste bryczka attelée de deux maigres bidets; deux seigneurs, assez simplement vêtus et coiffés d'une casquette (ce que l'usage autorise pleinement) descendent lestement de leur siège de paille recouvert d'un mauvais tapis en loques, et après avoir recommandé au paysan embourbé qui leur sert de cocher, d'avoir un soin tout particulier de leurs coursiers étiques, ils se jettent à tour de rôle, par rang d'âge, dans les bras de l'amphitryon venu sur le perron à leur rencontre. Entrés au salon, ce sont des embrassements et des baisements de mains interminables : à commencer par la dame du lieu, chaque dame ou demoiselle tend la main, le moins gauchement qu'il lui est possible, aux baisers aqueux du nouvel arrivant. Il est vrai que ces dames ont souvent la sage

précaution de se ganter; mais les *gourmets*, c'est-à-dire les vieux routiers qui connaissent par abstinence tout le prix d'une faveur, ont grand soin d'abaisser la partie supérieure du gant, pour pouvoir savourer de toute l'épaisseur de leurs lèvres le velouté d'une main de femme. Quant aux hommes, ils s'étreignent et s'embrassent comme s'ils étaient fraîchement de retour d'un long voyage dans l'autre monde : c'est plaisir à voir et à entendre; mais cet usage m'a mis à même de faire une remarque que je crois juste : plus il y a de dehors, moins il y a de fond. Les Anglais ne s'embrassent pas, eux, et je les crois capables, plus que tous les autres peuples de l'Europe, de sentir la véritable amitié. Si je ne me trompe, Rousseau, dans son *Héloïse*, leur rend aussi ce témoignage.

Dans l'appréciation d'un peuple, les plus faibles nuances ont souvent une grande valeur. *E parvulis magna procedunt*. Pour se connaître soi-même, il faut s'étudier en soi : c'est une œuvre de méditation; pour connaître les autres, il faut les analyser par leurs dehors : c'est une œuvre d'observation; et il est impossible, en procédant ainsi, que l'on n'arrive pas à des conséquences rigoureusement logiques.

Il y a, parmi les Polonais, différentes manières de se saluer. Le domestique du seigneur et le paysan attaché à la glèbe ne saluent pas de même : le paysan, ainsi que nous l'avons vu, se courbe révérencieusement en étendant la main jusqu'aux pieds de la personne qu'il salue, et s'il a obtenu quelque ombre de faveur, ou s'il implore une grâce, il lui baise les jambes aussi bas qu'il peut atteindre sans ramper à terre, tandis que le domestique baise ordinairement la main de son maître ou, à défaut, le pan de son habit. Pour les juifs, ils se contentent de se découvrir; mais il est à remarquer que, même en présence du seigneur et dans ses appartements, ils conservent toujours une calotte noire sur leur tête : l'observation de leur culte leur en fait un devoir. Puis viennent les seigneurs qui s'entre-baisent chaudement, sans crainte de déroger. Il y a, comme on voit, gradation, progression régulière.

Quant aux dames, il est entendu qu'elles doivent, bien qu'elles en aient, essayer les baisements du premier seigneur venu : c'est

le bonjour, c'est la première parole qu'on leur adresse. Comment un amant peut-il souffrir une pareille profanation? Je n'en sais rien. *Uo caput, tot scussus*. Cependant les dames ne se baissent sur la bouche que lorsqu'elles sont intimement liées; autrement elles se font de profondes révérences, comme on s'en fait encore dans nos provinces, ou si leur connaissance, sans être intime, est assez familière, elles vont semblant de se baiser à l'épaule, mais leurs baisers frappent l'air. Quant aux jeunes filles, il serait irraisonnable de leur parler de baiser même la main de la châtelaine; elles se saisissent d'un coin de sa manche, tandis qu'elle leur rend leur baiser ou sur le front ou sur l'épaule. Pour les enfants de la maison, il est d'usage, après chaque repas, qu'ils remercient leur papa et leur maman de vouloir bien les nourrir après les avoir mis au monde; ce qui est excessivement bienveillant de leur part: c'est pure charité qu'ils leur font; pure hospitalité qu'ils leur accordent; mais comme il arrive presque toujours que le papa et la maman sont encore occupés de leurs mains au moment de la cérémonie, les pauvres petites créatures, impatientes de retourner à leurs joujoux, s'empressent de faire la distribution de leurs baisers de circonstance, n'importe où: c'est ce qui fit dire au spirituel auteur du *Reisebildung*, que les enfants polonais ont l'habitude, après chaque repas, de baiser le ventre de leurs parents. C'est un de mes amis qui lui a fait commettre dans le temps cette inadvertance, ou tout au moins qui lui a suggéré cette plaisanterie; mais aujourd'hui qu'il est homme et homme de cœur, j'aime bien à apprendre à M. Heine, qu'en fait de baisement de main il dit, avec l'auteur des *Raines*, « qu'il en coûte moins, à un homme fier, de quitter la vie que de baiser la main du tyran qui lui fait grâce! ». Aussi vit-il, depuis tantôt deux ans, dans la forteresse de Spandau, quoiqu'il ne soit sous le poids d'aucune condamnation judiciaire. — L'usage du baisement de main existe aussi en Russie.

Mais reprenons nos observations. Voici nos nouveaux venus installés dans le salon. L'un est le *loustic* du voisinage; il en a du moins la réputation, et il a des éclats de rire qui le feraient croire :

c'est un homme d'une cinquantaine d'années, qui a su dépenser en fort peu de temps une assez belle fortune et qui a le bon esprit de s'en étourdir aujourd'hui par des fusées de bons mots, dont il amuse ses amis, et ses amis de rire! C'est un homme précieux sous plus d'un point; c'est un répertoire ambulante d'anecdotes, c'est à lui seul mille romans estimés, et autant de chroniques scandaleuses. Entendez-le conter : voyez quel feu il y met, quelle mimique *échevolée*! quels éclats de voix! Mais s'arrête-t-il comme épuisé? ne craignez pas qu'il perde le fil de ses anecdotes, il n'en saurait plus, qu'il vous en conterait encore.

Je laissai là notre loustic pour me rapprocher de son jeune ami. C'est un jeune homme d'une vingtaine d'années; il porte à sa boutonnière le ruban de l'ordre de Stanislas *Virtuti militari*. C'est sans doute, me dis-je, un des nobles débris de cette vaillante jeunesse, si confiante et si indignement trahie, qui s'en va, dispersée aujourd'hui comme le peuple de Dieu, et à qui des gouvernements impies reprochent le pain amer de l'hospitalité. Frères, il y aura un jour dans l'histoire de belles pages pour vous. Les brigands de la Loire ne sont plus au ban de l'Europe. Vivez donc votre vie d'infortunes et de douleurs; vous avez déjà eu votre chancre et un chancre qui sait le langage des dieux : votre libérateur viendra; mais ce Messie, n'allez pas le demander à des puissances étrangères : *In te robur — Tu Marcellus eris!*

Je me rapprochai donc de notre jeune ami. J'éprouvai le besoin de sa confiance : j'avais tant de choses à en apprendre et tant de choses à lui dire. Notre conversation ne tarda pas à s'établir, ce qui en fit le sujet, est-il besoin de le dire? Je le laissai parler, et il parla beaucoup; aucun des détails de sa vie militaire n'eut à se plaindre d'une réticence; mais plus il étalait complaisamment à mes yeux ses souvenirs de jeune héros, plus je perdais de mes illusions, plus ma sympathie s'attiédissait, plus je me retirais, en moi-même comme un limaçon dans sa coquille. Aussi, après avoir prêté une attention soutenue au récit de tous ses exploits personnels, je me pris à lui dire machinalement : Et vous êtes déconçû, mais le pauvre jeune homme n'y entendit pas malice : Oui, me

répondit-il avec un soupir, la veille de la prise de Varsovie! — Je soupirai avec lui.

Après avoir passé trois mois en Prusse, M. le comte Sz. avait profité de l'amnistie pour revoir ses foyers. Depuis lors, il s'occupe exclusivement de l'exploitation des deux milles carrés de terrain que lui a laissés feu M. son père. Un jour, en passant sur ses terres, je descendis chez lui, je ne sais trop pourquoi, peut-être pour lui demander à dîner. Je le trouvai qui présidait à la fastigation d'une couple de malheureux, qui avaient, me dit-il, mis du mauvais vouloir dans l'exécution de ses ordres. « Si on ne les corrigeait, ajouta-t-il, ces manants-là finiraient par se croire faits d'une même pâte que nous, ils pourraient se croire nos égaux; et que deviendrait, je vous le demande, la société, s'ils se croisaient les bras et nous laissaient faire? A chacun sa tâche, c'est la loi de Dieu : à nobles de commander, à manants d'obéir. »

— Vous avez parfaitement raison, mon bon seigneur, lui répondis-je; mais je vous conterai une petite anecdote que je tiens de Henri VIII, roi d'Angleterre. — Auriez-vous l'honneur d'être reçu dans son intimité? — Comme vous le dites. Nous sommes les meilleurs amis du monde. Un jour donc, son peintre, du nom d'Holbein, importuné de la visite de certain seigneur de la cour de son maître, qui voulait pénétrer par force dans son atelier, le précipita du haut des marches de son escalier. — Quel insigne polisson que ce manant-là! Sa majesté le fit sans doute fouetter d'importance? — Non, pas justement. Le seigneur porta plainte. Écoutez, mon petit ami, lui dit Henri VIII. — Mon petit ami! que c'est honorable dans la bouche d'un roi! M. le duc était sans doute bien en cour? — Comme vous le dites, M. le comte était apprécié. Écoutez, mon petit ami, lui dit le monarque, le roi saura faire respecter son peintre. N'oubliez jamais qu'avec dix manants je puis, d'un mot, faire dix comtes comme vous, et qu'avec dix comtes comme vous je ne ferais pas un Holbein. Pensez-vous, M. le comte, que dix seigneurs comme vous puissent faire un bon et honnête paysan? — Là-dessus, je saluai mon petit bonhomme

1 Historique. Ce sont des faits que je rapporte.

de seigneur pour ne plus le revoir. Je fis ce jour-là vingt lieues tout d'une traite.

1. Mais notre société vient de s'augmenter de quatre nouveaux débarqués. Le salon devient bruyant, et, dans les moments de calme, on dirait une ruche. Les tables de jeu sont dressées, les hommes s'y pressent, laissant les dames papillonner dans un coin en faire des *patiences* ! — autre passion nationale, surtout du beau sexe. — *Le. Comme j'aime Dieu! Comme j'aime mes parents! Comme j'aime la religion!* etc., manière d'affirmer toute particulière, se croisent en tout sens dans la salle, alternant avec les éclats de rire et les gros bons mots. Quant à nous, nous allons poursuivre méchamment notre tâche d'observateur, il y a matière.

2. L'un des nouveaux arrivants, M. Sw., est un de ces gallimanes renforcés comme il en fleurit beaucoup par delà le Rhin; il se présente dans un salon avec avantage; il domine la société d'un regard superbe; il est despotique dans l'admiration qu'il commande; il va de l'un à l'autre leur demandant de leurs nouvelles d'un ton si *rengorgé*, qu'il semble leur dire : Voilà le vrai, le bon français, tel qu'on le parle dans le beau monde de la Chaussée d'Antin! Admirez! Et les dames de se dire à l'oreille : Dieu! quel homme aimable! C'est que M. Sw. a passé un hiver à Paris, et il est hors de toute conteste, en pays étranger, que la France est la terre classique de la galanterie. Qui dit Français, dit marquis à manchettes et à bonnes fortunes. Arrive-t-il que vous ne portiez ni bas de soie ni jabot, ni manchettes en dentelles, que vous ne soyez ni musqué, ni saturé d'eau de lavande, que vous n'ayez ni l'allure ni les manières d'un saltimbanque, que votre parole soit grave, votre conversation sérieuse, que vous n'ayez de galanterie que ce qu'il en faut pour n'être pas déplacé dans le monde, assurément vous n'êtes pas Français. Si vous n'êtes pas né dans quelque taudépignée de Paris, si vous êtes Breton, Comtois ou Bourguignon; si vous n'ignorez pas que Berlin est la capitale de la Prusse, Potsdam son Versailles; que Schiller est le Corneille et Goethe le Racine

1 Jeu de carte. L'expression polonaise me semble si bien choisie, que je la conserve.

de l'Allemagne, si vous parlez l'anglais ou l'allemand, enfin, vous n'êtes pas Français. Si vous ne tenez pas à l'honneur de traîner dans une soirée tous les cœurs après vous, si chaque soir, en vous couchant, vous n'avez pas une nouvelle amourette en tête, si enfin vous ne vous couchez pas à l'heure où un bon Allemand se lève, pour vous lever à l'heure où il se couche, vous n'êtes pas Français. Si vous n'avez pas la main d'une petite maîtresse, toute éblouissante de pierreries, vous n'êtes pas Français. Si vous n'avez pas la jambe bien faite, le pied mignon, la taille bien prise, vous n'êtes pas Français. Si vous n'êtes pas tiré à quatre épingles, si vous portez en hiver une propriétaire, un manteau ou une fourrure, si vous n'affrontez pas les boîtes et les neiges en escarpins de bal, ô bien certainement vous n'êtes pas Français! Aussi, de tous les Français qui ont dû passer le pont de Kehl ou de Mayence, et que nous avons été à même de rencontrer dans nos voyages, nous n'avons trouvé qu'un ancien maître de danse et un aventurier fort suspect, qui fussent vraiment Français. Les bains de Carlsbad, de Toplitz, de Bade-Bade, sont ordinairement le théâtre que ces vrais Français choisissent pour se faire admirer, et où les admirer avec fanatisme. C'est le cas de dire que nul n'est prophète en son pays. Mais quand on entend développer de pareils thèmes dans des brillants salons qui se piquent de quelque bon ton, il y a de quoi vous rendre muet comme la statue de Loth, tant on est pétrifié et honteux de la bonne opinion que l'on a de nous. Les marquis de l'émigration en font encore tous les frais.

Notre gallimane avait donc vu Paris; il avait eu l'avantage de pisbouter tout un hiver dans ses boues; de flâner tout un hiver sur ses boulevards; de bâiller tout un hiver dans ses théâtres; et pour comble de bonheur, de se faire voler une somme de dix mille francs en une nuit: des lettres de grande naturalisation lui auraient coûté moins que cela. Bref, M. Sw., qui tient à être habillé par une main habile, s'est fait confectionner par Staub, je crois, un habillement complet. Il s'en pare encore les grands jours de fête, quoiqu'il y ait tantôt dix ans de cela, car c'était, si je m'en souviens bien, à l'avènement du feu roi. Cependant son frac bleu à

boutons de métal a conservé tout son lustre; aussi se le montre-t-on en se disant, avec un air d'entente : Ne trouvez-vous pas M. Sw. habillé à ravir? ce sont les dernières modes. — C'est à cet frac précieux que M. Sw. doit d'être, auprès des dames surtout, l'oracle du bon goût. Les modes de Vienne lui donnent des manières de nerfs : affreux! affreux! s'écrie-t-il; parlez-moi des magasins du Palais-Royal! et en disant, M. Sw. fait une gracieuse piroquette, comme pour laisser admirer dans tous ses détails la coupe de son frac bleu à boutons de métal. — M. Sw. ne parle que grand opéra; boulevard des Italiens, bois de Boulogne, Palais-Royal; c'est son thème favori; c'est sa vie. Je crois qu'en rendant l'âme, il priera ses héritiers de bien vouloir lui endosser son habillement de Struvs pour s'en aller en terre. Les morts n'auront de leur vie nul autre confrère, aussi bien vêtu.

M. Sw. parle assez couramment le français, sous la réserve toutefois de suppléer, dans le feu de la conversation, au mot qui lui manque, par le mot de sa langue maternelle, si toutefois il connaît sa langue maternelle, ce qui est plus que problématique. La grande majorité des seigneurs polonais ne peuvent écrire correctement leur langue; mais, en revanche, des pédagogues tout bouffis d'ignorance leur ont inculqué quelques mots d'une ou de plusieurs langues étrangères, et leur éducation en reste là. Pour ce qui est de leur langue maternelle, il serait par trop bourgeois de savoir sa langue! — Somme toute, les seigneurs polonais ne parlent correctement aucune langue. Leur ignorance sous ce rapport est complète. Aussi rien de plus fatigant que de suivre leurs conversations, surtout dans les salons de Varsovie. Des mots de trois à quatre langues différentes s'entrechoquent dans une même phrase : l'habit d'arlequin n'est pas plus bigarré. Un polyglotte aurait peine à s'y reconnaître : ce serait une étude de longue haleine; et à quoi bon? leurs conversations sont d'ordinaire inutiles! — A ce propos, il me souvient d'une anecdote qui servira à nous faire comprendre les profondes connaissances philologiques des gentilshommes polonais. Deux d'entre eux se prirent un jour de dispute, à une partie d'écarté, au sujet de la prononciation du

mot six : l'un voulait qu'on appuyât sur la finale, l'autre qu'on l'échât. La querelle s'échauffant, un duel s'ensuivit et l'un de ces fous y perdit la vie. Quelques jours après, un brave seigneur de ma connaissance me raconta l'aventure et termina son récit par cette judicieuse réflexion : « Ils étaient, ma foi ! bien ignorants de ne pas savoir que le nombre six se prononce *sice*, parce qu'il est féminin. N'est-ce pas ? » me dit-il. — Bien certainement ! lui répondis-je, ne voulant pas lui enlever la joie de la découverte. Vienne à présent un contradicteur, et mon brave ami, n'était qu'il fût père de famille, jouerait inmanquablement sa tête pour soutenir l'irréfragabilité de son opinion. Il y a certainement des nobles Polonais qui la jouent pour moins que cela.

Puis à la suite de notre gallimane, et comme pour lui servir de relief, venait un bon et épais seigneur de village, sans prétention aucune : sa polonaise, de gros drap gris, ne sortait pas des mains de Staub, ni ses bottes à fortes semelles de celles de Sakowski ; aussi ne pirouette-t-il pas dans un salon comme un maître de danse ; il ne se fait pas le centre de tous les regards, de toutes les conversations ; il n'affirme pas sur sa *parole d'honneur* ! il n'a pas d'anecdotes plus ou moins croustillieuses à narrer ; pas d'historiettes à improviser, pas de frais de bons mots à faire ; son imagination est plus allemande que française, plus calculatrice qu'excentrique, plus prosaïque qu'anacréontique ; toute sa vie est tournée au positif ; sa conversation ne se permet aucun écart : il sait, à ne pas s'y tromper, à quelle heure il se lève et à quelle heure il se couche, il le sait aussi bien que sa montre ; il sait l'heure de ses quatre repas ; il sait ce que vaut un *Korze* de froment ou d'avoine ; il sait au juste le prix d'un *Garniec* d'esprit-de-vin à 10 degrés, et la quantité d'eau qu'il faut pour en faire une eau-de-vie potable ; il sait ce que vaut un *Wloka* de bonnes terres ; il sait le nombre de ses charrues et le nombre de ses gens, sans parler de mille autres petites connaissances qu'il a en économie rurale ; il sait, en un mot, son revenu au net ; mais sortez-le de là, il ne sait plus rien. Paris et Pontoise sont pour lui la même chose. Parlez-lui sciences, parlez-lui littérature, parlez-lui beaux-

arts, parlez-lui ethnographie, histoire contemporaine, etc., c'est tout un pour lui; il ne sait plus rien de rien. Il se tient obstinément retranché sur son terrain : de l'en débusquer, impossible!

Mais voici une de ces nobles expressions de tête vers lesquelles on se sent irrésistiblement attiré. Son front large et découvert est couronné d'une auréole de cheveux blancs; ses traits, d'une beauté antique, annoncent une âme forte; son regard est assuré, sans être hautain; son sourire est bienveillant, mais une indéfinissable expression de tristesse erre involontairement sur ses lèvres. Sa taille est haute, sa prestance noble; sa conversation naturellement grave, réfléchie : on dirait un des grands hommes de Plutarque; aussi l'entoure-t-on de respect. Laisse-t-il percer parfois parmi ses discours un trait d'esprit ou de belle humeur; alors on l'applaudit, sans comprendre ce qu'il lui en coûte d'être applaudi. Quelle heureuse nature d'homme! se disait-on; avoir tant et si cruellement souffert et rester maître de son malheur, le dompter, l'emprisonner dans un cœur de bronze, et rire après cela! D'autres, au contraire, allaient jusqu'à l'accuser d'insensibilité. — Voilà ce qui se disait à mi-voix d'un homme que nous connaissons tous; et le soir, après avoir passé une cruelle journée au milieu de cette bruyante société de viveurs, dans ce salon où l'or se jetait avec dédain sur les tapis, où l'on médissait, où l'on chantait, où l'on dansait, où tout était plaisir et volupté, le soir il rentra chez lui, seul et à pied; et quand il eut fait tourner sur ses gonds de bois la porte de cette mauvaise cabane, qu'il tenait de la munificence d'un riche seigneur, il retrouva sur un peu de paille sa femme et six enfants qui lui demandèrent du pain, et comme il portait avec lui quelques pâtisseries qu'on l'avait prié d'accepter, il les leur donna en pleurant. — Cette cabane, cette sainte cabane qui laissait filtrer la pluie à travers son chaume et siffler le vent froid de l'hiver à travers ses ais disjointes, je l'ai vue; et aujourd'hui que je m'y reporte en esprit, je m'agenouille par respect devant d'aussi nobles misères. Cette cabane sera pour moi un saint lieu de pèlerinage dans les dures traverses de la vie; j'y retremperai ma foi; j'y raffermirai mon courage. — Cette misérable cabane

n'avait qu'une seule chambre, où le jour arrivait à peine; il n'y avait ni cave, ni cuisine, ni cabinets; elle s'élevait à quelques dizaines de pas de l'habitation du seigneur. Cette demeure renfermait assurément plus d'une pièce inhabitée ou tout au moins réservée aux amis du voisinage pour les jours d'orgie. Le bienfaisant seigneur n'avait point d'enfants, mais il avait des dettes : trente mille florins de revenus, c'est si peu de chose pour un homme charitable et hospitalier!

Mon intention n'est pas d'accuser les Polonais en masse de cupidité et d'égoïsme; non; il y a même, à ma connaissance, de notables exceptions; mais, en général, je trouve plus de désintéressement, plus de bienveillance, plus de nobles sentiments dans le prolétaire que dans le seigneur : ce qui est aussi le cas en France, en Angleterre et partout. Le pauvre paysan partagera avec bonheur son dernier morceau de pain avec vous, tandis que le gentilhomme pensera faire beaucoup en vous traitant à l'égal de son chien de chasse, en vous jetant quelque fretin de sa table. Donner de son superflu, ce n'est pas faire la charité, c'est s'acquitter d'une dette. Dans un État bien organisé, il n'y a ni indigence d'une part, ni surabondance de l'autre; car ce sont deux plaies aussi hideuses l'une que l'autre. Espérons que les peuples marchent à ce but. Ni plus pour l'un, ni moins pour l'autre; voilà ce que veut la saine morale. — Ce n'est pas toujours par égoïsme que le gentilhomme polonais en agit ainsi, c'est plutôt par sécheresse de cœur, par je ne sais quelle rudesse de tempérament qui rejaillit sur son caractère. La délicatesse, la noblesse des sentiments; la sensibilité du cœur — car nous méprisons comme toute autre hypocrisie cette sensibilité de l'esprit qui en tient lieu aux yeux du monde — sont des qualités qui lui manquent; sa vie est toute personnelle, toute subjective; il ne craint pas, il n'espère pas, il ne désire pas, il ne souffre pas pour d'autres : c'est l'homme à l'état barbare; sa vie, quelque isolée qu'elle soit, n'a rien de concentré, d'intime, rien de contemplatif. Sa pensée n'a jamais d'entretiens avec elle-même. Sa sphère d'activité est bornée comme la sphère de ses idées, et il ne fait rien pour

l'agrandir. Ce qu'il est à vingt ans, il le sera à quarante; il le sera à soixante. Elle est grande et pleine de force. Le gouvernement russe, nous devons en convenir, était plus secourable aux pauvres militaires sans fortune, que ne l'étaient tous ces gentilshommes patriotes pour l'intérêt desquels ils avaient ruiné leur avenir. Il leur accordait de petites pensions, qui les mettaient au moins à même de parer aux besoins les plus pressants. Un ancien lieutenant touchait environ trente-cinq francs par mois, ou soixante florins. S'il avait famille, il y avait au juste de quoi ne pas mourir de faim. C'est le commissaire, ou sous-préfet de l'arrondissement, qui était chargé de lui remettre cette somme. Un ancien militaire était, en quelque sorte, sous la surveillance de la haute police; il ne pouvait quitter, même momentanément, sa résidence sans une autorisation du gouvernement; le séjour de Varsovie lui était expressément défendu, à moins qu'il n'y eût un établissement. Ces pensions devaient s'éteindre en 1834, je crois. Je ne sais si le gouvernement les aura continuées; sa politique le lui conseille.

Mais c'est assez nous perdre dans les champs d'une polémique oiseuse. Le quatrième des nouveaux arrivants, dont nous ne nous sommes pas encore occupé, est un jeune homme; mais je ne divulguerai pas son portrait à la publicité, crainte de le profaner. Il est de ces souvenirs que l'on veut tout entier pour soi. Ce jeune homme c'est mon ami. Et si je vous disais où cette amitié a pris naissance et quels sont les liens qui l'ont resserrée; et si je vous racontais quelque chose d'une aussi belle vie, quoiqu'à peu près morte, vous seriez aussi de ses amis. Je ne vous parlerai pas des dames qui relevaient par leur grâce le grotesque de notre société campagnarde; les dames sont aimables partout, si elles sont jolies; on le prétend du moins, et je suis trop galant pour aller à l'encontre, quoique l'inverse serait plus selon mon goût. Je ne parlerai pas non plus de certains personnages maets, qui ne faisaient nombre qu'à table.

Mais je me demanderai quel était l'anniversaire qui se célébrait dans la châtelainie de Zwettl; était-ce l'anniversaire de la fondation, du 3 mai, de la révolution, du 29 novembre, du brillant

coup de main de Waver? etc.; ou n'étaient-ce plus que d'étourdissantes saturnales sur les ruines de la patrie?... Non, ce n'étaient pas même des saturnales, c'était tout simplement la Saint-Basile, et tous les gentilshommes du district tenaient à honneur de prouver à leur voisin qu'il avait une place honorable sur leur calendrier *dinatoire*. Les invitations en ce cas sont même superflues : chaque connaissance se tient pour d'abord avertie et invitée.

Lorsque l'heure du dîner approcha, un domestique, qui avait eu soin de se débarbouiller et de s'épousseter, servit un déjeuner froid (*przedobiadek*) dans le salon même où se tenait la société. Ce déjeuner consiste ordinairement en minces tranches de jambon fumé (le jambon cru est aussi une délicatesse en Allemagne), en viandes froides, en espèces de cervelas ou de boudins, en radis, en beurre frais et surtout en caviar; le tout assaisonné de *porter* et de quelques verres de liqueur. Le *przedobiadek* se prolonge jusqu'au moment du dîner, c'est-à-dire environ une heure; il se sert à onze heures ou à midi. Mais c'est sans doute un apéritif excellent, car après avoir déjeuné aussi copieusement que le service le lui permettait, un gentilhomme polonais n'en fait pas moins le meilleur accueil au dîner, quel que soit le nombre des services ou des plats.

Nous regrettons vivement de ne pouvoir donner à nos lecteurs tous les renseignements qu'ils seraient en droit d'exiger sur cette matière d'un ethnographe consciencieux. Nous leur avouons notre ignorance; elle est complète. Ce n'est pas que les fourneaux et l'office n'aient été pour quelque chose dans nos observations; au contraire, car notre sentiment est qu'un peuple s'étudie par son art culinaire aussi bien que par son histoire ou sa littérature; mais nos jugements en ceci sont plus instinctifs que raisonnés. Nous approuvons ou condamnons, parce que notre palais approuve ou condamne. Le palais, c'est le grand-juge : il prononce sans appel, il sentencie même sans considérant. Du reste, il en est de même pour tout ce qui est affaire de goût. C'est je ne sais quel palais moral qui prononce alors; mais les jugements de l'un sont tout aussi mobiles, tout aussi capricieux, tout aussi journaliers, que les jugements de l'autre : il y a anarchie flagrante. — La grande règle pour ne pas marcher dans la vie

comme un homme ivre et donner du nez tantôt à droite et tantôt à gauche, au gré de ses impressions du moment, c'est peut-être cette maxime stoïcienne de notre vieux ami : *nil admirari* — mais le moyen ? Nous admirons souvent en dépit de nous-mêmes.

Tot capita, tot sensus, dit le proverbe, et le proverbe est assez juste, mais il ne le serait pas moins s'il disait : *tot dies, tot sensus*. Je sais qu'il est de par le monde des esprits calculateurs qui veulent soumettre tout ce qui est du ressort de l'esprit, et surtout de cette insaisissable fantaisie que l'on appelle le goût, à l'équerre de je ne sais quelle divinité parabolique qu'ils appellent le bon goût. Mais où donc se tient caché cet ange tutélaire ? au fond de quel puits ? à quel signe le reconnaître ? Pour ma part, je n'en sais rien, et je commence à croire que ceux-là même qui le préconisent tant, connaissent seuls le secret de sa retraite ; mais ils le gardent religieusement, aussi religieusement qu'eût fait le philosophe Fontenelle. On n'a pas la moindre indiscretion à leur reprocher.

Tout ce qui est affaire de goût n'a qu'une valeur essentiellement relative. Le va-et-vient de nos imaginations fantasques n'est pas plus mobile que le va-et-vient de nos humeurs et de nos goûts. C'est à leur frottement que nos sensations s'amoindrissent comme la roche s'use au flux et au reflux des eaux. Notre vie n'est guère qu'une *branloire pérenne*, comme dit le judicieux Montaigne. C'est à ce peu de fixité de nos sentiments que nous devons attribuer un nouveau genre de roman, que l'on appelle du nom d'*Impressions de voyages*, roman bâtard s'il en fut jamais, et qui n'astreint guère notre impressionnable voyageur, qu'à nous donner matin et soir le bulletin de sa santé ; car qu'est-ce autre que cela ? Le roman historique engage à connaître l'histoire ou tout au moins quelque chose d'approchant ; le roman-marine engage à connaître toute une nomenclature de mots barbares et de jurons énergiques ; mais les impressions de voyages n'engagent à rien, pas même à savoir sa langue. Par exemple, vous vous éveillez — première impression ! — Cocher, où sommes-nous ? A Naples, monseigneur — seconde impression ! — Vous prenez vos tablettes

et vous consignez ces deux impressions dans un style enflammé comme le beau ciel de l'Italie; car il ne faut rien laisser perdre: n'est-ce pas bien intéressant et bien instructif que des Impressions de voyages? Pour ma part, j'en suis fou. M. de Lamartine est pour moi cette divinité magique qui nous ouvre les portes de l'Orient, il nous illumine; mais lorsque je cherche les *doigts de rose*, dont parle l'auteur du *Lutrin*, je ne trouve que les gants jaunes du chantre émérite de Jocelyn; n'est-ce pas un peu *dessillateur*? — Cependant, parmi nos nombreux voyageurs impressionnables, il en est un que nous devons distinguer, car il s'élève entre tous. Si nous avons le talent appréciateur de M. Nisard, nous vous ferions son portrait. Mais à quoi bon vouloir soumettre à la critique ce que l'esprit a de plus délicat, de plus gracieux, de plus insaisissable? Vous dire son nom, n'est-ce pas en faire le plus bel éloge? Ce conteur-là, c'est George Sand.

L'esthétique a bien certaines règles dont on ne pourrait s'affranchir sans tomber dans des défauts grossiers, au sentiment de la grande majorité des êtres pensants; mais outre cela, liberté pleine et entière pour les artistes. Toutes les formes et toutes les combinaisons de formes sont dans la nature; il s'agit seulement de les étudier en elles-mêmes et dans leurs rapports. Le type de toute espèce de beauté est là, non de la beauté absolue, ce qu'il ne nous est pas donné de connaître dans les conditions de notre existence *dualique*, qu'on nous permette ce mot bizarre, mais de la beauté relative, c'est-à-dire en rapport avec nos organes sensitifs et nos facultés morales. Le beau, selon nous, n'est et ne peut être que relatif. Dans telle condition donnée, telle chose est belle; changez les circonstances, et elle ne le sera plus pour nous. C'est ce que nous prouve l'histoire du beau aux différents âges et chez les différents peuples. Mais nous voici bien loin de notre sujet; retournons à l'office.

La cuisine polonaise a cela de bon qu'elle est encore à demi nationale. C'est une qualité qui, à mon sens, lui tient lieu de toutes celles qu'elle n'a pas. Quand la nationalité d'un peuple se meurt, on éprouve encore de la joie à lui voir donner quelque

signe de vie, n'importe où. On comprend que nous n'entendons parler que de la caste nobiliaire. Rien qui dessèche davantage les nobles sentiments d'un peuple que de se modeler sur le calque difforme d'un autre peuple ; rien de plus énervant ! Les Romains calquaient les Grecs lorsqu'ils sont tombés sous le joug des Césars ; avant, ils étaient Romains et ils étaient libres ! Et notez bien que ce n'est pas dans ce qu'un peuple aura de grand, de noble, de généreux, qu'un peuple imitateur ira prendre ses idoles : c'est dans la boue qu'il les ramasse. La raison m'en paraît simple ; c'est qu'un peuple qui est tombé à ce degré d'abnégation ou d'abjection, n'a plus la force de s'élever assez haut pour dérober au ciel son feu sacré. En vain vous crierez à l'Espagne : la France était écrasée, l'ennemi était à nos portes, la convention décréta la patrie en danger, et la France fut libre. Vos paroles n'y trouveront pas d'écho ; vos exhortations ne vont pas à sa taille. Mais en revanche vous trouverez à Madrid des Espagnols qui tailleront un frac à peu près aussi correctement que le classique Staub. Vous en trouverez aussi en Allemagne, en Autriche ; vous en trouverez aussi à Varsovie, à Saint-Petersbourg ; vous en trouverez aussi en Italie. Réjouissez-vous, fashionnables du café anglais, battez des maitis : vos modes courent les deux hémisphères ; mais permettez à ceux qui ne s'arrêtent pas à l'étoffe d'un habit, qu'il soit de velours ou de bure, permettez-leur au moins de s'en affliger.

Outre le *barszcz* et le *rosół*, les Polonais ont une prodigieuse nomenclature de soupes nationales. Les brunes, les tomates et les choux aigres y sont également mis à contribution. Nos bouillons et nos potages y sont généralement fort peu estimés ; aussi ne les retrouve-t-on guère qu'à Varsovie dans les restaurants, qui pour la plupart sont tenus par des Français, et sur la table de ce qu'on nomme la haute classe. Une des soupes que l'on sert le plus souvent, est faite avec le sang et l'abatis d'un canard. Cette sorte de brouet noir joue un rôle assez curieux dans les usages de l'ancienne Pologne. Un prétendant s'aventurerait-il à demander la main d'une noble demoiselle, on l'invitait poliment à un grand repas ; et le prétendant d'accepter avec empressement. Mais servait-on la soupe

noire dont nous venons de parler, ses prétentions n'étaient pas admises; servait-on au contraire une soupe blanche, ses vœux étaient exaucés. Du reste, quelle que fût la réponse de l'oracle, le festin ne s'en poursuivait pas moins gaiement; le prétendant dissimulant et rongant, du mieux qu'il pouvait, son dépit; car il était d'un noble chevalier de bien dîner et de se taire.

Parmi les mets nationaux dont le souvenir nous est resté — car nous n'avons que nos souvenirs pour guide — nous citerons les *pirogi*, espèce de croquets, qui renferment des confitures au lieu de hachis, et qui se mangent avec de la crème aigre; les *kluski*, autre mets de farine, lourd et indigeste; le *kasza*, mets de gruau fade et sans assaisonnement; les *zrazy*, hachis fortement épicé; la *romaine*, qui se prépare généralement avec de la crème aigre, en guise d'huile et de vinaigre; et les *ogórki kwaszone*, concombres salés, qui se mangent avec le rôti.

Les gentilshommes font ordinairement quatre repas, de même qu'en Allemagne, si ce n'est qu'en deçà de l'Oder le second déjeuner se remplace par un goûter. En Autriche, et surtout à Vienne, on mange toute la journée. Le premier déjeuner, *śniadanie*, se compose ou de barszcz ou de café avec beurrées; car il est aussi rare en Pologne qu'en Allemagne de manger un morceau de pain sans le couvrir de beurre, si ce n'est peut-être en dinant. Cela tient sans doute à leur mauvaise qualité de pain, car on sait que, passé le Rhin, on ne rencontre plus que du pain de seigle, et d'une qualité souvent inférieure à celle du pain qui sort de nos manutentions. Cependant, dans les hôtels de l'Allemagne et dans les restaurants de Varsovie on trouve de petits pains blancs, de même que sur la table des riches bourgeois. Dans l'intérieur de la Pologne les seigneurs font souvent venir leur pain de la capitale. — Après le déjeuner, vient, dans la plupart des maisons et surtout s'il y a quelque écornifleur, le *przedobiadek*, ou l'avant-dîner, à moins que le seigneur ne se contente de prendre un morceau sur le pouce, tout en sablant un verre ou deux d'arack. Puis, entre midi et deux heures on sert le dîner, *obiad*. Un petit verre de liqueur, qui le termine, aide ordinairement à la digestion. Les Polonais prennent

assez rarement le café après dîner, si ce n'est en société. Mais à ce sujet il me souvient d'une petite anecdote, qui nous fera comprendre combien peu cet usage est national. Un jour, après le dîner, le domestique apporta sur la table un cabaret, dont les tasses étaient si petites, si *mignonnettes*, que je m'imaginai d'abord que notre ami, le seigneur de Brz., voulait nous faire admirer les joujoux de Noël, dont il avait fait l'emplette pour sa petite famille. Je lui en fis mon compliment : c'était un travail fini ; belle porcelaine de Meissen. Mais je n'y étais pas. La châtelaine, qui venait de faire bouillir son café sous nos yeux, fit approcher le cabaret, et laissa dégoutter de sa cafetière en argent jusqu'à six gouttes de son précieux moka dans chacune des petites tasses. Quelle singulière fantaisie, dis-je à part moi, de brûler le sang de ces pauvres petites créatures ! Mais je n'y étais pas. Un domestique présenta le plateau à chacun des convives, par rang de noblesse. J'hésitais d'abord, pensant que c'était une sotte mystification ; mais à la fin le sérieux imperturbable de tout mon monde me décida ; je pris mon soupçon de tasse, bien intrigué du mot de l'énigme. Chacun des convives savoura ses six gouttes avec une volupté indicible, et félicita la dame du lieu d'avoir si divinement et si gracieusement réussi. Quant à moi, j'avais beau *laper* mon palais, impossible de saisir le goût qu'elles avaient. Je me hasardai alors, au risque de passer pour un franc provincial, à demander la cause d'un usage aussi étrange. On ne me comprit pas d'abord, mais on finit par me dire : votre remarque m'étonne de la part d'un Français ; il est cependant d'usage en France de prendre une *demi-tasse* après le dîner. — En effet, vous avez parfaitement raison — et la dame de sourire malignement pour avoir si bien répondu. — L'usage français se répand de plus en plus dans l'intérieur de la Pologne. Peut-on imiter avec plus de sagacité ?

Après le dîner vient le thé ou *herbata* : il se sert ordinairement en hiver à la nuit tombante ; les dames le prennent à la crème, et les hommes au rhum ; on le présente dans des verres, avec de petits gâteaux que l'on se procure à Varsovie, ou que la dame suzeraine ne dédaigne pas quelquefois de pétrir de sa jolie petite

main blanches; c'est elle aussi qui prépare le thé dans une gigantesque bouilloire en tuivre, surtout les jours de gala. Le goût du thé au rhum est généralement répandu parmi les gentilshommes : il y en a qui en prennent jusqu'à dix verres dans une soirée. Après le thé on sert enfin la *kolacya* ou le souper, qui se compose ordinairement de deux plats, d'un rôti et d'un entremets. A Varsovie, où l'on dine souvent à trois ou à quatre heures, le thé et le souper se confondent en un seul repas vers les neuf ou dix heures : on prend un morceau froid tout en buvant du thé. — Il est assez rare dans l'intérieur qu'il paraisse de l'eau sur la table d'un vrai *gospodarz*. La grosse soif s'apaise avec une mauvaise bière qu'il fait fabriquer sur ses propres terres, ou qu'il achète chez l'un de ses voisins; c'est même la boisson des enfants. Quant à ses vins, ils lui viennent de Hongrie; ce sont des vins blancs, capiteux, d'un goût sucré; on les sert, ainsi qu'en Allemagne, dans des verres à pattes; mais j'ai vu de tels joyeux festins où ces petits verres se remplissaient et se vidaient si souvent, que nous autres Français avec nos gros verres, nous serions certainement restés en arrière de compte avec les plus intrépides. Cet usage se conserve même dans les pays vignobles, tels que sur les bords du Rhin et dans le midi de l'Allemagne.

La conversation ne tarde pas à s'animer, elle devient même bruyante; la politique en fait les frais. Ces messieurs se jettent à corps perdu sur les derniers événements qui ont amené le régime odieux sous lequel ils gémissent, comme on gémit chez les nobles seigneurs, c'est-à-dire qu'il n'y paraît pas. Nous avons eu aussi nos gémissieurs en 1815, jusqu'à la cessation de l'occupation; mais ceux qui sentent profondément ne se donnent pas en spectacle, et s'ils gémissent, ils ne vont pas crier sur les toits : je gémis! Vous aurez beau gémir, ce ne sont pas vos gémissements qui feront reculer d'un pas le char d'un despote prêt à vous broyer sous ses roues; tous vos beaux discours ce n'est que du vent pour détourner le danger; on ne souffle pas sur son ennemi pour l'abattre; les belles paroles sont les herbes parasites qui étouffent le bon grain : l'histoire est là pour nous l'apprendre. Que de peuples sont tom-

bés tout en *arguant*, tout en *dogmatisant*, tout en *ergotant*; et des peuples qui avaient eu leurs jours d'éclat et de triomphe ! Il est bon sans doute, que le conseil précède l'action ; mais les Lacédémoniens n'agissaient pas sans conseil, et ils ont fait de grandes choses ; les Athéniens savouraient sans doute les paroles mielleuses de quelque Eschyle, lorsque Antipater entra en triomphateur par l'une des portes de leur ville ; les Romains couraient entendre les rhéteurs qui leur venaient de la Grèce, lorsque les Tibère et les Néron se soulaient impunément de crimes. Quand Mirabeau eut dit cette belle parole : « Va dire à ton maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes, » combien pensez-vous qu'il eût fallu de petits discours pour produire un effet aussi foudroyant ? Un jour la Convention décréta que la patrie était en danger, et tout un peuple se leva à cette seule parole ; le Directoire se mit à ergoter, et un soldat heureux fit sauter ses membres par les croisées sans que le peuple y prît garde. Aujourd'hui les petits discours sont de nouveau à l'ordre du jour ; aussi le pouvoir triomphe. Il en est de même en Pologne parmi les gentillâtres ; on vous étourdira de tout ce que l'on a fait et de tout ce que l'on aurait dû faire ; on vous dressera des autels à l'un, on vous jettera de la boue à l'autre, selon l'inspiration du moment, sans songer que le temps est mal choisi quand on est sous le genou du vainqueur, pour élever des récriminations ou pour décerner des apothéoses. Certes ce n'est pas nous qui refuserons ni de la bravoure, ni même de la témérité aux nobles Polonais ; mais nous nous affligeons de ce qu'il se soit trouvé parmi eux des êtres assez vils pour livrer à la corde du bourreau des frères exilés, qui ne leur demandaient que le pain de l'hospitalité. Voilà ce que nous leur reprochons. Nous désirerions que leurs paroles fussent en harmonie avec leurs actes ; mais, nous le répétons, il y a de notables exceptions. Nous nous réservons d'en parler plus explicitement dans l'article que nous consacrerons par la suite à l'administration.

Nous ne reproduirons pas tout ce qui se disait sur tel ou tel général, qui devait toute sa réputation d'habileté et de patriotisme

à l'anecdote que voici. Constantin était très-sobre, et il voulait que ses soldats le fussent autant que lui. Ce n'était pas être trop exigeant, ce me semble, que de vouloir leur donner une éducation de prince. Un jour, en s'approchant d'un soldat, il lui vint au nez une vapeur alcoolique. Ceci ne me dit rien de bon, fit-il en secouant la tête, et il pria un colonel qui se trouvait à ses côtés, de bien vouloir s'assurer de la chose en flairant notre individu ; mais le colonel, blessé du rôle qu'on voulait lui faire jouer, s'y refusa en disant qu'il avait bu lui-même. Sa démission ne se fit pas attendre ; mais le bon peuple de Varsovie se souvint de lui dans son triomphe, et il en fit un grand homme de guerre, il en fit un grand administrateur, il en fit un dictateur ; mais sous le poids de tant de dignités le génie du grand homme ne put pousser, et il resta ce qu'il était — Clopicki, comme devant. Mais ce qu'il y a peut-être de plus remarquable, c'est que quelques jours avant que la révolution éclatât, quelques affidés de la société démocratique s'étant présentés chez lui pour l'engager à se mettre à la tête du mouvement, il les menaça de les jeter par ses fenêtres — et c'est de l'histoire !

Nous ne rapporterons pas non plus tout ce qui se disait sur tel ou tel administrateur, qui pour toute science administrative avait celle de bien ordonner un repas et d'y faire honneur. Il serait inutile de dire que sous son administration les soldats manquaient de tout, qu'ils n'avaient ni chaussure ni habillement, que l'artillerie était dans le plus mauvais état ; tandis que les régiments russes trouvèrent à Varsovie d'immenses magasins de vivres, des magasins de chaussures, des magasins d'habillements, et une quantité de bouches à feu, qui gisaient sur le sol dans la fonderie nationale. — C'est de l'histoire !

Nous ne révélerons pas non plus ce qui se disait sur la conduite, tout au moins équivoque, de tel ou tel général d'armée ; sur les menées de tel ou tel transfuge, de tel ou tel homme vendu ; nous n'irons pas fouiller dans les basses et ténébreuses intrigues qui ont amené la prise de Varsovie ; nous ne demanderons pas à un peuple repentant compte de son aveuglement. Nous ne dirons

rien non plus de M. le prince Cas et de ses entours ; seulement nous tenons à apprendre à M. le prince, que dans le royaume même il était jugé par certains bons esprits aussi sévèrement qu'il l'est aujourd'hui par la grande majorité de l'émigration ; mais, nous en convenons, ce n'était que le petit nombre qui faisait bon marché de ses vertus civiques ; car il y a dans la foule de ces hommes pour qui la lumière est toujours sous le boisseau, de quelque éclat qu'elle brille : ce sont des aveugles de profession. Aussi M. le prince comptait-il encore de nombreux partisans parmi les gentillâtres de la Pologne ; mais à quoi bon ? la Russie n'en veut même plus pour son jouet.

La conversation allait s'animant de plus en plus. On eût dit qu'un nouveau 29 novembre allait sortir tout armé de ces dix à vingt têtes à demi chauves ; deux des convives seulement résistaient à l'entraînement, ils étaient calmes et silencieux ; mais on ne remarquait pas leur silence. — Toutes ces imaginations avinées tourbillonnaient dans leurs orbites comme des bouffées de fumée, quand un paysan entra et remit à son seigneur un paquet de lettres et de journaux qu'il venait de retirer de la poste voisine. A cette vue il se fit un silence de mort, et toutes les mains s'étendirent au-devant du messager. Ce fut à qui dépouillerait le premier de sa bande le bienheureux *Courrier de Varsovie* ; mais une jeune et jolie dame, s'étant élancée de la chaise, en demeura l'heureux possesseur. Tandis qu'elle déplaît le journal, le silence redoubla encore, si tant est que cela se pût. Chaque convive retenant forcément sa respiration, on entendit bourdonner quelques centaines de mouches qui avaient élu domicile dans la salle à manger, déduction faite de celles qui venaient de la cuisine, à demi noyées dans les causes ou tout à fait frites. La jeune et jolie dame se mit alors à lire — il me prend la fantaisie de vous le donner à deviner, comme M.^{me} de Sévigné — je vous le donne en cent, je vous le donne en mille. — Y êtes-vous ? je vous le donne en cent mille. — Nos satanés amis du Corsaire et du Charivari nous envieraient certainement l'honneur de la réponse, bien qu'ils s'imaginent que leurs lecteurs donnent aussi dans le travers. Vous ne devinez donc pas ? Je le vois, il faut vous

tirer d'embarras — UNE CHARADE ! oui, mes amis, il n'y a pas de faute typographique, UNE CHARADE ! — Mais que ceci ne vous stupéfie point; j'ai vu, certain jour, un vieux général blanchi sous le harnais, un homme que j'estime du reste, passer deux heures — croyez que je suis incapable d'exagération — la tête appuyée dans ses deux mains, en présence d'amis qu'il venait de retrouver après une assez longue absence, pour saisir la clé — d'une charade ! *ô altitudo !* — Nous en rions, et cependant; si nous jetons les yeux au plus haut de l'échelle sociale, que de sommités, que d'excellences qui ne deviennent pas même des charades ! Savez-vous qu'il faut de la pénétration et une certaine étendue d'esprit pour deviner des charades ?

« Sachons donc gré au *Courrier de Varsovie* d'avoir trouvé le secret de faire travailler toutes ces têtes d'hommes à si peu de frais. Mais qu'est-ce que le *Courrier de Varsovie*, nous demandera-t-on ? et si je vous réponds : c'est un journal qui se publie avec le visa des autorités russes, vous ne demanderez pas à en savoir davantage, c'est-à-dire, que vous en saurez à peu de chose près autant que ceux qui ont la bonhomie de le lire. Je regrette cependant de ne l'avoir pas sous la main, pour vous en donner quelques extraits; vous verriez jusqu'à quel point la censure moscovite et la peur du knout peuvent rendre bête un homme d'esprit. C'est atteindre au superlatif dans tout ce qu'il y a de plus absolu. En voici un échantillon; je crois ma mémoire heureuse : — « Grande disette d'argent à Lisbonne. — Hier, dans une brillante soirée chez son excellence *** , M. le comte L*** a compté six couronnes consécutives dans une partie de whist. — Les grandes chaleurs se maintiennent. — Le dey d'Alger est actuellement à Paris. » — Et cependant voilà la parole substantielle dont se nourrissent, exclusivement à toute autre, les deux tiers des gentillâtres polonais : mais en revanche ils mangent et boivent bien.

Le repas terminé, la châtelaine lève alors la séance : salutations et baisements de main de recommencer de plus belle. Après avoir baisé la main à la dame en signe de remerciement, les convives s'entresaluent jusqu'à courbature. La souplesse de l'épine dorsale est

une des qualités requises pour figurer dignement à un dîner polonais. Le même usage existe aussi en Russie et en Allemagne. Les salutations s'accompagnent d'une sentence prononcée à mi-voix, et qui revient à peu près à dire : que cela vous profite ! ou, Dieu vous assiste ! — Ces messieurs reprennent alors la partie de whist interrompue, et ces dames leur innocente causerie, à moins qu'elles ne se mêlent aux joueurs, ou que le gai soleil de juin et la fraîche verdure des allées et des bosquets ne les invitent à prendre l'air pur des jardins, ou à se promener en gondole sur quelque grenouillère que l'on appelle du nom d'étang. Si les chaleurs sont fortes, et que par bonheur notre gospodarz possède une glacière, c'est alors le moment des glaces : on les prend sous la tonnelle. Mais, quelque temps qu'il fasse, il est rare, s'il a société, qu'un seigneur, dont les passions de jeune homme sont rassises, quitte la table de jeu ; il commence au matin et ne cesse que bien avant dans la soirée ; c'est en jouant qu'il prend son thé, la pipe et le verre sont pour lui les inséparables des cartes. La présence de jeunes femmes toutes rosées de fraîcheur ne lui enlève pas tout jours le calumet de la bouche ; il ne craint pas de ternir leur teint, ni leurs parures ; il les plonge dans une telle atmosphère de fumée bleuâtre, qu'on dirait des apparitions prismatiques. Autre temps, autres mœurs. Il est probable qu'aux beaux jours de la chevalerie, lorsque les nobles polonais se faisaient un honneur de boire à la ronde dans le soulier mignon de la reine du festin, ils auraient regardé comme un sacrilège d'enfumer une demoiselle comme la dernière de leurs vilaines. — Un gospodarz tient toujours en réserve pour ses amis un nombre plus ou moins considérable de pipes ; car le tuyau en est d'ordinaire si démesurément long, qu'il serait fort incommode de les porter avec soi. La tête de ces pipes est généralement d'une terre rougeâtre, sans couvercle ; les tuyaux les plus estimés sont de bois de cetisier garni d'ambre, quelquefois incrustés d'or.

Après la kolacya nos visiteurs demandent ordinairement leur équipage ou leur bryczka : embrassades et baisements de main se recommencent. Cela fait, ils s'en vont les uns à deux lieues, d'au-

tres à quatre, d'autres même à six, se reposer chez eux des plaisirs de la journée, et demain ils seront tout disposés à se remettre en quête d'un nouveau dîner. Ces sortes de visites sont très-fréquentes entre voisins; il y a tels viveurs qui ne passent chez eux que les jours où ils reçoivent : n'est-ce pas une vie bien noblement remplie ! Mais tous les convives ne sont pas aussi prompts à lever la séance; ceux d'entre eux qui n'ont ni femme ni enfants prolongent le plaisir plus avant dans la soirée; d'autres enfin sont invités à passer la nuit, et de telles invitations sont de celles qu'on ne refuse que pour se faire prier. Mais aussi, pourquoi ne pas accepter ? un, deux, trois amis qui vous arrivent impromptu pour passer la nuit, ne causent pas le moindre dérangement au *dwór*; les seigneurs polonais sont peu douilleux, il faut leur laisser cette qualité; ils attachent peu de prix au confortable; ils s'accommodent aussi bien d'un mauvais canapé, ou même d'un seul matelas bourré de paille hachée et recouvert de deux draps et d'une couverture, que du lit le plus moelleux et le plus élastique. Sont-ils en voyage, et ont-ils négligé d'emporter avec eux, selon leur coutume, une partie de leur lit — car dans les hôtels même de Varsovie il n'y a pas de lits pour les voyageurs — ? ils s'arrêtent dans quelque mauvais *gósciniec*, et couchent sur la paille. Ils supportent sans se plaindre les temps les plus rigoureux; ils se plaisent même dans le froid comme dans leur élément: ils s'y trouvent bien. L'hiver est leur saison favorite; ils passent alors des journées à la chasse et des nuits en voyage. Si leurs provisions de bouche, telles que viandes froides ou viandes salées, volailles, vin, rhum et même du café en bouteille, viennent à manquer, ils s'arrêtent dans quelque cabaret et s'accommodent de ce qu'ils y trouvent, c'est-à-dire du pain quelquefois, des pommes de terre cuites sous la cendre et un œuf à la mouillette; puis ils poursuivent leur chemin, aussi contents que s'ils avaient fait un délicieux repas. Les Polonais ne sont généralement pas sensuels; c'est une qualité dont nous devons tenir compte au gentilhomme comme au prolétaire.

Lorsque le dernier des convives a enfin débité à son tour sa kyrielle de salutations, la châtelaine se retire dans son appartement,

la tête lourde d'ennui, et le seigneur rentre dans son cabinet, heureux de sa journée. Mais les fumées du vin de Hongrie sont autant de vapeurs sataniques, au milieu desquelles il voit danser toutes les mille idées avortées qui lui passent par la tête. Puis il se prend à rire d'un rire fou, et après s'être fait déshabiller par son valet de chambre¹, il lui donne ordre de lui amener celui de ses karbowy qui remplissait auprès de sa personne la noble charge de pourvoyeur. Le karbowy ne fut pas long à se rendre aux ordres de son maître; il parut armé de son infernal martinet; un geste lui fit comprendre l'importante et délicate mission qui lui était confiée; il sortit, et peu de temps après j'entendis des sanglots déchirants dans le cabinet du maître, et le maître qui frappait sa victime pour la rendre souple à ses désirs de bête fauve; puis je n'entendis plus que des soupirs étouffés, et peu à peu le bruit se perdit.

Hâtons-nous d'ajouter, pour l'honneur de l'humanité et de la nation polonaise, que ces scènes infâmes sont heureusement peu communes. Mais c'est déjà trop qu'elles se présentent. Il n'y a que deux cas semblables de viol dont nous connaissions les auteurs, et ce sont de jeunes *patriotes* qui ont combattu pour l'indépendance de la Pologne!! Ces horreurs se renouvellent plus souvent dans les provinces russo-polonaises : ici, ce sont les fruits de l'esclavage; là, c'en sont les restes. Toutefois les paysans du royaume auraient, en vertu du Code Napoléon qui les régit, recours contre le seigneur qui se rend coupable de viol; mais ils ne connaissent pas leurs droits, et supposé que quelques-uns d'entre eux les connussent, quelle réparation pourraient-ils attendre de seigneurs qui jugent d'autres seigneurs, dans un pays où toute justice se vend?

Mais si le gentilhomme est, par sa position même, à l'abri de la justice des hommes, il n'échappe pas toujours au jugement de

¹ Non contents de se faire habiller et déshabiller, lever et coucher comme des enfants au maillot, les seigneurs russes obligent même leurs esclaves à leur tenir le vase de nuit lorsqu'ils satisfont un besoin. On sait du reste que lorsqu'ils vont à la garde-robe, ils se font suivre par un domestique ou portecoton, chargé de *macérer* entre ses mains, pour le rendre moins rude, le papier dont son excellence aura besoin.

sa propre conscience : aussi, pour se laver de ses péchés, il fera vœu, le lendemain de son crime, d'aller saintement en pèlerinage à telle ou telle chapelle, quelque temps qu'il fasse, et de lire, chemin faisant, un nombre prodigieux de prières. Ces farces-là se jouent assez souvent. Les jeûnes et les maigres sont aussi fréquents. Mais lorsque son vœu est accompli et l'absolution reçue, le pécheur ne se fait pas scrupule de se mettre en état de récidive, il se rachète de la perdition éternelle à si bon marché! — Le pèlerinage de Czenstochowa est un des plus courus : on s'y rend en troupe. Il y a de nobles châtelaines que le trajet de plusieurs dizaines de milles n'effraye pas, si elles voient au bout leur repos dans ce monde et leur félicité dans l'autre. Que de curieuses confidences n'aurais-je pas à vous faire à ce sujet, si je ne craignais d'être indiscret! Je vous dirai seulement qu'on voit à Czenstochowa moins de *gentes* demoiselles que de douairières, moins de jeunes femmes que de grandes dames sur le retour; et la raison en est simple; vous savez le proverbe : quand le diable, etc. — Ces nobles dames s'y rendent à pied comme le commun de leurs vassaux, si toutefois leurs vassaux ont le loisir de s'y rendre. Quant aux malades, ils s'y font voiturer pour obtenir la guérison de leurs infirmités par quelque attouchement magnétique; mais quoique le nombre des *ex-voto* soit prodigieux, nous avons tout lieu de croire que le nombre des miracles l'est un peu moins. Quoi qu'il en soit, il est incontestable que la sainte madone, au teint de jais, opère des miracles, et le moins contesté sans doute de tous, c'est celui de s'enrichir, depuis des siècles, aux dépens des milliers de dupes que l'ignorance lui dépêche chaque année. Je ne sais si ses immenses richesses ont été mises à profit dans la dernière guerre, mais j'en doute : la grande majorité des Polonais aurait regardé cette juste restitution comme un sacrilège capable d'attirer sur elle tout le courroux du Ciel. Ce n'est même qu'avec les plus grands ménagements que l'on s'est hasardé à prier les prêtres de bien vouloir céder quelques-unes de leurs cloches à la fonderie nationale. La fausse dévotion est un des traits distinctifs du caractère des seigneurs polonais.

Quant au prolétaire, il y a aussi en lui un grand fonds de dévotion; mais ce n'est pas de l'hypocrisie : sa religion est franchie comme son ignorance. Le prêtre lui dit de croire, et il croit, comme croirait un enfant aux paroles de son père, sans réserve. Peut-on lui demander plus qu'on ne lui donne? Il a ses défauts, sans doute; nous lui reprocherons un penchant immodéré à s'approprier le bien d'autrui, et le manque d'économie; mais ces défauts résultent plutôt d'une organisation sociale qui le frustre de toutes les jouissances de la propriété, que de dispositions naturelles. Tant que vous donnerez tout aux uns et rien aux autres, il y aura lutte entre des intérêts exagérés ou factices d'un côté, et des intérêts positifs, mais méconnus, de l'autre; c'est inévitable. Si vous voulez porter un coup funeste aux mauvaises passions, rentrez dans le droit naturel, et ces passions s'useront d'elles-mêmes. Mais en excluant, en mettant hors la loi les intérêts légitimes, vous vous exposez à les voir se tourner contre vous, et alors le penchant naturel que nous avons à acquérir, se changera en un penchant au vol. Voyez le duché de Posen : les défauts que nous reprochons aux Polonais du royaume y ont disparu entièrement. — Quant au manque d'économie, ce défaut s'explique facilement par l'excessive modicité des salaires et par la redevance usuraire des *panszezyzna* (corvées). Si le prolétaire entassait sou sur sou son gain de l'année, à peine entreverrait-il l'espoir de pouvoir acheter, après vingt ou quarante années de patience laborieuse, un petit coin de terre pour y reposer ses vieux ans; et pendant ces vingt à quarante années, quelle vie de privations il aurait à se faire! pas un jour de repos, pas un jour de délassement, pas l'ombre d'une distraction! En conscience, c'est vouloir l'impossible. Les lois de la nature ne se soumettent pas ainsi aux lois des hommes : on peut les comprimer, mais on ne les supprime pas plus que le soleil qui nous éclaire. Tôt ou tard elles rompent les digues que l'on opposait à leur action. Attendons donc le jour de la justice, il viendra! Le peuple polonais, le vrai peuple, est vierge encore! Ne craignons pas de mettre en lui toute notre confiance : il saura la justifier!

ÉMILE HAAG.

Littérature.

LA WARTBOURG,

PAR LA CONTESSE IDA DE HAHN-HAHN.

LE COMBAT DE LA WARTBOURG.

(Fin.¹)

MINNELIEDER.²

Minnelied d'Eschilbach.

Au-dessus des nuages habite mon amour, dans un palais d'air et de cristal, au-dessus des sphères de lumière et d'obscurité, par delà ce monde périssable et changeant.

Bercé sur un trône étincelant, il se penche vers moi; un pays magnifique se déroule en rayonnant sous mes yeux.

Délices, rien que délices, partout! A un signe de l'amour, l'ange de la joie et les génies du plaisir versent dans mon sein leurs dons, qui s'exhalent en parfums délicieux.

Les zéphirs m'annoncent sa douce présence par leurs joyeux ébats. Les soucis terrestres s'écartent de ma route, chassés par son

¹ Voyez le cahier de novembre, p. 135.

² Le *Minnelied* chante un amour plus noble, plus chaste, plus idéal que le *Liebeslied*. J'ai cru devoir conserver l'expression allemande.

(Note du Traducteur.)

aile d'or. Oh! reste dans ton éclat fantastique, ange enchanteur! — Tu disparais! La divine apparition serait-elle destinée à périr, la mort et le tombeau t'attendraient-ils?

Oh reste! car n'es-tu pas mon bien le plus cher? Tu emportes mon âme vers les étoiles, tu lui donnes des désirs qui s'accomplissent au ciel. —

Minnelied de Veldeck.

Quand je suis près de toi, âme de ma vie, je me sens un brûlant désir de chanter, et je n'ai pas de chant dans le cœur! Je pose ma tête sur ton sein, les muses les plus graves se taisent, nous n'entendons que ce que dit l'amour.

Mes lèvres appellent tes baisers; mon âme veut boire ta volupté et se baigner dans tes parfums, et en flots de feu coulent les joies et les douleurs de l'amour — échange de la vie la plus intime.

Ma main veut t'entourer, et, caressante, se jouer autour de ton front et de tes joues, — que doit donc encore te dévoiler mon cœur? — Tu le sais déjà, je suis à toi; tu le sens avec délices : je suis tout à toi.

Mais, loin de toi, l'ardeur dont brûle mon cœur s'échappe en accords harmonieux : je cherche dans la poésie des joies pour soulager mes chagrins. Les vagues soulevées dans mon sein se couvrent d'écume, lorsque mon esprit est ravi dans les rêves du poète. — Dis-moi, ne sens-tu pas le baiser des esprits?

Minnelied de Zwetzen.

Sans toi — le jour est sombre; le ciel triste, le soleil glacé! Les choses de la terre m'accablent de leur poids, et aucune plainte ne console mon cœur. L'éclat doré de l'existence a disparu, et je sens le poids mortel du jour et des heures. —

Sans toi — mon esprit languit, enchaîné dans de mornes rêveries; et si, obéissant à sa nature, il crée, ce ne sont que des fleurs

déjà fanées. — De même que, quand l'automne est avancé, il ne fleurit que des roses pâles, moi aussi je ne puis fleurir — sans toi.

Sans toi — ma pauvre âme est craintive, incertaine, comme le petit oiseau que sa mère a abandonné, comme l'enfant qu'on chasse de la maison paternelle, comme une fleur dans une sombre caverne de rocher. — Des pensées de désespoir m'assaillent; et pourtant je ne puis ni mourir ni vivre sans toi.

Minnelied de Walter von der Vogelweide.

Recommence, ô ma lyre, tes magiques accords, pour célébrer ses éternelles louanges.

Je ne connais qu'un seul nom qui fasse toujours battre mon cœur; mille autres peuvent être redits, sans qu'il en soit troublé.

Mais à ce doux nom, mon âme s'agite, l'amour inspire mon chant.

Et comme mon âme est attachée à la tienne — tu le sais, mais tu le pressens à peine; elle soupire après une faveur de toi, et ce sera toujours pour toi — un rêve de poète.

Dans ce rêve de ma vie, il y a bien un sens plus profond que celui qui s'offre pour but de tous mes efforts.

Ne me refuse pas, colombe sans fiel, de t'appeler jusqu'à mon dernier jour la rose sans épine.

Minnelied de Bitterolf.

Vierge pure à qui je pense, pleine de miséricorde et de douceur! — ah! tu relèves, dans ta bonté compatissante, celui qui est opprimé; — source de la patience divine!

Celui sur qui tu verses à torrents tes bienfaits, celui qui lit profondément dans ton regard, celui pour qui brillent les étoiles

de ton amour, doit rester absorbé dans leur éclat, — il doit mourir, si cet éclat disparaît.

Cependant, par une grâce infinie, ton amour ne veut pas cesser, il veut briller éternellement comme les rayons du soleil, il veut nous conduire au port par un sentier uni.

L'amour terrestre brille d'un sombre éclat, comme la vie terrestre elle-même; il naît souvent dans la douleur, meurt dans la douleur, s'agitant au moindre souffle.

La beauté terrestre — hélas! je n'en connais pas de durable! — Le printemps fugitif emporte les roses. — Qui restera pour recevoir des baisers, quand il n'y a plus de roses!

Mais ton amour ne peut perdre son éclat, ta beauté ne se flétrira jamais. Assise éternellement sur ton trône de diamants, tu resplendis, la tête ceinte d'une couronne d'étoiles, reine de tous les cieux.

Minnelied d'Ofterdingen.

Si j'osais lui laisser voir combien mon cœur est plein d'elle! — Ah! il est tout à elle; mais jusqu'à présent il s'est enveloppé du silence.

Tremblant, je la contemple de loin; muet et craintif, je respire à peine. Moi, si fier devant un prince; je la supplie avec angoisse de m'accorder un peu d'amour.

Depuis la prompte victoire que tu as remportée sur mon cœur, il me semble que tes traits me sont connus dès le berceau; —

Il me semble que dans nos jeux d'enfance, nous avons partagé les mêmes plaisirs, et que dans le tumulte du monde, mes sentiments pour toi se sont réveillés plus puissants; —

Il me semble que l'amour unique que je t'ai conservé touchera ton âme, ô ma chérie!

Et que nos désirs de feu nous conduiront un jour l'un près de l'autre.

Oh, que je ne sois pas le seul qui se flatte d'une douce espérance! — L'amour ne te donnera-t-il jamais à moi? — Sans toi, mon pauvre cœur n'a plus qu'à se briser.

LÉGENDES.

ESCHILBACH.

Légende de S. Christophe.

Un puissant géant, dans le pays des païens, habitait sur le bord d'un torrent et portait à l'autre rive, sur son dos robuste, les voyageurs qui passaient par là, parce que les vagues furieuses ne souffraient pas de pont. Le géant se disait souvent qu'il est triste de se mettre ainsi au service du premier venu! J'aimerais mieux me consacrer, corps et âme, au souverain de tous les mondes.

Un grand roi passa par là : « Allons vite, je suis le maître du monde; viens, porte-moi, voilà de l'or! » — « Je vais vous obéir d'autant plus volontiers, que je cherche précisément le souverain des mondes. » — « Je le suis! — Mon pays s'étend aussi loin que l'œil peut voir. Chaque jour je donne une fête. On me rend hommage de l'Est à l'Ouest.... —

« Mais, mon ami, descends le courant, voilà l'ennemi qui m'épie. » — « Oh! roi, tu crains? Tu n'es alors qu'un fantôme de roi! Tu ne seras jamais le mien. »

Le diable se présenta hardiment : « Viens, porte sur l'autre rive le puissant souverain de tous les mondes. » — « Voilà mon héros, » se dit le géant, et il demanda aussitôt au diable : « Ne crains-tu pas d'ennemis? » — « Moi, craindre? répondit en riant le diable, — tu élèves là un singulier doute! — Le monde m'est soumis et me sert avec crainte et tremblement.... — Mais, mon ami, sois assez bon pour remonter le courant, car j'aperçois là une croix que je

ne vois pas avec plaisir. » — « Oh! seigneur le diable, tu crains? Tu n'es donc souverain qu'en apparence; tu ne seras jamais le mien. » —

Un jeune enfant aux boucles d'or, aux joues de rose, arrive et demande d'une voix douce et caressante : « Porte moi. » — « Volontiers, mais je crains que tu n'aies peur si mon bras venait à te lâcher. » — « Je n'ai jamais peur, je suis le maître du monde. » — « Regarde-moi, mon petit bout d'homme. J'ai si souvent été trompé que je ne te crois pas. » — Et voilà que l'enfant pèse de plus en plus sur ses épaules, son poids l'accable et le courbe jusque sur les flots. « Qu'est-ce que cela? — De ma vie je n'ai porté fardeau aussi lourd. » — « Tu portes le maître du monde. » Et lorsque le géant lève la tête, à peine en croit-il ses yeux. Une auréole resplendissante entourait la tête bouclée du jeune enfant et se réfléchissait tout à l'entour sur les flots, qui ressemblaient à une liqueur de pourpre. De son oeil jaillissait un éclat surnaturel — divin. Le géant le porte péniblement sur la rive. Alors il s'agenouille devant lui, lui baise la main : « Tu es vraiment le maître du monde; ô! sois aussi le mien! »

Le géant devint un pieux chrétien : ce fut S. Christophe.

VELDECK.

Légende de S. Jean.

Le disciple que le Seigneur aimait, qu'en mourant il légua à sa mère, avait écrit dans l'île de Patmos son livre de l'Apocalypse. Il avait confié au papier ce qu'il avait vu d'un oeil enivré de délices, car son âme était si pure qu'elle reflétait le ciel. — Alors il partit pour la Grèce et alla d'un lieu à l'autre, prêchant la parole éternelle et répandant la semence de vie au nom de notre Père céleste. Plusieurs crurent en lui, et leur âme se tourna vers la parole de la croix.

Les philosophes virent cela d'un oeil plein de jalousie. De leurs écoles, remplies autrefois, avaient déserté peu à peu tous leurs disciples pour se réunir aux leçons du saint docteur. — « Oh! que ne

sommes-nous débarrassés de cet étranger ! Il nous donne vraiment le coup de la mort ! » — Et, pleins de malice, ils cherchent en secret à faire périr l'innocent. Ils l'invitent à une fête, et jettent du poison dans son vin. Il vient. — La fête se passe joyeusement ; il parle avec eux sans contrainte ; mais quand il aperçoit la coupe d'or, il pense au dernier repas qu'il a fait avec son maître ; il est absorbé dans un profond recueillement. — Une amère douleur lui perce l'âme. — Il bénit en silence la coupe qui lui rappelle le souvenir du Sauveur. Alors du vin pourpré sort, en rampant, un petit serpent. Il pose la coupe sur la table : « Vous ne retirerez jamais grand profit du mal que vous voudrez me faire ; Dieu et sa force sont avec moi. »

Il sortit ému de l'assemblée. Un profond effroi saisit les philosophes.

ZWETZEN.

Légende de S. Martin.

Dans les Gaules vivait un seigneur, honoré et respecté de tout le monde, et si bon, si bon, que jamais sa compassion ne se reposait. Mais il ne pouvait se décider à embrasser la foi chrétienne.

Entouré de nombreux serviteurs, monté sur un cheval blanc, il galopait un jour fièrement, couvert d'un manteau de pourpre. C'était l'hiver, il faisait froid. Un malheureux, tout nu, dit d'une voix suppliante : « O puissant chevalier, aie pitié de moi ; donne-moi de grâce un vêtement, que je me réchauffe ! » — « Voilà un liard, arrière, chien, » lui cria un valet. Le noble chevalier dit : « On ne fait rien avec rien. Il y a loin d'ici à la ville voisine, il lui faut un vêtement chaud. » — Il tire son épée, partage le manteau de pourpre en deux parties égales, en donne une au pauvre et continue son chemin avec l'autre.

Et lorsqu'il fut arrivé dans l'hôtellerie, il se retira dans une chambre silencieuse et se coucha sur un lit de repos. Mais à peine ses paupières s'étaient-elles abaissées, qu'il vit dans un cercle de lumière le Seigneur enveloppé, comme l'avait été le pauvre, de

la moitié du manteau. Une voix mélodieuse, comme celle des anges dans le paradis, lui dit : « Ce que tu as fait pour le plus petit de mes frères, je le considère comme fait à moi-même. »

Et lorsque le chevalier s'éveilla, il fut enflammé de l'amour éternel. Il fut baptisé sous le nom de Martin, et devint évêque de Tours.

WALTER VON DER VOGELWEIDE.

Légende de S. George.

Dans le pays de Cappadoce, Satan vit la fille du roi. Sa beauté l'émut fortement, il se hâta de l'enlever. Vers le même temps, S. George, le vaillant et infatigable chevalier, parcourait la terre pour délivrer les hommes de l'oppression des méchants, pour briser les chaînes de la tyrannie et sauver la pieuse innocence. Aux cris de détresse de la damoiselle, il accourt sur son cheval de bataille. Le diable, pressentant le terrible combat qu'il allait soutenir, change de forme, devient un hideux dragon, tel qu'aucun œil n'en avait jamais vu. Il cherche à enlacer le cheval et le cavalier. Mais S. George se défend vaillamment, son glaive étincelle; il frappe l'horrible dragon, et la lutte se prolonge avec violence, tandis que la damoiselle adresse au Ciel une ardente prière d'angoisses.

Mais celui qui combat pour le bon droit, celui qui défend de sa lance la justice et la vérité, doit à la fin remporter une glorieuse victoire. Le diable lui-même doit succomber, fût-il le seul maître sur cette belle terre.

C'est ce qui arriva; le bras de S. George vainquit le hideux dragon. Alors la damoiselle lui dit : « Mon sauveur, oh ! puissiez-vous devenir mon seigneur et maître ! » — Le chevalier répondit : « Fille de prince, tu demandes une chose impossible. Je dois marcher à un combat éternel, car je suis soldat de mon Dieu ! — Puisse un bon ange veiller sur toi ! » —

Il part. — Elle reste. — « Il me fuit en emportant mon cœur. » Et dans la profonde tristesse de son âme, elle se réfugie derrière les murs d'un couvent.

BITTEROLF.

Légende de S. Antoine.

Antoine l'hermite était aveugle, infatigable néanmoins, il allait prêchant le peuple, quelque pénible que fût sa mission. Un méchant petit païen était son guide. Depuis longtemps le saint mettait tous ses soins à l'instruire, mais l'enfant ne voulait pas embrasser la religion chrétienne; il n'avait que des paroles de mépris et d'ironie pour les saints et pour Dieu. Son maître songeait aux moyens de le gagner à la foi.

Un jour l'enfant se dit : « Je voudrais bien voir ce que serait un saint qui serait vraiment en colère ! — » Là-dessus il conduit le saint homme par un sentier sauvage, raboteux, à travers les chardons, les pierres et les épines, dans un défilé entouré de tous côtés de roches arides : « Voici la foule qui attend de toi, dans un religieux silence, la consolation et l'instruction, maître ! — » Antoine laisse parler son cœur, applique du baume sur chaque blessure, répand la paix dans chaque cœur, enseigne la foi pieuse, tarit par ses douces paroles les larmes de la souffrance, reportant au Seigneur tout l'honneur du bien qu'il fait.

Le méchant enfant avait peine à ne pas éclater de rire, en voyant le succès de sa plaisanterie et le saint croire ce qu'il lui avait dit. Mais quand, finissant de parler, celui-ci s'écria : « Je vous bénis au nom du Seigneur ! » toutes les pierres répondirent : « Amen. » — L'enfant tomba la face contre terre, le repentir lui brisa le cœur : « Pardonne-moi ! s'écria-t-il d'une voix suppliante, et si je dois mourir, sauve-moi ! — » « Pauvre enfant ! — Il n'y a de salut qu'en notre Seigneur Jésus-Christ. Si les hommes le relient, les pierres mêmes lui rendront témoignage. »

OFTERDINGEN.

Légende de S. Marguerite.

Pleine d'humilité, Marguerite attend au fond d'un eschot sa dernière heure. Dès que le soleil saluera la terre, son cil se fer-

mera à la lumière. Le martyr l'attend, elle s'y est préparée, et elle passe sa dernière nuit en prières.

Quelle que soit la pureté de la vierge, le diable espère encore. Il apparaît et lui dit : « Je te sauve, si tu te donnes à moi. — Pourquoi souffrir demain le martyr, pourquoi permettre à tes bourreaux de se repaître de tes souffrances ! — Oh ! vis pour le plaisir et les délices ! Tu es si jeune et si belle ! Une femme comme toi ne doit pas mourir, le monde entier s'ouvre devant elle. » — « Toute mon espérance est dans la mort, je vois déjà le paradis ouvert ; je chanterai, à l'ombre des palmes, des cantiques éternels, et je me reposerai dans le port du ciel. — Et toi, tentateur, éloigne-toi. »

Quoiqu'elle eût parlé d'une voix tranquille et grave, le courroux de Satan ne fut pas abattu. Il espère réveiller en elle la crainte de la mort, et la vaincre par la terreur. Prenant donc la forme d'un dragon de feu, il vomit des flammes par la gueule ; l'enfer même ne doit pas être si ardent que ses yeux.

Cependant, l'âme pleine de Dieu, Marguerite s'approche de l'autel, saisit le crucifix et le présente au diable, qui se courbe et rampe devant lui. Alors elle pose, sans que le feu ose l'atteindre, son pied délicat sur le monstre, qui se roule, en mugissant, dans la poussière, ne trouvant pas de force pour résister : « Oh ! par pitié, laisse-moi. Tu es plus puissante que moi. » — Elle rit, et le diable s'enfuit.

« Chaque chevalier, dit le landgrave, a chanté ce qu'il y a de plus sublime et de plus pur dans le monde ; chacun d'eux a dévoilé les liens secrets qui l'attachent à la vie, les sentiments qui le font chanter, combattre, aimer ; les pensées les plus intimes de son âme. —

« Cependant celui de tous qui nous a conduits le plus sûrement dans ce monde de merveilles, il me serait difficile de le dire. — Ils se distinguent tous par des mérites divers. Les accords s'harmonisent dans nos âmes, souvent profondément cachés et muets.

Celui qui sait le mieux les réveiller à son gré est, à nos yeux, le véritable maître.

« Je crois que le combat devrait continuer après la danse, quand les troubadours auront pris de nouvelles forces. » — « Pourquoi remettre à un autre temps, je suis tout décidé, dit Klingsor, en se tournant vers le landgrave; c'est Wolfram qui a remporté le prix. » —

« Et moi, je le refuse! — Maître Klingsor, voyez-vous, vous me connaissez mal. Pour que la couronne m'appartienne en toute justice, il faut qu'elle me soit décernée tout d'une voix. Si les âmes ne frémissent pas à mes accents, si elles ne se sentent pas transportées, ravies, dans un monde dont elles n'avaient pas même le pressentiment, — que m'importe que vous me décerniez la couronne? —

« Je suis prêt à continuer le combat, tant que la voix ne me manquera pas. Je suis prêt à lutter avec tous. » — « Vous faites preuve d'une fière et héroïque audace, dit Osterdingen, rouge de colère; mais je combattrai avec vous, je veux voir à qui de nous deux restera la palme! —

« Qu'on m'ouvre aussi la lice, l'étoile de la gloire m'appelle comme vous; peut-être, après s'être longtemps balancée dans les airs, ne descendra-t-elle pas sur votre tête. — Celui qui vise au plus haut but, doit s'attendre à rencontrer des obstacles : personne sur la terre n'atteint sans peine à la célébrité. » —

Tous les autres chevaliers se taisent; ils n'ont pas envie de continuer le combat; ils sont prêts intérieurement à se courber devant les deux maîtres. — Le landgrave conduit la foule de ses hôtes à la joyeuse fête, à la danse, au gai festin, — belle fin digne d'un si beau jour! —

12. *Brunehild.*

« Osterdingen! Osterdingen! ne t'aurais-je pas compris? Tes chants n'auraient-ils fait naître en moi que des illusions? — Mon

cœur aurait-il interprété selon ses vœux tes paroles? — Ce que j'ose espérer tout bas, ne serait-ce, hélas! qu'un songe? —

« Hommes, combien j'envie votre indépendance! — Vous n'avez pas besoin de cette contrainte qui fait le charme de la femme. Vous chantez votre amour et vos tristesses avec un pouvoir magique, qui guérit la blessure des cœurs.

« Et si le luth ne vous suffit pas; vous entrez avec orgueil dans la carrière de l'honneur, vous triomphez par le glaive, comme vous avez triomphé par les chants, et vous allez déposer le prix glorieux de la victoire aux pieds de la femme que vous aimez.

« Ofterdingen! Ofterdingen! honneur de la chevalerie allemande, le Ciel ne m'a pas donné la force de chanter tes mérites éclatants; mais les sentir puissamment, mais brûler des feux les plus ardents pour toi, le Ciel m'a donné assez de force pour cela. »

Les branches s'agitent, le bien-aimé est devant elle. Il est ému : — ses lèvres se taisent, mais son regard implore l'amour. Va-t-elle rester ou fuir? Il tombe à genoux : « O! Branchik! sois à moi!... » —

A-t-il été tissé par la main des anges, a-t-il été formé d'un rayon du soleil, — le lien magique d'un ardent amour? — La parole qui a fait marcher les mondes, a-t-elle aussi créé la loi qui, sur la terre, entraîne les âmes l'une vers l'autre? —

Sa puissance est un secret impénétrable, enveloppé de l'obscurité la plus profonde; le pressentiment n'en trouve que la trace : voilà pourquoi l'amour aussi est entouré de ténèbres. — « Parle à mon frère, qu'il se réjouisse de notre amour, qu'il donne sa bénédiction à notre heureuse union — et je suis à toi! »

— « Si je sors vainqueur du combat, c'est ce que je ferai sur l'heure; mais un malheureux vaincu ne manifestera pas de si hautes prétentions. Je veux pouvoir me présenter fièrement pour lui en-

lever son trésor; je veux qu'il me donne sa sœur, fier aussi de ce que je sois son chevalier.

« Mais si je ne triomphe pas, je n'ai plus qu'à fuir — hélas! — qu'à emporter ta douce image jusqu'à l'extrémité de la terre. Mendier, jeune fille, je ne le puis! » —

« Mais je le puis, moi, Brunehild! Partout où tu porteras tes pas errants, par pitié, Ofterdingen, emmène-moi avec toi! —

« Hélas! à peine je t'ai trouvé, à peine ton regard brille d'amour pour moi, et peut-être dans quelques heures le capricieux bonheur s'éloignera de moi. Et alors dois-je froidement oublier ce que ton amour m'a offert? — Non, j'ai bu à la coupe des délices, — la mort seule peut nous séparer! » —

Et, les yeux baignés de larmes brûlantes, elle se jette aux bras du troubadour, et dans ces transports, il eut un avant-goût des joies du ciel! — Les branches s'agitent de nouveau, un homme à la haute stature s'approche, son visage est sombre : il s'adresse à Brunehild;

Et attachant sur Ofterdingen son fier regard, il lui demande : « Est-ce ainsi que vous engagez la sœur à quitter la main de son frère? — Il vous convenait vraiment de la demander en véritable chevalier. — Jamais maintenant je ne vous l'accorderai, fussiez-vous l'égal d'un roi. » —

« Cet affront qui vient de sortir de votre bouche sera lavé dans votre sang. » — « Demain, à l'heure qu'il vous plaira, je serai prêt à vous répondre. — » Et Brunehild, entraînée par son frère, envoie un salut d'adieu à Henri, qui croit sentir la terre vaciller sous ses pieds.

13. *La tentation.*

La tempête s'éveille avec d'horribles mugissements; les hiboux, poussant des cris lugubres, voltigent autour de la tour. Un horrible ouragan commence; il brise en éclats les arbres de la forêt.

Pas une étoile ne brille au ciel, l'obscurité entoure le monde, comme un tombeau. Et les éclairs se croisent, comme par ironie, avec des éclairs ennemis; on dirait une orgie de l'enfer.

Mais Henri est toujours silencieux, il ne sent pas la tempête ni la révolte des éléments. L'œil étranger le prendrait pour un homme enchanté par un pouvoir magique, pour une statue inanimée, si ce n'étaient les battements de son cœur.

« Ah! l'insolent! — Le fou orgueilleux veut me mépriser? — Quels éclairs! — Oh! je sens ma fureur s'allumer à leur éclat et ma haine monter jusqu'à la rage! — Bien, terrible nature! — Dans tes horreurs, je te reconnais, je t'entends. Tu donnes une voix à mon âme, une expression à mes pensées.

« Tonnerre, je comprends ton fracas. Oh! puisses-tu réduire en poudre mon ennemi, comme un rocher foudroyé! Dites-moi, éléments, dites-moi si quelque génie a osé vous faire ce qu'un homme m'a fait? —

« Voulez-vous, par cette furieuse tempête, vous venger d'une insulte, anéantir l'insensé qui a osé secouer votre trône? — Ou bien, hélas! prenez-vous seulement pitié de mon outrage? Alors donnez-moi, avec mille bras, mille instruments de vengeance. —

« Quoi! Il veut, l'insolent, me refuser une fleur qui ne fleurit que pour moi! — Mais empêchera-t-il le soleil d'être brillant en été? — Empêchera-t-il la rosée de mai de se jouer sur la prairie? — Empêchera-t-il le voyageur sans abri de se rafraîchir à l'ombre du chêne? —

« Allons donc! — Libres comme le soleil, comme la rosée, comme l'arbre, les suprêmes délices de l'amour enlèvent l'âme au-dessus du monde entier. O Brunechild, ma douce amie, sois-moi seulement toujours favorable! — Je te salue comme ma fiancée. L'amour n'est ni un affront ni un crime.

« Demain, demain ! — Oh ! je dois vaincre l'abord dans le combat du chant, puis le terrasser les armes à la main, moi qui sais si bien blesser l'honneur ! Alors, couronné de gloire, je te demanderai en mariage, ma chérie, et il m'accordera ta main ! — Ciel et enfer, sauvez-moi. »

Un éclair illumine la forêt ; l'œil est presque ébloui de son éclat. Le plus beau des chênes est frappé par la foudre, et élève vers le ciel ses branches en feu.

Entouré de flammes dévorantes, il ressemble à un serpent dardant sa langue avidé de sang. Il lutte contre les flammes, contre la tempête, avec énergie, puis il tombe ; — la vengeance est satisfaite.

« Ainsi soit-il ! » — s'écrie Ofterdingen au milieu de la nuit orageuse. — « Ne vous entendais-je pas, chevalier, marier votre voix à celle de la tempête ? — Il me semblait l'ouïr surmonter le fracas de l'orage ; elle retentissait en accents pleins d'une énergique fureur, comme si elle se raillait d'un monde. »

Mais non, Klingtor, mon digne maître ; seulement un homme m'a outragé, et il me semble que je dois appeler les puissances invisibles pour aider à ma vengeance. — « Cher enfant, la meilleure vengeance est celle qui vit dans le cœur, qui veille sans cesse, puis continue tranquillement son chemin. »

— « Bien ! — Je n'ai pas besoin des éléments, je n'ai pas besoin du secours des puissances invisibles ; mes mains sont assez fortes pour me venger. Je vaincrai bien une fois par mon propre mérite ; car, par le diable ! — la haine vient de faire grandir mes talents et les a trempés — comme l'acier,

« Qui ne fond pas au feu, mais rougit et devient plus dur, plus acéré, comme le phénix nouvellement né sort de l'épreuve du bûcher. » — « Pas tant d'audace et plus de prudence ! — Wolfram est un brave guerrier. N'oubliez pas qu'il est au moins votre égal ;

« Que, plus tranquille et moins agité, il s'avancera contre vous avec circonspection ; qu'il est habile dans toute espèce d'armes. » — « Mort et enfer, je veux le vaincre à la lutte du chant, au combat ; il faut que je le voie couché à mes pieds, désarmé, attendant la mort,

« Comme un esclave devant son vainqueur, comme un chien devant son maître, — et je ne le traiterai pas avec plus de ménagements — je le jure ! » —

« Oui, je le conçois ; mais il faut d'abord le tenir sous votre pied. Mais la colère vous égare. — La cruauté fait du bien ! »

— « Ah ! il faut, il faut absolument qu'il meure de ma main, cet orgueilleux Eschilbach ! — Mon âme est acharnée à sa perte ! Comment ! L'insensé ose me mépriser, moi qui suis aimé par cet ange ! — Oh ! mes yeux, vous le verrez me la donner ;

« Mon oreille, tu l'entendras à son dernier soupir me rendre l'honneur qu'il m'a enlevé dans son insolence. » — « Bien, très-bien. Vous agirez sagement si vous pouvez vous venger ainsi. Mais, dites-moi, ne sortiriez-vous pas de l'ornière pour assurer votre vengeance ? »

— « Si tu ne sais, comme un misérable docteur, que me prêcher la résignation et la patience, tu peux t'éloigner à l'instant. Quand les flammes montent jusqu'au ciel, une goutte d'eau ne peut les éteindre ; il faut la mer pour cela ; un torrent même serait impuissant contre elles. » —

« Je pourrais assurément vous proposer maintes choses pour vous tirer de peine. Asseyez-vous sur ce tronc d'arbre creux et noirci, avant que le jour commence à paraître. Je vous donnerai la victoire, je suis maître dans cet art ; mais, pour cela, donnez-moi un souffle, une vapeur. » —

« Parle d'une manière compréhensible ; pas de mots convertis, si tu veux que je t'entende. Penché sur le bord de la tombe, je

ferai à mon sauveur les plus riches dons.» — «Ce n'est pas cela. Je me soucie peu des trésors, car je suis le gardien de tous les trésors du monde.

«J'ai grand plaisir, quand je les sème autour de moi, à voir tous les hommes accourir haletants, pleins de perplexité et d'envie. Avec quelle ardeur ils se précipitent dessus! Comme ils tremblent pour un peu de poussière blanche! On dirait des dragons qui ont flairé une proie, des loups partant pour une expédition.

«Non, enfant, ce que je te demande, ce n'est, comme je te l'ai dit, qu'un souffle qu'on ne peut saisir, qu'on ne peut embrasser, qui ne sert de rien; un souffle invisible, impondérable, qu'on ne peut acquérir par aucune fatigue, et qui est destiné à volûger, errant par le monde, dès que l'homme a rendu le dernier soupir.

«Qu'il devienne la proie des éléments, qu'il serve à la reproduction d'un autre épi, c'est tout un. — Je voudrais avoir ton âme. — Dis-moi, après ta mort, te soucieras-tu beaucoup de ton âme, comme de ton bien le plus précieux, si tu portes ton injure gravée sur ton front toute ta vie?» —

«Injure, oui, injure! — Avec ce mot tu me fermes les portes du ciel, tu m'ouvres celles de l'enfer. Dois-je rester ou te suivre?» — «Ne te laisse pas troubler par des contes de bonnes femmes, puisque aussi bien tu ne sais pas plus ce qu'est ton âme

«Que ce que sont ces vents qui viennent tantôt te rafraîchir de leur souffle léger; tantôt rugir autour de toi les accents de la tempête, qui sont tantôt caressants, tantôt furieux, qui voguent dans l'éther comme sur une mer invisible, aujourd'hui vont, demain viennent, personne ne sait où ni d'où.

«Si elle t'a rendu de bons services durant toute ta vie, ne t'inquiète pas de ce qu'elle deviendra dans l'avenir. Sais-tu si elle se trouvera plus mal dans mon immense empire qu'au milieu de cette froide splendeur que vous appelez le paradis? —

« Là ce sont des lamentations éternelles modulées en de dévots cantiques; chez moi, on n'écoute que cris d'allégresse comme tu n'en a jamais encore entendu. Nous n'avons à gémir sur aucun péché, nous n'avons à nous plaindre d'aucune de ces douleurs qui poursuivent l'homme sur la terre.

« Le péché, enfant, c'est la vie! — Qui ne pèche pas n'existe point! Et on peut lever la pierre, prononcer cruellement un jugement sévère, si — quand tous les fruits ont mûri sur l'arbre de la vie, — l'homme veut les cueillir pour en embellir le temps et l'espace.

« Non, te dis-je. Il peut jouir joyeusement de ce que la terre lui offre, et jamais le repentir ne sortira pour lui de cette magnifique variété de plaisirs. Sans repentir, il n'est pas de douleurs, voilà ma théorie. Si on peut les chasser en menant joyeuse vie, qu'on s'en moque.

« Aussi vois-je avec plaisir un homme aimer l'existence; aussi ne vois-je pour lui aucune souffrance, s'il exerce toutes ses facultés. Voilà pourquoi, dans mon empire, on ne fait que jouir. » —

« Non, oh! non. — Tu veux me tromper. Ne me demande pas d'ajouter foi à tes mensonges. Car pour toujours est banni des joies de l'éternité celui qui se dévoue à ton service. » —

« Comme tu voudras. — Mais encore une question? — Seras-tu à la fin de tes jours un homme moins grand, un poète moins célèbre? Tes chants plairont-ils moins aux siècles à venir, si, au lieu de l'éclat du ciel, ton âme voit les lueurs de l'enfer? —

« Ou bien si, au lieu de la gloire, — l'opprobre couvre ton nom, si ce nom vole, chargé de mépris, dans mille pays lointains, — sera-ce une consolation pour toi que ta pauvre âme soit glorifiée et honorée, qu'elle soit même entourée de l'éclat qui environne les saints? » —

« Non, je ne veux pas être vaincu. Satan! Satan! tu as raison! — Que je triomphe, et je suis à toi!!! » — « Marché conclu. Il

périra! mais évite seulement de prononcer le nom de Dieu; il détruirait ma puissance.

« Maintenant, suis-moi; j'ai encore des conseils à te donner. L'aurore éclaire les créneaux et le coq a déjà chanté. » — L'âme d'Osterdingen tremble comme sous le poids d'un trop lourd fardeau; il hésite encore mais le démon l'entraîne.

14. *Le défi.*

Jamais, après une nuit d'orage, le matin n'a souri avec plus de charmes, et jamais personne n'a accusé, comme Henri, la lenteur des heures.

Brunechild attend, absorbée dans une ardente prière; elle invoque, la douce vierge, la reine du ciel, au pied du trône de laquelle des anges aux ailes d'or portent ses plaintes innocentes.

Et lorsque la cour s'est réunie autour des maîtres (la messe était finie; il avait attendu impatiemment ce moment), Henri sort du cercle brillant, s'approche du landgrave et dit :

« Le sire Wolfram de Eschilbach a attaqué mon honneur, le plus saint de mes biens; je le défie à un combat à mort; — je répète que je le défie à combat à mort.

« Et puisque la lutte de hier n'a pas décidé entre nous, et puisque nous sommes déterminés à lutter de nouveau par nos chants, que le bourreau soit placé entre nous deux; — je le répète, qu'il soit placé avec son glaive entre nous deux.

« Et celui qui ceindra son front de la couronne, qu'on lui présente la tête sanglante du vaincu; car l'un des deux doit mourir d'une mort infâme; — je le défie à un combat à mort. »

Wolfram d'Eschilbach sort du cercle : « Je maintiens ce que j'ai dit, et je sais que mon bon droit me fera sortir vainqueur de la lutte. Qu'on nous accorde donc le combat à outrance. »

« Messires, dit le landgrave, d'où vous vient cette haine, qu'une horrible vengeance puisse seule apaiser votre fureur? — Jamais je n'ai vu de choses si étranges! — oh! combattez avec le glaive; écoutez ma prière! » —

« Il m'a provoqué; je réponds. Le choix des armes appartient à lui seul. — A-t-il raison, je dois mourir déshonoré; si le droit me reste, qu'il meure avec infamie! »

« Par pitié, dit en tremblant la comtesse; messire Henri comment pouvez-vous être si altéré de vengeance? — Comment pourra ma main tremblante poser la couronne au front du féroce vainqueur souillé de sang?

« Que je regretterais ces luttes, si l'un de vous devait y trouver la mort! — Pourquoi le matin serein et rosé recèle-t-il dans son sein d'horribles tempêtes? —

« Chevaliers, renoncez, croyez-moi, renoncez à ce combat. Oh! ne vous jetez pas ainsi de gaieté de cœur dans la tombe. Oh! accordez-vous réciproquement une vie qu'attendent encore des plaisirs. » — Sa voix se perdit dans les sanglots.

« Comtesse, vous êtes un ange de miséricorde; mais le sang seul lave une injure, et bientôt on saura qui est le vaincu. La lune ne sourira qu'à l'un des deux. » —

« Je ne suis pas disposée à être témoin de ces horreurs, et j'espère que les dames suivront mon exemple. Oh! malheur à vous, messire. Qui a pu vous rendre assez insensé pour violer ainsi les lois de l'humanité? » —

15. *La résolution.*

« Brunchild, ma bien-aimée, ouvre-moi la porte de ta chambre; accorde-moi un dernier adieu : bientôt nous allons nous séparer. » — « Est-ce toi? — oh! mes yeux, cessez de répandre des pleurs; et puisiez dans les siens le courage de vivre. » —

« Ma chère, pour quelques heures encore que le même toit nous abrite, car tu n'es pas obligée de me suivre. Mais j'irai bien loin encore quand la lutte des chanteurs sera terminée. » —

« Allons donc, fuyons sur les rivages les plus lointains. Nous y trouverons des fleurs; une étoile nous y conduira. » — « Non, non. — Ton étoile brille au paradis, et la mienne scintille d'une lumière semblable aux clartés de l'enfer. » —

« Pour Dieu! qu'est-il arrivé? — La mort te menace-t-elle, Henri? » — « Oh! non, je verrai encore bien des aurores. Je sortirai vainqueur du combat, grâce à l'art de Klingsor; mais aussi je dois me dévouer à son service. »

« Il me conduit, et il en a le droit, dans le lointain pays de la Hongrie; je suis enchaîné à lui, Brunchild, je suis son esclave. » — « Comment un homme a-t-il osé te ravir ta liberté? Mais je te suivrai partout comme ta servante. » —

« Et si ton frère succombe dans sa lutte avec moi? » — « Je suivrai tes pas en pleurant. » — « Et si, misérable esclave, on ne me rend jamais la liberté? » — « Alors je partagerai tes fatigues. » —

« Et si je ne vois de salut que dans une mort prématurée? » — « Ce sera pour moi le signal de la réunion. » — « Et si alors je vais en enfer? » — « J'irai avec toi en enfer, je ne te quitterai jamais, ô Henri. »

16. *Le combat.*

Le landgrave est assis, sombre et pâle, sous un dais de pourpre; la comtesse n'est pas auprès de lui, et pas une femme ne paraît dans la salle. Les Minnesänger et les chevaliers forment autour de lui un cercle immobile. Les écuyers et les valets avancent la tête pour voir et pour entendre. Et au milieu de la salle sont les combattants, tous deux couverts de vêtements magnifiques, l'un grave et fier, l'autre pétulant comme un démon. Et derrière eux, enveloppé d'un manteau rouge, le bourreau; et plus loin encore,

à moitié caché par un pilier, Klingsor, le mauvais génie. Tous attendent la première heure et le premier mot qui va sortir de la bouche du chanteur.

OFTERDINGEN.

Le chant des fées.

Légers enfants de l'air, nous voltigeons, les bras enlacés, au-dessus de la terre humide, couverts d'une robe éthérée, survivant à tous les temps, comme le soleil à chaque jour; car les fées ne suivent pas les mondes dans leur chute.

Où les femmes brûlantes de l'Espagne prêtent l'oreille à un chant d'amour, il fallait voir nos jeux. Nos voix murmuraient de douces paroles. Quand le noble et fier chevalier veillait pour la maîtresse de son cœur, nous lui faisions passer à la jalousie plus d'une nuit pleine de délices.

Nous murmurions dans les branches du myrte, nous gémissions dans le nid de la tourterelle, nous lui montrions partout les plaisirs et les joies de l'amour. — Et même dans le Nord couvert de frimas, où commandait la puissance des Druides, il y a eu aussi place pour nous! C'est l'aurore à côté de la nuit. —

Quand le doux éclat de la lune sourit à la terre, c'est le reflet de notre chevelure qui brille dans les ombres. Si sur un ciel d'hiver étincelle une aurore boréale, c'est que nous tournons nos agiles fuseaux. —

Une étoile tombe-t-elle du ciel? — Ah! c'est que dans nos joyeuses danses, une fée a glissé en courant. La neige — ce sont les fleurs effeuillées de nos couronnes, que l'air de la terre change en glace. —

Les zéphirs qui se jouent dans le feuillage des buissons, ce sont les fées qui se balancent sur la branche pleine de séve. Si aux millions de branches des myriades de boutons éclosent, c'est que la reine des fées a besoin d'un bouquet pour ses fiançailles.

Quand les soupirs de nosseigne refaillent dans le bosquet silencieux, c'est que notre reine a besoin d'accords languissantes pour le festin des amours. Si les brises embaumées sont éveillées par le souffle du vent d'ouest, c'est que, un aimable sourire sur les lèvres, elle se dirige vers la sainte chambre nuptiale.

Si la molle langueur de l'amour vous enivre de délices, si les désirs voluptueux brûlent vos cœurs, si vos lèvres cherchent en frémissant des joues de roses, ou la tendre neige d'un beau sein, c'est que vous rêvez d'une fée.

La main des fées file la trame de vos jours, elles jettent sur votre sombre vie le reflet de leur éclat divin. Mais le bonheur qui vous échoit en partage ici-bas... hélas! pauvres mortels, il est plus fugitif que la trace d'une fée.

ESCHILBACH.

Hymne d'amour.

Silence, oh! silence! — Cessez vos chants pleins de désirs et de contes étrangers; ce qui plaît au vulgaire ne touche plus mon cœur. Les vagues mugissent tant que la tempête les soulève, mais quand le ouragan a passé, quand le zéphyr arrive, le flot ne fait plus que jouer.

Amour, doux messager du ciel! tu répands le doux éclat de l'aurore sur le sentier de la vie. Deux tendres colombes tirent sans peine, en poussant de doux gémissements, ton merveilleux char d'émeraude, qui s'élève dans l'éther entouré de lumière et de vapeurs.

Tu construis des ponts d'or, qu'aucune autre main ne bâtirait, et tu donnes aux regards enivrés un charme qu'ils ne possédaient pas! En voyant que de joies; que de plaisirs, que de délices tombent comme la rosée printanière, une émotion ineffable saisit le cœur à faire mourir.

Merci à toi, qui nous donnes les larmes ! — Ainsi pleure une belle journée, éprise d'un brûlant amour pour l'astre bien aimé qui a disparu ; — et ces douces larmes reposent sur la prairie, c'est la rosée que le soleil du matin rendra resplendissante de lumière, heureux de voir son image se réfléchir en elle.

Mais à toi, ô cœur plein de miséricorde, ange au magique sourire ! — Au lieu de supporter seul mon triste sort, je t'ai apporté mes douleurs en partage ! Comme la tempête dans une prairie couverte de vapeurs, j'ai durement brisé toutes les fleurs de ta vie, j'ai fait couler tes larmes, douces comme la rosée de mai.

Pardonne-moi ! Et retiens bien dans ton cœur ce vieil arrêt du destin, que les nuages peuvent obscurcir, comme les étoiles du ciel, mais qui n'en durera pas moins éternellement ! Il est plus doux de supporter les douleurs qui assiègent l'existence, — plus doux d'être malheureux en aimant, que de n'avoir, pendant toute sa vie, ni pleuré ni aimé.

.....
Et maintenant, taisez-vous, accords terrestres ! silence, chants passagers du génie mortel ! Je sens ma poitrine qui se dilate et laisse-moi chanter comme autrefois tes louanges, Seigneur, des louanges de toi seul ! Que puis-je désirer de plus beau que des palmes et des lis ! —

Je ne veux point pour tous les biens de la terre, pour la vie, pour une gloire d'un jour, te renier, — ô toi qui dans ton amour m'as créé poète ! toi qui m'as dit, en me bénissant : Va, chante en tous lieux mes louanges, — devant les anges et les hommes !

Le diamant, tu me l'as dit, ne doit point être caché, si l'on veut que chacun en admire l'éclat : je le porte sans ornement et seul. Je ne puis l'enchâsser dans la pourpre et l'or ; où de purs diamants brillent, on leur paye aussi un pur tribut d'admiration. —

Dans la haute et majestueuse cathédrale, couverte de tableaux et pleine de colonnes, dont les voûtes imposantes resplendent d'une lumière magique qui leur arrive par les vitraux d'azur, — l'œil est ébloui! — Mais l'âme est-elle édifiée? —

A l'autel sans ornement, pauvre, sans tableau, sans cierge, sans guirlande, l'Éternel se dévoile; la foi ne se réveille pas au milieu de l'éclat. Mon cœur est une simple chapelle qui n'attire jamais les regards, — la lampe éternelle qui y brûle, ô Seigneur, c'est mon chant.

Les connaissances de l'homme sont bornées, bornés sont ses efforts! — Les mondes enflammés roulent dans l'espace l'âme qui les admire obéit à sa divine vocation : aimer Dieu dans ses œuvres, c'est le culte des intelligences!

Mais hélas! que de fois l'œil redescend, baigné de larmes, de la hauteur des sphères, forcé de reconnaître qu'il est des bornes qu'il ne peut franchir!

De même qu'autrefois, les mains pleines de riches présents, les rois se sont prosternés avec humilité devant l'étoile de Bethléem, pour lui rendre hommage, laisse-moi t'offrir mes chants pieux, ô mon Dieu! c'est mon unique bien!....

Un silence profond règne dans l'assemblée, pas une lèvre ne témoigne son approbation, mais d'autres témoins veillent; on entend les roulements d'un tonnerre lointain. Et sur Henri, si hardi, tous les regards se tournent avec inquiétude, car en lui se trahit une sombre horreur. Il fait résonner avec violence les cordes de son luth, et la douleur et le dédain dans les yeux, les mots s'échappent de sa bouche sans sens et sans harmonie. Les assistants tremblent d'inquiétude, la force des âmes se brise, car les coups de tonnerre retentissent comme à l'approche du jugement dernier.

Alors Henri cherche à retrouver son ancienne énergie. « Pourquoi trembler comme un enfant devant la lueur des éclairs? — Sais-je s'ils ne m'apportent pas la couronne et la victoire, s'ils ne me porteront pas sur le trône où mon âme aspire? —

« Je veux vaincre, vaincre, vaincre! — Et dût ma vie se briser, je ne crains pas de lutter avec Dieu! » —

A l'instant retentit un fracas épouvantable, la foudre tombe, elle siffle en tournoyant dans la vaste salle. — Puis tout devient silencieux comme le tombeau. Des éclairs serpentent étincelants dans l'obscurité. — Partout règne une nuit profonde. On se hâte d'apporter des flambeaux.

« Où est Henri d'Osterdingen? » —

Eschilbach, prêt à continuer la lutte, était seul au milieu de la salle.

« Où a disparu Klingsor? » —

Jamais on ne put les retrouver ni en découvrir la moindre trace. — Alors les portes s'ouvrent et la comtesse entre : « Voyez-vous bien cette lumière dans l'église, sire Wolfram?

« Entendez-vous retentir le *De Profundis*? — Savez-vous bien ce que cela signifie? — C'est la plus belle des belles, votre sœur Brunehild, que l'orage a choisie : — et la gracieuse fleur a été brisée sur sa tige.

« Hélas! la malédiction du Ciel a présidé à cette lutte coupable. A genoux, poètes et chevaliers! priez pour la victime ..., et du voile de la pitié couvrez à jamais son triste souvenir. »



Sciences politiques.

ARCHIVES SECRÈTES DE LA DIÈTE GERMANIQUE.

(Deuxième article.¹)

L'année 1832 est sans contredit une des époques les plus tristes dans l'histoire politique de l'Allemagne. Ce fut pendant le cours de cette année, le 28 juin, qu'après plusieurs conférences de la diète, parurent enfin ces fameuses ordonnances qui, s'il est possible, surpasserent encore les célèbres décrets de Carlsbad.²

¹ Voyez le cahier de juillet, p. 11.

² Ces ordonnances, que les patriotes allemands ont nommées les *ordonnances de juillet de l'Allemagne*, occupèrent alors dans les polémiques politiques une place trop importante, pour que nous n'en rappelions pas ici les principales dispositions.

Le préambule en est aussi singulier que le contenu en est odieux. C'est, dit-il, pour compléter et expliquer en partie quelques-uns des paragraphes de l'acte final de Vienne, que la diète a été amenée à promulguer et rendre obligatoires pour toute la confédération les six articles. Or, l'acte final de Vienne est du 15 mai 1820. Il a donc fallu que la législation de 1820 durât douze ans entiers, pour que les hautes lumières de la confédération s'aperçussent que leur ouvrage était incomplet. Un pareil prétexte est assurément trop puéril de la part d'hommes que la confiance de leurs souverains s'était plu à revêtir des plus importantes fonctions, et dont quelques-uns avaient dans une longue carrière donné des preuves d'une intelligence et d'une capacité incontestables. Il vaut mieux n'y voir que ce qu'il y a réellement, c'est-à-dire un moyen de rendre plus oppressive encore la législation existante.

Le résumé que nous allons donner des six articles, fera mieux juger du reste que tout autre commentaire, des vues bienveillantes qui animaient les chefs de la confédération :

1.° « L'article 57 de l'acte final de Vienne dispose que la totalité du pouvoir politique (*die gesammte Staatsgewalt*) doit rester réunie dans les mains du chef de l'État, et qu'aux termes mêmes de la constitution représentative (*landständische Verfassung*), le souverain ne doit admettre la coopération des États

La révolution de juillet 1830 ne s'était pas bornée à la France, elle avait remué l'Europe entière. Les révolutions belge et polonaise éclatèrent bientôt après. L'Allemagne elle-même, d'ordinaire si tranquille, si passive, ne tarda pas à ressentir le

que pour l'exercice de certains droits déterminés. Ainsi un souverain allemand n'a pas seulement, comme membre de la confédération, le droit de rejeter une pétition des États contraire à ses doctrines, mais c'est encore pour lui un rigoureux devoir.

2.° « Il est également entendu que les États ne doivent refuser à aucun souverain de l'Allemagne les moyens nécessaires pour faire marcher le gouvernement d'après les règles tracées par les instructions fédérales et la constitution du pays, et si les assemblées représentatives veulent mettre au vote des impôts nécessaires au gouvernement, des conditions qui, médiatement ou immédiatement, amèneraient la réalisation de vœux hostiles, il y aura lieu à l'application des articles 25 et 26 de l'acte final; c'est-à-dire, en d'autres termes, d'appeler à son secours un voisin puissant, qui viendra délivrer le monarque d'une aussi anarchique oppression, et remettre les choses dans leur état primitif.

3.° « La législation intérieure des États de l'Allemagne ne doit jamais se trouver en opposition avec les bases fondamentales de l'acte fédéral, telles qu'elles sont établies par l'article 2 du dernier acte, et l'article 1.° de l'acte final de Vienne, et ne jamais les empêcher de remplir les obligations fédérales, et constitutionnelles, et notamment de voter ou percevoir les contributions qui lui sont dues.

4.° « Une commission doit être nommée dans le sein de la diète pour défendre contre toutes attaques ses droits et sa dignité; elle devra surveiller continuellement les délibérations des différents États, soumettre à son attention toutes les résolutions qui seront en opposition avec les devoirs fédéraux, et en donner avis à la diète, qui avisera. »

Viennent ensuite, dans les derniers articles, les dispositions qui concernent plus spécialement la presse, celles, par conséquent, auxquelles les chefs de la confédération devaient attacher le plus d'importance.

5.° « Attendu que l'article 59 de l'acte final de Vienne dispose que là où la publicité des délibérations des États est permise par la constitution, la liberté de la tribune devra être limitée de telle sorte, que ni les discours prononcés aux Chambres, ni leur publication par la voie de l'impression ne puissent compromettre le repos d'un des États de la confédération ou celui de l'Allemagne, tous les gouvernements fédéraux s'engagent réciproquement, ainsi qu'ils en sont tenus par leurs devoirs envers la diète, de faire et d'exécuter, dans les limites de leur constitution intérieure, les ordonnances les plus propres à prévenir les attaques des assemblées délibérantes contre la confédération, et à amener le vote de l'impôt. »

6.° L'article 6 est destiné à éclaircir l'article 17 de l'acte final, en confirmant la diète dans le droit exclusif d'interpréter à sa volonté l'acte fédéral.

La diète, enfin, non encore satisfaite de tout ce qu'elle a fait contre la liberté de la presse en Allemagne, renvoie à la commission nommée pour rédiger des dispositions uniformes en matière de presse périodique.

contre-coup du mouvement de Paris. Altenbourg, Leipzig, Dresde, le Brunswick, la Hesse électorale, furent le théâtre d'insurrections populaires. Dans quelques villes rhénanes, des émeutes assez graves firent douter les rois des sentiments de fidélité de leurs sujets. La Bavière continuait à être en proie à une sourde fermentation. Si, sur d'autres points, les populations n'allèrent ni jusqu'à l'insurrection, ni même jusqu'à l'émeute, elles portèrent devant les Chambres des pétitions énergiques, croyant le moment favorable pour obtenir de la terreur des gouvernants quelques concessions, ou pour reprendre ce qu'on leur avait ravi. Le grand-duché de Bade était trop voisin de la France pour rester étranger aux mouvements qui remuaient alors toute l'Allemagne. S'il n'y eut point de révolution dans ce pays, c'est que les États s'associèrent aux vœux du peuple. Des pétitions qui demandaient la liberté de la presse furent accueillies, et les États portèrent eux-mêmes aux pieds du trône l'expression des vœux du pays. Dans ces circonstances, le grand-duc Léopold fit présenter par ses ministres, et dans les formes constitutionnelles usitées en pareil cas, une loi qui, après avoir subi dans les deux Chambres les discussions les plus régulières, fut adoptée par lui, et devint loi de l'État le 28 décembre 1831. Cette loi, aussi libérale que peut l'être une loi politique en Allemagne et dans un pays monarchique, déclarait la presse libre, moyennant certaines restrictions, et abolissait la censure.¹

1 Voici quelques-unes des dispositions les plus importantes de la loi du 28 décembre 1831 :

« Article 1.^{er} La censure des écrits qui paraîtront ou seront vendus dans le grand-duché, est abolie.

« Art. 2. Cette disposition relative aux imprimés s'étend à tous les écrits ou ouvrages d'art reproduits par toute espèce de moyen mécanique, tels que la lithographie, la gravure sur cuivre ou sur bois.

« Art. 3. Aucun écrit, anonyme ou non, ne devra être imprimé ou vendu dans le grand-duché, s'il ne porte le nom de l'éditeur ou de l'imprimeur, ainsi que la désignation du lieu et de l'époque de l'impression.

« Art. 4. La violation du précédent article entraîne pour l'éditeur, l'imprimeur ou le vendeur, sans égard pour le contenu de l'écrit, une amende de 5 florins (10 fr. 77 $\frac{1}{2}$ c.) à 100 florins (215 fr. 49 c.).

« Le vendeur sera déchargé de toute responsabilité en nommant l'éditeur ou l'imprimeur badois, et l'imprimeur, en nommant l'éditeur badois.

On peut difficilement se peindre la joie qui anima tous les citoyens du grand-duché de Bade, lorsqu'ils se virent affranchis de ce despotisme qui pesait si cruellement sur l'intelligence et la pensée humaine. La veille du jour où la loi devait être exécutoire, des troupes de musiciens se rassemblèrent sur le sommet des montagnes, et jusqu'à minuit jouèrent des airs funèbres, afin d'enterrer la censure avec tous les honneurs possibles. A minuit des feux de joie s'allumèrent sur tous les points, et les délicieuses vallées du grand-duché de Bade retentirent de chants de triomphe.

Mais cette joie fut de courte durée : la Prusse et l'Autriche, qui suivaient avec anxiété toutes les phases de cette régénération intellectuelle, qui peut-être n'avaient pas cru d'abord à la promulgation de la loi, furent un instant surpris de ces cris de joie et de la liberté qui partaient de ce petit pays, et dès ce moment combinèrent leurs efforts pour faire abolir la loi et réinstaller la censure. Comment s'y prirent-ils ?

Malgré toute la débilite de nos formes constitutionnelles, une semblable question ne laisse pas que nous paraître assez étrange. Nous nous imaginons avec peine comment une loi délibérée et votée par les États, adoptée et sanctionnée par le prince, peut être ouvertement abrogée, sinon par les mêmes formes et en sui-

« Art. 6. Chaque journal ou écrit périodique devra présenter à l'autorité un rédacteur responsable, jouissant des droits de citoyen badois et âgé de plus de trente ans; moyennant l'accomplissement de cette formalité, la permission de l'autorité n'est plus nécessaire pour fonder ou publier de semblables écrits.

« Chaque numéro ou cahier devra porter le nom du rédacteur responsable.

« Art. 7. Le rédacteur responsable, avant la publication de son journal ou de son écrit, déposera, pour sûreté des frais, indemnités ou amendes auxquelles la publication pourra donner lieu, un cautionnement de MILLE florins, si son journal ne paraît pas plus de trois fois par semaine, et de DEUX MILLE florins, s'il paraît plus souvent. Ce cautionnement pourra être fourni en biens-fonds, en argent, en obligations de l'État ou par une caution. Dans le cas où il serait entamé, il sera complété sous un délai que fixeront les tribunaux.

« Art. 9. Les dispositions des articles 6, 7 et 8 ne sont pas applicables aux feuilles ou journaux qui s'occupent uniquement de sciences, d'art, de manufactures, ainsi qu'aux feuilles officielles; elles doivent seulement présenter un rédacteur responsable, qui signera chaque feuille ou cahier.

« Art. 33. La procédure sera orale et les débats publics. A la prochaine session, le titre III sera soumis aux Chambres, qui devront concilier avec la loi nouvelle l'institution du jury. »

mont les mêmes voies qui ont servi à la faire. Tout cela peut être une juste chose pour nous, mais les chefs de la confédération n'ont point de semblables scrupules. Le grand-duc de Bade fut sommé de rétablir les choses dans leur état primitif, de réinstaller les coupeurs, sans quoi les troupes prussiennes viendraient tenir garnison dans sa bonne ville de Carlsruhe. Peu de temps après, une ordonnance du grand-duc révoqua la loi qu'il avait lui-même adoptée.

Dans l'attente de ce qui devait arriver, et dans la crainte, justifiée plus tard par l'événement (28 décembre 1831), que le peuple badois ne vint à arracher aux bonnes intentions du grand-duc Léopold une loi libérale sur la presse, la Prusse, toujours prévoyante, préparait en secret une législation sur cette matière, et cherchait, suivant son habitude, à s'immiscer dans ces délibérations, afin de pouvoir les diriger à son gré. C'est ce dont fait foi une lettre du comte de Bernstorff, ministre des affaires étrangères à Berlin, adressée, le 18 octobre 1831, à M. de Nagler, représentant de la Prusse près la diète de Francfort.

A Son Excellence M. de Nagler, etc., à Francfort.

« Le gouvernement du roi désire s'entendre avec les gouvernements du sud de l'Allemagne, qui préparent actuellement dans leur législation sur la presse des modifications essentielles, traiter

On nous saura gré, sans doute, de retracer ici les principaux articles de l'ordonnance du 28 juillet 1832, afin qu'on puisse la comparer avec la loi du 28 décembre de l'année précédente :

« Article 1. Les écrits qui paraîtront par feuilles quotidiennes ou par cahier, et qui seront au-dessus de vingt feuilles, ne pourront être imprimés qu'avec l'agrément préalable de l'autorité de police compétente, qui devra prendre connaissance de leur contenu.

« Art. 2. Toute violation de cet article sera punie d'une amende de 5 à 30 florins, sans préjudice de la peine que l'auteur pourra encourir pour le contenu de son écrit.

« Art. 6. La publicité de la procédure et des débats judiciaires en matière de presse est supprimée.

L'ordonnance se termine par ces mots : « Les dispositions de cette ordonnance devront être exécutées sur-le-champ. »

Il était assurément impossible de s'exécuter de meilleure grâce, et de montrer pour la diète plus de condescendance et de bonne volonté.

conjointement avec lui un sujet aussi important, pour arrêter en commun les bases de ces projets de loi. Il s'occupe en ce moment de délibérer sur les voies et moyens les plus propres à y parvenir, et à amener un résultat satisfaisant.

En même temps vous recevrez l'écrit des instructions que j'adresse, à l'envoyé de Sa Majesté à Carlsruhe, et je fais parvenir des instructions analogues aux chargés d'affaires de Sa Majesté près les cours de Bavière, de Wurtemberg et de Hesse-Darmstadt.

Berlin, le 16 octobre 1821. *Signé* Bismarck.

Voici la dépêche adressée à l'envoyé prussien à Carlsruhe.

A M. le baron d'Otterstedt, à Carlsruhe.

« Pendant que dans quelques États de l'Allemagne méridionale, et notamment dans le grand-duché de Bade, d'importantes modifications se préparent dans la législation existante aujourd'hui sur la presse, que les Chambres elles-mêmes, se mettant à la tête de cet anarchique mouvement, en font le sujet de leurs délibérations, le gouvernement du roi croit reconnaître non-seulement dans l'importance et l'actualité de cette question, mais encore dans l'ouverture confidentielle que le gouvernement grand-ducal a faite par son envoyé à la diète, tant au chargé d'affaires, de Prusse qu'aux représentants des autres cours, une occasion toute spéciale de discuter les conditions et les hypothèses dans lesquelles pourrait se rédiger, d'après l'intention de tous les gouvernements confédérés, un code de lois uniformes sur la presse; code promis par l'article 18 de l'acte fédéral, et en quoi notamment une collaboration active de la part de la Prusse pourrait être utile.

« Je me plais à espérer que cette discussion amènera bientôt un résultat décisif. En attendant je vous prie de porter ces instructions à la connaissance du ministère, et d'exprimer en même temps le vœu que jusqu'à la communication dont je vous parle, le gouvernement grand-ducal ne prenne, en matière de presse, aucune résolution définitive, et ne se lie vis-à-vis d'un autre

État, de manière à rendre difficile, sinon impossible, la combinaison que nous avons en vue.

« Berlin, le 18 octobre 1831.

Signé BERNSTORFF. »

Pendant que la Prusse, avec son incroyable activité d'intrigue, se mêlait à toutes les affaires, envoyait partout ces instructions, l'Autriche, toujours fidèle à son système, observait et temporisait. Bien longtemps après que la Prusse eut pris l'initiative, le 27 mars 1832, M. de Metternich adressa à l'ambassadeur autrichien à Berlin les instructions qu'on va lire.

A M. le comte Trautmannsdorff, à Berlin.

« M. le baron de Maltzahn vient de me communiquer une lettre de M. le comte de Bernstorff du 22 de ce mois, sur la question de la presse dans le grand-duché de Bade. Le ministre y exprime le désir de s'entendre avec vous sur la solution de cette question qu'il a déjà soumise à un examen approfondi, et d'amener une communication réciproque des vues des deux cours, afin qu'on soit préparé à voter de concert, lorsque cette affaire sera soumise aux délibérations de la diète.

« Voici quelles sont les intentions du cabinet prussien : L'assemblée fédérale devra accepter dans leur intégrité les assurances contenues dans la déclaration badoise, que la nouvelle loi sur la presse ne peut déroger en rien aux lois fédérales, et que les attributions conférées à la diète par les §§. 6 et 7 de la loi fédérale sur la presse, continueront, d'avoir à l'égard du grand-duché de Bade, toute leur force et vigueur; se ranger ensuite de l'avis de la commission qui regarde l'existence de la loi badoise comme inconciliable avec la législation fédérale, et enfin exprimer au gouvernement de ce pays que l'on attend de lui formellement qu'il suspendra ou modifiera les dispositions de sa loi, et s'opposera avec fermeté à tout ce qui pourrait blesser les intérêts ou les droits de la confédération, jusqu'au vote d'une loi définitive et générale sur la matière, basée sur les dispositions de l'article 18 de l'acte fédéral.

« M. le comte de Bernstorff me fait savoir dans le rescrit dont je viens de vous entretenir, qu'il a déjà muni M. de Nagler des instructions nécessaires pour voter conformément à ces idées.

« Le cabinet prussien, qui veut bien s'entendre avec nous sur cette question, a droit à toute notre reconnaissance. Aussi ne devons-nous pas perdre un seul instant pour lui faire connaître sur ce point ce que pense le gouvernement de Sa Majesté impériale et royale, afin d'amener par cet échange réciproque d'idées une marche uniforme dans la conduite des deux cours.

« Nous sommes complètement d'accord sur ce point, qu'il faut accepter intégralement les assurances contenues dans la déclaration badoise, et nous nous rangeons également de l'avis du comité de la diète, qui déclare cette loi sur la presse inconciliable avec la législation fédérale.

« C'est pourquoi nous croyons que nous avons lieu d'attendre de ce gouvernement qu'il exprimera d'une manière formelle l'assurance, non de modifier, mais de suspendre ou de retirer la loi dont il s'agit, jusqu'au vote d'une loi définitive sur cette matière.

« Nous avons toujours cru que les étroits rapports que l'usage d'une langue et d'une écriture communes ont créés entre toutes les diverses populations allemandes, et qui ont affermi sur des bases solides la confédération germanique, ne permettent pas de considérer les abus de la presse comme un mal local, et qu'ainsi la poursuite de ces abus ne peut pas être abandonnée à la législation d'un des États confédérés; car il lui est totalement impossible d'élever entre lui et ses voisins une barrière telle que ce qui sera imprimé chez lui ne sorte jamais des limites de son territoire.

« Autre considération : les produits de la presse allemande se répandent aussitôt dans tous les pays germaniques, et puisque l'Allemagne entière forme aujourd'hui un corps d'État dont la condition première est le repos et la tranquillité de tous, il ne doit pas être permis à un membre isolé de ce corps d'inonder les autres États de productions anarchiques ou d'écrits non censurés, qui non-seulement menaceraient la sécurité intérieure des États

voisins, mais seraient capables de mettre en péril l'existence de toute l'union.

« En partant de ce point de vue, nous sommes amené à vous exprimer l'opinion que le gouvernement badois n'a point le droit de faire une loi de presse aussi inconciliable avec la législation provisoire de la diète sur cette matière, et que par conséquent, dans l'intérêt même de la confédération, il doit en suspendre les effets jusqu'au vote d'une loi de presse générale et définitive.

« Nous souhaitons sincèrement que M. le comte de Bernstorff, avec les hautes lumières qui le distinguent, apprécie d'autant mieux les considérations que je viens de vous exposer, que nous ne doutons pas que ce ne soit la seule manière de traiter avec succès cette affaire devant la diète. Sous cette modification expresse, nous sommes tout prêt à adopter les autres propositions du reserit prussien, et conséquemment à munir M. de Nagler des instructions nécessaires pour porter le vote de l'Autriche.

« Nous regardons cette question comme vitale pour la confédération, et prions instamment M. le comte de Bernstorff de vouloir bien, dans cette importante circonstance, soumettre à la diète l'expression unanime des deux cours.

« Je vous prie, M. le comte, de communiquer sans délai à M. le comte de Bernstorff les instructions de notre cour.

« Vienne, ce 27 mars 1832. *Signé METTERNICH.* »

Après les journées de juillet, la Hesse électorale aussi voulut faire sa révolution. Elle chassa l'électeur, et mit à sa place son fils, avec le titre de corégent. Une nouvelle constitution, la plus libérale peut-être de toute l'Allemagne, fut le prix et la récompense de cette insurrection. De toutes parts on demandait la liberté de la presse, et l'exemple du grand-duché de Bade pouvait devenir contagieux. Le prince de Metternich, jaloux de rester fidèle aux sentiments d'antipathie et de haine qui l'avaient animé toute sa vie contre les institutions libérales, ne pouvait voir avec indifférence les réformes politiques qui se préparaient dans l'électorat. Aussi un de ses premiers soins fut-il de se concerter avec

la Prusse, afin d'étouffer à leur naissance des mouvements aussi révolutionnaires.

Voici la lettre qu'il écrit à ce sujet à l'ambassadeur autrichien près la cour de Berlin :

A M. le comte Trautmannsdorff, à Berlin.

« M. le comte, le cabinet prussien connaît, par ses rapports d'ambassade de Cassel, l'état des négociations entamées entre le gouvernement de ce pays et les États relativement à la loi sur la presse, et à Vienne comme à Berlin l'on craint également que le prince-électeur (*Kurprinz*) ne se trouve amené à adopter les mêmes mesures dont le grand-duc de Bade a aujourd'hui si grand lieu de se repentir, c'est-à-dire à la promulgation de la loi en question.

« Nous voulons adresser à l'envoyé d'Autriche à Cassel les instructions nécessaires pour qu'il fasse auprès du gouvernement électoral toutes les démarches nécessaires pour l'empêcher de tomber dans une semblable faute; mais nous ne pouvons attendre avec confiance de succès de notre amicale intervention, qu'autant qu'elle serait appuyée par les efforts communs des envoyés de Prusse et d'Autriche, qui, naturellement, pour en assurer la réussite, devront mettre en avant, soit les devoirs de la confédération, soit les intérêts de la Hesse.

« Vienne, le 31 mai 1832. *Signé METTERNICH.* »

De son côté, le nouveau ministre des affaires étrangères de Prusse, M. Ancillon, ne perdait point de temps pour répondre aux avances du cabinet de Vienne; car quelques jours après il adressa la lettre suivante à M. de Nagler.

*A Son Excellence M. de Nagler, grand-maître général
des postes, à Francfort.*

« Le gouvernement de la Hesse électorale doit s'abstenir pour le moment, dans sa législation sur la presse, de toute mesure qui se trouverait en contradiction avec la législation fédérale sur

le même sujet, ou contrarierait les dispositions de la loi définitive que l'on a l'intention de présenter à la sanction de la diète. Le cabinet autrichien vient de charger son envoyé à Cassel, M. le baron de Hruby, des instructions nécessaires pour demander l'appui du chargé d'affaires prussien dans les démarches qui seront utiles pour amener ce résultat.

« Berlin, cc 6 juin 1832.

Signé ANCILLON. »

On connaît maintenant la tactique des deux grandes cours, lorsqu'il se prépare dans un État de la confédération une loi dont ils redoutent la tendance libérale. Elles veulent paralyser les délibérations des États, en effrayant les princes d'abord, et ensuite en prétextant que la confédération prépare une loi définitive sur la matière. Au mois de juin 1815, la diète a promis, dans un article 18, de s'occuper de plusieurs matières importantes; mais jusqu'ici on n'a encore vu que ses promesses.

Mais ce n'est pas tout; le langage des diplomates, d'ordinaire assez calme et surtout assez embrouillé, le devient encore davantage quand il est fabriqué dans une chancellerie allemande : mais autour de ces hommes prudents voltige une foule d'enfants perdus, qui, par excès de zèle, compromettent leurs maîtres, en exagérant leurs idées ou en ébruitant par des sorties inconsidérées des projets qu'ils ont le plus grand intérêt à tenir cachés. Un modèle en ce genre est la lettre écrite par le vieux Kopp, ce conseiller hessois qui, dans les affaires hollando-belges, écrivit au roi de Prusse cette lettre si plaisante, où il s'offrait de reconquérir à lui tout seul la Belgique et d'écraser la révolution.

Une petite émeute avait eu lieu sur les bords du Rhin; aussitôt le conseiller Kopp abandonne ses études de paléographie, et écrit à M. de Nagler la lettre qu'on va lire :

« Les troubles dont on vient de vous donner connaissance ont été si forts, que ces coquins-là ont jeté de gros pavés sur le commissaire de police et sur ses agents, qui s'efforçaient de rétablir l'ordre. Les plus grands châtimens sont trop doux pour de pareils méfaits. Il ne faut pas s'attendre à ce que dans la

session qui se prépare on songe à rendre les lois pénales plus sévères; car il est dans l'intérêt de ces jacobins de pouvoir acheter le pardon de tous leurs crimes. Les princes de l'Allemagne feraient très-bien de promulguer une loi martiale (*Auf-rührergesetz*); car maintenant les tribunaux ne peuvent prononcer que des peines dérisoires.

« Ici on ne sera pas tranquille tant qu'Itzstein y sera. Il se glisse partout comme la peste dans l'ombre, fait tout par ses agents, afin qu'on ne puisse venir jusqu'à lui; et bien que j'aie souvent proposé de l'expulser du pays, j'ai toujours reçu pour réponse que, quoique Mayençais par sa naissance, il avait obtenu le droit de nationalité badoise. Comme il a son club à Mayence, et qu'il ne sait qu'y aller et en revenir, il serait bien à désirer qu'on pût mettre la main dessus et l'enfermer comme il faut; car ici chacun se fait son avocat, et l'on ne pense nullement à cette maxime : *Salus reipublicæ suprema lex esto.* »

Nous ne parlerons pas de tout ce qu'il y a de bas et d'ignoble dans cette dénonciation perfidement lancée auprès de la diète contre un des membres les plus distingués de l'opposition badoise. Nous ne nous arrêterons qu'aux dernières lignes. Leur plus grande importance, à nos yeux, est de nous mettre dans la confiance des projets de la confédération, projets que ses chefs sont trop habiles pour ébruiter. Si M. Kopp a adressé une semblable lettre à M. de Nagler, c'est qu'il était sûr de flatter les penchants secrets du diplomate pour les mesures dont il réclamait l'adoption. La proposition d'une loi martiale est une de ces manœuvres renouvelées de tous les gouvernements qui, trop faibles pour lutter contre l'esprit démocratique, se sont imaginé qu'en grossissant la voix et en appelant la terreur à leur aide, ils parviendraient plus sûrement à leur but. Mais ils n'en est pas moins vrai que les chefs de la confédération, décidés au premier mouvement à en finir, pour toujours, selon eux, avec ce qu'ils appellent l'esprit révolutionnaire, ne seraient pas fâchés de substituer l'expéditive justice des commissions martiales aux prudentes lenteurs de la justice ordinaire.

Quant à la maxime qui termine si dignement cette curieuse épître, l'auteur ne s'est probablement pas aperçu qu'elle était infiniment plus jacobine que toutes les résolutions que peuvent prendre M. d'Itzstein et la Chambre badoise. On a bien vu quelquefois que dans des moments de crise terrible, où il fallait de grands remèdes à de grands maux, les gouvernants s'étaient vus forcés de proclamer le principe de la nécessité; mais lorsque rien n'oblige à sortir des voies légales, il y a plus que de la stupidité à invoquer de pareils remèdes. Ceux qui soutiennent le despotisme dans l'intérêt de leur parti ou de leurs opinions, ne savent pas sans doute qu'ils s'exposent à des réactions et à des maux plus terribles que ceux qu'ils ont voulu appeler sur la tête de leurs ennemis.

P. A. DE LA NOURAIS.

Bilances

Pétrole

LE CHANT DE LA BATAILLE D'ASPERN.
 TRADUIT DE THÉODORE KOERNER.

La nuit est calme, la terre dort, et dans le champ des cieux, l'astre au front couronné de pâles étoiles regarde passer les nuages.

O monde, pourquoi ce silence mystérieux? Pourquoi ce calme sinistre, perfide comme celui de la mer qui couve une tempête sous ses flots?

Qu'entends-je bruire à ta surface? un secret effroi saisit mon âme!
Ne dirait-on pas que par un faible tressaillement tu veux soulever le
voile sanglant de l'avenir?

Tout repose.... Les étoiles filent d'un pôle à l'autre.... O monde, jouis encore de tes doux songes : le jour qui va luire, les chassera bientôt!

Au loin déjà l'Orient se colore d'une blancheur fugitive. La nuit replie lentement ses voiles : Dieu soit loué ! Voici l'aurore.

Salut, clarté des cieux qui nous éclaire une fois encore! Beau soleil, viens secouer sur nous tes gerbes de flamme! La nuit est l'image de la mort. Tu nous annonces la résurrection.

Mais hélas ! combien de ceux qui saluent comme moi ton réveil, te verront-ils ce soir redescendre sous l'horizon ? Dans plus d'un noble cœur frémit le désir du combat.

Et dans quelques heures, ces nobles cœurs ne battront plus pour la gloire et l'amour. Les brouillards se déchirent comme des linceuls; une vapeur humide monte vers les nues comme une muette prière.

Maintenant, voyez au loin sur la plaine étinceler les armes! Le jeune guerrier a dit au toit paternel un dernier adieu. De vagues pressentiments serrent sa poitrine brûlante; il regarde le ciel avec anxiété.

Ses lèvres s'agitent et murmurent un nom chéri; son âme rêveuse se souvient des larmes de la bien-aimée restée seule. Heures fortunées de l'amour, mais fugitives comme lui, renaîtrez-vous un jour?

Jamais — car éternelle sera la séparation! Déjà le soleil est bien haut. Des tubes de bronze et d'acier jaillissent les éclairs du trépas. L'armée s'ébranle, et le champ du combat se crevasse pour boire le sang qui va couler.

Voyez-vous là-bas ce chef intrépide donner le signal? L'aigle française secoue ses ailes avec menaces! — Frères, en avant, — perçons la mêlée, à nous l'aigle audacieuse!

Adieu, adieu! doux objet de mes premières amours. Ne pleurez point mon absence : je reviendrai, chargé de gloire, essuyer vos larmes avec le coin brodé d'un étendard.

Pareilles aux vagues qui tourmentent la face de l'océan, les deux armées se heurtent sur le champ de bataille. La mort gronde sur leurs têtes; le sang ruisselle à longs flots.

Suivez-moi! devant vous est la gloire, ici le trépas, et derrière, c'est la honte! En avant donc: vous combattez pour les droits les plus saints!

Et autour du jeune guerrier le fer moissonne les hommes et les coursiers. Il crie une fois encore : en avant. Mais une balle siffle; il tombe le front brisé.

Mais la pensée de la patrie console sa dernière heure; sa voix mourante a murmuré : vive la maison d'Autriche! et son regard terne et voilé semble encore menacer l'ennemi.

L'aigle est vaincue, les drapeaux fuient. Gloire à toi, ô ma patrie victorieuse!

LE ROI AVEUGLE,

BALLADE TRADUITE DE L. UHLAND.

Quelle est cette troupe de guerriers du Nord qui se presse là-bas sur les grèves où le flot vient mourir? Que demande ce vieux roi aveugle, avec ses cheveux blancs? Un long bâton soutient ses pas débiles, et sa voix plaintive, qui franchit le détroit, fait retentir l'île entière. —

« O ravisseur! rends-moi ma fille, captive dans ton repaire de rochers. Les accords de sa harpe et ses chants si doux calmaient les ennuis de ma vieillesse. Tu l'as ravie au sein des danses qu'elle guidait sur nos rivages. A toi la honte qui flétrit le lâche! car tu as humilié mes cheveux blancs. » —

Alors de son antre sauvage sort le géant farouche. Sa main balance une lourde épée, dont il frappe l'écusson de son bouclier. — « Ta fille, ô vieillard, ne manquait pas de défenseurs; mais tes guerriers n'ont su la protéger. Ils sont nombreux, tes sujets; mais timides comme des femmes. » —

Et les guerriers du vieux roi restent muets; pas un ne sort des rangs — « Suis-je donc abandonné de tous? » s'écrie l'aveugle couronné. — Le plus jeune fils du roi lui a seul répondu : « Père, laisse-moi combattre; car j'ai le bras fort et du courage au cœur. » —

« Mon fils, notre ennemi n'a jamais rencontré d'adversaire qui pût le dompter. Et pourtant ta main qui presse la mienne annonce une noble vigueur. Prends ce vieux glaive, c'est le prix accordé jadis au scalde vainqueur. Si tu succombes, l'océan me servira de tombeau. » —

Silence! entendez-vous le bruit de la nef qui fend l'onde, amère? Le vieil aveugle écoute, tout se tait près de lui; et les échos lointains lui portent le bruit des armes et les clameurs du combat.

Et dans sa joie il s'écrie : « O dites-moi ce que vous voyez! Je reconnais le cliquetis de ma bonne épée. Oui, c'est elle qui rend ces sons éclatants. »

Le ravisseur est tombé; il a reçu un sanglant salaire. Gloire à toi, jeune héros! tu es digne d'être le fils d'un roi.

Tout redevint silencieux. Le vieillard prêtait l'oreille : « Qu'entends-je venir du côté de la mer ? n'est-ce pas un bruit de rames qui soulève les vagues ? » —

La nef a touché le rivage ; c'est le fils du roi chargé de sa puissante armure ; c'est Gunild, parée de ses cheveux qui brillent au soleil comme des nattes d'or.

« Oh, soyez les bienvenus, s'écrie du haut des rochers le roi aveugle ; car maintenant ma vieillesse sera heureuse et ma tombe honorée. Enfant, tu placeras près de moi l'épée victorieuse ; et toi, Gunild, ma fille chérie, tu chanteras l'hymne de mes funérailles. »

LA PATRIE,

TRADUIT DE KOERNER.

Où est ta patrie, barde guerrier ?

— Là où respandit honorée l'étoile du génie ; où fleurissent des couronnes pour tout ce qui est noble et beau ; où dans une sainte joie des cœurs généreux s'enflamment au nom magique de liberté. C'est là qu'est ma patrie !

Comment s'appelle ta patrie, barde guerrier ?

— Hélas ! aujourd'hui courbée sur les cadavres de ses fils, elle subit en pleurant le joug de l'étranger ! — Pays des chênes, terre de l'honneur et des héros ; ainsi, jadis s'appelait ma patrie.

Pourquoi pleurer sur ta patrie, ô barde guerrier ?

— Parce que ses chefs humiliés tremblent devant la tyrannie des oppresseurs ; ses droits les plus sacrés ont été méconnus ; ses plaintes n'ont point trouvé d'oreilles qui les écoutent : voilà pourquoi je pleure sur ma patrie.

Quels sont les vœux de ta patrie, ô barde guerrier ?

— Elle exhale vers les cieux d'inutiles clameurs ; la voix tonnante de son désespoir appelle des défenseurs, la vengeance et la liberté : voilà les vœux de ma patrie.

Anéantir un honteux esclavage, chasser de sa frontière une meute altérée de sang, et devenue libre, combler d'honneurs ses fils affranchis par la victoire ou le trépas : voilà les vœux de ma patrie.

Elle a foi dans la justice de sa cause, elle espère, elle attend le réveil du peuple et un Dieu qui la venge.

Voilà l'espoir de ma patrie.

A. P. CHRISTIAN.

LE PÊCHEUR

(Der Fischer),

BALLADE IMITÉE DE GOETHE.

D'un lac tranquille et pur effleurant la surface,
Dans sa barque légère un pêcheur a glissé,
A sa suite traînant un sillon qui s'efface
Comme un souvenir du passé.

Il est jeune, il est beau ; sa voix est douce et tendre ;
Dans l'espoir de son âme il rêve un heureux jour ;
Il chante, et près de lui tout se tait pour l'entendre,
Car son chant est un chant d'amour.

C'était l'heure où des cieus tombe lentement l'ombre,
Où le regard lassé ne fait plus qu'entrevoir,
Où chaque instant qui fuit jette un voile plus sombre
Sur le front étoilé du soir.

Et la jeune beauté solitaire et muette,
Qui venait sur la rive aspirer la fraîcheur,
De son trouble naissant vaguement inquiète,
Écoutait les chants du pêcheur.

« J'ai vu fuir ma vingtième année ;
« Et nul cœur n'a compris ce qu'à mon cœur d'amour ;
« Et nulle vierge encore, au soir de la journée,
« Ne m'a donné la fleur fanée
« Qui toucha son sein tout un jour.

« Ma barque abandonne la rive,
« Sans qu'une douce voix dise le mot adieu,
« Sans qu'un regard plaintif sur les flots me poursuive,
« Sans qu'une prière plaintive
« Tout bas me recommande à Dieu !

« Sur les flots a grondé l'orage;
 « Du haut du ciel en feu sur moi l'éclair a lui,
 « Sans qu'une femme, en vain rappelant son courage,
 « Ait dit, à genoux sur la plage :
 « Sainte Vierge, veillez sur lui !

« Et quand par l'amour, vers la terre
 « Mes amis rappelés voguent de toute part,
 « Moi, je reste sur l'onde exilé volontaire;
 « Car la rive m'est solitaire
 « Au retour ainsi qu'au départ. »

Mais soudain il se tait, il s'arrête, il écoute
 A sa voix une voix répond du sein des flots;
 Sur sa bouche a passé le sourire du doute,
 Et la voix répète ces mots :

« Jusqu'à moi ta plainte est venue,
 « J'ai reconnu tes doux accents;
 « Et d'une langueur inconnue
 « Ta voix a troublé tous mes sens.
 « Beau pêcheur, je suis une ondine,
 « De ce lac je fais mon séjour,
 « Et malgré ma haute origine,
 « Beau pêcheur, je t'aime d'amour !

« Cette onde que ta main caresse,
 « Et qui, frissonnant sous ta main,
 « Tour à tour s'élève et s'abaisse,
 « Suit les mouvements de mon sein.
 « Lorsque du Nord cherchant l'étoile,
 « Ta barque sur les flots bondit,
 « C'est moi qui souffle dans ta voile
 « Cette brise qui l'arrondit.

« Aux pêcheurs quand les flots avarés
 « Refusent de livrer leurs fils,
 « Par moi des poissons les plus rares
 « Tes filets sont toujours remplis,
 « Ta voix au sein de la tourmente
 « Accuse-t-elle l'aquilon?
 « J'accours, et la vague écumante
 « S'aplanit sous ton aviron.

« Beau pêcheur, je suis jeune et belle,
« Et je serai belle toujours;
« Car ma jeunesse est éternelle,
« Comme le seront tes beaux jours.
« Viens ! pour toi j'ai déjà sous l'onde
« Préparé mon palais natal,
« Au sein d'une grotte profonde
« Que couvre un dôme de cristal ! »

Elle dit, et soudain retentit sur la plage
Un bruit qui sur les eaux roulait s'affaiblissant,
Et des cercles nombreux vinrent jusqu'au rivage
Se briser en s'élargissant.

Et quand parut le jour, nombreuse et consternée,
La foule des pêcheurs, d'un douloureux regard,
Poursuivait sur le lac la barque abandonnée
Qui flottait au gré du hasard.

M.^{me} MÉLANIE WALBOR.



Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Geschichte des Mittelalters : Histoire du moyen âge, ten ein
livres, par le D.^r Frédéric KORTUM, professeur d'histoire à
l'École supérieure de Berne; deux volumes in-8.^o Berne, chez
Jenny.

Cet ouvrage se recommande par la sagacité avec laquelle le savant
professeur a tracé son plan; nous le croyons destiné à un succès de
haute utilité dans l'étude de cette partie de l'histoire, pour laquelle il
répand de vives lumières; voici l'analyse sommaire de ses divisions :

PREMIER VOLUME.

LIVRE PREMIER.

Période de transition. — Depuis l'empereur Constantin I.^{er} jusqu'à
la mort de Théodéric, l'Ostrogoth (323-526).

Première leçon. — Situation générale des peuples à l'époque du
règne de Constantin et sous ses successeurs immédiats.

Deuxième leçon. — Invasion des Mongols ou Huns en Europe et
des Germains dans l'empire romain; puissance d'Attila, roi des Huns,
ses progrès et sa fin.

Troisième leçon. — Louis Chlodowigh, chef des Francs, et Dietrich
Théodéric, chef des Ostrogoths.

LIVRE DEUXIÈME.

Deuxième période. — Régénération du genre humain, en Orient
par les Arabes et l'islamisme, en Occident par les Germains et le
christianisme, depuis la mort de Théodéric l'Ostrogoth, jusqu'à l'avé-
nement des Abassides (526-752).

Première leçon. — Invasion des Vandales en Afrique, des Ostrogoths en Italie; établissement des Lombards en Italie; et comment les Germains changèrent la face des contrées nord-ouest de l'Europe.

Deuxième leçon. — Histoire particulière des peuples germaniques et du christianisme; naissance, progrès et puissance de l'évêché de Rome.

Troisième leçon. — Régénération de l'Orient par Mahomet et l'islamisme; commencement des conquêtes des Arabes.

Quatrième leçon. — Suites immédiates de la première lutte entre les Germains et les Arabes, le christianisme et l'islamisme: chute des Omniades en Orient, avènement des Carlovingiens en Occident.

LIVRE TROISIÈME.

Troisième période. — Règne des Abassides en Orient, et des Carlovingiens en Occident jusqu'à la séparation de l'Allemagne et du royaume des Francs (752-888).

Première leçon. — Époques de Pépin I.^{er} et de l'empereur Charles le Grand.

Deuxième leçon. — Décadence du grand Empire d'Orient et d'Occident; depuis la mort de Charles jusqu'à la division des Francs et des Allemands, ou des Germains et des Romains (814, 888); — les Anglo-Saxons (Alfred le Grand) et les Normands (république d'Islande); transformation des peuples Germano-Romains; influence du clergé; papauté (Nicolas I.^{er}).

LIVRE QUATRIÈME.

Quatrième période. — Depuis la séparation des Allemands et des Francs, jusqu'à l'établissement de la souveraineté pontificale à Rome (888, 1077).

Première leçon. — Origine et progrès de l'Empire allemand, et du royaume des Francs Carlovingiens (888-919), des Saxons (— 1024), et de la souche Franco-salique (— 1125).

Deuxième leçon. — Coup d'œil sur les peuples qui ne sont point Allemands.

Troisième leçon. — Coup d'œil sur l'histoire intérieure, des mœurs, des croyances et de la civilisation de cette période.

LIVRE CINQUIÈME.

Cinquième période. — Depuis l'érection du trône pontifical, en Occident, jusqu'à la chute des Hohenstaufen (1268), et des califes de Bagdad (1258), en Occident et en Orient (1077-1268).

PREMIÈRE PARTIE.

Depuis Grégoire VII jusqu'à la mort de l'empereur Frédéric I.^{er} (—1190).

Première leçon. — Première croisade et ses résultats.

Deuxième leçon. — Revue de l'histoire d'Allemagne, d'Italie et de France, jusqu'à la fin de la troisième croisade (1149).

Troisième leçon. — *Première partie.* Importance du siècle des Hohenstaufen; — histoire d'Allemagne et d'Italie à l'époque de Frédéric I.^{er} (Barberousse). — Développement politique du sud-ouest de l'Europe, et lutte de l'Empire Romain-Allemand contre l'indépendance de la Lombardie. — *Deuxième partie.* Luites des princes séculiers contre la domination du clergé et des papes. — Controverses des sectes religioso-philosophiques contre les dogmes de l'Eglise catholique-romaine. — *Troisième partie.* Quatrième grande croisade, formée par l'empereur Frédéric I.^{er}, Philippe-Auguste, roi de France, et Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, contre Salâheddin et les Eyubides.

Quatrième leçon. — Coup d'œil rapide sur l'histoire des peuples Germano-Romains.

DEUXIÈME PARTIE.

Depuis la mort de l'empereur Frédéric I.^{er} et de Salâheddin, jusqu'à la chute des Hohenstaufen et des califes de Bagdad (1190-1268).

Première leçon. — Histoire d'Allemagne et d'Italie jusqu'à l'avènement de l'empereur Frédéric II (1190-1220). Règne du pape Innocent III (1198-1216).

Deuxième leçon. — Histoire d'Allemagne et d'Italie sous le règne de l'empereur Frédéric II (1220-1243).

Troisième leçon. — Déclin et fin de Frédéric II (1243-1250).

Quatrième leçon. — L'Allemagne et l'Italie sous les derniers Hohenstaufen.

Cinquième leçon. — Vengeance du sang des Hohenstaufen, ou les Vêpres siciliennes.

Sixième leçon. — Coup d'œil sur l'histoire des peuples de cette période, en dehors de l'Allemagne et de l'Italie.

Septième leçon. — Tableau des mœurs et de la situation des sciences et des arts. — Appendice.

DEUXIÈME VOLUME.

Ce volume commence après la chute des Hohenstaufen en Occident, et des califes de Bagdad en Orient; — la *sixième période* se prolonge jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs (1268-1453). C'est le déclin du moyen âge.

PREMIÈRE PARTIE.

Histoire générale de la sixième période. — *Première section.* Développement des constitutions politiques en Allemagne, en Angleterre, en Espagne et en France. — *Deuxième section.* Le républicanisme et ses ramifications.

Première leçon. — Ligue de la basse Allemagne, ou ligue anséatique.

Deuxième leçon. — Prospérité et décadence des États Souabes.

Troisième leçon. — Origine et progrès de la confédération helvétique.

Quatrième leçon. — Décadence et fin des États libres d'Italie. Mixtion des républiques de Milan et de Florence. Transformation de celles de Pise, Venise et Rome.

Troisième section. — Histoire particulière des peuples et des princes de la sixième période.

Première leçon. — Les Allemands, depuis la fin des Hohenstaufen jusqu'en 1447.

Deuxième leçon. — La Prusse et la Scandinavie.

Troisième leçon. — Angleterre et France; causes, durée et résultats des guerres nationales entre ces deux pays.

Quatrième leçon. — Espagne, Portugal et principautés d'Italie.

Cinquième leçon. — Les Slaves, les Hongrois, les Byzantins, les Turcs et Mongols. Chute de Constantinople. Conclusion.

LIVRES FRANÇAIS.

La Religion expliquée catholiquement, et défendue contre les erreurs théologiques les plus accréditées en Europe; deux volumes in-8.^o Paris, chez Hivert. Prix : 8 fr.

Il n'est point question dans ce livre, qui a pour sujet la science sacrée, de faire un choix d'opinions obscures ou passagères, plus ou moins respectables, puis de discourir, afin de l'accréditer; mais il s'agit d'exposer un corps complet de doctrines aussi anciennes que le genre humain, universelles comme lui, pures comme le ciel, vénérables comme tout ce qui en émane. Il s'agit aussi d'ôter des obstacles; car dans la froide et brumeuse atmosphère de ce monde, les sciences sont toujours couvertes de quelques frimas qui en ternissent le gracieux coloris. Pour les voir aussi belles qu'elles le sont de leur nature, il faut, en secouant leurs branches, avec la précaution de n'en briser aucune, faire tomber tout ce qui s'est attaché au feuillage. C'est un soin indispensable, et qui n'a pas été omis dans ce traité de la religion.

Il commence par un examen raisonné des moyens d'étudier la science sacrée. Le meilleur est, sans contredit, de recueillir attentivement les instructions du Christ, de ses disciples et des premiers écrivains de la chrétienté. Ceci reconnu, l'auteur ne s'en écarte pas un instant. Il remonte à travers les âges et les générations, jusqu'à la brillante époque de l'avènement du divin réparateur des traditions religieuses, aux enseignements de ses apôtres, aux écrits des pères de la primitive Église, dont ils furent les historiens.

Les trois parties distinctes, dont chacune est formée d'un corps spécial de doctrines qui composent la religion, sont examinées l'une après l'autre en tous points. Ainsi le *dogme*, la *morale* et le *culte* se déploient tour à tour. C'est la partie didactique de l'ouvrage, à laquelle succède la section critique.

L'auteur a gardé l'anonyme. Il a compris que les opinions religieuses, comme les convictions politiques, doivent rester cachées au fond du cœur de l'homme de bien, tant que leur manifestation directe, et soutenue d'un nom puissant, n'importe pas au bonheur de

ses semblables. Par le temps qui court, le véritable esprit religieux s'affranchit des théories spéculatives que les hommes ont faites pour rechercher, sous l'inspiration divine, les axiomes pratiques du bonheur. Aux arguties ténébreuses de la théologie scolastique, enfantée par les aberrations du moyen âge, le progrès de l'intelligence humaine a substitué une grande pensée sociale, dont l'avenir fécondera les germes et fera éclore les fruits. Ce sera la période de perfectionnement préparée par notre époque de crises et de transitions, dont le terme n'est pas encore visible.

Nous nous abstenons de porter un jugement sur la composition ou sur les tendances de l'ouvrage que nous annonçons. Nous croyons y avoir vu un travail de recherches longues et consciencieuses. Notre plan, d'ailleurs, ne saurait admettre aucune discussion sur ces matières graves et livrées à tant de controverses; et nous nous bornerons à donner ici un relevé sommaire des chapitres.

CHAPITRE I.^{er} Origine et caractère de la jurisprudence vulgaire et de la théologie scolastique, combattues dans l'ouvrage. — CHAPITRE II. Moyens d'avoir une connaissance pure et complète de la religion. — CHAPITRE III. Exposition et explication du dogme. — CHAPITRE IV. Exposition et explication de la morale. — CHAPITRE V. Exposition et explication du culte. — CHAPITRE VI. Réflexions sur les fondements des devoirs et des vertus. — CHAPITRE VII. Critique et réfutation, 1.^o contre l'inspiration attribuée aux auteurs de la *Bible*; 2.^o contre l'infailibilité et le pouvoir législatif attribués à l'Eglise; 3.^o contre la peine de mort et les combats homicides; 4.^o contre les autres supplices et l'emprisonnement; 5.^o contre les confiscations, les amendes, les impôts, les prescriptions et les annulations judiciaires d'actes naturellement légitimes; 6.^o contre le pouvoir législatif attribué aux souverains; 7.^o contre la doctrine du péché originel; 8.^o contre le système des péchés véniels; 9.^o contre la damnation des hommes mourant sous certaines croyances ou sans baptême; 10.^o contre une certaine classe de canonisations; 11.^o contre les indulgences; 12.^o contre la doctrine de la transsubstantiation; 13.^o contre l'opinion qui attribue une origine divine aux sacrements établis par l'Eglise; 14.^o contre l'interdiction scolastique des prêts à intérêt. — CHAPITRE VIII. Récapitulation et conclusion.

Campagnes et Croisières dans les États de Vénézuëla et de la Nouvelle-Grenade, par un officier des lanciers vénézuéliens; traduit de l'anglais; un volume in-8.^e Paris, aux Salons littéraires. Prix : 7 fr. 50 cent.

Voici un livre dont les journaux anglais les plus accrédités ont rendu compte, dès son apparition à Londres, dans les termes les plus favorables. Parti, en 1817, avec un détachement de volontaires anglais qui forma le noyau du premier régiment de lanciers vénézuéliens, l'auteur ne cessa de parcourir en tous sens et d'observer sous toutes ses faces, jusqu'en 1830, le territoire si vaste et si peu connu de la Colombie. Placé, par son grade, dans la position la plus avantageuse pour étudier les mœurs, le génie, le caractère des nations indigènes, les productions et l'industrie du pays, il a recueilli une foule de notions exactes et de documents d'autant plus précieux, qu'un très-petit nombre de voyageurs européens ont visité jusqu'ici cette partie du nouveau monde.

L'histoire des opérations militaires exécutées dans une période de treize ans, de ces luttes acharnées, de ces expéditions aventureuses qui eurent pour résultat l'expulsion des Espagnols de la Colombie, donne une importance remarquable aux moindres détails de cet ouvrage.

Curieux album d'un voyageur spirituel, il sera bien accueilli de cette partie même du public qui ne se plaît qu'aux illusions du roman. Le domaine du roman est si épuisé, qu'on ne peut plus espérer que des redites spirituelles; celui des voyages historiques est sans bornes comme le monde.

L'étendue, le nombre et la variété des matières qui composent ce volume, ne nous permettent pas de l'analyser; mais nous le recommandons aux salons de lecture et à tout le public littéraire, comme une œuvre d'esprit et d'utilité, comme un livre de bibliothèque.

Histoire d'Espagne, depuis l'invasion des Goths jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, par M. ROSSEUW SAINT-HILAIRE; tome I.^{er} Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault, éditeur de la *Revue germanique*. Prix : 8 fr.

L'Europe entière a les regards fixés sur la péninsule Hispanique, attendant avec une sorte d'anxiété le résultat de ses luttes convulsives depuis la fin de 1833; sans qu'aucune puissance ose faire acte d'humanité par une intervention directe et décisive, qui fonde les libertés constitutionnelles sur les débris éteints de la guerre civile.

Au milieu des nombreuses secousses politiques qui, depuis trente années, ont bouleversé l'Espagne, il est curieux de rechercher quels éléments ont dominé dans la lutte, et quelles lois historiques se sont prononcées; de connaître enfin ce qui était resté stable, en traversant ces gouvernements qui changeaient tous les jours, c'est-à-dire, le caractère du peuple et la constitution même de la société espagnole. Le vaste et important travail de M. Rosseuw Saint-Hilaire, formera monument dans la collection si peu nombreuse de nos bons livres historiques. L'histoire d'Espagne était à faire; les innombrables difficultés d'une telle entreprise n'ont point effrayé l'auteur; et l'intérêt puissant du tome I.^{er}, qui vient d'être publié, est un garant du succès distingué qui accueillera la suite de l'ouvrage.

La nécessité d'étudier, au berceau même de la race Ibérique, ses mœurs et son caractère, si fidèlement conservés par la race espagnole, ont décidé M. Saint-Hilaire à résumer d'abord, dans une esquisse rapide, la marche des trois conquêtes successives qui ont passé sur la péninsule avant l'invasion gothique. Cette partie du travail forme une introduction où les conquêtes phéniciennes et carthaginoises, si peu connues, sont moins racontées que jugées en passant, dans leurs résultats généraux. La conquête romaine est résumée en quelques traits hardis; c'est aux admirables récits de Tite-Live que nous devons tout ce que l'antiquité nous a transmis de l'Espagne.

L'introduction est précédée d'une notice sur la configuration scientifique de la péninsule, qui touche, par les rapports les plus intimes, à son organisation morale et au caractère de ses habitants.

Le droit occupe une part importante du volume que nous annonçons; il en tiendra une grande encore dans le reste de l'ouvrage. C'est une science qu'on a, jusqu'ici, trop séparée de celle de l'histoire; toutes deux ne peuvent que gagner au rapprochement; c'est surtout une belle et féconde étude pour l'historien comme pour le jurisconsulte, que celle des législations comparées, sorte de Pompeïa morale qu'on exhume du sein des débris, et où l'on retrouve empreintes les formes et presque le souffle de la vie qui l'a quittée. Elle devient surtout plus féconde, quand ce sont les codes d'un peuple à ses divers âges qu'il s'agit de rapprocher; travail de déduction d'autant plus curieux, que le point de départ reste le même, et qu'on va du peuple aux institutions, comme du connu à l'inconnu et de la cause à l'effet. Les lois peuvent changer, il est vrai, mais le caractère propre du peuple auquel elles sont destinées, ce je ne sais quoi qui précède la loi et la dicte au législateur, ce trait indélébile qu'on retrouve à tous les âges d'une nation, porte une empreinte que les siècles ne peuvent altérer. —

Après ce tableau de l'Espagne gothique, le second volume, dont plus de la moitié est achevée, contiendra l'histoire de la Castille, et paraîtra au printemps prochain. Un autre volume, au moins, embrassera l'Aragon, la Navarre et la Biscaye; un autre sera consacré à l'Espagne arabe. L'auteur se propose de réunir ensuite en un volume l'histoire des princes de la maison d'Autriche, et, dans un dernier, celle des princes de la maison de Bourbon, jusqu'à Charles IV. L'ouvrage entier formera donc six à sept volumes, qui finiront à l'époque de la guerre de l'indépendance.

Lorsque les crises politiques auront cessé d'agiter l'Espagne actuelle; et qu'un gouvernement modelé sur le nôtre y fera succéder aux désordres des factions le bienfait des institutions libérales, des communications de sciences, d'industrie et d'art s'établiront, sans nul doute, entre elle et l'Europe, et nous puiserons dans ses souvenirs comme dans ce qu'elle possède encore, des trésors d'intelligence et de poésie. L'Espagne historique devra beaucoup aux études profondes et assidues de M. Rossignol Saint-Hilaire; — l'Espagne littéraire et scientifique ne gagnera pas moins, un jour, à un échange réciproque de lumières et d'émulation.

Recherches archéologiques et historiques sur le comté de Dachsbourg (aujourd'hui *Dabo*), ancienne province d'Alsace, par M. BEAULIEU, membre de plusieurs sociétés savantes; un volume in-8°. Paris, chez Lenormant.

Le livre que M. Beaulieu vient de publier ne devait être d'abord qu'une simple description d'antiquités, par ordre topographique; mais l'auteur a senti que les monuments d'un pays n'étant en quelque sorte que le squelette de son histoire, ne pouvaient être expliqués et classés convenablement que par elle-même. Ces convictions l'ont engagé à faire précéder la partie technique de ses recherches, par un précis des événements dont le pays de Dachsbourg avait été le théâtre depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du dix-septième siècle. Il s'est occupé, pour y parvenir, de coordonner, autant que possible, les divers documents épars dans les vieilles chroniques, en y joignant de curieux détails recueillis sur les lieux, ou puisés, soit dans les manuscrits du dépôt de la guerre, soit dans les mémoires inédits que plusieurs savants ont bien voulu lui adresser.

Dans cette région des Vosges qui dépendait de la basse Alsace, on trouve cette contrée d'environ six lieues de longueur sur deux de largeur, connue autrefois sous le nom de comté de Dachsbourg, et comprise aujourd'hui sous celui de pays ou forêt de Dabo, dans la circonscription du département de la Meurthe. Elle est bornée, à l'est, par les forêts de Saverne et de Strasbourg; — à l'ouest, par les villages de Saint-Quirin et de Hesse; — au nord, par ceux de Hazelbourg et de Guntzweiler; — et vers le midi, ses dépendances s'étendent jusqu'au pied du Donon. — Après avoir été d'abord occupé par les Celtes, puis soumis successivement aux Romains, aux Francs et aux empereurs d'Allemagne, ce petit pays fut cédé à la France avec le reste de l'Alsace, par le célèbre traité de Ryswick; mais la propriété seigneuriale, apanage de la maison princière de Leiningen ou Linange, qui en jouissait depuis le treizième siècle, ne cessa de lui appartenir qu'à la paix de Lunéville, en 1803.

Malgré le peu d'étendue de cette petite contrée et l'oubli total dans lequel elle est tombée, son histoire n'est pourtant pas dénuée d'intérêt. Elle se divise en quatre parties, d'après le plan suivi par M. Beaulieu.

La première traite des Celtes et des Triboques, de leur théogonie, et des monuments religieux qu'ils avaient élevés dans le pays de Dachsbourg.

La seconde est consacrée à l'exposé des événements de la période appelée par l'auteur *Tribocco-Romaine*; ainsi qu'à déterminer le caractère primitif de ses monuments, et les modifications qu'il a éprouvées.

La troisième comprend l'histoire du pays de Dachsbourg, depuis l'invasion des Germains, au commencement du cinquième siècle, jusqu'à la paix de Ryswick.

Enfin, la quatrième partie décrit, par ordre topographique, les monuments celtiques, triboques, romains et du moyen âge que renferme le pays : ces descriptions sont illustrées par plusieurs planches très-curieuses.

Comme toutes les contrées d'Allemagne, et surtout celles qui s'inclinent sur le Rhin, le canton de Dachsbourg a aussi ses légendes mystérieuses, qui, sous leurs voiles poétiques, recèlent de précieux renseignements. Quand un antique monument a été brisé, et que ses fragments sont recouverts par la mousse, quelquefois alors une tradition confuse, un conte populaire lui survit, et cette lumière, quoique faible, peut conduire à les faire retrouver. M. Beaulieu a su tirer le parti le plus intéressant pour la science de ces renseignements fugitifs; et s'il nous était donné d'apprendre encore quelque chose sur l'histoire et la religion de nos ancêtres, c'est dans les forêts encore vierges de Dachsbourg que les recherches de l'historien archéologue ont su le découvrir.

Bibliothèque latine-française, publiée par C. L. F. PANCKOUCKE.

Cicéron : Rhétorique à Herennius, topiques et académiques; traduction nouvelle par M. DELCASSO, professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg.

I. La *Rhétorique à Herennius* est le premier traité sur l'art oratoire qui ait été composé par un Romain. Les savants ne sont point d'accord sur l'auteur, auquel on doit attribuer cet ouvrage; et les modernes ont fait une grande dépense d'érudition pour l'enlever à l'orateur romain, qui l'avait possédé sans contestation dans l'anti-

quité et durant le moyen âge. Le nouveau traducteur, dans son introduction et dans ses notes, nous paraît avoir donné d'excellentes raisons pour conserver à Cicéron son ancien droit de propriété.

Cette rhétorique, malgré la sécheresse de la forme et l'inutilité de quelques détails, est un monument très-remarquable de l'art antique. On y voit la méthode péripatéticienne appliquée avec une rare sagacité à tous les procédés du raisonnement et de la parole. Les chapitres consacrés à la *mémoire artificielle* et à l'*action oratoire*, sont ce que les Grecs et les Latins nous ont laissé de plus complet sur ces questions curieuses et difficiles. Le quatrième livre contient une brillante revue de ces nombreuses formes de diction, que les anciens désignaient sous le nom de *figures*, et qui embrassent toutes les combinaisons du langage.

Des définitions rapides et habituellement précises; des divisions et des subdivisions trop multipliées, mais exactes et judicieuses; un style d'une simplicité parfois originale; des exemples écrits avec affectation, mais précieux, malgré le mauvais goût qui les dépare; tels sont les qualités et les défauts contre lesquels a dû lutter le traducteur. En profitant des travaux de ses devanciers, auxquels il rend justice, il a pu donner une version plus fidèle et plus achevée. Les notes qui accompagnent l'ouvrage ne sont pas, comme c'est l'ordinaire, la simple reproduction des anciens commentaires : on y remarque des rapprochements inattendus, des éclaircissements heureux, qui avaient échappé aux autres traducteurs.

II. Dans ce moment où l'attention des savants, en France comme en Allemagne, se porte sur la philosophie d'Aristote, le petit traité des *Topiques* présente un nouvel intérêt. Cicéron lui-même nous apprend qu'il a composé son ouvrage d'après celui du philosophe de Stagire. Il est vrai que le traité latin diffère essentiellement de celui que nous avons sous le nom d'Aristote; mais c'est une raison de plus pour étudier sérieusement chaque ouvrage, et pour chercher les causes de cette dissemblance entre l'original et l'imitation. Quelques savants ont avancé que l'ouvrage grec n'appartient pas réellement au chef de l'école péripatéticienne, et que la véritable *topique* d'Aristote, citée par les anciens et imitée par Cicéron, n'est point parvenue jusqu'à nous. Si l'on admet cette opinion, l'opuscule de Cicéron acquiert une bien plus grande importance; c'est le seul livre où il soit possible de trouver aujourd'hui le système du maître.

La méthode des *lieux communs*, qui a régné si longtemps, dans les écoles, sur la dialectique, sur l'art oratoire et même sur la théologie, ne peut être indifférente aux hommes studieux d'une époque où l'on tient à approfondir toutes les doctrines qui ont puissamment agi sur la marche et les développements de l'esprit humain.

Les exemples cités par Cicéron sont très-précieux pour les érudits. Comme ils sont constamment empruntés aux lois romaines, on peut voir dans ce traité une des sources les plus pures pour l'étude du Droit *anti-Justinien*.

Le nouveau traducteur s'est imposé une fidélité scrupuleuse, qui n'ôte pas l'élégance. Une étude attentive des diverses parties de l'*Organon* d'Aristote l'a mis à même de pénétrer dans le sens des passages les plus obscurs de la *Topique* latine. On en trouvera des preuves irrécusables dans l'introduction et dans les notes substantielles qui accompagnent l'ouvrage.

III. Les deux fragments compris sous le titre d'*Académiques*, sont au nombre des documents les plus intéressants et les plus instructifs que les anciens nous aient transmis sur l'histoire de la philosophie. On y voit l'école socratique, sortie de celle des *physiciens* d'Ionie, se diviser en deux sectes, le Platonisme et le Péripatétisme, qui, différents pour la forme, se ressemblent pour le fond. De Platon naît la *vieille Académie*, dont les représentants sont Speusippe et Xénocrate. Viennent ensuite la *moyenne Académie*, fondée par Arcésilas, et la *nouvelle*, dont le chef est Carnéade. Philon et Antiochus établirent encore une *quatrième* et une *cinquième Académies*. Les doctrines de ces écoles célèbres, qui descendirent graduellement du dogmatisme de Platon au scepticisme le plus désespérant, et qui, effrayées de l'abîme ouvert devant elles, reculèrent et demandèrent un asile au stoïcisme, sont exposées et discutées dans les deux livres de Cicéron, quelquefois avec charme, souvent aussi d'une manière obscure et confuse. La traduction nouvelle lève bien des difficultés. Les introductions et les notes qui l'accompagnent achèvent de répandre la lumière sur ces hautes questions. M. Delcasso a profité de tous les fragments originaux qui nous restent des sectes académiques, pour interpréter, éclaircir et compléter le dialogue mutilé du philosophe de Tusculum.

Essai philosophique sur l'art, ou Introduction à l'étude des monuments chrétiens, par C. ROBERT; un volume in-8.^e Paris, chez Hachette.

Il n'y a guère aujourd'hui que deux peuples artistes, les Français et les Allemands. Les autres nations s'absorbent dans le commerce, ou dorment dans leurs fêtes, ou travaillent à les briser.

Les faits parlent trop bien pour que nous ayons besoin d'établir, par des dissertations érudites, la priorité artistique des deux peuples que nous venons de citer. L'Allemagne est surtout, ce nous semble, une large personnification de l'art chrétien qui inspira l'architecture gothique, dont la Passion divine est la clef de voûte mystérieuse. « Destinée à être la scène où se renouvelle chaque jour le drame éternel et sacré, le plus sublime mystère de l'amour, l'église, dit M. Michelet, est elle-même une Passion de pierre. C'est l'ariage du Sauveur, étendant ses deux bras sur la croix du sacrifice; — le choeur, incliné par rapport à la nef, se penche du côté où le Christ a penché sa tête dans l'agonie; ses regards brûlants d'amour, et le sang ruisselant de ses plaies, se reflètent en quelque sorte dans la pourpre et le feu des vitraux. Sous ses cryptes lugubres, l'église semble descendre au tombeau avec son Dieu expiré; enfin, — dans la tour élancée et la flèche qui monte, légère et diaphane, elle semble, avec lui, ressusciter et faire ascension vers les cieux. »

Mais si la pensée chrétienne a produit au moyen âge des monuments inspirés, dont les types sont peut-être inimitables aujourd'hui, personne néanmoins ne saurait nier qu'à défaut de cette pensée religieuse, aucun chef-d'œuvre puisse être créé, aussi remarquable, aussi parfait, dans le genre dit *profane*; personne aussi ne soutiendra jamais sérieusement qu'une réaction spiritualiste doive asservir bientôt aux symboles du christianisme les progrès qui, chaque jour, s'obtiennent dans les beaux-arts.

Nous avons parcouru avec intérêt l'histoire des développements de l'art chrétien, et nous rendons à M. C. Robert ce qui lui appartient en vérité; c'est-à-dire la part d'éloges que réclame le travail d'analyse auquel il s'est livré. Nous regrettons seulement qu'un étroit mysticisme ait comprimé l'essor de sa pensée, qui se sent mal à l'aise à travers les déclamations qui l'affublent trop souvent. *L'Essai sur la*

Philosophie de l'art est un ouvrage de mérite, en ce sens, qu'il est riche de recherches et d'observations savantes, revêtues d'une élégante diction; mais, il faut l'avouer, les tendances de l'auteur sont inadmissibles; ses conclusions rétrogrades, devant l'esprit du siècle, si lumineux, si hardi, si progressif. Nous ne sommes plus au temps des monastères, des visions, des confréries de pénitents aux mille couleurs. Enfin, M. C. Robert, dans l'intérêt réel de son livre, aurait dû supprimer tout à fait l'exposition des *prémisses de la Trilogie chrétienne*; car ici l'intelligence la plus bénévole ne comprend plus rien, jusqu'à ce que, parvenu à une citation de cinq longues pages du plus pitoyable roman de M. de Balzac (le Voyage au ciel de *Séraphita*), que M. Robert a l'imprudence de trouver admirables, ... on laisse forcément tomber le volume.

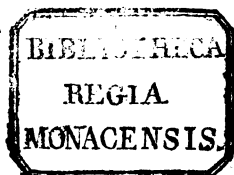


TABLE DES MATIÈRES

DU HUITIÈME VOLUME. — TROISIÈME SÉRIE.

22.^{me} NUMÉRO.

	Pages.
I. Souvenirs de Pologne (1832-1833. — Premier article).	3
II. Histoire de la littérature allemande, par Menzel. Fragments traduits par le marquis de la Grange. (Premier article).	31
III. Le Maudit; légende imitée de l'allemand, par E. Haag.	54
IV. <i>Mélanges</i> :	
Poésies : le Tombeau des princes, traduit de Schubart; sur une Tombe de jeune fille; l'Heure du suicide, traduit de H. Frettwiesel; les Tombeaux, traduit de F. Schæffer; la Rose mousseuse, imitée de Krummacker.	69— 76
V. <i>Critique littéraire</i> .	
Livres allemands :	
Mémoires de la comtesse Maria-Auróra Kœnigsmarck et de sa famille, par F. Cramer.	78
Album germanique.	79
Lettres sur les Pays-Bas, écrites par Ch. Schnaalb.	80
Tibère le troisième César, tragédie en cinq actes, par J. C. Hauch.	82
Annales d'histoire et de politique, par Ch. H. L. Pœlitz.	82
Livres français :	
Antiquités mexicaines; relation des trois expéditions du capitaine Dupaix, etc.	83
<i>Thesaurus poeticus linguæ latinæ</i> , par L. Quicherat.	94
Encyclopédie du dix-neuvième siècle, etc., par A. de Saint-Priest.	98
Études législatives, par J. N.	99
Bulletin bibliographique.	103

23.^{me} NUMÉRO.

I. Études critiques sur les littérateurs français du dix-neuvième siècle : Victor Hugo.	111
II. La Wartbourg, par la comtesse Ida de Hahn-Hahn. (1. ^{re} art.)	135
III. Sur l'état actuel du protestantisme en Allemagne, par Adolphe Dupuy.	168
IV. <i>Mélanges</i> :	
Esquisses sur l'Espagne, par Huber : la Chronique du siège de Zamora.	188

V. *Critique littéraire.*

Pages.

Livres allemands :

- Dictionnaire allemand-français et français-allemand, par Henschel. 205
- Annales d'histoire et de politique; 1836, décembre; publiées sous la direction de Ch. H. L. Poelitz. 206
- Leçons de littérature allemande, etc., par F. Næsselt. 206
- Légendes et traditions populaires des bords du Rhin, recueillies par Ch. Geib 207

Livres français :

- La Phalange; journal de la science sociale, publié par M. le capitaine Considérant 208
- Histoire de la vie et des ouvrages de Michel-Ange Buonarrotti, par Quatremère de Quincy 211
- Bulletin bibliographique 215

24.^{me} NUMÉRO.

- I. La Revue germanique à ses abonnés 223
- II. Souvenirs de Pologne, par Émile Haag (Fin) 236
- III. La Wartbourg, par la comtesse Ida de Hahn-Hahn. (Fin). 270
- IV. Archives secrètes de la diète germanique, par M. P. A. de La Nourais. (Deuxième article). 296

V. *Mélanges :*

- Poésies : Le Chant de la bataille d'Aspern, traduit de Th. Körner; le Roi aveugle, ballade traduite de L. Uhland; La Patrie, traduit de Körner; le Pêcheur, ballade imitée de Goethe 309— 313

VI. *Critique littéraire.*

Livres allemands :

- Histoire du moyen âge, en six livres, par le D.^r F. Kortum. 316

Livres français :

- La Religion expliquée catholiquement, et défendue contre les erreurs théologiques les plus accréditées en Europe. 320
- Campagnes et Croisières dans les États de Vénézuëla et de la Nouvelle-Grenade, par un officier des lanciers vénézuéliens 322
- Histoire d'Espagne, depuis l'invasion des Goths jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, par M. R. Saint-Hilaire 323
- Recherches archéologiques et historiques sur le comté de Dachsbourg, etc., par M. Beaulieu 325
- Bibliothèque latine-française, etc., par Panckoucke . . . 326
- Essai philosophique sur l'art, etc., par C. Robert . . . 329

